Digitized by Google

VOYAGE
DE
DEUX FRANÇAIS
DANS LE NORD DE L'EUROPE.

TOME SECOND.

VOYAGE

DE

DEUX FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE, DANEMARCK, SUÈDE,
RUSSIE ET POLOGNE,

FAIT EN 1790 — 1792.

TOME SECOND.

SUÈDE.

A PARIS,
Chez DESENNE, au ci-devant Palais-Royal,
Nos. 1 et 2.

1796.

A LYON,

Chez MAIRE, rue Merciere.

A MARSEILLE,

Chez ROULLET, au Cours.

A HAMBOURG,

Chez FAUCHE.

A STOCKHOLM,

Chez FYRBER.

A PÉTERSBOURG,

Chez GAY.

A MOSCOU,

Chez GAY.

AVANT-PROPOS.

Le royaume de Suède, dont ce volume contient la description, est un pays fort intéressant, à bien des égards : il offre, à la vérité, peu de beautés à l'œil curieux de l'amateur des arts ; la nature même y a répandu ses dons d'une main avare, et les provinces méridionales sont la seule partie de cette vaste contrée, qui n'ait pas besoin de secours étrangers.

Mais ce qui place la Suède au niveau des grands États de l'Europe, ce sont ses lois, son gouvernement, l'énergie de ses habitans. La loyauté des paysans suédois met ce peuple fort au-dessus de tous les autres. Malheureusement cette qualité précieuse se perd tous les jours : la corruption universelle a pénétré dans les grandes villes ; et cette différence se fait sentir dans les parties du royaume plus fréquemment visitées par les voyageurs. Les habitans des provinces septentrionales et de quelques parties montagneuses des autres, ont seuls conservé, dans toute sa pureté, le ca-

ractère de leurs ancêtres. Cependant, le paysan suédois, tel qu'il est aujourd'hui, forme encore le peuple le plus estimable qui existe en Europe, ou au moins que nous connoissions.

Ce volume a été imprimé (en grande partie), en 1793; des circonstances que le lecteur devinera sans peine, s'il veut se transporter à cette époque, nous ont forcé d'interrompre notre travail, et d'attendre, pour le continuer, des momens plus favorables. C'est à la même cause qu'il faut attribuer le grand nombre de fautes typographiques que l'on rencontrera dans ce volume : heureusement elles sont toutes de nature à être facilement corrigées par le lecteur, et c'est ce qui nous console.

Nous observerons que les pièces qui nous ont été fournies, c'est-à-dire la dissertation sur l'*Atlantica* de Rudbeck, les lettres des meurtriers du roi, et tout ce qui tient à leur procès; la relation de la mort de Charles XII, etc., ont été insérées telles qu'on nous les a données : nous ne nous y sommes permis aucun changement, quoique plusieurs passages nous aient paru en mériter.

Ouvrages modernes sur la Suède.

Mémoires sur la Suède, de Cantzler, deux volumes, bon ouvrage : c'est le fruit des re-

cherches les plus pénibles. Les tableaux sont de la plus grande utilité : ils commencent à devenir un peu vieux; mais la route est tracée, et nous croyons qu'un Suédois qui voudroit continuer cet ouvrage sur les mêmes plans, n'auroit pas à surmonter de grandes difficultés, et rendroit un service réel à son pays.

Histoire abrégée de l'état présent de la Suède; deux volumes in-12. Londres, 1748. — Elle traite de 1680 à 1743; très-concise, pas toujours exacte : en tout peu de chose.

Tableau de la Suède, pàr Catteau, deux volumes. Ce tableau est rapide et bien écrit.

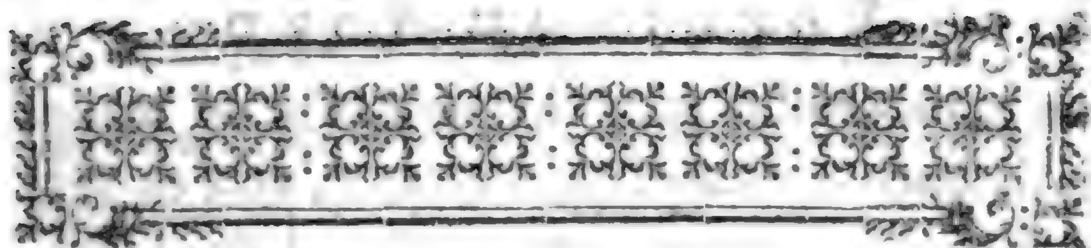
Abrégé de l'histoire de Suède, par Lagerbring, un volume. Nous ne savons pourquoi on n'a voulu traduire qu'un abrégé, et non l'histoire entière : elle eût pu être utile, au lieu que l'abrégé ne peut servir à rien, par la manière dont est resserrée la suite des événemens.

Anecdotes de la cour de Suède, un volume, 1789. Cet ouvrage ne traite que des individus existans lors de sa publication : les portraits sont ressemblans, et les faits exacts; cependant l'ouvrage est moins piquant qu'on ne s'y seroit attendu : peut-être cela vient-il de ce qu'on y dit du bien de presque tout le monde.

Voyage en Suède, par un officier hollandais (M. Drévon), un volume in-8°. 1789, rempli

d'erreurs et d'inexactitudes : plusieurs passages donneroient à penser que l'auteur l'a écrit de mémoire ; car ce qu'il décrit existe, mais souvent fort loin d'où il l'a placé ; et quelquefois ce qu'il a vu n'a été visible que pour lui.

Nous avons parlé, au premier volume, des ouvrages qui traitent des États du Nord. Nos lecteurs s'apercevront que nous avons laissé beaucoup d'articles tels qu'ils ont été composés en 1791, avant la mort de Gustave III, de glorieuse mémoire.



VOYAGE DE DEUX FRANÇAIS DANS LE NORD DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée en Suède; avis à ceux qui voyagent dans ce royaume. Helsinbourg. Province de Scanie. Carlscron; arsenal de la marine. Docks. Route de Carlscron à Gothenbourg par la Smolande. Gothenbourg; Hôpital; Commerce; Pêche des harengs; Usages. Descente des Danois. Marstrand.

LE passage du Sund est souvent d'une heure; nous n'avons mis que trente-deux minutes. Le débarquement est d'une rixdale pour une berline, et de 40 schellings pour un chariot; et sur ce prix-là, on est conduit jusqu'à la poste:

on paye de plus pour chaque coffre ou malle; mais quelque chargé que l'on soit, cela ne peut guères aller au-delà de 2 rixdales. Autant l'embarquement est facile et commode, autant le débarquement est difficile et dangereux pour les voitures, n'y ayant ni pont, ni quai, ni machine, mais seulement un mauvais escalier de bois, et des pierres amoncelées au fond de l'eau, empêchant le bateau de toucher à bord. La vue des côtes de Danemarck est plus belle que celle des côtes de Suède.

On aura soin de se précautionner de petits billets, parce qu'on a souvent beaucoup de peine à en changer un, même de 12 schellings, sur-tout s'il n'est pas de banque. Il nous est arrivé d'avoir besoin, pour cela, de six personnes, le maître de poste compris. Il faudra aussi beaucoup de petite monnoie de cuivre pour le *trinkelt* des postillons, et autres menues dépenses. Depuis l'augmentation du prix de la poste, en 1790, les chevaux coûtent 8 schellings par mille (1); ils sont petits et vigoureux, mais

---

(1) Ils ne coûtoient que 4 schellings; ils ont été doublés pendant la guerre. Nous ne savons si on les a remis au même taux, comme on devoit le faire, et comme le demandoient les paysans, qui trouvoient qu'on voyageoit moins en poste depuis l'augmentation.

accoutumés à ne traîner que des voitures légères : aussi dès qu'une voiture est pesante et chargée, on y attèle quatre et six chevaux ; le *pour boire* des postillons n'est point dû ; avec un schelling et demi par relais, on les rend très-contens ; de plus, on donne au *holkar* ou garçon d'écurie qui va chercher les chevaux, un schelling. Il est indispensable d'envoyer, cinq ou six heures d'avance, commander des chevaux, parce qu'ils ne sont pas aux postes, mais dans les environs, et souvent à une assez grande distance. Cette précaution peut être inutile si l'on court à un ou deux chevaux, parce qu'ordinairement ils se trouvent aux postes.

Il faut avoir ses harnois, les postillons suédois ne connoissant que les cordes, qui sont extrêmement longues à arranger, si l'on a beaucoup de chevaux, et qui cassent souvent. On fera bien aussi d'avoir avec soi un valet qui sache mener. Quoique les chemins soient en général très-beaux, il y a des endroits où l'on aime mieux se fier à quelqu'un qu'on connoît, qu'à un paysan qui, quelquefois, n'a mené d'autre voiture que sa charrette. Si l'on a une voiture pesante et qui *chasse*, sur-tout qui ait des boîtes aux roues, nous conseillons d'enrayer souvent, quoique cela n'empêche pas toujours les postillons d'aller au grand galop. Si l'on n'a

pas de domestique à envoyer devant, on donne un billet où est marqué le nombre de chevaux, et l'heure à peu près où on passera. Ce billet est remis de poste en poste, par un paysan, jusqu'à l'endroit où on s'arrête, qu'il faut désigner sur le billet. On paye pour cela un cheval, et le *trinkelt* du paysan comme un postillon : on peut aussi lui remettre une partie de son bagage dont on voudra se défaire ; il n'y a même pas d'autre manière, en Suède, d'envoyer ses effets, les voitures publiques y étant inconnues. Il n'y a pas d'exemple qu'une malle, quoique changeant de voiture et de conducteur à toutes les postes, ait été perdue, encore moins forcée ; il y en a même qui, s'étant ouvertes par quelque accident, sont arrivées également intactes en tout point : c'est une justice qu'il faut rendre aux paysans suédois, et qui les met bien au-dessus de ceux des autres pays. A chaque poste, on présente au voyageur le *dagbok*, livre sur lequel il marque son nom, son état, d'où il vient, où il va, le nombre de chevaux qu'il prend, et s'il a été content du dernier postillon. Tous les mois, ce livre est présenté au gouverneur de la province.

Il est absolument nécessaire de porter avec soi ses provisions. On fait souvent dix et vingt milles sans rien trouver que du lait, de mauvaise

bière, de l'eau-de-vie, et du pain fait depuis plusieurs mois : cela arrive même dans les villes, mais pas dans toutes à la vérité. Au moins est-on sûr d'un gîte, toutes les maisons de poste, sans exception, étant obligées d'avoir une chambre séparée, à un ou deux lits, pour les voyageurs. Nous avons bien trouvé, dans l'intérieur du pays, quelques postes où cette loi étoit mal observée, mais cela est fort rare. Si l'on a un domestique qui parle suédois, on évitera beaucoup de désagrémens. On peut voyager en Suède avec toute confiance, on y est en pleine sûreté de nuit comme de jour. A moins que le froid ne soit bien établi, on aura soin de ne jamais laisser quitter le grand chemin aux postillons; ils prennent souvent la traverse, et passent sur des lacs pas assez gelés, ou qui commencent à dégeler, et cela pour raccourcir d'un quart de mille, quelquefois de moins. Comme les lacs sont souvent couverts de neige, on se trouve au milieu sans s'en appercevoir. Il arrive beaucoup d'accidens de ce genre en Suède. On évalue à deux mille par an le nombre des personnes noyées par imprudence.

Toutes les maisons, dans les campagnes, sont en bois, même en Scanie, quoique le *voyageur hollandais* prétende le contraire. Beaucoup n'ont

que le rez-de-chaussée. Une maison de ce genre, assez grande, coûte 100 rixdales.

HELSINBOURG, ville extrêmement petite, et qui passeroit ailleurs pour un village ; elle a au plus douze cents habitans. Arrivé à la poste d'Helsinbourg, on montrera son passe-port. La douane n'y est pas rigoureuse ; avec un billet de 24 schellings, le douanier se contente du simulacre d'ouvrir les coffres.

D'Helsinbourg à Carlscron, 23 milles et demi. *Christianstadt*, petite ville ville assez bien fortifiée ; le régiment du roi y est en garnison. En 1772, la révolution commença dans cette ville, ce qui valut au colonel Hellicius, qui y commandoit, le nom de *Gustafskiold* (bouclier de Gustave.) Christianstadt est renommée pour ses gants. En sortant de cette ville, on passe une assez longue chaussée au milieu des marais, qui rendent les abords difficiles de ce côté, vu la facilité de les inonder. — *Carlshamm*, petite ville mal pavée, assez régulièrement bâtie en bois. — Avant *Norye*, on sort de la Scanie qu'on a traversée, et l'on entre dans le Blekingue. Deux bornes de granit, avec les armes des deux provinces, et un ruisseau à quelques pas, indiquent la séparation.

La Scanie est, de toutes les provinces de Suède, celle dont le climat est le plus doux. Les

chevaux, les bœufs, et les autres animaux y sont plus grands, plus forts que dans les autres. Beaucoup de gentilshommes y passent les étés, et quelques-uns toute l'année ; mais une vanité ridicule empêche que le séjour de cette province ne soit aussi agréable qu'il devroit l'être. Les gentilshommes se visitent toujours en cérémonie, et s'établissent, avec leurs gens et leurs chevaux, chez ceux qu'ils vont voir, pendant quelques jours. Leur tournée finie, ils reviennent chez eux, et y vivent seuls le reste de l'année; ils y sont tellement entichés de leur noblesse, qu'ils ne voient pas les femmes du second ordre, quoique mariées à des gens de la première qualité. Les côtes de la mer sont fort agréables, par les points de vue qui sont au-dessus de ceux dont on jouit sur les côtes de Sélande. La plus grande partie des habitations des nobles y est située ; nous n'en avons pas vu une sur la grande route qui valût la peine d'être remarquée. On trouve, de tous les côtés du chemin, des rochers de granit épars et en masse : on voit même des arbres qui ont fendu le bloc, pour se faire jour. Toutes ces pierres ne permettent pas de douter que la mer n'ait autrefois couvert ces lieux. Toute cette route est fort belle, et va presque toujours en serpentant : on rencontre souvent de jolis points de vue. En 1790, quoi-

qu'à la fin de décembre, il n'y avoit point de traînage pour des voitures chargées; mais le chemin n'en étoit pas moins beau. Il y a, dans cette province, des mines de charbon de terre, des fabriques d'alun : on y trouve aussi de l'ambre jaune; mais tous ces endroits ne sont pas à portée de cette route. *Rang*, près de *Skanor*, dans la partie méridionale de la province : on y trouve de l'ambre jaune en gros morceaux. *Andrarum* et *Raſlunda*, à côté l'un de l'autre, sur la route de Christianstadt à Ystadt. (Ici on s'embarque pour Stralsund.) Au premier de ces deux endroits est une carrière et fabrique d'alun : au second, on trouve de l'ambre jaune. *BosERUP*, près de *Lund*, mine de charbon de terre.

Peu avant de sortir de Scanie, jusqu'à Carlscron, il y a beaucoup à monter et a descendre. Les paysans mènent très-vîte et très-hardiment. On ne peut être trompé sur les distances, dans les grands chemins de Suède; les milles y sont marqués par demi et quart, par des poteaux ou des bornes de pierre. Les villages sont plus nombreux et plus considérables dans le Blekingue, quoiqu'ayant l'air misérables pour la plupart. Dans cette partie, on trouve aussi beaucoup plus de maisons éparses, mais fort peu en briques, comme l'avancent, à tort, plusieurs voyageurs.

CARLSCRON, ville jolie, bien bâtie, avant l'incendie de 1790, où l'on comptoit quatorze à quinze mille ames; c'étoit la troisième de la Suède. Aujourd'hui elle est détruite de fond en comble; il n'en reste pas sur pied la huitième partie. Les arsenaux de la marine étant séparés de la ville par un mur, ont été heureusement préservés: un grand vent a rendu l'incendie général; de plus, presque tous les hommes qui auroient pu porter du secours, étoient en mer sur la flotte; et dans beaucoup de maisons, il y avoit (on ne sait pourquoi) de la poudre à canon, dont l'explosion a encore ajouté au désordre inévitable dans un pareil moment. Cette ville est dans une île, et bâtie entièrement sur le rocher, ce qui a rendu inutile de paver plusieurs rues; mais aussi cela les rend-il désagréables, soit pour les voitures, soit pour les gens à pied. Le port est excellent, défendu par deux forts, et par sa situation: c'est là qu'est le département de la marine royale. L'ancien Dock est creusé dans le roc, et paroîtroit digne de quelque attention, sans le nouveau, qui est un ouvrage au-dessus de tout éloge, et que les Romains, dans leur plus beau temps, n'auroient pas désavoué: il est composé de trente et une cases ou bassins, pour vingt vaisseaux de ligne et onze frégates,

toutes en maçonnerie et en pierres de taille; couvertes, et entièrement taillées dans le roc. Les vaisseaux y seront absolument à couvert: un seul de ces bassins est achevé, quelques autres sont commencés; mais il est fort douteux qu'un ouvrage aussi immense soit jamais terminé, et les dépenses d'un pareil établissement ne seront peut-être pas compensées par l'avantage qu'on en retirera pour la conservation des vaisseaux; car il n'est pas encore bien démontré qu'ils se conservent mieux à couvert, ou au moins que leur durée soit prolongée au point de contrebalancer la dépense qu'on aura faite pour cela. Un étranger fera bien de prévenir à l'avance quelqu'un de ses correspondans à Carlscron, pour se procurer un logement, sinon il sera forcé de loger à la poste, où il sera détestablement en tout genre. Heureusement que le département de la marine, qui ne peut changer, obligera de rebâtir cette ville au plutôt. On voit la flotte très-commodément en allant d'un bout à l'autre d'un pont de bois, aux deux côtés duquel sont rangés les vaisseaux et les frégates. Nous avons compté seize des premiers (la flotte ayant été diminuée de plus d'un tiers pendant la guerre.) Les frégates ont souffert moins de diminution. Indépendamment de celles qui sont ici, il y en a toujours trois ou quatre, à poste

sans les

FRAIS POUR L
ANTES.

	68.	EN 1772.
Pour l'amirauté et le co		
matelots. . . .		624765
escadre des galères		53793
flottille de Finlan		138827
frais de constructi	4.	286647
frais du Dock, ou c		458029
évolutions militai		175000
frais de convoi.		50008
pilotes-côtiers.		. . .
		. . .
	4	1777351
En ajoutant les frais fai		1171190
et ceux p^r. les troup. rec	3.	2708880
il en résulte un total, po	t.	5657421

Selon le rapport donné
sont détaillés dans les tab insi qu'ils
montoientà 5440957 dal. *detta*), se
ce qui se rapproche de la r. banco.
Selon le mémoire donn
marine royale, l'escadre d cernant la
tion du collége de l'amira la direc-
tion dudit feld maréchal, s la direc-
101020 dal. par année. Par able que
qui, selon les circonstanc s armés,
Les villes et certaines r
matelots à la couronne ; urnir des
Il y a encore des matelo vinciale.
sur la flotte, mais qui, da de servir

Toutes les forces maritin

...s par les villes. 8400
, avec *doublement*. 8300
. . . . 700

En tout. . . . . 17400 hom.

ent, qui ne se complète qu'en temps de
ts des villes, et les mousses, qui sont

pour les villes. . . . 800
les *rotar*. . . . 6200

En tout. . . . 7000 hom.

1773, d'un grand-amiral, deux amiraux,
iiral, chef des chantiers; six colonels,
- deux capitaines, quatre-vingt-quinze
gasin, un capitaine-commandant d'ar-
atier, cinq capitaines-lieutenans, un
eutenant de pilotes. En tout deux cent

les rôles de 1787.

-16	
-30—9	
-26	
-38—6	
	510237—14—3
-13—9	
-38	
	90290— 3—9
-32	66666—32
TAL R.	667194— 2
(v. tab. 3)	1064996—18—8
R. esp.	1732198—20—8

fixe, à Gothenbourg, et plusieurs à Svéaborg.

Il y a, à Carlscron, quatorze cents soixante-quinze hommes de marine ; ils sont divisés en vingt-neuf compagnies, dont une de soixante-quinze, et vingt-huit de cinquante : les tambours et les fifres ne sont pas comptés ; de plus, à Gothenbourg, une compagnie de cent hommes ; environ douze mille matelots classés pour le service de la grande flotte, qui, pendant la paix, servent qui ils veulent. Au département, ils ont six *stivers* par jour et deux livres de pain. Les vaisseaux de guerre embarquent soixante coups par pièce de canon.

De Carlscron à Gothenbourg, trente-sept milles un quart : on revient sur ses pas jusqu'à *Runnebu* ; une demi-lieue après, on prend le chemin à droite. Il y a une autre route par *Killerid*, mais elle plus longue et moins belle. Entre *Skiœurgue* et *Diuramôla*, on quitte le Blekingue pour entrer dans la Smolande : les chemins sont toujours beaux : on a souvent à monter et à descendre : le pays est sauvage : difficilement on trouve de l'eau dans les postes, seulement de la mauvaise bière et du brandevin : beaucoup de bois de pins et de sapins, souvent dégradés : des lacs de temps en temps. Celui à côté duquel est la ville de Vexiœu, est assez con-

sidérable. Vexiœu est une fort petite ville : quoique résidence du gouverneur de la province et de l'évêque, on n'y trouve rien, et la nécessité de porter avec soi ses provisions, s'y fait sentir comme dans le plus chétif hameau : on voit quelques arbres qui bordent une rue, mais elles ne le sont pas toutes, à beaucoup près, comme l'ont écrit plusieurs voyageurs. En sortant de Vexiœu, on passe, sur plusieurs ponts, une rivière qui sort du lac, et va se jeter dans la Baltique, à un mille de Carlshamm : on la nomme *Moruuso* ; après quoi, on cotoye le lac pendant quelque temps. On traverse beaucoup de bois moins dégradés que ceux qu'on a vu précédemment ; ce qui vient, sans doute, de leur éloignement de la mer, qui commence à devenir considérable. Toute cette route est fort montagneuse : si l'on est chargé, on fera bien de prendre à *Œurs* la route de *Jonkæuping*, quoiqu'elle allonge de quelque chose ; elle est plus belle, et on trouve quelques villes jusqu'à Gothenbourg, au lieu que par cette route-ci, on n'en trouve pas du tout. On traverse en entier la Smolande, province dont le second fils du roi portoit le nom : les habitans passent pour avoir conservé la rudesse, la franchise de leurs ancêtres ; ils s'estiment fort au-dessus de leurs voisins, et se mésallient très-rarement ;

ce qui n'a pas peu contribué à conserver leur ancien caractère. Cette province produit assez de houblon. Dans la partie méridionale, on pêche beaucoup de fer dans les lacs et les marais. La mine d'or d'Adelfors, la seule du royaume, est située dans la Smolande : elle est fort peu riche, car elle ne fournit pas aux frais de l'exploitation; elle est éloignée de cette route, mais on en passe très-près, en allant de Calmar à Eksiœu. D'*Hæsiœu* à *Bor*, il y a plusieurs montées et descentes dangereuses pendant la gelée. En sortant de *Vernamo*, on trouve un pont sur la *Laga*, où l'on paye deux sous par roue; après quoi le chemin de Stockholm à droite, et puis une très-forte montée : c'est-là que l'on croise la grande route d'Helsinbourg. On ne voit dans cette poste que sables, bruyères et pierres, coupés de plusieurs ruisseaux. La foire de Vernamo est renommée dans le pays : les baraques en sont toujours sur pied, ainsi que celles des autres foires qu'on rencontre assez souvent. De *Gronhult* à *Tosstorp*, il y a de grandes forêts de pins et de sapins : dans cette poste beaucoup de bruyères, peu ou point de culture. Les quatre dernières postes sont les plus mauvaises; à la dernière, une grande montée sur un chemin taillé dans le roc, sur les bords d'un petit lac : il faut enrayer souvent dans toute cette

route. Comme nous avons fait ce chemin dans le temps de Noël, appelé *Joul* dans les langues du Nord, et qu'on célèbre dans ce pays depuis un temps immémorial, nous avons trouvé dans toutes les maisons des provisions : chaque particulier avoit décoré l'intérieur de sa chambre de draps, d'étoffes, et de ce qu'il avoit de plus précieux. Le plancher étoit couvert d'un lit de paille, ce qui n'empêchoit pas les habitans de laisser tomber dessus des tisons ardens, sans songer à les éteindre : il ne faut plus être surpris si les incendies sont aussi fréquens. Nous n'avons pas remarqué que les lits fussent habituellement les uns sur les autres, comme l'a écrit M. Coxe ; mais presque toujours, nous avons vu des coffres tout à l'entour de la chambre, servant de siéges le jour, et de lits la nuit. Avant d'entrer à Gothenbourg, est une douane assez sévère : on peut cependant obtenir qu'un commis vienne à l'auberge, et alors on le congédie, selon l'usage reçu, avec 24 schellings. On se plaint que les douaniers sont ici, comme presque par-tout, insolens, fripons et protégés.

GOTHENBOURG. On est assez mal logé à la porte, mieux et plus chèrement chez mesdemoiselles *Muller*. Cette ville est très-jolie, la seconde de tout le royaume, mais fort au-dessous des villes de France du troisième ordre : quatorze

à quinze mille ames au plus, quoiqu'il y soit mort cinq cents quarante-huit personnes en 1790 : il y avoit dans ce nombre plusieurs soldats malades revenus de l'armée : il y en est né quatre cents trente-six. La ville est coupée de canaux, dont plusieurs sont bordés d'arbres, ce qui lui donne, en quelques endroits, l'air d'une ville hollandaise ; mais les maisons sont loin d'être aussi bien bâties : il y en a très-peu en briques ; cependant le coup-d'œil de la ville neuve n'est point désagréable. Le faubourg est bâti sur une hauteur : c'est là qu'habitent les matelots qui y sont en grand nombre, tant à cause du commerce habituel de la compagnie des Indes, que de plusieurs frégates du roi, qui y sont à demeure.

Hôpital. Il a été fondé par M. *Sahlgren*, riche particulier ; il a 1500 rixdales de revenu ; trente lits, dont deux destinés aux femmes en couche : on augmente ce nombre de deux, s'il le faut ; et il y en a eu jusqu'à sept à la fois. Toute femme, en cet état, peut sonner à la porte, jour ou nuit ; elle est admise sur le champ *gratis*. Il est né dans cette maison, quarante-cinq enfans trouvés en 1789, et trente-six en 1790. Les malades sont tous couchés seuls, et cet établissement nous a paru bien tenu ; lorsque nous l'avons vu, il n'y avoit que treize

malades. Si l'on y veut placer un Gothenbourgeois, on paye 6 schellings par jour; pour un étranger, huit : les seules maladies vénériennes n'y sont point reçues. On ne donne jamais de thé aux malades. Il y a un médecin qui est en même temps directeur et économe, et un chirurgien. Les maladies les plus communes et les plus dangereuses dans ce pays, sont des fièvres milliaires : les inflammations sont très-rares; l'hôpital n'est guères rempli qu'au mois de mai, qui est la saison des maladies. Les fleurs blanches sont très-communes : on les attribue aux fréquent usage du thé, aux caleçons d'étoffe que baucoup de femmes sont dans l'usage de porter, et au peu de propreté. Tous les lits de l'hôpital sont ouverts par le haut, pour que l'air y pénètre, même les rideaux fermés. Toute la batterie de cuisine est de fer fondu.

Cabinets. Le comte de Sparre a une soixantaine de tableaux, dont huit ou dix à remarquer, de Teniers, Wouvermans, Gerard-Dow, ect.

M. Nœurn, chef de la douane, a une collection très-complette des monoies et médailles de Suède; c'est la seule partie qu'elle embrasse : parmi d'autres morceaux précieux, il possède une monnoie du comte Oxenstiern, extrêmement rare : quoique cette collection ne soit

soit commencée que depuis 1783 ; elle contient environ 3000 pièces sans les doubles.

Raffineries. Il y en a trois, pas très-considérables, deux sont hors de la ville ; la troisième, de M. Jacobson est dans une île formée par un canal, et isolée de tout autre bâtiment par la crainte du feu ; il y a quatre chaudières qui ne travaillent pas toujours ; elles ne raffinent guères au delà de deux cents cinquante barriques par an. Le sucre est fort blanc, fort luisant, sucre peu, et se vend de 10 à 13 schellings la livre, selon sa qualité.

Commerce. Le commerce de Gothenbourg est fort considérable, et peut être regardé comme la septième partie au moins de celui de la Suède en totalité pour l'exportation, et le quart pour l'importation ; le port franc est à Marstrand, île voisine, depuis 1775. Malgré la convention faite en 1784 entre la France et la Suède, qui a dû accorder un entrepôt aux Français en échange de l'île Saint-Barthelemy, il n'y a qu'un seul négociant français établi (M. Fournier) ; mais la convention n'est pas exécutée dans tous les points, et l'on peut dire qu'à cet égard, le gouvernement Suédois a profité de l'état de la France trop occupée d'intérêts majeurs pour penser à un objet aussi minime, et a négligé de remplir toutes les conditions d'un engage-

ment tellement sacré, que la convention porte, qu'en cas de contravention de la part de la Suède, la France reprendra Saint-Barthelemy: on peut dire, en un mot, qu'une des deux parties est entrée pleinement en possession, et l'autre non. Il y a dans cette ville environ douze maisons anglaises; leur nation y est beaucoup mieux vue que toutes les autres. Gothenbourg est à un grand mille de la mer du Nord, sur le fleuve Gœutha qui y est fort large. Il est entré dans ce port, en 1790, sept cents dix-sept navires venus de l'étranger, et cinq cents dix venus de Suède; il en est parti pour l'étranger sept cents soixante dix-neuf; et pour la Suède, cinq cents cinquante trois. Dans les sept cents dix-sept, seize français (le même nombre à Stockholm). Le nombre des navires marchands appartenans à la ville de Gothenbourg, s'élève aujourd'hui à deux cents cinquante, à ce qu'on y dit; mais nous ne croyons pas qu'il passe deux cents dix.

Compagnie des Indes. Elle envoie seulement à la Chine, quoique son privilége soit aussi pour l'Inde, expédie un ou deux vaisseaux par an et jusques à trois; mais très-rarement. Elle avoit en janvier 1791, sept vaisseaux en état, et un sur le chantier. Cette compagnie est supérieurement administrée; il y a quatre direc-

TAB. 2. ome II.

EXPORTATION EN 1700.

HANDISES

R.

3

4

teurs, dont un chef (M. Hostermann), et quatre à Stockholm, qui ne sont qu'honoraires ; personne, même le Roi, n'a rien à voir aux affaires de cette compagnie : les magasins quoique assez considérables, ne peuvent pas contenir trois cargaisons complètes. Les vaisseaux partent ordinairement pour la Chine, dans le mois de janvier, et ils sont obligés de scier les glaces pour gagner la haute mer. Si l'on commande quelque chose à la Chine, il faut envoyer un modèle bien exact, car le Chinois copie tout très-fidèlement, même les défauts. Les villes d'Ostende et d'Anvers ont beaucoup dans cette compagnie.

Voyez ci-contre le tableau de l'exportation des productions de Gothenbourg, en 1790.

(*Note*). On doit regarder 1790, comme un peu au-dessous des années communes. La guerre ayant duré jusqu'au milieu de cette année, et les opérations n'ayant, par conséquent, été entièrement libres, que quelques mois ; car, quoique les puissances belligérantes n'eussent pas de corsaires en mer, la disette des matelots employés sur les bâtimens du roi, a dû être fort sensible aux négocians,

Pêche des Harengs. Cette importante branche de commerce qui avoit cessé par la disparition des harengs, a repris avec la même vigueur qu'auparavant ; la vente s'élève à six cents mille barils de salé et trente mille d'huile ; il faut pour un baril d'huile dix à douze barils de harengs. Le baril de harengs frais coûte ordinairement 4 dalers d'argent ; pour le saler, la main d'œuvre et le baril (de 16 à 20 schellins) 5 à 6 dalers : il se vend alors 12 à 13 ; le bénéfice ordinaire est d'un daler et demi à deux dalers par baril : le baril d'huile coûte 12 rixdalers, il contient un *am* ; c'est-à-dire, environ cent quatre-vingt bouteilles de pinte. Tous les barils sont jaugés et contiennent toujours de mille à douze cents harengs. La pêche commence en octobre, et dure jusqu'en février, même en mars, suivant la saison. La plus grande partie s'exporte dans le pays, la Baltique et la Méditerranée ; on expédie surtout dans les pays méridionaux des harengs secs et fumés ; ceux-là sont plus chers. On a envoyé d'ici à la pêche de la baleine, mais la compagnie n'a pas réussi.

Ordinairement, lorsqu'on prie à dîner, c'est pour la journée entière et le souper : ce qui se pratique dans toute la Suède, même à Stockholm, mais seulement dans les maisons du

second ordre. La prière avant et après le repas et la révérence au maître de la maison, sont en usage par-tout: quelquefois même la longueur de cette cérémonie, et l'extrême sérieux que les Suédois y mettent, nous eût donné des envies de rire, si la réflexion ne fût venue à notre secours. Dans les dîners de cérémonie, on boit les santés dans un énorme vase, rempli du vin du Rhin ou de Champagne; ce vase circule à la ronde, et chacun y boit quelques gouttes: il y a là-dessus des formalités à observer, dont on est instruit sur les lieux; et la punition, quand on y manque, est de boire le vase plein, ce qui nous a paru un peu fort: nous avons vu cette cérémonie, pour la première fois, chez l'évêque de Gothenbourg, homme fort instruit et très-aimable: il passe pour le meilleur prédicateur de la Suède, et ne doit qu'à lui-même sa fortune, puisqu'il est fils d'un paysan. — Les apothicaires sont plus instruits à Gothenbourg, que dans les autres pays; et ce qui est assez extraordinaire, ils sont plus considérés que les médecins et les chirurgiens.

Il est d'usage que la musique du régiment en garnison, vienne jouer sous les fenêtres, ou même à côté de la porte des étrangers: on la congédie avec peu de chose, ou même avec rien, comme on nous a conseillé de le faire,

en la priant, dès le commencement, de se retirer. On ne voit presque à Gothenbourg que des bougies jaunes, et nous avons même remarqué, comme une chose assez singulière, qu'à un souper prié, de dix-huit à vingt personnes, la table fut éclairée avec des chandelles, chez le négociant le plus opulent de la ville, dont la fortune passe pour aller au-delà de 400 mille rixdales, et qui faisoit construire, en 1791, une maison de campagne, *en bois*, qui coûtera peut-être le quart de cette somme. La ville est chère pour plusieurs articles, si on la compare aux nôtres de même grandeur.

Descente des Danois en 1788. Le prince de Hesse étoit venu à Gothenbourg en 1788, quelque temps avant la descente : il y fut comblé des attentions du gouvernement, et du duc de Sudermanie, qui s'y trouvoit alors : il en profita pour acquérir sur l'état de cette place des connoissances qui ne lui furent pas inutiles. Il auroit pu facilement s'emparer de tout ce que contenoient les magasins de la compagnie des Indes, qui étoient pleins, et qui valoient deux millions de rixdales; mais ayant trop attendu, la fermeté de M. Elliot, ministre d'Angleterre, l'arrivée du Roi, qu'on ne savoit où prendre, et qui parut tout à coup, venant de Dalécarlie, arrêtèrent tout ce qu'il auroit pu faire, et il

se vit forcé de se retirer. Le roi, à son arrivée, visita la place, et ne trouva rien de prêt pour la défense : des canons dont les boulets n'étoient pas de calibre, un officier d'artillerie qui ne savoit par la portée de ses bombes, etc. Malgré tous ces obstacles, le roi résolut de se défendre; il rassembla le plus qu'il put de gens de bonne volonté et de troupes, et il étoit décidé à livrer bataille à l'armée danoise dans une plaine auprès de la ville. D'un autre côté, le général Armfelt arrivoit avec dix mille hommes, et il est à présumer que le courage des troupes, joint à la présence du roi, auroient décidé la victoire en faveur des Suédois. Il est hors de doute que c'est à lui que la ville, et sur-tout la compagnie des Indes, qui avoit plus à perdre, doivent leur salut; cependant, croira-t-on que le roi, se trouvant dans la plus grande détresse, et demandant à la compagnie une somme peu considérable, il n'en ait pu obtenir qu'une partie. La ville de Gothenbourg a fait frapper, en 1790, une médaille en mémoire de sa délivrance, par la présence de S. M. : ce n'est pas une des meilleures de Fehrmann.

De Gothenbourg à Marstrand, on passe par *Kunghell* et *Kjüfhill*; pendant la première poste on cotoye la rivière Ghœutha, qui coule entre

deux chaînes de rochers, dont le bas est cultivé en quelques endroits. Près de *Bohus*, château fort, dont les Danois s'étoient emparés en 1788, on passe deux bras de la rivière sans dételer et à fort bon marché.

Kunghell, autrefois très-considérable, mais détruite par les Vandales, est aujourd'hui une très-petite ville où 2000 Danois étoient établis en 1788. Pendant leur séjour, ils n'ont donné aux habitans aucun sujet de plainte contre eux. De Kjufhill on se rend à pied au bord de la mer, par un chemin de pierres et de rochers: on y trouve une maison où l'on fait viser son passe-port, dont il faut indispensablement se munir à Gothenbourg : il est d'usage de donner 8 schellings au commis, et de même au retour, quoiqu'on ne soit tenu à rien. Le passage jusqu'à Marstrand est de trois lieues de France environ : nous avons mis une heure et demie pour aller, et près de trois heures pour revenir, par le calme et toujours à rames. On passe au travers d'une multitude d'îles, ou plutôt de rochers : on voit une grande quantité d'oiseaux aquatiques qu'il est deffendu de tirer pour ne pas effaroucher les harengs. Le bateau pour aller et revenir, (en restant un jour à Marstrand) coûte de de 2 à 3 rixdales ; il faut faire son marché d'avance à la poste de Kjufhill.

Marstrand. Cette ville n'a d'intéressant que la pêche des harengs, qui occupe la plus grande partie des habitans. Le port, quoique franc, est assez peu fréquenté, et la population très-peu considérable, malgré les priviléges que le gouvernement accorde à ceux qui s'y établissent. Le château, bâti sur un rocher, sert de prison d'état. Le commandant a servi en France, et il est aisé, sur-tout à des Français, d'obtenir de lui la permission de voir l'intérieur: s'il est absent, la chose est très-difficile, les officiers n'osant pas prendre sur eux d'y laisser entrer des étrangers; c'est le cas où nous nous sommes trouvés; au reste, il n'y a de curieux que la vue, qui est très-pittoresque, par la quantité d'isles et de rochers qu'on découvre, encore peut-on, du hat du rocher, et sans entrer dans le château, jouir de la même vue, à peu de chose près. On loge chez *Fyrber*.

CHAPITRE II.

Cataractes de Trolhætta. Route de Stockholm par la Nericie et la Vestmanie. Objets intéressans pour un Naturaliste, sur cette route et aux environs.

REVENUS à Kunghell, nous avons continué notre route comme on le verra sur l'itinéraire. A Strœum on prend un traîneau ou un chariot de paysan, selon la saison, pour aller à Trolhœtta où sont ces cataractes dignes de l'attention des voyageurs; jusqu'à cette poste, on suit la rivière qu'on a à droite; on trouve quelques plaines cultivées, sur-tout du houblon. De Strœum on suit le grand chemin de Wenersborg environ 600 toises. On le laisse à gauche et on descend à droite jusqu'à la rivière, qui forme en cet endroit un petit bassin, dont l'eau est extrêmement tranquille et comme celle d'un lac, quoique à peu de distance des cataractes : on traverse la rivière sur des bateaux très-légers; le passage est fixé à 4 sols par tête : on suit, pendant un quart de mille, le bord opposé sur un chemin construit de madriers et servant

à transporter les fers, depuis l'endroit où la rivière cesse d'être navigable jusqu'à celui où elle le redevient. On peut aussi, en faisant plus de chemin, ou si l'on vient de Wenersborg, passer la rivière au-dessus des cataractes; car il faut absolument être du coté du hameau de Trolhætta: on ne voit rien de l'autre, à cause des montagnes dont la rivière est bordée : à l'endroit où l'on passe la Gœutha (au dessous des cataractes), est le magasin des fers, qui consiste en un assez grand bâtiment, n'ayant que le rez-de-chaussée, contenant des magasins numérotés. Si on veut éviter de faire à pied, le quart de mille, on trouve, après avoir passé la rivière, des voitures du pays qui mènent à Trolhœtta, et ramènent en payant un mille, à cause du temps qu'ils attendent, quoiqu'il n'y ait qu'un demi-mille en tout. Nous nous sommes fait conduire par-tout à Trolhœtta, par le batelier qui nous avoit passé : avec 8 schellings, il a paru fort content. Nous conseillerons de commencer par le haut, c'est-à-dire, par le village même de Trolhœtta, où sont les moulins à scie, et de redescendre jusqu'au-dessous des cataractes où l'on aura la vue entière, qui est très-pittoresque, non-seulement par les différentes chûtes, mais par les rochers que l'on voit de tous les côtés : nous y étions un beau jour de

soleil, et la terre couverte de neige, ce qui ajoutoit peut-être encore à la beauté de ce point de vue : on a fait de grandes dépenses pour rendre navigable cette partie de la rivière, et joindre par-là le lac Wener à la mer du Nord ; mais on craint avec raison, que cette entreprise ne soit jamais conduite à une fin heureuse : il seroit, peut-être, plus sûr et moins coûteux, de construire un canal qui, partant d'au-dessus des cataractes, viendroit aboutir au bassin dont nous avons parlé plus haut : il n'auroit guère plus d'un quart de mille, et plusieurs écluses remédieroient à la trop grande inégalité du terrain. Sa curiosité satisfaite, on revient à Strœum par le même chemin, et l'on arrive à Wenersborg, qui n'a d'intéressant que le marché des fers, cette ville étant l'entrepôt de tout celui que la province de Vermelande livre à Gothenbourg ; elle est située à l'endroit où la Gœutha sort du lac Wener. Il y a une chaussée extrêmement longue sur le canal de Carlsgraff : elle est pércée d'arches, d'espace en espace, comme un pont : c'est le chemin de Norwège : elle n'a de garde-fous que d'un côté ; nous ne savons pourquoi : au milieu, est une pierre avec une inscription, qui apprend sous le gouvernement de qui elle a été faite. Tout cela ne vaut pas la peine d'aller jusqu'à Weners-

borg ; ainsi on fera bien, à Kunghell, de repasser la Gœutha, de prendre par *Lahall*, et suivre de l'autre côté de la rivière, jusqu'à Trolhætta, d'où on prendra la route de Stockholm par *Borsted*, etc. Près de Wenersborg, de l'autre côté de la Gœutha, sont les montagnes *Halleberg* et *Huneberg*, où l'on trouve des carrières d'alun, du trapp, de la craie noire, et de la pierre de porc en quantité. De Wenersborg à Stockholm, quarante trois milles cinq huitièmes. Toute cette route est belle, sur-tout depuis Mariestad : au milieu de janvier, ce n'est que là que nous avons trouvé le traînage ; et encore, à la dernière poste, avons-nous été forcés, par le manque de neige, de remettre notre voiture sur les roues : le 15 janvier, nous avons vu de la verdure aux portes de Stockholm. On traverse les petites villes de Lidkœuping et de Mariestad. On ne change pas de chevaux à ces deux villes, qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Elles sont bien situées sur le lac Wener qu'on voit de dessus la grande place à Lidkœuping. Après Hofva on entre en Nericie. (Il y a une douane). La province de Skaraborg, faisant partie de la Vestrogothie, que l'on vient de traverser, offre quelques endroits, qu'un amateur d'histoire naturelle pourra visiter, et où il trouvera des minéraux curieux : *Kinnakulle*, carrière

d'alun et de pierres calcaires ; *Billingen*, carrière d'alun. Cette montagne est auprès de la ville de *Skiœufde*, entre Falkœuping et Mariestad, à trois milles un quart de la première, et cinq de la seconde. On peut se procurer, à cette montagne, plusieurs minéraux curieux; mais comme elle est d'une grande étendue, il faudra du temps pour en parcourir tous les endroits remarquables. On y trouve l'ardoise d'alun noire, souvent remplie d'enthomolithes pétrifiées. Pierres de porc en boules, plus ou moins grandes, solides, étincelantes, grainelées, souvent remplies de petites enthomolites et coquilles pétrifiées. Pierre spathique en forme de cône. Marne endurcie, lamelleuse ; ardoise argilleuse ; trapp noire solide, grainelé et fibreux en épis. Pierre calcaire solide, rouge, brune et grise, dans lesquelles on trouve souvent des orthocerathites et enthomolites pétrifiées. Stalactite calcaire, blanche, jaunâtre, tant soit peu poreuse en dedans, quoique formée par couche, et ondulée à la surface : on y trouve quelquefois des feuilles enfermées. Gypse lamelleux blanc et strié, en lames très-minces, entre l'ardoise d'alun. Pierres de grès de différentes variétés. Charbon de terre solide et luisant à la surface, qui se trouve quelquefois entre l'ardoise de l'alun à *Multorp*. Pour avoir,

autant que possible, de ces minéraux, il faut toujours chercher, de préférence, les endroits qui ont été découverts de quelque façon, comme à *Timurdala*, *Multorp*, *Ulunda*, *Beck*, *Hallevad*, etc. —*Mysseberg et Olleberg*, près de la ville de Falkœuping. On y trouve l'ardoise argilleuse, entremêlée de pétrifications variées, des enthomolites et coquilles pétrifiées; pierre de porc solide et grainelée; pierre calcaire solide, rouge, ardoise d'alun, etc. On trouve des carrières d'alun, en grande quantité, dans cette province. Aucun de ces endroits n'est à portée de la route ci-dessus, si ce n'est le premier, où l'on peut aller facilement de *Kalangen*. Toutes les villes de cette route sont misérables, quoique Œurebro et Arboga soient des capitales. Après Lidkœuping, on rencontre beaucoup de forêts. Œurebro est située à l'extrêmité du lac Hielmer (à l'embouchure d'une rivière, qui fait une petite chûte, qu'on voit de dessus un pont de pierre), qui communique au Mœler. Après Arboga, on trouve le canal qui forme la communication des deux lacs: il y a de belles écluses qu'on fera bien de voir. Entre Fellingsbro et Arboga, on entre en Vestmanie. D'Arboga, par Kiœuping à *Skinskatteberg*, six milles un quart, d'où on fait une petite incursion à Riddar-Hyttann, où

sont des mines de cuivre. On y trouve le cuivre jaune mêlé de mine de fer noire. Pyrite martiale, galène, mine de bismuth écailleuse, dans un caillou de roche grainelé. Mine de cobalt à grains d'acier, très-rare. *Stalsten* rouge demi transparent, cristallisé en petits druses. Poix minérale. Fluor blanc et violet. Pierres ollaires. *Bastnœs grufvan*, autre mine de cuivre, appartenant à Riddar-Hittann, est située à une petite lieue des autres : on y trouve, mine de cuivre jaune, mine de bismuth en grandes lames, molybdène écailleuse, tungstène ou pierre pesante, amianthe, quelque fois entremêlée de cuivre jaune, ce qui lui donne une très-belle apparence; quartz en druses minces; pierres ollaires, etc. comme la mine de cuivre est souvent mêlée avec la mine de fer noire, la fusion en est assez difficile.

Depuis Mariestad jusqu'ici, on traverse des plaines bien cultivées et assez peuplées ; c'est une des parties de la Suède les meilleures, sous tous les rapports : toute la Nericie est pleine de forges et de mines. Voici les principaux endroits : *Quisbrœu*, mine de fer ; *Winterosa*, idem et de cuivre, celle-ci déserte ; *Axberg*, forge de fer ; *Jarboas*, *Nora*, *Linde*, mines de fer aux environs : on trouve à ces deux dernières, qui sont voisines, les variétés suivantes :

suivantes : mine de fer noire, solide, grainelée, crystallisée et octaèdre, parsemée dans une pierre ollaire, hématite bleuâtre, lamelleuse, micacée, étincelante, topases fumées en druses, plusieurs variétés de druses de quartz, spath calcaire. Près de *Nora* est une petite mine de cuivre où l'on trouve, mine de cuivre solide à grains d'acier; galène, mine de cobalt grainelée, cristallisée parmi la mine de cuivre, pierre calcaire, etc. A un mille et demi d'Œurebro est *Dylta*, grande fabrique de soufre et de vitriol vert. Le soufre se fait de pyrite martiale qu'on y trouve en abondance; il se distille dans des cornes de fer fondu : on fait lessiver le résidu, dont on tire, par évaporation et cristallisation, le vitriol martial ou vert; et de l'ocre ferrugineuse qui reste, on s'en sert comme d'une couleur rouge, pour enduire les maisons de bois. *Glandshammar*, carrières de pierres calcaires et mines d'argent désertes. *Garhpyttann*, à deux milles, grande fabrique d'alun : les carrières d'ardoises ne sont pas fort éloignées et méritent d'être vues; on y trouve l'ardoise d'alun noire et bitumineuse; de sorte qu'au lieu de la rôtir, selon l'usage, avant de la lessiver, on s'en sert comme de bois sous les chaudrons avec beaucoup de succès; pyrite martiale solide, globuleuse, cris-

tallisée ; plusieurs variétés ; marne endurcie souvent globuleuse , pierre calcaire , spath calcaire , cristallisé pyramidal ; pierre de porc brune et grise , étincelante , grainelée , spathique , rhomboïdale , striée , prismatique , cristallisée ; pierre calcaire rouge et brune , ect. de Garphittann par *Sanua* à *Hesslekulla*, un mille et demi ; mine de fer où se trouve la mine de fer noire grainelée ; spath calcaire blanc, jaune et violet en pyramides , couvertes de cristaux calcaires hexagones en druses ; roches de grenats , grenats cristallisés , terre verte de Hesslekulla : tous ces endroits sont assez à portée d'Œurebro ; les suivans sont beaucoup plus éloignés ; et si l'on veut les visiter , il faudra y consacrer plusieurs jours , vu la distance qui est quelque fois considérable. *Liusnarberg* ou *Nyakopparberg* , mines de cuivre, autrefois assez riches, mais aujourd'hui très-pauvres; on y trouve la mine de cuivre grise, azurée, jaune, galène, blende, fluor blanc, violet et vert ; schoerle fibreux, étoilé , cristallisé , plusieurs variétés , pierres ollaires , ect. *Hellefors* : plusieurs mines d'argent exploitées depuis long-temps , sont aujourd'hui presque épuisées ; le produit est peu de chose : on y trouve en minéraux , galène à grains d'acier , à petits cubes , micacée ; mine de cuivre jaune , blende , pyrite arsenicale so-

lide, cristallisée en aiguilles; pyrite martiale, spath calcaire, caillou de roche rouge, brun et noir. d'Hellefors à *Saxan*, un mille, à *Onshytta*, un mille. Ce relais est précisément au pied de la montagne *Persberg*, toute remplie de veines de mines de fer : en visitant ces mines, on pourra s'y procurer, mine de fer noire solide, à grains fins, à gros grains; pyrite martiale grainelée, cristallisée en octaèdres cubiques et polygones en druses; mine de bismuth feuilletée, amianthe, pierres ollaires, schoerle fibreux, spateux, étoilé, cristallisé, prismatique; roche de grenat, grenat en druses, stéatite, asbeste étoilé, pierre calcaire solide et grainelée; spath calcaire, quartz, druses de quartz, mica, caillou de roche, plusieurs variétés. De Onskitta on va à *Philipstadt*, ville, un mille : si l'on a du temps à soi, on pourra visiter plusieurs endroits interressans autour. *Longbanshitta*, à deux milles, riche mine de fer, dont la plus grande partie est en hématite : on y a plusieurs minéraux curieux; savoir, hématite bleue à grains solides, à grains d'acier, étincelante, micacée, feuilletée en lames; mine de fer noire a grains fins, fibreuse, cristallisée en octaèdres; pyrite martiale grainelée, cristallisée en druse ; stalstein spateux très-riche, manganèse blanche, glo-

buleuse et rayonnée en dedans, spath calcaire, gypse ferrugineux blanc, étincelant, druses de spath; calcaire en cristaux pyramidaux, irréguliers, capillaires minces; jaspe rouge et brun, quelquefois entremêlé de petites veines de mine de fer : il prend un très-beau poli; roche de grenat, druses de grenat cristallisé; schoerle calcaire en rayons larges étoilés; serpentine verte et jaune; ophite de serpentine et pierre calcaire; cuir de montagne, liége de montagne, amianthe. De Philipstadt à Normarck, deux milles; c'est une montagne pleine de mines de fer très-anciennes; la variété des minéraux n'y est pas très-abondante : on y trouve la mine de fer noire à grains fins, à gros grains, cristallisés en druses minces; galène à petits cubes, spath calcaire doublant les objets, cristallisé en deux pyramides jointes à leurs bases; cuir de montagne, liége de montagne; schoerle fibreux, étoilé. *Taberg* est une autre montagne avec des mines de fer, à une grande lieue de Normarck, fameuse par la grande variété d'amianthe qui s'y trouve : on pourra s'y procurer la mine de fer noire, grainelée plus ou moins, tessulée, blende à larges facettes luisantes; pyrite martiale grainelée, cristallisée en cubes; spath calcaire, stéatite micacée et feuilletée, mica brun; amianthe grise,

dure, presque froide, grossiere, blanche, plus fine, lamelleuse en fibres fins, parsemée dans un spath calcaire ; schoerle en épis fibreux : on trouve quelquefois de belles pièce d'amianthe ; mine de fer, pyrite et mica mêlés ensemble avec le spath calcaire ; de sorte qu'on peut y faire une assez belle collection.

On retourne à Philipstadt, et chemin faisant, on peut voir la mine de fer Agegrufvan, qui est justement sur la route : on y trouve la mine de fer noire grainelée, solide ; schoerle grainelé friable, schoerle cristallisé en prismes; liége de montagne, quelquefois parsemé de grenats ; spath calcaire de plusieurs couleurs. Dans la partie occidentale de cette province, hors de cette route, sont les mines de cuivre de *Glafva* et *Gunarskog*, aujourd'hui désertes.

D'Arboga on va à Kongsœur, petite ville ou plutôt bourg, joliment situé à l'extrémité du lac *Meler* ; nous y sommes arrivés vers les huit heures du soir ; et malgré la précaution que nous avions prise d'envoyer devant, il nous a fallu attendre les chevaux jusqu'à deux heures du matin, par la mauvaise volonté du maître de poste : ce désagrément est très-fréquent le soir ; d'abord, parce que les maîtres de poste veulent qu'on couche chez eux, et ensuite, parce que les paysans ont souvent

peur de mener la nuit. Il nous est arrivé d'avoir, avec six chevaux à notre voiture, jusqu'à six postillons, et d'autres fois de n'en avoir qu'un seul. Ils sont plus hardis en Scanie et en Blekingue. Il y avoit un bal ce jour-là à Kongsœur, dans la maison de la poste même. Notre ajustement nous donnant, sans doute, un air extraordinaire, toute la compagnie est venue trois à trois ou quatre à quatre défiler dans notre chambre, pour jouir de la vue des nouveaux débarqués. Après cette cérémonie, qui nous a amusé et fait voir toutes les beautés du pays, ce qui, par malheur, se réduisoit à peu de chose, vu le petit nombre des danseuses, nous avons témoigné aussi l'envie de participer à un plaisir qui étoit si près de nous; notre requête a été admise aussitôt que présentée, et il n'est sorte d'honnêtetés que nous n'ayons éprouvé de la compagnie; et au souper, si nous n'avions résisté courageusement aux offres répétées qu'on nous faisoit, nous n'aurions pu continuer notre route: par malheur personne absolument dans la société ne parloit d'autre langue que le Suédois, et les signes nous ont été d'une grande ressource; à cela près, nous avons passé le plus agréablement possible les six heures qu'il a fallu attendre, et nous avons pris l'idée la plus favorable de l'hospitalité suédoise.

A Torshalla, on voit de dessus le pont une quantité de petites cataractes qui font un fort joli effet. Entre Malmby et Lagestrok est le château de Gripsholm, dont il sera parlé plus au long. Près de Gripsholm est *Oker*, fonderie de canons, et près de Torshalla, *Eskilstuna*, dont il sera aussi parlé ailleurs : jusqu'a Stockholm on ne rencontre plus rien d'intéressant.

CHAPITRE III.

Arrivée à Stockholm. Détails généraux sur cette ville. Cour de Suède. Château royal. Spectacles.

L'ENTRÉE de Stockholm n'annonce nullement une capitale : nous sommes arrivés par le faubourg du sud. La ville, proprement dite, est fort petite, et située dans une île au point de jonction de la mer et du lac Meler : les faubourgs du sud et du nord son très-grands, puisque l'on compte un demi-mille de la porte du nord à celle du sud ; mais une partie des rues n'a point de maisons, où elles n'ont souvent que le rez-de-chaussée, ce qui fait que, malgré le grand espace qu'occupe Stockholm, il est

certain qu'il n'y a pas au-delà de soixante-quinze mille ames : une partie des maisons est en bois ; il y en a même dans les faubourgs qui ont entièrement l'apparence de maisons de paysans. Les rues de la reine et de la régence, dans le faubourg du nord, sont les plus belles et les mieux habitées de toutes la ville : on trouve quelques négocians dans celui du sud ; mais point de noblesse absolument. La place du nord fera un très-bon effet, lorsque le pont projeté sera fini, et si l'on change la façade opposée au château. L'opéra et le palais de la princesse forment les deux autres côtés ; se sont de beaux édifices.

Il y a peu de villes en Europe aussi mal pavées que Stockholm, ce qui est d'autant plus désagréable, que le jardin royal est la seule promenade dans la ville ; et comme hors le temps des chaleurs il est humide et mal-sain, il faut se promener dans les rues.

La situation de Stockholm est singulière, et extrêmement pittoresque : elle ne peut être comparée à aucune autre ; aussi cette ville offre-t-elle, dans plusieurs endroits, des points de vue charmans, où un mélange de clochers, de maisons, de rochers, d'arbres, de lacs, et le château, qui se découvre de par-tout, font un effet admirable. Cette capitale est, comme

nous l'avons dit tout-à-l'heure, sur la mer et sur le lac Mœler : les écluses du sud, qui sont très-belles, forment la séparation.

Le port est beau, grand et sûr, mais d'un accès difficile; il faut souvent plusieurs jours pour parvenir à la pleine mer, ou pour arriver de la mer à Stockholm, à cause des passages qu'on doit franchir au travers d'écueils sans nombre, et pour lesquels il faut un vent à souhait. Les quais sont d'une largeur étonnante.

Police. La ville est assez mal éclairée. La police y est passablement faite, ce qui vient plutôt de la tranquillité naturelle aux habitans, que des soins qu'on se donne : il y a eu plusieurs événemens fâcheux pendant l'hiver de 1791, causés à la vérité par des Russes ; mais ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'on a trouvé les moyens d'arrêter ces désordres, que la police avoit même de la difficulté à se persuader, quoiqu'ils fussent assez répétés pour ne laisser aucun doute : elle rejette souvent les fautes sur le vin, et c'est la première fois que nous avons vu cette excuse admise par la police ; il faut ajouter qne souvent ceux qui la font sont ivres eux-mêmes.

Société. Elle est triste, et se borne à aller prendre du thé à cinq heures : les femmes ont leurs jours ; et à sept heures toutes les maisons

sont fermées, à l'exception de celles des négocians, où il est encore d'usage de souper, et où l'invitation de dîner est pour la journée entière. Dans tout un hiver, à l'exception de la Cour, nous n'avons soupé que chez un Suédois (le grand maître Bonde) : il y a bien quelques dîners, mais peu; les ministres tiennent seuls ce qu'on appelle proprement un état, et encore parmi eux la plus grande partie n'en tient réellement pas. Le ministre des affaires étrangères a seul un dîné de fondation par semaine, pour rassembler les ministres, et conférer avec eux : les étrangers y sont toujours invités. Ce qui a beaucoup diminué la société de cette ville, est le mécontentement de la noblesse, dont une grande partie s'est retirée en province : aussi la société (c'est-à-dire les personnes priées dans les assemblées d'apparat) se monte à peine à cent cinquante personnes, tandis qu'à Copenhague elle passe deux cents cinquante, et s'élève à deux cents vingt ou trente à Berlin.

Les ministres étrangers avoient sur la place du nord un club, appelé *la société*, auquel étoient admis les étrangers et les personnes connues de Stockholm. On y lisoit les papiers; on y jouoit (les jeux de commerce seulement) : on y dînoit et soupoit à prix fixe, en table ronde,

et l'on étoit sûr d'être en bonne compagnie. Nous ignorons si cette société existe encore; dans le cas contraire, nous plaignons les étrangers, dont c'étoit la principale et souvent l'unique ressource pendant une grande partie de la journée.

Les auberges sont très-mauvaises: on ne peut guère s'empêcher de louer un appartement garni si l'on doit rester quelque temps; avec trois rixdales par semaine on est passablement logé, et pour moins si on loue au mois. Il faut très-peu de bois pour échauffer les appartemens, les poëles étant très-bien construits. Les bons laquais de louage sont extrêmement rares, comme par-tout, sur-tout ceux qui parlent français. Les voitures de remise coûtent 2 rixdales et demie par jour, de 50 à 55 par mois, et c'est le seul moyen d'en avoir toujours de propres; car en général elles sont antiques et incommodes. Les fiacres coûtent 3 dalers de cuivre par course, une plotte la première heure, et 4 dalers les autres; mais on n'en trouve pas quand on veut.

Les sociétés qui devroient naturellement être gaies, celles des femmes d'une certaine classe, sont sérieuses et tristes. Ces dames affectent de grands airs, veulent être traitées en femmes de la Cour, aiment qu'on leur baise la main.

On conçoit aisément combien ce ton de dignité, si ridicule à tous égards, doit influer sur l'agrément de ces sociétés.

Quoique nous ayons vanté la probité naturelle aux Suédois, nous n'avons pas prétendu parler des villes, et encore moins de la capitale. Celle-ci ressemble parfaitement aux autres villes du premier ordre : elle est fort chère; tout comme ailleurs, on y vole, on y rencontre des aventuriers, des escrocs : en un mot, elle est aussi corrompue que peut l'être une ville peuplée d'habitans de toutes les nations.

Cour de Suède. Les présentations ont lieu le dimanche, de quinze en quinze jours, au moment où le roi sort de son appartement : c'est ordinairement vers les 7 heures. L'étiquette de cette cour tient beaucoup de celle de Versailles d'autrefois, et plusieurs choses sont absolument calquées sur elle. Le roi est toujours précédé de ses grands officiers; il fait le tour du cercle, embrasse les sénatrices, et parle indistinctement à tout le monde; il s'attache de préférence aux ministres et aux etrangers; il nous a entretenus, dès le premier jour, de la révolution de France, et ne s'est pas gêné pour parler de celle de 1772 en Suède, et des factions de son pays. La conversation

finie, on va au jeu, où sont admis pour l'ordinaire les ministres étrangers : on ne voit ni or ni argent sur la table ; le jeu est une espèce de loto, où chacun met deux rixdales et demie en papier : la reine seule a une table séparée, où elle joue aux cartes ; le prince royal est à côté de la table, *debout*, ainsi qu'au lever, et il se retire au moment que le jeu est fini. Alors on va au souper, où tout se passe comme à la cour de France ; chaque princesse a derrière elle ses officiers : l'écuyer tranchant coupe seul et distribue les plats : une balustrade en bois, occupe le tiers de l'appartement ; c'est où se place le public : les femmes des sénateurs ont le tabouret, aussi n'en voit-on jamais d'autres. Quand le roi veut parler à quelqu'un, il l'appelle par son nom, et le congédie avec une inclination de tête. Le souper finit entre dix et onze heures. Les étrangers présentés se placent avec le corps diplomatique ; il est d'usage de rester jusqu'à la fin.

Le reine embrasse les sénatrices au moment qu'elles lui baisent la main ; les dames étrangères baisent la main de la reine et des princesses (1). Nous avons été présentés à la reine

(1) Il y a quelques années que la femme d'un ministre de l'empereur se refusa à cet usage, et

tout de suite après le roi; pour les princes et princesses, on prend leur jour, et on est présenté dans leur appartement.

Une anecdote peu connue, c'est que Charles XII écrivit de Bender pour avoir le cérémonial exact de la cour de Louis XIV, et il lui fut envoyé. Un prince fugitif, ruiné, qui ne pensoit qu'à la guerre, demander le cérémonial de la cour de l'Europe la plus brillante, quelle singularité!

Avant même d'aller chez le roi, on va chez le prince royal, à qui on est présenté; il parle toujours aux étrangers, et fait le tour de l'appartement comme le roi. Le jeudi, ce prince a couvert public à une heure, où on lui fait sa cour; nous n'y avons jamais vu de femmes. Sa manière est absolument calquée sur celle du roi: les ministres y sont presque toujours; or, n'allant chez le roi qu'une fois tous les quinze jours,

---

s'exposa à une scène désagréable, au bal de la Bourse, où étoit la cour. Sans entrer dans le détail de ses motifs, bons ou mauvais, nous pensons qu'il faut suivre les usages du pays où l'on se trouve, et sur-tout ne pas s'attirer, par sa mauvaise tête, des désagrémens publics. Quoiqu'il en soit, depuis cette époque, les ministres de l'empereur ne présentent plus leurs femmes à la cour.

ils vont trois fois chez le prince royal, ce qui est assez extraordinaire. Il est vêtu à la suédoise, sans manteau, les cheveux en rond, et sans poudre. Ce jeune prince est d'une figure intéressante, et paroît d'une foible santé, quoiqu'il se porte bien; il est extrêmement avancé pour son âge et on ne peut pas être plus intéressant. Ses heures d'étude sont exactement réglées; il a tous les jours huit ou dix personnes à dîner; tout est chez lui de la plus grande simplicité. Le prince ne mange jamais avec le roi, excepté à la campagne; il ne pourra y manger en public que lorsqu'il aura l'épée, ce qui sera dans peu; mais ce qui n'a pas empêché son père, partant pour Aix-la-Chapelle, en mai 1791, de le déclarer régent: et sur notre remarque, il nous a dit que G. Adolphe avoit pris une ville avant d'avoir l'épée: à cela il n'y a rien à répondre.

Nous avons dit que les jeudis le prince dîne en public; il fait le tour de l'assemblée avant et après le dîner. Nous y vîmes un jour un Dalécarlien qui s'étoit placé derrière tout le monde; le jeune prince l'ayant apperçu et reconnu à son habillement caractéristique, fendit la presse, et l'ayant abordé, lui prit la main, et lui parla quelques instans. Dès qu'il se fut retiré, nous vîmes cet homme, pénétré de cette marque

de bonté, se reculer jusqu'à une embrâsure de fenêtre, pour y verser des larmes de joie et d'attendrissement; nous fîmes à ce sujet la réflexion que tout le monde a fait mille fois, combien peu il en coûte aux princes pour être aimés, combien on leur sait gré des plus légères prévenances, et par conséquent combien ils sont coupables ou mal conseillés, quand ils ne se procurent pas ce plaisir si doux et si facile de se voir bénir par les dernières classes de leurs sujets. Gustave III connoît cette jouissance, et son fils marche sur ses traces: il ne peut avoir un meilleur guide; trop jeune encore pour calculer l'avantage d'être chéri du peuple, un jour viendra peut-être où il sentira le prix de son amour. Il est appelé à régner sur une nation libre; il apprendra de son père à ne pas laisser cette liberté s'accroître aux dépens de la sienne propre; il réunira, comme lui, le courage à la prudence, et à cette dose de politique nécessaire sur un trône élevé, depuis peu d'années, sur les débris de l'aristocratie, et nous osons lui répondre du succès; il aura de plus l'avantage d'avoir étudié sous un excellent maître, et par là, de pouvoir fixer l'incertitude de ses idées, bien naturelle dans un début aussi sérieux.

(On voit que cet article a été écrit avant la

la mort du roi; nous étions bien éloignés de prévoir qu'un crime atroce priveroit sitôt le prince royal d'un appui et d'un conseil qui lui étoient si nécessaires: mais ce qu'il nous étoit encore plus difficile de présumer, c'est qu'un pareil forfait trouveroit des admirateurs.)

Soupers de la cour. Le roi donne à souper au moins deux fois, et souvent trois par semaine; les jours d'opéra, c'est à l'appartement de l'opéra; les autres jours au château ou à *Haga*. Les étrangers admis dans sa société y sont toujours invités. Le roi est placé entre deux femmes, le plus souvent à un coin de la table. A Haga, on ne porte pas son épée, mais on y est toujours habillé ou en uniforme, comme à la ville. Dans la belle saison, dont le roi passe une partie à Haga, il prie aussi les étrangers à dîner, et c'est ordinairement pour toute la journée. Les Suédois, pour manger avec le roi, doivent être au moins lieutenans-colonels. S. M. admet quelquefois des jeunes gens qui n'ont pas ce grade; mais c'est une faveur particulière. Il n'y a aucune étiquette pour les soupers chez le roi, même lorsque la famille royale s'y trouve, ce qui a lieu assez souvent à l'opéra; la reine et les princesses se placent au milieu de la table, sans aucune distinction. On est servi par des pages;

les premiers, chez le roi, sont officiers, et en portent la marque distinctive (le mouchoir au bras), ainsi que le premier chez la duchesse de Sudermanie, et la sœur du roi.

Les deux princesses ont chacune un souper par semaine, où les étrangers une fois admis le sont toujours: elles jouent au quinze; il y a de plus un loto, excessivement bon marché, où on joue si l'on veut.

L'éducation des pages est fort négligée; ils servent tout le monde chez le roi, excepté ceux qui sont officiers, qui ne servent que lui et les princes. Ces derniers n'en ont point à eux.

On prend congé séparément de toute la cour, toujours conduit par son ministre.

Première audience des ministres étrangers. Pendant notre séjour à Stockholm, un nouvel envoyé de Prusse eut sa première audience du roi et de la famille royale; voici le cérémonial qui s'observa. Une voiture de la cour, dans laquelle étoit le maître des cérémonies, escortée de gens à la livrée du roi, vint chercher le ministre à son hôtel, vers les sept heures et demi du soir; le ministre y monta, ayant à côté de lui l'envoyé de Hollande, et sur le devant le maître des cérémonies. Dans une voiture de suite, étoit le chargé d'affaires de Prusse. Ayant été introduit dans la salle du grand

couvert, on se trouvoit une nombreuse assemblée, on annonça que le roi étoit prêt à recevoir les lettres de créance du nouveau ministre : alors on ouvrit les portes de la salle d'audience qui tient à celle-ci. Le roi avoit son chapeau sur la tête ; il étoit assis sur un fauteuil d'étoffe cramoisie, avec galons et franges en or : sur le dossier, en bois doré, étoient les armes de Suède; il fut harangué en français, et répondit de même, avec une grace et une dignité inexprimables : il avoit autour de lui cinq ou six des principaux officiers de sa cour. Le ministre de Prusse s'étant retiré, fut conduit successivement chez le prince royal, et les autres princes et princesses. Nous le suivîmes chez le jeune prince, qui prononça son discours avec la noblesse et l'assurance du souverain le plus accoutumé à ces sortes de cérémonies; nous y étions absolument seuls en spectateurs. Le ministre fut reconduit chez lui avec le même cortége, et dans la même voiture, qui a conservé, par un hasard assez plaisant, le nom d'un ministre de Hollande, de qui on l'a achetée : elle n'est pas connue autrement.

Les seuls carrosses des ambassadeurs et sénateurs entrent dans la cour du château, ce qui est fort incommode pour les autres, vu

qu'on n'est pas à couvert, et que les arcades à jour par lesquelles on passe, ne mettent pas à l'abri du vent.

Le château royal est situé dans la ville proprement dite, sur une hauteur, de façon qu'on le découvre de par-tout, et qu'il forme toujours un point de vue. Il n'est pas grand, mais l'architecture en est bonne, et c'est un des plus jolis palais modernes qui existent. Le voyageur hollandais prétend qu'il est plus grand que celui de Copenhague, mais qu'il n'est ni si beau, ni si magnifiquement meublé: c'est précisément le contraire. Il est de briques revêtues, le toît à l'italienne, commencé par Charles XI, et fini entièrement par le feu roi; c'est presque un carré parfait. La cour intérieure a 260 pieds sur 224. Dix-sept croisées sur quinze; quatre étages, dont trois grands et un petit. La cour d'entrée est demi-circulaire; la façade a vingt-trois croisées: dix colonnes doriques, engagées, soutiennent un pareil nombre de cariatides ïoniques, et au-dessus sont dix pilastres corinthiens, qui terminent la hauteur de l'édifice. Le côté du midi ou de la comédie, a six grandes colonnes corinthiennes, engagées, couronnées de trophées; vingt-une croisées, et trois cents vingt-huit pieds, ainsi que le côté opposé. Le quatrième,

sur la mer, a vingt-trois croisées, et trois cents soixante-quatre pieds, six étages, dont trois petits et trois grands, seulement aux aîles. Le corps de logis, qui est de neuf croisées, n'a que trois grands étages et un petit, trois arcades au milieu. Au corps de logis, des pilastres composites, et à chaque croisée du premier étage deux petites colonnes ïoniques. Au corps de logis principal dans la cour, neuf arcades et des pilastres corinthiens: les deux petites colonnes comme en dehors; la même chose à celui vis-à-vis. L'épaisseur du bâtiment au corps de logis de l'entrée principale et à deux autres, est de 52 pieds; des deux autres côtés une arcade faisant porte. La profondeur du bâtiment du côté de la rampe n'est que de 42 pieds; aux deux bouts de cette rampe sont deux grands lions de bronze. A une des faces du château, petite cour à terrasse de deux cents soixante pieds, d'un pavillon à l'autre, sur cent-trente-huit; ce devoit être un parterre; belle balustrade en marbre sur le quai et sur le perron. Les pavillons à un étage ont neuf croisées en dedans, et autant sur le quai: le bas des pavillons étoit destiné à une orangerie, mais il sert à d'autres usages; il est en arcades.

La chapelle est fort jolie et bien décorée: 125 pieds sur 42, une galerie autour: l'es-

calier qui y conduit est de marbre : en général ils sont tous fort beaux , de très-belles dalles de pierre , et les rampes de marbre dont ils sont souvent revêtus.

La salle des Etats est vis-à-vis la chapelle, et a précisément les mêmes dimensions ; 95 pieds de la porte à l'endroit où est le trône du roi, qui a 30 pieds jusqu'à l'extrémité de la salle. Le trône est élevé de huit marches, parce que les bancs qui garnissent toute la salle, vont en amphithéâtre jusqu'à la porte. La noblesse occupe le côté à la droite du roi ; le clergé, les bourgeois et les paysans occupent l'autre ; tout autour règnent une galerie et des tribunes : celle salle est belle et noble. A côté est celle où s'assemblent les ordres de chevalerie, ensuite les deux pièces où s'assembloit autrefois le sénat. Dans la première des trois, on voit quatre tableaux en tapisserie, des batailles de Charles XI, données à ce prince par Louis XIV.

Appartemens du roi. L'appartement où le roi reçoit le soir, est composé d'un grand sallon carré, orné de colonnes de bois doré, où sont deux statues, Apollon de la tribune, et Vénus Callypige, dont la tête est celle de la comtesse *Hœpken* : ces statues sont de marbre, de grandeur naturelle, et l'ouvrage

de *Sergell.* Elles se segardent et sont adossées à des glaces. Vient ensuite un grand sallon dont le meuble est en velours de France ; cette pièce est belle ; il y a beaucoup de glaces, et six bustes de la famille régnante de *Sergell.* Après ce sallon est un petit cabinet servant de passage pour entrer dans la galerie ; on y voit un bassin de marbre soutenu par trois pattes de lion rapportées, le tout antique : trois statues antiques, Pescennius Niger, Junon, et un jeune homme avec un cygne qui tient un serpent dans son bec : la galerie renferme plusieurs beaux tableaux. Deux enfans de *Rubens.* Jugement de Pâris, de *Coypel.* Vénus et Adonis de *le Moine.* Ce morceau fait le pendant du précédent : l'un et l'autre sont charmans, et font honneur à l'école française. Les quatre évangélistes dans un même tableau, de *Vandyck* ou du *Valentin*, fort beau. Vierge de *Jordaens*, la couleur est un peu exagérée. Sigismond à cheval, beau, de *Rubens.* Il a été acheté un ducat dans une poste, par M. de Tessin. Perdrix morte, ouvrage fini de *Hondecœter.* Vénus et Adonis de *Wandyck* : il sembleroit que le peintre a eu une autre intention en commençant ce tableau : Adonis a beaucoup de l'air d'un Christ mort qu'on porte au tombeau ; la tête de Vénus tient de celle

de la Magdeleine de le Brun. Plusieurs jolis tableaux flamans, entr'autres de *Vouvermans*. St.-Jérôme de *Vandyck* : ce tableau a beaucoup souffert ; il est restauré. Ulisse et Ajax persuadant à Achille de prendre la défense des Grecs ; beau tableau de *Lairesse*. Philosophe, un livre à la main, petit tableau précieux de *Rembrant* ; il y a un très-bel effet de lumière. Boucher éventrant un bœuf, de *Teniers*, sujet qu'il a souvent traité. Portrait du grand pensionnaire *Witt* : fort beau, attribué à *Vandyck*. Famille de Rubens, par *Vandyck*, tableau précieux. Oiseaux bien faits, de *Vanacht*, 1664. Vieille femme, de *Rembrant*. Mercure, attribué à *Rubens*, acheté à la douane d'Anvers. Beau tableau de joueurs de l'école de *Vandyck* ; on prétend qu'il représente la famille de Charles Ier. Mercure et Argus, de *Simon de Pesaro*. Mutius Scévola de *Poussin* : il est fâcheux que ce petit tableau ait autant souffert. Suzanne de *Rubens*, sur bois. Naissance d'Erictonius, esquisse de *Rubens*. Vierge de *Vouet* : elle a été gravée. Deux beaux paysages de *Berghem*. Vierge attribuée à *Holbein*. Enfant prétendu du *Titien*, un peu gâté. Rendez à César, beau tableau de *Lanfranc* : la couleur est passée en quelques endroits : on y voit de superbes têtes. Il y a de plus dans

cette galerie, treize statues antiques de marbre ; la plus précieuse, sans nulle comparaison, est celle d'Endymion, placée au milieu de la pièce. C'est un morceau de la plus grande beauté, et digne d'être mis à côté de ce qui nous reste de plus beau des anciens. Il est couché, une jambe et un bras sont restaurés ; ils pourroient même l'être mieux. Le roi a acheté ce superbe morceau à Rome, en 1784; il ne lui a coûté que 2000 ducats. Il n'est pas douteux que le pape n'eût jamais consenti à le laisser sortir de Rome, si ce n'eût été pour ce prince. Les neuf muses achetées aussi à Rome par le roi, 3000 ducats, avec trois autres statues : quoique toutes les neuf ne soient pas d'un égal mérite, et du plus beau style antique, elles n'en sont pas moins précieuses pour l'étude de l'art, chacune ayant quelques beaux détails, et pour l'instruction particulière des gens du pays, qui, hors du palais du roi, ne trouvent aucun ouvrage antique grec, ni même romain. Les draperies sont la partie de ces statues la mieux travaillée. Polymnie et Terpsichore sont superbes. Euterpe, Erato, Clio et Uranie, belles. Melpomène et Thalie, ordinaires. Calliope est la plus mauvaise. Il y a encore d'autres tableaux, dont quelques journaux ont fait un grand éloge, notamment les

trois Grâces et les noces d'Amphitrite dites de *Rubens* : nous n'en avons pas parlé, parce que nous les croyons seulement de l'école de ce maître, d'après des gens de l'art, aussi attachés à leur pays que personne, et aussi portés à publier ce dont il pourroit se glorifier à juste titre. Il y a un Apollon cytharœde qui a long-temps passé pour une femme, la tête ayant été perdue ; cette statue a été gravée comme telle par Cavaceppi. Le pape ayant trouvé la même statue entière, avec les mêmes attributs que celle-ci, on s'est apperçu de l'erreur à laquelle son habillement de femme a donné lieu. Prêtresse antique. Faune couché, petite statue de *Sergell* ; le corps est de la plus grande beauté ; c'est peut-être le chef-d'œuvre de cet habile sculpteur. — Après la galerie, cabinet de passage : deux Faunes portant des outres : une femme soutenant une coupe. — Salle. Plusieurs tableaux. Reconnoissance d'Achille chez les filles de Nicomède, joli tableau, attribué à *Wanderverff*. Présentation au temple, de *Tiepolo* le fils. Naissance du sauveur, du même, faisant pendant. Triomphe d'Amphitrite, attribué à Rubens, mais plutôt de son élève *Diepenbeck*. (C'est le tableau dont nous avons parlé plus haut.) Madonne, attribuée au *Corrège*. Conjuration de *Ziska*, dans

la manière et sûrement de l'école de *Rembrant*. Portrait de *Cromwel*, beau et bien conservé. Tête de femme du *Parmesan*. Tête du Christ *d'Albert Durer :* la couleur rouge domine trop. Silène, tableau de Rubens, avec un épisode un peu libre, a beaucoup souffert : il est gravé et se trouve dans plusieurs collections. Plusieurs autres tableaux. Quelques statues et bustes. *Silène* ivre, petite statue. *Achille*, enfant, restauré. Deux petites muses antiques. Colonnes de marbre, en tronc d'arbre, deux à langue de chien : une cannelée, avec un panier pour chapiteau. Deux hyppogriffes. Petite chèvre antique d'un bon style. Grande corne d'abondance sculptée, et finissant en tête de sanglier : elle est posée sur différens morceaux de sculpture antique rassemblés, et qui forment un tout fort agréable. Deux tronçons de colonne granitelle ; sur l'un une urne cinéraire, ou plutôt un vase sur lequel sont sculptés des enfans et des oiseaux d'un assez bon travail ; sur l'autre, un morceau de porphyre travaillé en forme de baquet. — Autre salle. Portrait de Charles I[er], d'après *Vandyck*. Quatre jolies têtes de *Nogari*. Couronnement d'épines, grand tableau pris dans une église, dont l'auteur est inconnu : il y a des beautés de détail. Vase cinéraire à compartimens, sur quatre pattes de lion rap-

portées. Siége de marbre antique. Grand vase cinéraire : sur le couvercle qui est rapporté, on voit un jeune lion dévorant un taureau. Deux petits thermes d'hermaphrodites. Petite statue de Pâris, un genou en terre devant la pomme. Grand vase de granit moderne, qui a malheureusement été rompu. Beau vase à anse, antique, d'une très-belle forme et bien conservé. On trouve encore sur les tables et cheminées de ces appartemens, des vases, bustes et bronzes antiques, ou d'après l'antique. — Autre pièce où sont plusieurs grands plats de faïence, connus sous le nom de *faïence de Raphaël* : collection fort nombreuse : des vases de porphyre de Suède, d'une forme élégante et d'un bon travail : quelques bustes et une petite statue du dieu Pan. Tout le plein pied de cet appartement est superbe : au bout est une salle à manger assez grande, mais qui ne répond pas à la beauté du reste de l'appartement : à côté une petite salle de spectacle où on jouoit autrefois la comédie française ; aujourd'hui on y fait quelquefois de la musique : nous y avons entendu chanter une femme qui doit avoir bien près de 60 ans ; puisqu'elle a chanté au sacre du père du feu roi, en 1751 : nous lui avons encore trouvé une excellente méthode, et beaucoup meilleure que celle des premiers sujets de l'opéra actuel.

Du premier sallon carré dont nous avons parlé, on passe dans un petit couloir qui conduit à la chambre à coucher du roi, où est le buste de madame de Brionne; elle communique à une petite pièce décorée des portraits du roi et de la reine de France, faits à la plume; d'un portrait de femme, en noir, et de celui du baron d'Armfelt, vêtu en guerrier, par *Vertmuller*, suédois, reçu à l'académie de France. On monte ensuite par un escalier fort étroit, dans une petite chambre à l'entre-sol, parfaitement bien décorée; les desseins sont de Masrellier; il y a plusieurs bronzes d'après l'antique, très-bien distribués dans de petites niches: on passe de-là à ce que le roi appelle son divan; c'est une très-petite pièce meublée fort richement à la turque, ornée de deux lampes de fort bon goût, sur des trépieds à hauteur d'appui. Ce divan est charmant aux lumières. En entrant dans ces petits appartemens, nous avons quitté nos épées.

Le second étage consiste en plusieurs appartemens; dans l'un, se fait le lever, qui a lieu ordinairement quatre fois par semaine, d'onze heures à midi. Il y a les grandes et petites entrées, et tout s'y passe comme autrefois à Versailles. Vient ensuite une très-longue galerie où se tient la cour qui a lieu le dimanche au soir, de quinze

en quinze jours, après quoi le sallon du jeu: la grande gallerie communique aux appartemens de la reine : de la pièce ou on attend pour entrer au lever, et où se tient le grand couvert, on passe dans la chambre du conseil; on y remarque plusieurs tableaux : un grand et beau de *Lairesse*, représentant Achille reconnu. Les quatre pères de l'église, dans un seul beau tableau de *Rubens*. Suzanne et les vieillards, du même, forte nature, beau et bien conservé. La famille de Darius aux pieds d'Alexandre, par *Trevisani*, un de ses meilleurs ouvrages. Portraits de Gustave Vasa, de Charles XII; beau portrait de la reine Christine, par *Beck*. Buste de Gustave Adolphe, avec le prince royal, de *Sergell*, autour duquel un enfant en pied met une guirlande. Buste en bronze de Charles XII, par *Bouchardon* le jeune. Cette pièce devoit être augmentée, et nous avons vu les desseins projetés chez Masrellier. Elle sera jointe à la pièce voisine où est un tableau de *Gagnerot*, représentant le pape qui accompagne le roi au Musée.

Il est question d'établir un Musée royal, qui sera composé de toutes les collections faites par le célèbre *Nicodemus Tessin*, à qui Stockholm doit les plus beaux bâtimens, par son fils Charles Gustave, également fameux,

comme connoisseur dans les arts, et comme homme d'Etat, par la reine Louise Ulrique, digne sœur du grand Frédéric, et par Gustave III, le premier roi qui ait voyagé en protecteur des arts, dont il faisoit ses plus chères délices. On rassemblera dans ce Musée tout ce qu'ils ont amassé de marbres antiques, dont il seroit difficile de trouver, hors de l'Italie, une collection plus précieuse. L'Endymion, l'Appollon, la Minerve, les neuf Muses en seront les plus beaux ornemens en sculpture. On y placera des peintures, des desseins des grands maîtres, dont il y a treize énormes volumes, des gravures, presque toutes des premières épreuves, les meilleurs ouvrages sur les arts, des vases étrusques, des bronzes, des médailles et monnoies antiques et modernes, dont le nombre s'élève à 20000, qui sont la réunion de trois collections précieuses, etc.

D'après cet exposé, on ne peut que prendre une idée favorable de ce Musée. M. de Fredenheim, dont nous parlerons plus bas, est chargé de cet établissement, comme intendant de toutes les collections du roi, pour la partie des arts. Ce choix lui fait honneur, et ne sera sûrement pas blâmé par ceux qui, comme nous, ont l'avantage de le connoître.

Spectacles. Les spectacles sont nombreux; il y en a quatre. L'opéra suédois (grand) qui ne joue que le lundi, et quelquefois le jeudi; il est passablement monté pour les acteurs; la plus belle voix est M. *Kasten*, qui a l'air et le jeu fort nobles: sa méthode laisse pourtant beaucoup à désirer. Madame *Müller* a un grand talent, mais un accent danois fort désagréable, selon nous; Son mari est un excellent violon. Les ballets (c'est un français qui est à la tête) vont très-bien. Mademoiselle Bassi, qui a débuté à Paris, il y a plusieurs années (nous la croyons parti), est la première danseuse. Les habillemens sont d'une grande richesse, et les costumes toujours scrupuleusement observés; quant aux décorations, elles sont comparables à celles du théâtre le plus renommé, et le service des machines ne laisse rien à désirer au spectateur le plus difficile. Nous avons vu en cinq mois, c'est-à-dire en vingt-deux ou vingt-trois représentations, neuf opéra différens, dont trois nationaux. *Gustave Vasa*, sur-tout, est extrêmement curieux; la décoration du premier acte, représentant la cour de Christiern, est de la plus grande beauté. le sujet est très-intéressant pour la nation, et il est traité par celui qui peut sentir le mieux

les

les grandes qualités de ce prince (1). La musique de *Naumann* en est souvent belle; nous n'avons pu juger du mérite des vers, on les dit très-beaux. Il y a aussi dans l'opéra d'Electre une superbe décoration; une autre d'un genre neuf et extrêmement riche dans Thétis et Pélée, opéra assez ancien, et médiocre pour la musique, quoique d'un Italien, mais remarquable en ce qu'il étoit à l'étude lors de la révolution de 1772, et que la veille de cette journée mémorable, le roi passa jusqu'à onze heures du soir à la répétition, avec la plus grande tranquillité, et paroissant ne penser qu'à l'opéra, au point que plusieurs personnes qui avoient vent de la chose, ne purent se persuader que ce fût pour le lendemain.

(1) Le roi a composé les canevas de quelques opéra, et plusieurs pièces suédoises; c'est l'amateur de théâtre le plus décidé; il s'y connoît, et juge très-bien; dans les pièces françaises notamment, il est souvent le seul qui sente tel passage et qui l'applaudisse: c'est que beaucoup de finesses des langues échappent à ceux qui les parlent, même couramment, sans les connoître à fond, et le roi possède la langue française comme le français qui la possède le mieux. (Nous avons laissé cet article tel qu'il a été fait.)

Les premières places à l'opéra coûtent 32 schellings. Si l'on n'a pas de place dans une loge, il est d'usage d'aller à l'amphithéâtre ; mais un étranger un peu répandu, trouve facilement à se placer dans la loge de son ministre, ou de quelqu'autre personne. Pendant l'hiver, le roi soupe à l'opéra les jours de spectacle, avec beaucoup de monde, et les étrangers qu'il a bien voulu admettre dans sa société, y sont toujours priés. Il s'y est réservé un bel appartement, où est un tableau de Després (artiste dont nous parlerons plus bas) : il représente l'empereur Joseph et le roi de Suède dans l'église de St.-Pierre de Rome, le pape officiant. Beaucoup de figures sont des portraits fort ressemblans.

La salle est belle, et le coup d'œil en est fort agréable : le théâtre assez grand. Ce bâtiment forme un des côtés de la place du nord, et fait un très-bel effet. Le palais de la princesse Sophie-Albertine, seule logée hors du château, est vis-à-vis, et d'une architecture parfaitement semblable. Les chapiteaux des colonnes de la façade sont en fer, fondus chez *Asplund*. Il y aura dans le vestibule des colonnes de granit, qui sont polies à côté du pont du nord.

La comédie française ne peut se comparer

qu'à une de nos comédies de province ; mais il est fort agréable pour un français, de trouver au fond du nord, un spectacle de sa nation. M ***. a été long-temps le premier acteur de ce théâtre, et on avoit lieu de croire que les excessives bontés du roi le détermineroient à y rester ; mais M ***. a prouvé qu'un grand talent et de l'esprit pouvoient se trouver unis à un cœur corrompu et à la plus noire ingratitude. Sa conduite envers le roi, et la manière dont il a quitté la Suède (pour venir embellir le cinquième théâtre de Paris), auroient déshonoré tout autre que lui. La comédie française joue le mercredi et le vendredi. Les autres jours, la même salle, qui est en bois, fort vilaine et fort incommode (détruite en 1792), est occupée par le théâtre national, formé par le roi depuis peu d'années, et qui est déjà parvenu à un point de perfection singulier, pour aussi peu de temps ; le roi s'en occupe beaucoup, et c'est à quoi l'on doit attribuer les progrès rapides qu'il a faits. Les costumes y sont toujours parfaitement observés et fort riches. On y joue des tragédies et des comédies. Le prix des premières places y est, ainsi qu'à la comédie française, de 24 schellings. Cette dernière a été congédiée à la mort du roi.

Il y a un quatrième théâtre, qu'on peut comparer à ceux de nos boulevarts, même pour la société qu'on y trouve : on y joue de petites pièces et des opéra comiques.

L'opéra ne joue en été qu'une fois tous les quinze jours : comme tout le monde est à la campagne, c'est une légère privation.

Pendant le carnaval, il y a un bal masqué tous les vendredis (au moins l'hiver que nous y avons passé), à 24 schellings le billet. On ne peut entrer dans la salle sans domino ou habit de masque, mais seulement dans les loges d'en haut, d'ou l'on a le coup-d'œil, c'est-à-dire, la poussière et l'odeur ; la bonne compagnie n'y va pas. Le roi ne manquoit pas un bal masqué : quoique bientôt reconnu, il aimoit la liberté du masque, et ne trouvoit pas mauvais qu'on en usât avec lui.

Le magasin de l'opéra, en habits, est immense. Il n'y a aucun théâtre où les acteurs, danseurs, etc. soient mieux habillés, et dans beaucoup d'opéra, nous avons vu des rôles vêtus en soie, qui sont en serge à l'opéra de Paris. L'orchestre est composé de quarante et quelques musiciens ; il n'est pas mauvais : sans le compter, il y a près de deux cents personnes attachées à ce théâtre, seulement en acteurs, en chœurs et en danseurs. La danse occupe

seule quatre-vingt-dix personnes, en y ajoutant le magasin, qui vient lorsqu'il est nécessaire. Ce spectacle occupe presque continuellement quatre-vingt tailleurs.

Voilà quel étoit l'état des spectacles en 1791. Nous ne répondons pas des changemens qui peuvent avoir eu lieu depuis, et nous ne doutons pas que la mort de Gustave III n'en aît apporté plusieurs; des vues d'économie, très-sages sans-doute, auront engagé le régent à diminuer des dépenses regardées comme futiles et déplacées par les partisans du gouvernement actuel, qui ont cru devoir blâmer aveuglément tout ce qu'a fait l'ancien. Ils ne pensent pas que les sommes employées à soutenir plusieurs spectacles dans une capitale, le sont aussi raisonnablement que distribuées à des maîtresses; au moins on conviendra que, dans le premier cas, plus de gens en profitent.

C'est ordinairement l'abbé Vogler qui conduit l'orchestre de l'opéra; cet abbé a beaucoup de talent; il est très-bon musicien, mais original au-delà de tout ce qu'on peut dire: on pourroit ajouter un peu charlatan: ceci en donnera une idée. Nous nous sommes trouvés à un concert qu'il a donné (absolument seul) sur l'orgue de l'église allemande: entre autres choses annoncées sur l'affiche, il y avoit

l'amour du peuple pour un bon roi, et il a prétendu nous faire entendre cela sur son orgue.

Voici les dimensions exactes de la salle d'opéra.

Elle a été bâtie dans le courant des années 1776 jusqu'à 1782. C'est un bâtiment carré de 210 pieds suédois de longueur, sur 150 pieds de largeur et 57 de hauteur. La façade est décorée en colonnes et en pilastres d'ordre corinthien. Le théâtre est situé au milieu du bâtiment, et les deux côtés ont des appartemens. Le plan de la salle est une ellipse tronquée, dont le grand diamètre ou la longueur a 56 pieds, et le petit diamètre ou la largeur, 48 pieds : il y a quatre rangs de loges, chaque rang de vingt-une ; la cage du théâtre a 82 pieds de profondeur, et autant de largeur.

Des deux côtés du théâtre il y a un appartement pour le roi, un pour le directeur, un pour le régisseur, deux foyers, vingt-quatre loges pour les acteurs, des magasins pour les habits, un atelier de peintre, un de menuisier, deux cafés et un cabaret.

Ce théâtre, avec toutes ses dépendances, a coûté à bâtir, 180,000 écus de banque, (environ un million) y compris les machines, les meubles de l'appartement du roi, et les décorations du premier opéra.

En 1792, on a commencé à bâtir une nou-

velle salle de spectacle, pour remplacer celle de la comédie française, dont la destruction a fait un fort bon effet pour le coup-d'œil de la place devant le château. Ce nouveau théâtre sera dans l'ancien arsenal près de Saint-Jacques.

CHAPITRE IV.

Etat des Sciences et des Arts. Académies. Bibliothèque du Roi. Cabinets d'Histoire Naturelle. Cabinet des Modèles. Gymnases. Ecoles publiques. Académie de Peinture. Société patriotique.

On ne peut se dissimuler que le nombre des savans suédois ne soit peu considérable ; en général on lit peu en Suède, et l'on n'y cherche pas à s'instruire ; la noblesse sur-tout, peut y passer pour ignorante ; le clergé y est, comme presque par-tout, la classe la plus instruite ; cependant on y trouve très-peu de personnes à citer. Le feu Roi a pourtant laissé les sciences dans un meilleur état qu'il ne les avoit trouvées ; les académies, les gymnases, les écoles,

tout s'est ressenti du goût éclairé de ce prince.

Les académies de Stockholm sont au nombre de trois, sans compter celle de peinture.

Académie des sciences, fondée en 1739. Elle a cent membres Suédois, et un nombre considérable d'associés étrangers. Tous les trois mois elle publie ses mémoires en langue suédoise ; son président est aussi nommé par trimestre ; elle n'a point de membres honoraires, c'est-à-dire inutiles, ce que nous approuvons beaucoup. Il y a deux secrétaires perpétuels ; le cabinet d'histoire naturelle et l'observatoire, dont nous parlerons tout-à-l'heure, appartiennent à l'académie. Le seul fonds qu'elle tienne du gouvernement, consiste dans la vente exclusive des almanachs, qui produit environ 2 mille rixdales : ses autres revenus proviennent de la générosité de plusieurs citoyens aisés, parmi lesquels M. *Sahlgren* de Gothenbourg tient le premier rang. Une partie de la bibliothèque de l'académie a été donnée par M. *Rosenadler* ; on y voit quelques ouvrages précieux. Bible suédoise, petit in-fol. Upsal, 1541, avec des planches en bois. — Nouveau testament, in-4°. Stockholm, 1549, planches en bois, fort rare. — Nouveau testament, le premier imprimé en Suède. Stockholm, 1521, fort

rare ; c'est un petit in-f°. Il a été brûlé et n'est pas complet. — Batailles du duc Charles (Charles IX), rare, parce qu'il est défendu : tout ce qui est dans la première pièce est en suédois. On prétend que tous les ouvrages imprimés dans cette langue s'y trouvent, mais nous sommes loin de l'assurer. Dans une petite chambre à côté, sont les mémoires des différentes académies, quelques voyages, les ouvrages sur l'histoire naturelle, sur la physique, etc. Ceux qui traitent de l'astronomie sont à l'observatoire.

Le cabinet d'histoire naturelle est confié aux soins de M. *Sparmann*, docteur en médecine, connu par son voyage en Afrique, et par ses recherches sur l'histoire naturelle ; il a enrichi ce cabinet de beaucoup d'objets curieux qu'il a recueillis dans ses voyages, soit seul, soit avec le capitaine Cook. Il est classé selon le système de Linnée. Lorsqu'il se trouve quelque pièce absolument nouvelle, M. Sparmann en donne l'explication dans les séances de l'académie, où on ne parle que suédois. (1) Nous avons vu, dans cette collection, une

---

(1) Nous avons dit plus haut que les mémoires de l'académie étoient publiés en suédois. Nous croyons que la langue suédoise n'est pas assez

grande quantité d'animaux conservés dans l'esprit de vin. — Membre d'un rhinocéros. — *Mus pumilio*, d'Afrique. — Souris amphibie. — Fœtus d'Hottentot. — *Lacerta sputator*. — Lézard venimeux d'Afrique. — Lézard volant. — *Rana typhonia* ou à grandes oreilles. — *Rana paradoxa* dans ses diverses progressions, depuis la première formation jusqu'à la perfection. — Lézard que M. Sparmann nous a dit n'avoir pu tuer, en lui enfonçant une pointe d'acier, à plusieurs reprises, dans le cœur et dans la cervelle; il n'y est parvenu qu'en le mettant dans l'esprit-de-vin. *Lacerta amboinensis*, très-rare. — Fœtus. — Souris. — Plusieurs armoires de Lézards et de Grenouilles. — Serpens d'Amérique, des Indes et de la mer du Sud, dont plusieurs des plus venimeux à têtes fort applaties. — Poissons. — Poissons volans de la

---

répandue, pas assez connue, même du monde savant, pour que l'académie ne dût pas les publier en deux langues, ou au moins en une, qui fût plus universelle. Plusieurs auteurs suédois doivent attribuer à cette cause le peu de débit de leurs ouvrages, et le peu de gloire qu'ils en ont retiré. Si Linnée avoit écrit dans sa langue, il auroit eu, sans doute, autant de mérite; mais, à coup sûr, pas autant de célébrité.

mer rouge (des Israëlites) et autres. — Vers de toute grandeur, collection très-complète. — Scorpions. — Têtes de Sangliers d'Afrique à cornes d'ivoire, apportées par M. Sparmann. — Pièces de draps d'Otahiti, d'écorces d'arbre, et de l'Amérique septentrionale. — Boîtes de pierres trouvées dans la vessie. — Animaux. — Dents d'éléphans. — Queues d'éléphans avec crinière, rares. — Insectes du japon en cuivre, peints, imités à s'y méprendre. — Coquilles, petite collection, rien de précieux. — Armes des insulaires de la mer du sud. — Grand morceau de corail rouge. On verra, dans cette même pièce, si on ne le connoît pas, *le musœum carlsonianum*, ouvrage très-précieux; c'est la collection d'oiseaux de M. Carlson, gravés et enluminés avec le plus grand soin: plusieurs oiseaux qu'on y verra n'avoient pas encore été dessinés. Il y en avoit, en 1791, quatre volumes de publiés, chacun du prix de 10 rixdales. Dans une autre pièce nous avons vu des souliers, bonnets, etc. d'Américains et de Hottentots, des instrumens chinois, une boîte de médicamens chinois, avec un livre explicatif, par un missionnaire français; des armes, bijoux, ornemens des Hottentots, des habitans de la nouvelle Zélande et de la mer du Sud. Un collier fait de jambes de perroquets rouges, etc.

Le cabinet et la bibliothèque sont dans la maison de l'académie, dans la ville.

Observatoire. Il est fort reculé dans le faubourg du nord, et placé sur une hauteur peu considérable : M. Nicander, astronome, en a la direction ; l'horison y est fort peu étendu, et l'on ne voit guères au-delà d'un mille de Suède, à cause des rochers dont tous les environs sont remplis. Les instrumens sont au rez-de-chaussée ; ils occupent trois pièces, sont en petit nombre et il n'y en a aucun de particulier ; une quatrième pièce fort petite, contient un bibliothèque analogue très-peu considérable. Les nuits d'hiver sont les meilleures pour observer, le temps étant rarement clair dans les autres saisons ; mais le grand froid est un obstacle qui empêche souvent de suivre les observations avec l'attention nécessaire, vu qu'on ne peut faire de feu. Il n'y a aucun fonds attaché à l'observatoire ; il participe au produit de la vente des almanachs, comme faisant partie de l'académie ; le professeur n'avoit pas un seul écolier.

EXTRAIT des Observations Météorologiques faites à Stockholm, selon le thermomètre de Celsius, et celui de Réaumur. Le premier marque 0 au point de congélation, et 100 dég. à l'eau bouillante; c'est-à-dire, que 5 dég. en font 4 de Réaumur.

Le plus grand froid et le plus grand chaud depuis 1770 jusqu'en 1790.

Années.	*Dates.*	*Degrés de froid.*		*Dates.*	*Dég. de chal.*	
		CELSIUS.	RÉAUM.		CELS.	RÉAUM.
1770,	16 mars.	23.	18 2/5	9 août.	27	21 3/5
1771,	7 fév.	21.	16 4/5	7 juin.	27	21 3/5
1772,	14 fév.	26.	20 4/5	30 juill.	28	22 2/5
1773,	3 fév.	16.	12 4/5	22 juill.	29	23 1/5
1774,	17 janv.	23.	18 2/5	18 juin.	28	22 2/5
1775,	25 janv.	19.	15 1/5	7 août.	29	23 1/5
1776,	27 janv.	22.	17 3/5	27 juill.	31	24 4/5
1777,	20 fév.	20.	16	28 mai.	27	21 3/5
1778,	26 janv.	19.	15 1/5	22 juill.	29	23 1/5
1779,	22 janv.	10.	8	10 août.	28	22 2/5
1780,	12 janv.	19.	15 1/5	23 juill.	27	21 3/5
1781,	24 janv.	18.	14 2/5	12 août.	31	24 4/5
1782,	15 fév.	23.	18 2/5	27 juill.	24	19 1/5
1783,	19 janv.	19.	15 1/5	30 juill.	31	24 4/5
1784,	30 janv.	23.	18 2/5	9 juill.	29	23 1/5
1785,	27 fév.	27.	21 3/5	1 juill.	27	21 3/5
1786,	5 mars.	22.	17 3/5	22 juin.	29	23 1/5
1787,	27 janv.	11.	8 4/5	14 juin.	25	20
1788,	3 mars.	23.	18 2/5	15 juill.	29	23 1/5
1789,	12 janv.	24.	19 1/5	15 juin.	30	24
1790,	5 mars.	11.	8 4/5	30 juill.	23	18 2/5

Les plus grandes variations du baromètre ont lieu dans les quatre premiers et les quatre derniers mois de l'année; elles se tiennent entre 24,

20, et 26, 46 : l'échelle du baromètre étant divisée en doigts et centièmes de doigts. Il faut pourtant remarquer que ces doigts sont ceux dont les ingénieurs et les géomètres font usage, et dont le pied suédois contient dix; les ouvriers divisent le même pied en douze doigts.

Les mêmes observations faites à Upsal ont donné le résultat suivant.

Années.	*Dates.*	*Dég. de froid.*		*Dates.*	*Dég. de chal.*	
		CELS.	RÉAUM.		CELS.	RÉAUM
1774,	17 janv.	15	-12	17 juin. 8 et 10 juill.	28	22 $\frac{2}{5}$
1775,	25 janv.	26	20 $\frac{4}{5}$	7 et 8 août. . .	31 $\frac{2}{3}$	25 $\frac{1}{3}$
1776,	27 janv.	21	16 $\frac{4}{5}$	8 juillet . . .	31 $\frac{1}{2}$	25 $\frac{1}{5}$
1777,	19 fév.	27	21 $\frac{3}{5}$	28 mai	28 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{4}{5}$
1778,	26 janv.	23	18 $\frac{2}{5}$	22 juillet . . .	31	24 $\frac{4}{5}$
1779,	22 janv.	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{5}$	21 juillet et 8 août.	28	22 $\frac{2}{5}$
1780,	5 fév.	25	20	4 août. . . .	28	22 $\frac{2}{5}$
1781,	25 janv.	26 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{5}$	7 et 11 août . .	33	26 $\frac{2}{5}$
1782,	15 fev.	27 $\frac{1}{2}$	22	20 juin	25 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{2}{5}$
1783,	29 déc.	22	17 $\frac{3}{5}$	29 juillet . . .	30	24
1784,	4 janv.	25 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{2}{5}$	4 juin	28	22 $\frac{2}{5}$
1785,	27 fév.	27	21 $\frac{3}{5}$	25 juin et 7 juillet.	25	20
1786,	7 janv.	24	19 $\frac{1}{5}$	22 juin	29	23 $\frac{1}{5}$
1787,	27 janv.	15	12	12, 13 et 14 juin.	26	20 $\frac{4}{5}$
1788,	17 déc.	26	20 $\frac{4}{5}$	22 juin	30	24
1789,	12 janv.	28 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{4}{5}$	8 juillet . . .	29	23 $\frac{1}{5}$
1790,	18 déc.	22 $\frac{1}{2}$	18	30 juillet . . .	26 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{2}{5}$

La hauteur moyenne du thermomêtre pour toute l'année est à peu près (à Upsal) + 5 $\frac{1}{2}$. on la trouve varier entre + 7, 26 et 4, 43.

Académie des belles lettres, histoire et antiquités. D'après son nom, cette académie devroit être fort occupée ; cependant elle passe pour ne l'être que médiocrement ; elle répond à notre académie des inscriptions, et l'on peut les comparer ensemble, avec cette différence pourtant, que nous croyons l'avantage de notre côté, pour le nombre des bons ouvrages (proportion gardée) qui sont sortis de ces deux sociétés.

Académie des dix-huit. Fondée par le feu Roi, en 1786, sur le modèle de l'académie française : il y a assez fréquemment des séances ; elles se tiennent dans la grande salle de la bourse : le Roi y vient ordinairement, et il est censé être en loge grillée, quoique absolument à découvert : ces assemblées sont peu suivies, au moins le jour que nous y étions il y avoit très-peu de monde, quoique le Roi y assistât, et que ce fût même le jour de sa naissance : on couronna un ouvrage de poésie. Cette académie est composée comme elles devroient l'être toutes ; nous ne connoissons pas un de ses membres qui n'ait de l'esprit et de l'instruction.

Bibliothèque du Roi. Elle est au château, dans

un angle de la petite cour, qui forme une terrasse sur la rivière; elle est publique, et consiste en trois galeries assez longues : l'emplacement sera sans doute changé, n'étant pas celui que le Roi destine à cette collection; il n'y a guères que cinq cents manuscrits et vingt mille volumes. Les plus précieux des manuscrits sont : *Codex evangeliorum*, acheté à Madrid en 1690; on le croit du neuvième siècle; on l'appelle ordinairement *Codex aureus*, à cause de la quantité de lettres en or qn'on y trouve; les feuilles sont alternativement pourpres avec lettres en or et blanches; le tout en lettres capitales noires. Ce manuscrit a été acheté par *Sparwenfeld*, Suédois, qui voyageoit par ordre de Charles XI : il alla jusqu'en Afrique chercher les monumens qui pouvoient avoir quelques rapports avec l'ancienne histoire des Goths ou des Vandales. Deux autres manuscrits très-curieux, dont nous parlerons en détail à la fin de cet article. En livres, les plus précieux sont : la Vulgate dont s'est servi Luther; elle est remplie à la marge, et dans tous les endroits où l'on a pu écrire, de notes tracées de sa propre main; elle a été imprimée à Lyon en 1521, et prise à Vittenberg. La première édit. d'Homère, à Florence en 1488, bien conservée, la plus belle marge, sur papier. *Speculum humanæ salvationis*,

salvationis, avec figures en bois, imprimé d'un seul côté. *Cicero de officiis* sur vélin, 1466; Maïence, Fust et Schœffer. Le quatrième volume de l'atlantique de Rudbeck, 1702, jusqu'à la page 210, le reste manque : ce volume est infiniment rare, l'édition en ayant été brulée chez l'imprimeur : il en existe au plus trois exemplaires. (Nous donnerons tout à l'heure une dissertation sur cet ouvrage.) *Liseri Poligamia triumphatrix*, imprimé à Lund en 1682, brûlé à Stockholm.

A côté de la bibliothèque est une petite chambre où sont treize grands volumes-in-f°. de desseins originaux de différentes écoles, et classés; le plus ancien, de l'école de Florence, est du *Giotto*, né en 1276; de l'école de Sienne, l'adoration des rois, au bistre, dessein capital de *Balthazar de Sienne*; de l'école de Bologne, de François *Francia*; de l'école de différentes villes d'Italie, de François *Morazzone*, dans le seizième siècle; des écoles génoise, napolitaine et espagnole, de *Luca cangiasi* (dit le Cangiage), né en 1527; des écoles flamande, allemande et hollandaise, *d'Albert Durer*, en 1470, et *Lucas de Leyde*, en 1494; de l'école française, de *Vouet*, né en 1522. Dans l'école romaine, il y a vingt-six pièces de Raphaël, seize de Jules-Romain. Lombarde,

six du corrège; de Bologne, cinquante-cinq d'Annibal Carrache, dix de Louis, trente-deux d'Augustin, vingt-sept du Guide, quatre du Dominicain, trente-six du Guerchin.—Vénitienne, seize du Titien, cinq du Tintoret, douze de P. Veronèse. — Napolit. et Espagnole, un de S. Rosa, trois de Solimène, un de Murillo. — Flamande et hollandaise, vingt-deux de Rubens, vingt et un de Wandyck, dix de Téniers: il n'y en a aucun de Rembrant. — Française, vingt-trois du Poussin, cent vingt-sept de Callot, neuf de le Sueur, vingt de le Brun, sept de le Moyne: en tout, la collection est de trois mille vingt-cinq pièces. Le plus ancien dessein fait en Suède en 1631, par Philippe Lembke.

Nous avons promis de parler de deux manuscrits très-curieux: on a eu la discrétion de ne pas nous les montrer. Ce que nous allons en dire, nous a été fourni par M. l'abbé Albertrandi, bibliothécaire du roi de Pologne, dont les connoissances en bibliographie ne peuvent laisser aucun doute sur l'exactitude de ces détails: ils sont l'un et l'autre en latin.

Le premier de ces manuscrits est d'une grandeur extraordinaire, et d'une proportion telle que le vélin sur lequel il est écrit, ne peut être que de peau d'âne. Il est composé de quarante cahiers, de quatre feuilles chaçun; les deux

feuillets étant d'une seule pièce, cela fait huit feuillets, par conséquent seize pages, et en tout six cent quarante.

Il manque environ deux feuillets; l'histoire du déluge est à la première page. Voici l'ordre et le nombre des ouvrages qui y sont contenus. Le choix nous en a paru assez extraordinaire pour le donner en entier. — Le Pentateuque. — Josué. — Les juges. — Ruth. — Isaïe. — Jérémie. — Ezéchiel. — Daniel, *dont les deux derniers chapitres s'y trouvent.* — Les douze prophêtes. — Livre de Job. — Quatre livres des Rois. — Livre des pseaumes, autre version que la vulgate. — Les proverbes. — L'Ecclesiaste. — Le Cantique des Cantiques. — La Sagesse. L'Ecclésiastique. — Les deux paralipomènes. — Livre d'Esdras, embrassant les deux de la vulgate. — Tobie. — Judith. — Esther. — Deux livres des Machabées. — Vingt livres des antiquités hébraïques de Josephe. Cette traduction a beaucoup de passages différens de celle de Gélénius : le célèbre passage sur Jesus-Christ s'y trouve. — La guerre des Juifs du même Josephe; cette traduction s'accorde entièrement avec celle attribuée à Rufin. *Sancti Isidori epistola ad branlionem sequitur. — Ejusdem etimologia libri XX. — Isagogæ Joannicii, Johannis Alexandrini discipuli tegni*

galieni de physicâ ratione. — *4 Evangelia.* — *Acta apostolorum.* — *Epistolæ Jacobi.* — *Petri duæ epistolæ.* — *D. Johannis tres epoistolæ : in prima sic habet celeber locus et spiritus est qui testificatur quia Christus est veritas, quia tres sunt qui testimonium dant, spiritus aqua et sanguis et tres unum sunt.* — *Epistola beati Judeæ.* — *Apocalypsis.* — *Pauli epistolæ ad Romanos, ad Corinthios duæ, ad Galatas, ad Ephesios, ad Philippenses, ad Tessalonicenses duæ, ad Colocenses, ad Timotheum duæ, ad Titum, ad Philemonem, ad Hebræos, ad Laodicenses* : on sait que cette dernière est apocryphe.

On trouve à la suite de cet ouvrage, une confession écrite en lettres rouges sur un fond brun ; elle parle d'une infinité de péchés abominables, sans en dire le nombre, ni détailler les circonstances ; cependant on y lit : *Peccavi in fornicatione diversâ cum animalibus multis exceptâ cane.* Vient ensuite un exorcisme superstitieux. *Cosmæ pragensis chronica bohemiæ libri tres.* — *Monasterii Bremnowiensis, et in Bramow Martinus abbas misit hunc codicem pragam versus* 1594. Il n'y a pas de doute que ce manuscrit n'ait été pris par les Suédois à Prague, et qu'il ne vienne de ce couvent. On lit dans le calendrier *Sanctus Benedictus* en grosses lettres, ce qui donneroit lieu de croire que le couvent où il étoit déposé étoit de l'ordre de S.-Benoît. S.-Adalbert est

écrit en lettres de fêtes : S.-Stanislas ne s'y trouve point. La visitation, la commémoration des morts, et la fête du S.-Sacrement y manquent. Pâques et la pentécôte s'y trouvent; ainsi il est postérieur à l'établissement des fêtes mobiles qui date de 1260 ou 1264. — Il y a de plus une liste ou plusieurs princes et seigneurs ont écrit leur noms.

Le second manuscrit est intitulé : *Magistri Johannis arderum de Slewark, de arte physicali et de cirurgia, quas ego prædictus Johannes fervente* (douteux) *pestilentiâ, quæ fuit anno domini millesimo CCCXLIX. Usque annum domini M. CCCCXII. Morem* (ou moram) *egi apud Newerk, in comitatu slothingui, et ibidem quamplures de infirmitatibus subscriptis curavi.* Ce manuscrit est sur vélin; il est roulé d'une longueur considérable et partagé en colonnes.

Figures des malades.	Texte, maladies et remèdes.	Figures anatomiques et pour les accouchemens.	Texte, maladies.	Figures.

A côté de chaque figure de malade est décrit le genre de maladie, avec le remède. Au-dessous des figures des accouchemens, il y a des explications.

Dans le nombre des maladies dont il est parlé, et qui est fort étendu, peu sont oubliées. Il est

fait mention d'une assez extraordinaire pour le temps où l'ouvrage a été composé. Voici le texte, nullement altéré, *pro morbo qui dicitur, ch.. d p.. se* (au masculin.) L'auteur parle ainsi d'une guérison qu'il a opérée. *Quiddam miles nobilis ducis lancastriæ apud agezir* (in Hispaniâ.) *Historia curatæ à Johanne arderum torturæ oris.*

Cabinet d'histoire naturelle, sous la direction de M. Engestrœum. Avant lui, il n'existoit pas; il est professeur de chymie, et doit enseigner quatre élèves *gratis:* mais il n'en avoit pas un; ce qui confirme ce qu'il nous a dit qu'on s'occupoit infiniment peu de la chymie et de la minéralogie, quoique ces sciences soient de la plus haute importance pour la Suède. Ce cabinet n'étoit pas en ordre lorsque nous l'avons vu: il est dans le bâtiment de la monnoie, qui est neuf, assez grand, situé au bout du pont, à l'entrée de la ville proprement dite: le portail a quatre colonnes enfoncées sans base: elles sont trop grosses pour la masse du portail, et ne font pas un bon effet. Dans la même maison est le magasin des ouvrages polis de porphyre, des carrières d'Elfdal, et de granit. Le conseil des mines y tient aussi ses séances: dans la salle sont les portraits de Charles XI, fondateur, et de tous les présidens de ce département. Dans une des anti-chambres sont plusieurs tableaux représentans différentes vues intérieures des mi-

nes de Suède : ils ont travaillés dans un bon genre ; et font de l'effet. On peut s'adresser à M. Engestrœum, pour se procurer une collection choisie et assortie de minéraux de Suède : si elle est en petits morceaux, ils coutent quatre schellings la pièce ; et en grands, 16 schellings ou une plotte. Avec mille morceaux, on a une belle collection.

Cabinet des modèles. Il est à côté de l'église de Ridderholm, à l'ancien palais des rois, qui sert aujourd'hui à rendre la justice. Ce cabinet consiste en une grande salle, où sont rangés des modèles d'inventions, plus ou moins nouvelles, ou pour perfectionner celles déjà connues : dans les modèles économiques, on en voit pour les moulins, pour semer le grain, pour le battre, pour couper la paille, etc. Des machines hydrauliques, des fourneaux dont on se sert dans les mines, la manière dont jouent les pompes et dont on extrait le minerai. Modèles de phares pour guider les navigateurs. Un fauteuil pour se conduire facilement soi-même. Une machine qui demontre la ligne que parcourt un boulet ou une bombe sortant du canon ou du mortier, et beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de détailler, mais qui méritent d'être vues. Plusieurs morceaux sont du fameux ingénieur *Polheim*, et un plus grand nombre en

F 4

core de M. *Nörberg*, père de celui qui en est aujourd'hui directeur, lequel a beaucoup voyagé en Russie, notamment en Sibérie, et passe pour fort instruit dans tout ce qui tient aux arts mécaniques. On donne 24 schellings à l'homme qui ouvre la porte de ce cabinet.

Gymnases. Les gymnases sont établis dans presque toutes les provinces, ordinairement dans la capitale. Les jeunes gens y apprennent un abrégé de théologie de Benzelius: pour le latin ils expliquent Virgile, Tite-Live, Quinte-Curce et Salluste. Ce sont les évêques qui ont l'inspection des gymnases, et autres écoles subalternes. La force des écoliers dépend beaucoup des soins qu'ils se donnent: on en a vu des exemples. Le cours d'études qu'on suit dans les gymnases, a été donné en 1724, par le roi Frédéric I^er^; on appelle lecteurs, ce que nous nommons professeurs dans les universités: il y en a six ou sept par gymnase; ils sont payés en bled que la couronne reçoit par la dîme des paysans, dont les deux tiers sont pour elle, et le troisième pour le curé.

Ecoles publiques. Chaque église paroissiale a son école publique: les écoles suédoises sont sous une inspection particulière, divisées par diocèse, indépendantes l'une de l'autre. L'école allemande de Stokholm est sous l'inspection des deux pasteurs allemands; on y apprend la re-

ligion, la géographie, l'histoire grecque et latine, et le français. Il y a une loi générale pour toutes les écoles suédoises, pour l'instruction; on y indique la marche qu'on doit suivre dans le cours de cette éducation : le prix est fixé par les lois, mais il varie selon les écoles. Les écoliers sont reçus à l'âge de huit ou neuf ans; et ils restent jusqu'à dix-huit ou dix-neuf. Les jeunes gens passent ordinairement dans les colléges, et sur-tout dans l'université d'Upsal; ils finissent rarement leur cours dans les écoles. Le prix courant est d'une à deux rixdales par trois mois : les familles aisées ne sont point taxées, et font des cadeaux aux professeurs ou inspecteurs.

Académie de peinture. Elle a été fondée par le comte de Tessin; le directeur change tous les trois ans : il est nommé par les membres de l'académie. Elle a quatre professeurs, qui ont chacun trois mois de service et 100 livres par mois dans ce temps. C'étoit, en 1791, messieurs Masrelier, Sergell, Guilbert et Pasch. Les réglemens de cette académie sont, à peu de chose près, les mêmes qu'à Paris : la distribution des prix est la même. L'école est gratuite; les élèves se fournissent de papier et de crayons : le roi donne 12,000 livres par an pour cet établissement; la maison a été léguée par M. *Meyer*, le même qui a fondu la statue de Gustave-Vasa;

et celle de Gustave-Adolphe. Cette dernière l'a été si mal, qu'on auroit peut-être gagné à la refondre, vu le temps immense qu'il a fallu pour la ciseler. L'académie a une des plus belles collections de plâtres d'après l'antique (donnée à Charles XI par Louis XIV), et une partie des bas-reliefs de la colonne trajane, qui avoient été modelés en entier par ordre du roi de France. Il y a eu, pendant notre séjour, une exposition de tableaux ; dans le nombre, huit ou dix portraits de M. *Breda*, dont le plus grand mérite étoit la ressemblance. Du reste, il n'y avoit aucun tableau que l'on pût citer. Beaucoup de morceaux d'architecture, de desseins et d'études des élèves, et un beau tableau brodé, d'un travail étonnant, représentant un combat naval.

Quelques amateurs ont fondé, à Stockholm, une académie de musique ; elle se soutient depuis plusieurs années, et c'est tout ce qu'on peut en dire. Elle donne un concert par semaine, pendant quelques mois d'hiver, dans une des salles de la bourse.

Société patriotique. Elle a été formée par des particuliers, et ne s'occupe guères que de matières économiques. Le secrétaire en fonction étoit, en 1791, M. *Fischerstræum*; il composoit un grand dictionnaire économique, dont trois volumes avoient déjà paru. Les mémoires de cette société forment plusieurs volumes in-8°.

en suédois; le nombre des membres n'est pas fixé; la société elle-même peut l'augmenter à volonté. Ses revenus consistent en ce que payent annuellement les membres; chacun, au moment de son admission, détermine la somme qu'il est en état de donner. Le nombre est assez considérable, vu que la société a une correspondance établie dans plusieurs provinces du royaume. Elle distribue annuellement des prix aux paysans et domestiques.

Nous croyons devoir placer ici la dissertation suivante sur l'atlantique de Rudbeck, ouvrage célèbre, peu connu hors du monde savant.

Ol. Rudbeckii Atlantica. Pars I—IV. Upsaliæ, 1675—1702, folio.

« *Olf Rudbecks.* Atland eller Manheim, etc.
» *Olavi Rudbeckii* Atlantica sive Manheim,
» vera Japheti posterorum sedes ac patria, ex
» qua non tantum monarchæ et reges ad to-
» tum ferè orbem reliquum regendum ac doman-
» dum stirpesque suas in eo condendas, sed
» etiam Scythæ, Barbari, Asæ, Gigantes,
» Gothi, Phryges, Trojani, Amazones, Thraces,
» Libyes, Mauri, Tusci, Galli, Cimbri, Cimmerii,
» Saxones, Germani, Suevi, Longobardi, Van-
» dali, Heruli, Gepidæ, Teutones, Angli,

» Pictones, Dani, Sicambri, alii que virtute clari
» et celebres populi olim exierunt. Upsalæ,
» excudit Henricus Curio, S. R. M. et Acade-
» miæ Upsal. Bibliopola. A. 1675, *in-folio*,
» pp. 891., *sans l'épître dédicatoire et la Préface*,
» *feuillets* 3.

» *Olf Rudbecks*. Atlands eller Manheims *An-*
» *dra Deel*, etc. *Olavi Rudbeckii* Atlanticæ sivè
» Manheimii *pars secunda*, in quâ solis, lunæ
» ac terræ cultus describitur, omnis que adeo
» superstitionis hujusce origo parti Sueoniæ
» septentrionali, terræ puta cimmeriorum vin-
» dicatur, ex quâ deinceps in orbem reliquum di-
» vulgata est : id que scriptorum non tantùm do-
» mesticorum, sed etiam externorum, maximè
» veró veterum atque doctissimarum fabularum
» fide, quarum explicatio genuina nusquam
» ante hanc nostram in lucem prodiit. Acce-
» dunt demonstrationes certissimæ, quæ sep-
» tentrionales nostros in maximè genuinum so-
» lis ac lunæ motum, indèque pendentem ac-
» curatissimam temporum rationem, multó et
» priùs et feliciùs, quam gentem aliam ullam
» olim penetrasse, ac etiam alia multa ad hanc
» usque diem incognita declarant. Upsalæ ex-
» cudit Henricus curio S. R. M., et Acad.
» Upsal. Bibliopola. Anno 1689, *in-folio*,
» pp. 672, *sans les pièces liminaires*. »

« *Olf Rudbecks.* Atlands eller Manheims *tridie* » *Del*, *etc.* *Olavi Rudbeckii* atlanticæ seu Man- » heimii *pars tertia*, in quâ vetustissima majo- » rum nostrorum atlantidum lapidibus, fago » atque cortici Runas suas incidendi ratio, unà » cum tempore quo illa primum cœperit, ex- » ponitur. Deinde aurei numeri singulis annis » tributi, et signorum cœlestium, quæ hinc » ad græcos et latinos sunt translata, vera » origo ac significatio traditur. Tum sex illæ a » diluvio Noachi proximæ ætates, atque in » illis prima atlantidum nostrorum reipublicæ » forma describuntur : quæ migrationes et bella » sub boreo seu Saturno ejusque filio thoro seu » Jove gesta sunt recensentur : et denique Scy- » tharum, Phœnicum et Amazonum his duci- » bus in Indo—Scythiam et Phœniciam seu » Palestinam a Sueonia factæ expeditiones enar- » rantur. Quibus omnibus Mythologiæ per plu- » res, quarum sensus in hunc usque diem in- » cognitus heic demum delectus prodit, ju- » cundæ sanæ et perquam utiles adjunguntur. »

» *Photius ex oratione Diogenis in quemdam Cap-* » *padocem* : non venit Scytha telo vectus per » Istrum aut Tanaim, sed in universam terram » et mare. »

Upsalæ, Typis et impensis autoris. Anno *M. D. C. XCVIII* (1698), *in-folio*, pp. 762, *sans les pièces liminaires.*

Olf Rudbecks. Atlands eller Manheims *fierde del olavi Rudbeckii* Atlanticæ seu Manheimii, *pars quarta* (Upsalæ typis et impensis autoris, 1702), *in-folio*, pp. 210.

Joh. Molleri ad sueciam litteratam Js. Schefferi Hypomnēmata, pag. 415, *bibliotheca historica Struvio-Buderiana*, t. 2 pag. 1602. *Lenglet du Fresnoy*, catalogue des principaux historiens, méthode, etc. Paris, 1735, in-4°. tom. 4, pag. 285. *Niceron*, mémoires, tom. 31., p. 159. *S. J. Baumgartens Nachrichten von Merkvürdigen Büchern II Band*, Halle, 1752, in-8°. p. 98. *Jo. Vogt, catal. libror. varior.*, *p.* 589. *Joh. Ihre, dissert.* 2, *de causis raritatis librorum*, Ups. 1743, in-4°. p. 19, 20. *Dan. Gerdes Florilegium libror. varior. Groningæ*, 1747, in-8°. pag. 313. *Biblioth. Uffenbach. univers.* tom. 2, pag 478. *Bibliotheca selectissima* (Jo. Theod. de Schoenberg), Amst. 1743, in-8°. t. 1, pag. 88, t. 2, pag. 584. *Biblioth. Breitenaviana, Lubecæ*, 1747, in-4°. t. 2, p. 427. *Catal. biblioth. Voogianæ, Dresd.* 1755, in-8°. p. 465, et p. 597. *Biblioth. ad. Rud. Solger*, p. 1. Norimb. 1760, in-8°. p. 130. *Catal. libror. comitis carol. Ehrenpreus Holm.* 1761, in-8°. p. 11.

J'ai actuellement devant moi deux exemplaires du *premier* tome de *l'Atlantica* de Rud-

beck, dont l'un porte la date de 1675, l'autre celle de 1679. J'ai beau les feuilleter d'un bout à l'autre, je n'y trouve aucune différence, si ce n'est qu'au bas du titre, qui est au-devant de l'exemplaire, daté de l'an 1679, on lit ce qui suit : *Editio secunda, multis in locis emendata et avita. Accedunt judicia et variorum doctorum insignium* : dans tout le reste, ces deux exemplaires sont exactement les mêmes, et se répondent page pour page, ligne pour ligne, tant dans l'original suédois, que dans la version latine : point de corrections, ni d'additions, ni de jugemens des savans. Il se peut donc, comme le prétend *Struve*, et après lui *Vogt*, que l'on n'ait fait que renouveller le titre de ce volume, d'abord en 1679, et depuis en 1684. Il est vrai que, jusqu'ici, je n'ai point vu d'exemplaire qui portât cette dernière date ; mais en revanche, j'en ai eu autrefois un entre les mains, où l'année de l'impression avoit été entièrement supprimée, et peut-être, ces exemplaires, ornés d'un nouveau frontispice, étoient-ils destinés particulièrement pour les pays étrangers.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'en l'année 1676, on s'est avisé, quelque part en Allemagne, de réimprimer ce *premier* volume. Cette édition est inconnue en Suède, où je n'ai pu en déterrer qu'un seul exemplaire. M. Baum-

garten le possédoit, et il observe qu'elle ne contient que la version latine, et que l'on a eu soin d'indiquer à la marge les pages de l'édition originale.

L'épître dédicatoire, qui se trouve à la tête de ce volume, est adressée à *Olaus Verelius*, célèbre antiquaire et ami particulier de l'auteur. Rudbeck y explique les raisons qui l'ont déterminé à entreprendre cet ouvrage, et à y joindre une version latine, dont il avoue qu'il a partagé le travail avec un de ses amis. Dans *Joach F. felleri otium Hanoverianum Lips. 1718. in-8. p. 146*, on fait dire à l'illustre Léibnitz, « Rudbeckius curabat per Schefferum sua omnia » verti latinè, non enim libenter hâc linguâ » scribebat, Germanicâ libentius ». Je ne sais d'où Léibnitz a pris cette anecdote; mais elle me paroît fort hasardée; car, pour peu que l'on soit au fait de notre littérature, on sait que Rudbeck et Vérélius n'étoient rien moins qu'amis de Scheffer: d'ailleurs, quand même Scheffer se seroit prêté au desir de Rudbeck, par rapport à la version latine de l'*Atlantica*, il ne peut avoir traduit de ce vaste ouvrage que le premier tome, ayant cessé de vivre le 26 avril de l'an 1679. J'attribuerois donc plutôt cette version, avec le célèbre Eric Benzelius, au professeur André *Norcopensis*, connu depuis

sous

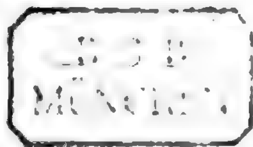
sous le nom de *Noordenhielm*, en ne mettant néanmoins sur le compte de ce savant, que la traduction du tome I[er], et en donnant celle des tomes suivans à un autre ami de Rudbeck; savoir, *Pierre Salan*, dont parle M. Celsius, *Histor. biblioth. Upsal. p. 116.*

Bayle et Tentzel ont donné des extraits de ce tome; le premier dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, janv. et fév. 1685; le second dans *Monalt. unterredungen*, fév. et mars 1690.

Je ne dois pas oublier d'avertir qu'à ce tome appartiennent diverses *cartes géographiques et chronologiques*, avec plusieurs figures gravées en bois. Comme les unes et les autres sont d'un format beaucoup plus grand que le livre même, elles se relient séparément, et forment *un volume à part.*

Le *second* tome de l'*Atlantica* a été mis au jour en 1689. L'épître dédicatoire, adressée au roi Charles XI, et la preface, occupent sept feuillets; à la fin du volume, quatre feuillets sont destinés pour les *emendanda*, tant du premier que du deuxième tome: la table des matières, pour ces deux volumes, occupe trente-six pages chiffrées.

C'est communément au devant de ce second tome que l'on trouve les jugemens qu'ont porté



de l'ouvrage de Rudbeck divers savans plus ou moins célèbres. Dans mon exemplaire, ils remplissent trente-huit et quinze pages, petit caractère, imprimées sur deux colonnes : à la tête se trouve une espèce de préface, signée H. Z. ; c'est-à-dire, *Heitrig*, officier aux gardes, et ennobli depuis sous le nom de *Riddarsterna*, homme très-versé dans l'histoire et les antiquités de Suède, V. P. *Salani notæ ad Egilli et Asmundi historiam*. Ups. 1693, *in-4°*. pag. 160.

Ce recueil a aussi été imprimé séparément à Francfort, en 1692, *in-folio*, sous le titre suivant : « Judicia et testimonia illustrium atque » clarissimorum virorum de celeberrimi sueo» nis olavi Rudbeckii (senioris) medicinæ » professoris Upsalensis, Atlanticâ aliisque in» comparabilis ingenii Rudbeckiani monumen» tis. Recusa Francoforti juxta exemplar Upsa» lense, anno M. DCXCII. » (1692) Comme l'avertissement de l'imprimeur, qui se trouve à la tête de ce recueil, contient quelques particularités littéraires, je le copierai ici en entier ; il est conçu en ces termes : « Admoni» tiuncula typographi ad lectorem benevolum. » ATLANTICÆ RUDBECKIANÆ tomus I. Edic» tus est *Upsalæ*, anno 1679. In folio Suedicè et » latinè, unà cum peculiari volumine tabula-

» rum geographicarum, aliorumque curiosæ
» antiquitatis monumentorum. Tomus II. Lu-
» cem vidit itidem Upsalæ, anno 1689, in-
» folio, insertis figurarum tabulis in ipso
» operis contextu. Quæ hic sequuntur judicia
» de labore herculeo ATLANTICÆ RESTITUTÆ
» aliisque clarissimi Rudbeckii meritis in Rem-
» publicam litterariam collatio, per amicum
» quemdam veritatis in gratiam antiquarii *Ador-*
» *phii* et aliorum quorumdam nobilissimi
» Rudbeckiani nominis osorum atque obtrec-
» tatorum Upsalæ sueonum publicata sunt.
» Prima vice, anno 1681, duabus chartis in-fo-
» lio. Posteà semel iterùmque novo cum auc-
» torio et classe alia testimoniorum de soler-
» tissimi *Rudbeckii* ingenio atque laboribus ana-
» tomicis, botanicis, physicis, mathematicis,
» edita sunt ibidem non modò separatim; sed
» et in fronte tomi secundi ipsius ATLANTICÆ.
» Tandem elapso integro decennio multo auc-
» tiora nunc prodeunt, et oculis benevolis lec-
» toris subjecta vel consensum ejusdem desi-
» derant in exornandis magni RUDBECKII me-
» ritissimis elogiis, vel correctionem expec-
» tant doctam atque candidam, si fortè uno
» vel alio loco præ magna estimatione in tam
» longinquo incertæ atque fallacis antiquita-
» tis itinere aberraverint autoris oculi. Vale,

» *mi lector* et vitam valetudinem que longam » RUDBECKIO nostro precare, ut reliquos » ATLANTICÆ tomos atque stupendi operis bo- » tanici magna volumina, quæ multis jam » annis sub manibus ejus sudaverunt, felici aus- » picio in publica orbis eruditi commoda edere » possit antèquam pedem cymbæ charontis in- » tulerit numquam nos posteà revisurus ely- » sius ille ATLAS hyperboreorum, etc. MAKE- » LOS Reipublicæ litterariæ ornamentum ».

On lit des extraits du second tome de l'*Atlantica* dans Tentzel, *Monalt. Unterred.* Mai et juillet 1690, et dans l'*Histoire des ouvrages des savans*, par Basnage, déc. 1690. *Theoph. Sincerus*, c'est-à-dire, *J. G. Schwindelius* a décrit les deux premiers volumes. *Vochentc. Nachrichten von alten und raren Büchern.* 1747, *in-4°.* p. 78 et suiv.

Le troisième tome de l'*Atlantica* n'a été donné au public qu'en 1698; il est dédié au roi Charles XII. L'épître dédicatoire, la préface et la table des matières font ensemble trente-quatre feuillets. Les auteurs de *Nova liter. Maris Balthici* en indiquent sommairement le contenu dans leur journal du mois de décembre 1698, et l'on trouve dans *S. J. Baumgartens Nachrichten. Von Merkvürdigen Büchern*, T. II, p. 318 et

suiv., un extrait assez ample et assez impartial de ces trois volumes.

Le quatrième tome de l'ouvrage de Rudbeck n'a point de titre particulier: il fut mis sous presse en 1702, dans l'imprimerie de l'auteur; mais à peine la troisième feuille du second alphabet eût-elle été achevée d'imprimer, que l'imprimerie, et tout ce qui en dépendoit, fut consumée par le feu, dans un incendie qui réduisit en cendres une bonne partie de la ville d'Upsal, au mois de mai de l'an 1702. Non-seulement tous les exemplaires qui restoient du troisième volume (et l'on n'en avoit distribué qu'un petit nombre) périrent dans cet incendie, mais aussi, avec le manuscrit de l'auteur, les feuilles nouvellement imprimées du quatrième volume, dont on ne sauva, à ce que l'on prétend, que trois ou quatre, d'autres disent cinq exemplaires. *V. Hamb. Beytraege*, 1741, p. 458. Il s'en conserve un dans la bibliothèque du roi, un autre se trouvoit dans celle du comte *Ehrenpreus*; et cet exemplaire, que j'ai eu souvent occasion de voir, fut vendu en 1761 à un prix exorbitant, à M. *Rosenadler*, conseiller de la chancellerie.

Les curieux, pour avoir l'ouvrage complet, autant que possible, font copier ces feuilles à la main. M. Jean Thierri de *Schoenberg*, gen-

tilhomme saxon, possédoit une pareille copie manuscrite; voici *Biblioth. selectissima*, Amst. 1743, *in-8°*. T. II, pag. 584, où cependant cette partie de l'*Atlantica* est qualifiée, mal à propos, d'*inedita et preco - parata*. Une autre copie manuscrite du même quatrième tome est cotée dans le *Catalogus biblioth. Woogianæ*, p. 597. Je sais, d'ailleurs, que M. de Boze, peu de mois avant son décès, en fit venir une de Stockholm.

Rudbeck traite, dans les deux premiers chapitres de ce quatrième tome, *de consensu sacri codicis et scriptorum profanorum in rebus ultimæ antiquitatis;* dans le troisième chapitre, il s'agit *de rebus ad A. M. 1800 pertinentibus;* et dans le quatrième, qui cependant n'est pas entier, *de iis quæ nachori tarachi atque manni et quæ proxima sequebatur ætate ad A. M. 1900. illustriora habentur.* Il y a joint une table chronologique et géographique, nécessaire pour l'intelligence du systême qu'il cherche à établir.

Comme l'*Atlantica* de Rudbeck ne se trouvoit que difficilement et se payoit fort cher, un libraire de Roterdam, nommé *Hofhout*, conçut le dessein d'en donner une nouvelle édition, mais seulement en latin, et en réduisant à deux volumes les trois de l'édition originale, dont il avoit connoissance, le qua-

trième lui étant absolument inconnu. La brochure qu'il publia, pour annoncer son projet, est intitulée : « Sciagraphia Atlanticæ sive » Manheimii Olavi Rudbeckii. — Duo volu- » mina in-folio, cum tabulis varii generis, » et figuris innumeris antiquitatem tum sue- » vicam tum gothicam spectantibus. Ut et con- » ditiones quæ elegantioris humanitatis cul- » toribus proponuntur et ad quas de novo in » publicum prodibit : Roterdam. etc. » 1726, *in*-4°. pp. 12. Dans la *France littéraire* de l'édition de Berlin, 1757, *in*-8°. p. 131, cet écrit est attribué au sieur *Cartier de Saint-Philip*, qui appatemment s'étoit chargé de diriger l'édition et de corriger les épreuves. Ce projet ne fut pas exécuté.

Quant au quatrième tome, on a songé plus d'une fois à le mettre de nouveau sous la presse. Le premier qui conçut ce dessein, étoit le propre fils de l'auteur, comme on peut le voir *acta liter. sueciæ* 1720, p. 57, et par une lettre du célèbre *Wolfius* de Hambourg, écrite le 14 octobre 1722, et qui a été insérée dans le *Thesaurus epistolicus Lacrozianus*, t. 2, p. 181, et suiv. Il paroît que le docteur *Heubel*, à Kiel, méditoit le même projet. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre, non plus que l'imprimeur *Salvius*, à Stockholm, qui reprit cette idée en

1743. Quelques années plus tard, M. de *Vestphalen*, chancelier de la cour de Holstein-Gottorp, se détermina enfin à faire réimprimer ces feuilles, pour enrichir un des volumes de son grand recueil, intitulé : *Monumenta inedita rerum Germanicarum*, etc.; mais, soit qu'il changeât depuis d'avis, ou que quelqu'autre raison l'empêchât de poursuivre ce projet, M. de Vestphalen est mort sans avoir exécuté son dessein, et ces feuilles imprimées du quatrième tome de l'Atlantica, sont aujourd'hui aussi rares qu'elles l'étoient il y soixante ans.

Plusieurs savans, principalement en Allemagne et en Danemarck, comme *Præschius*, *Leibnitz*, *Tentzel*, *Spener*, *Loescher*, *Keisler*, *Vachrer*, *Beyer*, *Dithmar*, *Mœuller*, *Sperlingius*, et d'autres, ont reproché à Rudbeck, qu'aveuglé par un zèle mal entendu pour la gloire de sa nation, il attribue à la Suède des prérogatives et des avantages dont elle n'a jamais été en possession. Avec cela, quelques-uns de ces MM. n'ont pas laissé de marcher sur ses traces, et de se servir utilement de son travail. L'auteur de l'observation *de incertitudine Historica*, qui a été insérée parmi les *additamenta ad observationes Halenses*, t. II, p. 156, n'est pas plus favorable à Rudbeck; et encore nouvellement, c'est-à-dire en 1745,

un avocat en Poméranie, nommé *Hoefer*, avoit formé le même dessein de réfuter notre antiquaire, et de montrer, dans un ouvrage particulier, que tout ce que le savant Suédois allègue en faveur de sa patrie, ne peut convenir qu'aux provinces septentrionales de l'Allemagne, situées le long de la mer Baltique. J'ignore si ce livre, annoncé dans nos nouvelles littéraires comme prêt à être mis sous presse, a vu le jour; mais je me persuade que, si tant est qu'il ait été publié, il n'a porté aucun préjudice à l'ouvrage de Rudbeck. Le célèbre Sperlingius est allé plus loin, et peu s'en faut qu'à propos de l'*Atlantica* de Rudbeck, il n'injurie toute la nation Suédoise, comme on peut s'en convaincre en lisant quelques-unes de ses lettres à *Gisb. Cuper*, imprimées dans le quatrième tome de *Jo. Poleni*, *thesaurus novus antiquitatum*, Venet. 1737, *in-folio*.

Deux célèbres écrivains français ont jugé, avec plus d'équité, de l'ouvrage de Rudbeck. Le premier, qui est M. *Freret*, membre de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, dit : « Qu'il faut convenir que Rud-
» beck a souvent été trop loin, par le désir
» d'illustrer son pays; mais que toutes ses
» conjectures ne sont pas à rejeter pour cela;

» qu'il s'en trouve de très-ingénieuses ; et » quelques-unes même d'assez probables ». Voyez les mémoires de ladite académie, t. 9, p. 340, édition d'Amsterdam. Le second est M. l'abbé Banier ; il croit « que peu de gens » suivront le système de Rudbeck, système » qui, après tout, *ajoute-t-il*, se trouve sou- » tenu de tant de conjectures, que si on n'est » pas du sentiment de cet auteur, on ne sau- » roit du moins lui refuser la gloire d'avoir » employé l'érudition la plus recherchée pour » illustrer sa patrie ». Ce jugement est rapporté dans les *Mélanges d'histoire et de littérature*, par M. de Vigneul-Marville, tom. 3, pag. 5 et suiv. édit. de Paris, 1725, in-12 ; et je l'attribue, non pas à Vigneul-Marville, ou comme cet auteur se nommoit dans son vrai nom, *D. Bonnaventure d'Argonne*, mais à M. l'abbé Banier, parceque le troisième volume des mélanges est presque tout entier de ce savant, comme le témoigne M. l'abbé d'Artigny, *nouveaux mémoires d'histoire, etc.* tom. 1, p. 312.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter les éloges dont l'*Atlantica* de Rudbeck a été comblé en Suède ; il suffira de dire en peu de mots ce que nos historiens les plus modernes en ont pensé. *Biœurner* est d'opinion : *cuivis diligenti et frugi antiquario omninò convenire diurnâ noc-*

turnâqua versare manu incomparabilis hujus viri Atlanticam. M. *Wilde*, juge compétent, en faisoit un cas tout particulier, bien qu'il ne fut pas toujours de l'avis de l'auteur, sur-tout par rapport à l'ancienne géographie. M. *Dalin* même, quoiqu'il se soit écarté encore plus des sentimens de Rudbeck, et qu'il ait suivi un systême de chronologie tout opposé à celui de ce savant, avoue néanmoins qu'il a répandu beaucoup de jour sur divers objets de l'histoire des temps les plus reculés, et que l'on ne sauroit lire l'*Atlantica*, sans admirer le génie profond de l'auteur, son vaste savoir et sa grande pénétration.

Olaus Rudbeck, le père, docteur & professeur en médecine dans l'université d'Upsal, né à Vesteros en 1630, mourut à Upsal le 7 septembre 1702. Son oraison funèbre fut prononcée par Jean Esberg, professeur en théologie, & imprimée en 1703, *in* 4°. Elle se trouve dans *Christ. Nettelbladt. Memoria virorum in suecia eruditissimorum rediviva semi-decas* IV. Rostock, 1731, *in-8°*. p. 161-208. Le P. Niceron en a fait usage en donnant la vie de notre Rudbeck, *mémoires*, T. XXXI, p. 153 et suiv. Comme étranger le P. Niceron a fait quelques fautes qui auroient besoin d'être rectifiées.

Cinquante-un an après la mort de Rudbeck, on frappa en sa mémoire une petite médaille où l'on voit d'un côté, le buste de ce savant en profil, avec cette inscription autour : OLAUS RUDBECK PATER PROF. UPSAL : & de l'autre, la constellation de la petite ourse, accompagnée de ces mots, TOT FULGENT LUMINA IN UNO. On lit dans l'exergue. VIVO DECR. HONORES REDDITI A°. MDCCLIII AB EXITU LI.

Cet article touchant un ouvrage des plus rares qui aient paru en Suede, et destiné pour la bibliothèque de feu M. *Clément* sous l'article :

RUDBECK (*olaus*) pater

A été composé par M. Charles-Gustave de *Varmholtz*, conseiller aulique de S. M. le roi de Suède, le plus grand bibliographe que la Suède ait eu ; décédé le 28 mars 1785. Ce mémoire n'a pas encore été imprimé, & le soussigné qui en possède l'original, manuscrit de l'auteur, a l'honneur de présenter cette copie à MM. de B.... & de F..... voyageurs dans le nord & curieux des éditions rares. A Stockholm, ce 18 juin 1791. (Signé) Charles Gjœrwell, bibliothécaire du roi.

N. B. On voit que l'article de M, de Bure

dans sa bibliographie, n°. 5578, n'est pas exact, non plus que celui de Cailleau, dans son dictionnaire bibliographique, page 522, Tome 2.

CHAPITRE V.

Savans. Artistes. Cabinets particuliers.

M. *LUDEKÉ*, pasteur de l'église allemande, est un homme fort instruit; il a séjourné long-temps à Constantinople, & a rapporté sur ce pays des notions précieuses; il a publié plusieurs ouvrages en suedois & en Allemand, & il possède quelques livres de prix. *Orationes dominicæ, orationes fermè centum : Berolino.* (A Berlin) fait & imprimé en 1680, par le grand oncle du possesseur. *Biblia malabrica*, à Tranquebar : prem. partie 1723 ; la seconde, 1727 : Le titre intérieur est *Biblia damulica.* Le nouveau testament, imprimé aussi à Tranquebar en 1715, quoique du même format que la bible, & avec des caractères malabares, est imprimé avec des caractères plus gros que la bible; le tout forme 3 vol *in*-4°. Prem. édition du *nouveau testament* finnois, *in*-4°. Stockholm, 1548. *Bible française in f°.* à Stoc-

kholm, 1642. Beau manuscrit de *l'alcoran*, sur vélin, avec des variantes à la marge,

M. Swarts est directeur du cabinet d'histoire naturelle du roi, à Drotningholm : quoique très-jeune encore, il a beaucoup voyagé, et a fort étendu les connoissances dans la partie des mousses de laquelle il s'est principalement occupé : il en possède la collection la plus complète qui existe; il a publié un ouvrage intitulé; *Nova genera et species plantarum seu prodromus descriptionum vegetabilium, in maximam partem incognitorum, quæ sub itinere in Indiam occidentalem, annis 1783 – 87 divenit oloff Swarts : M. D. Holmiæ, 1788.* Il a rapporté plus de trois cents espèces de *lichen*, dont 130 seulement sont décrites par Linnée. Un petit nombre est particulier à la Suède, seulement cinq ou six. *Vulpinus*, espèce de mousse qui se trouve en Finlande : les paysans s'en servent pour empoisonner les loups; elle ne se trouve qu'en Suède, et donne une couleur d'un joli vert. *Tartareus*, mousse dont les Anglais faisoient autrefois le commerce pour en tirer des couleurs : on en a établi actuellement une manufacture à Stockholm. *Impressus*, espèce nouvelle propre à la Suède, au moins jusqu'à présent, donne une couleur rouge. M. *Vestring*, docteur en médecine, ha-

bitant Norkiœuping en Ostrogothie, a fait plusieurs essais de teinture avec des mousses, et s'en est occupé plus particulièrement : il doit donner une dissertation sur le résultat de ses opérations, qui sera lue à l'académie des sciences. On a tiré jusqu'à présent des mousses, du jaune, du rouge et du vert, avec leurs nuances, brun, noir et violet. On n'a point encore trouvé de bleu, et cela paroît fort difficile. M. Swarts croit qu'on pourra trouver de quoi égaler la cochenille : les essais ont déjà réussi sur la soie et la laine, point sur le coton. Les espèces *raugiferinus et islandicus proboscidens* peuvent servir de nourriture. Les lapons mangent le *raugiferinus* bouilli dans l'eau; et bouilli dans le lait, il est excellent pour la phthisie et la consomption. M. Swarts à apporté de son voyage d'Amérique près de mille espèces de plantes nouvelles, dont on verra la description dans son ouvrage : il a trouvé à la Jamaïque la même espèce de mousse dont se nourissent les rennes, ce qui est assez extraordinaire.

M. Fredenheim, chevalier de l'étoile polaire et membre de plusieurs académies, possède des collections intéressantes de manuscrits, estampes, cartes, etc. dont voici les pièces les plus remarquables. Dans ses manuscrits, on

distingue ceux du baron *d'Adler-Salvius*, ambassadeur de Suède à la paix de Westphalie, et depuis sénateur. Ils contiennent les minutes de ses lettres et d'autres écrits, même de plusieurs articles de la susdite paix, et quantité de mémoires et lettres originales, adressées à lui ou à d'autres par des personnages célèbres des siècles passés, comme l'empereur, le roi Gustave-Adolphe, la reine Christine, les princes de l'empire, plusieurs savans, et particulièrement les généraux et les ministres suédois. Cette collection s'étend depuis l'année 1624 jusqu'à 652 inclusivement : le nombre des pièces qu'elle renferme, monte à 2607. Le possesseur en a fait dresser un catalogue raisonné, qui forme à lui seul un gros volume *in-folio*. On y a marqué exactement les pièces déja imprimées dans les recueils publiés de cette paix. La plus grande partie de cette collection ne se trouve pas dans ces ouvrages ; on y verra jusqu'à des lettres interceptées et déchiffrées. Une suite pareille de manuscrits d'un seigneur suédois qui a joué un très-grand rôle dans les affaires du temps, depuis 1700, jusqu'en 1727. Le nombre des pièces va à 617; elle consiste en lettres, la plupart originales des rois *Charles XII*, *Frédéric* Ier, la reine *Ulrique Eléonore*, *Louis XV*, *Stanislas* de Pologne, son épouse, la

la princesse *Czartorisky*, le cardinal *Judice*, ministre d'Espagne, des généraux et sur-tout des ministres suédois; et en outre les minutes de ce seigneur lui-même : il y a aussi un catalogue raisonné.

Ces deux collections forment une suite d'autant plus précieuse, qu'elles renferment d'amples mémoires sur les deux époques les plus intéressantes dans l'histoire passée de l'Europe et de la Suède. Pendant ses voyages, M. F... s'est occupé à rechercher dans les bibliothèques, principalement des pièces historiques non imprimées. On lui en a communiqué plusieurs dont il a tiré copie; entr'autres, la vie de Mazarin, de la bibliothèque Ricardienne à Florence. Pour ce qui regarde la bibliothèque du Vatican, il a pris une connoissance exacte de tout ce qu'elle renferme de relatif à l'histoire de Suède, et qui fait partie des manuscrits de la reine Christine. Le pape a mis une grâce particulière à faire extraire et copier de ses archives même, près de quatre cents bulles papales, ayant rapport aux affaires politiques ou religieuses de Suède, et dont les originaux ont été perdus par les révolutions du temps. Ces bulles commencent dans le douzième siècle, et finissent pendant le règne de Jean III. M. de Fredenheim a rapporté quantité de rensei-

gnemens relatifs aux pays qu'il a parcourus; sur-tout à l'Italie, soit en cartes, plans, même dessinés, livres descriptifs avec ses remarques marginales. Autres descriptions manuscrites; vues, dont plusieurs faites sous ses yeux, sur les lieux, encadrées dans son cabinet d'études ou en porte-feuille. Marbres antiques : *Hercule*; *Junon*, *Tite*, *Virgile*. Une collection nombreuse et encore plus choisie de cartes géographiques; la Suède et l'Italie, absolument complètes; beaucoup qui ne sont point gravées. Carte de l'Amérique méridionale, fort rare, quoique gravée, faite en 1775, en douze grandes feuilles, avec un détail qui suffiroit à tout un atlas. *Médailles :* celle d'Antoine et de Cléopâtre, extrêmement rare. Une suite, en grand bronze, des empereurs, de la plus belle conservation, etc. *Acta publica* entre la Suède et les autres puissances avec lesquelles elle a eu des rapports, imprimés dans les temps même, formant près de quarante volumes *in-f°*. Bibliothèque choisie de quelques milliers de volumes. Manuscrits sur l'histoire de Suède. Gravures, sur-tout d'Italie. Portraits suédois, et de personnages remarquables de tous les pays. Portrait de Gustave-Adolphe, peint de son temps. Vie manuscrite de Linnée, apostillée et donnée par lui-même au père du possesseur, qui étoit ar-

chevêque d'Upsal. M. de Fredenheim a fait, pendant son séjour à Rome, une fouille qui a déterminé au juste l'étendue du *Forum romanum*. Il y a fait exécuter par *Angelini*, sculpteur, un monument à la mémoire de son père, en beau marbre de Carrare, pour être placé dans la cathédrale d'Upsal. On y voit la religion indiquant le siége de l'ame et les cendres supposées dans le vase cinéraire, sur lequel est l'inscription ; au-dessous, sur le piédestal est un bas relief, représentant l'archevêque accueillant les sciences : l'inscription est de la plus grande simplicité : *Carolo Frédérico Mennander eccl. sueogothicæ archiepiscopo piétas filii P. nat. 1712, ob. 1786.* Il a fait une traduction de Tacite en suédois, fort estimée. L'épouse de M. Fredenheim cultive avec succès la musique ; ainsi, on peut dire que sa maison est le rendez-vous des beaux-arts. Nous ajouterons, pour notre compte, qu'elle l'est aussi de la complaisance, et nous consignons ici, avec la plus grande satisfaction, notre reconnoissance, en lui renouvellant les regrets que nous lui avons témoignés si souvent, d'avoir passé autant de temps en Suède sans l'avoir connu.

M. Nordin, membre de l'académie des dix-huit, passe pour l'homme le plus instruit de

Suède ; sur l'histoire et les antiquités de son pays. Il a composé un ouvrage intitulé : *Directorium chronologico-diplomaticum sueciæ*, en deux volumes. Il commence à citer des diplomes et autres actes, touchant les affaires de Suède, depuis l'an 800. Ce sont des lettresdes papes, dont il est fait mention de la plupart dans plusieurs auteurs : leur nom y est indiqué, ainsi que l'endroit de leurs ouvrages où il en est parlé. Il possède plusieurs manuscrits précieux. *Exemplar epistolarum Christinæ* : ouvrage écrit de la main de cette reine, dans sa jeunesse. On y voit des modèles de lettres en suédois, allemand, latin et français, petit *in-f°*. les trois quarts en blanc. — Les statuts ecclésiastiques de l'archevêque *Eskils* de *Lund*, en 1124. Il en est fait mention dans l'appendix des lois de Scanie : ils sont en suédois. — Code de lois pour tout le royaume, manuscrit de 1347, incomplet, sur vélin : on y trouve encore la lettre rhunique *Th.* ; il est suédois et n'a jamais été imprimé, le clergé s'étant toujours opposé à ce qu'on le suivît en entier : ce code a été adopté en partie en 1444, et a subsisté jusqu'en 1734. — *Priscianus*, grammaire latine, manuscrite, incomplète. Manuscrit de 1227, sur une feuille de parchemin ; c'est une lettre du pape Grégoire IX, adressée

aux jacobins en général, par laquelle il leur permet d'avoir un cimetière pour y enterrer leurs morts, datée de Pérouse, le 10 des calendes de février, la seconde année de son pontificat : le sceau est en plomb et fort bien conservé ; il représente les têtes de St.-Pierre et de St.-Paul, sans les doubles clefs. — Histoire du comte *d'Ulfeld*, grand-maître du royaume de Danemarck, et de la comtesse Eléonore, sa femme, fille de Christian IV, roi de Danemarck, unique, n'a jamais été imprimée. Code original des lois de Suède, donné par le roi Christophe de Bavière, sur vélin, presque complet. — Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Suède, depuis la naissance du christianisme dans le royaume jusqu'à maintenant, à l'occasion du jubilé célébré en cette année 1693, par les ordres du très-pieux et magnanime roi Charles XI, composé par P. de Beaumont, en forme de dialogue entre Alitophile et Romain. Tel est le titre d'un manuscrit français, le même qui a été remis à Charles XII, alors prince royal : il y a une épître dédicatoire à Charles, prince héréditaire de Suède, grand in-4°. de 36 pages, à Upsal, le 20 mai 1693. — Histoire de France par le même Beaumont ; elle va jusqu'en 1697 : dans le même volume, un abrégé succint de l'histoire

d'Allemagne, qui en tient à peu près la moitié ; c'est un *in*-4°. Journal d'après celui de Charles XI, depuis l'année 1676 jusqu'en 1697 ; l'original est chez le comte de Cronstedt, gouverneur de Gefle. — Anecdotes historiques: *Saga* en suédois, manuscrit islandais ; le nom est *Eigil*, fils de *Skaldagrim*. Carte marine, manuscrite faite pour Charles-Quint, en 1540 : elle étoitplus particulièrement pour la méditerranée. Plan de la ville de Mexico, sur vélin, le même qui a été donné à Charles-Quint, par Alphonse de Sainte-Croix. *Urbs Tenuxlitana* : tel étoit autrefois le nom de cette ville : la carte est coloriée : on y lit la dédicace à l'empereur. M. Nordin a présenté au roi une mappemonde faite dans ce temps, c'est-à-dire, sous Charles-Quint. On suppose que ces cartes auront été prises à Prague par le comte Konigsmarck, en 1648.

M. Giœurwell, bibliothécaire du roi, a un fragment sur la découverte de la Norwège, le plus ancien manuscrit qui regarde l'histoire du Nord : il a été trouvé en Islande, porté en Danemarck, et de-là en Suède : l'auteur n'en est pas connu ; mais par la suite qu'il donne des anciens princes des pays septentrionaux, laquelle finit avec le dixième siècle, on peut le conjecturer de ce temps. Ce fragment a été imprimé dans une collection des plus anciens monumens de l'his-

toire ancienne du Nord, publiée par *Bjœurners*, antiquaire du roi de Suède. Stockholm, 1737, *in-folio*. On a suivi pour cette édition un cahier déposé aux archives. Ce même fragment avoit été imprimé antérieurement, en 1689, à Skalholt en Islande. — Nouveau testament suédois, Stockholm, 1526, petit *in-folio*, figure du Christ à la tête, les armes de Gustave-Vaza à la fin. — Bible suédoise, 2 vol. *in-folio*, Upsal, 1541. Le roi Jean III, fils de Gustave-Vasa, voulant introduire de nouveau la religion catholique en Suède, se servit de deux lithurgies imprimées en latin et en suédois, l'une à Stockholm, *in-folio*, 1576; l'autre à Stockholm aussi, *in-4°*, 1589 : toutes les deux furent défendues par le roi Charles IX, et sont devenues extrêmement rares. M. Gioœurwell les possède. L'homme qui a le plus travaillé sur l'histoire et les historiens de Suède, est M. Charles-Gustave *Warmholtz*, conseiller aulique de S. M. suédoise : son ouvrage est dans le genre de *Lelong*, sur les historiens de France; il est écrit en langue suédoise, sous le titre de bibliothèque historique de Suède, ou catalogue de tous les ouvrages, imprimés et manuscrits, relatifs à l'histoire de Suède, avec des remarques historiques et critiques par M. *Dewarm*. Le cinquième volume a paru à Stockholm, en 1790, *in-8°*,

Le manuscrit, en quinze volumes *in-folio*, de la main propre de l'auteur, est entre les mains de l'éditeur, M. Gioeurwell. Les cinq volumes imprimés vont jusqu'au cinquième du manuscrit. Cet auteur naquit à Stockholm en 1713, et mourut dans sa terre de Christinholm, en 1785. Il y rassembla une belle bibliothèque; et dans un long séjour qu'il y fit, il composa cet ouvrage. A sa mort il confia le manuscrit et l'édition à M. Gioeurwell. Il avoit beaucoup voyagé, et séjourné le plus long-temps en Hollande : il y avoit épousé une Française, *Marguerite Janicou*, fille d'un ministre du Landgrave de Hesse-Cassel, à la Haye, connu par ses lettres sur les Etats des Provinces-Unies. Sa bibliothèque étoit d'environ 6,000 volumes : la partie des historiens a été achetée par M. Gioeurwell, qui l'a encore augmentée.

Gustave III, protecteur éclairé des arts, avoit appelé en Suède des artistes d'un grand mérite; on peut avancer hardiment que c'est à lui seul que ce royaume doit d'avoir possédé Sergell, Després, Masrelier, etc. Ce qui le démontre clairement, c'est que les Suédois, loin d'avoir pu attirer chez eux de grands artistes, ne profitoient même pas de leur présence : ils n'ont jamais travaillé que pour le roi, et nous ne doutons pas que, depuis sa

mort, ils n'aient abandonné un pays qui ne leur offre plus les mêmes ressources ; une cour qui, dans son nouveau systême d'économie, très-bien conçu sans doute, regarde comme follement employées, les sommes destinées à récompenser les talens ou à les encourager.

Nous allons passer en revue les artistes de Stockholm, dont les talens nous ont paru avoir des droits plus ou moins réels à l'estime publique.

M. *Sergell*, Suédois, le plus célèbre sculpteur existant aujourd'hui. *Canova*, Vénitien, est le seul qui puisse lui être comparé ; cet artiste jouit d'une grande considération, le roi vient souvent à son atelier, les seigneurs et mêmes les dames suivent l'exemple du souverain ; mais ces visites sont devenues si fatigantes, que sa porte est souvent fermée, et qu'on fera bien de le prevenir lorsqu'on voudra le voir chez lui. Il est chargé de faire la statue pédestre en bronze que la bourgeoisie a décidé d'ériger au roi : nous en avons vu le modèle de proportion; le roi est debout, ayant l'air de marcher, la main gauche appuyée sur le gouvernail d'une galère, attribut qui convient également au genre de victoire qu'il a remporté, et à la révolution, après laquelle il a pris le timon des affaires ; de la main droite, il

tient une branche d'olivier, symbole de la paix : il fait face à l'église à côté du château, tournant le dos à la mer, dont il est très-près; il a l'air de débarquer et d'apporter la paix à ses peuples. Les proportions de la statue seront de onze pieds; le sculpteur s'est écarté le moins possible du costume suédois, qui, grace au manteau, produit un bon effet; il s'est seulement permis quelques changemens dans la manière de l'attacher : cette statue est pleine de grace et de vie ; il espère qu'elle sera finie en 1796. Nous avons vu dans son atelier le groupe de l'Amour et Psyché en marbre, de grandeur naturelle, destiné pour le roi, qui doit le placer à Haga; c'est un des plus beaux morceaux de sculpture moderne : Psyché est à genoux aux pieds de l'Amour ; le poignard et la lampe qui sont à ses côtés, désignent le moment qu'a saisi l'artiste. Il avoit d'abord eu le projet de faire détourner la tête à l'Amour, en repoussant Psyché ; c'eût été beaucoup plus facile ; l'expression de son visage, qui présentoit de grandes difficultés en le faisant envisager Psyché, n'en offroit plus du tout ; mais M. Sergell a préféré avec raison cette dernière attitude : l'Amour regarde froidement Psyché, et la repousse avec un dédain tranquille et tel qu'il convient à un dieu offensé. Les deux

figures sont nues, et toutes les parties du groupe offrent des beautés frappantes ; c'est un chef-d'œuvre qui mérite d'être long-temps considéré : il avoit été originairement destiné pour madame du Barry. Ce même groupe a été exécuté en petit pour le duc de l'Infantado et pour le baron Armfelt, à qui le roi en a fait présent: il coûte (en petit) 1000 rixdales. M. Sergell avoit aussi chez lui deux beaux bustes de Gustave-Vasa et de Gustave-Adolphe, commandés autrefois pour le roi de France : ne sachant plus à qui s'adresser, il les a gardés jusqu'à ce qu'un moment plus favorable leur permette de suivre leur destination. Les événemens ayant dû lui faire perdre toute espérance, nous ignorons ce qu'ils sont devenus (1). Un bas relief du prince royal en buste ; il n'y a rien au monde de plus ressemblant. On trouveroit difficilement un établissement plus commode et plus complet que celui qu'occupe cet artiste ; il a chez lui quelques tableaux agréables, la plupart de l'école française ; il estime beaucoup une tête de vieillard du Guide et un amour badinant avec un satyre, de Carlo Cignani : la figure de l'amour est charmante. Il possède une statue antique

(1) Nous avons lieu de croire que l'impératrice de Russie en a fait l'acquisition,

d'un faune dont il fait le plus grand cas ; il est debout, les jambes croisées, appuyé contre un tronc d'arbre, au pied duquel est un petit enfant : la tête a été restaurée ainsi que le bras droit ; le reste est de la plus belle conservation. M. Sergell joint à son grand talent pour l'execution, celui de parler de son art de la manière la plus satisfaisante et la plus instructive ; un très-grand mérite, à nos yeux, c'est qu'il en parle avec la même complaisance aux gens de l'art et à ceux qui n'ont d'autre titre que l'envie de s'instruire, et quelquefois la simple curiosité ; or, c'est là un genre de mérite bien rare, même chez les artistes médiocres, et à plus forte raison chez un homme d'un talent aussi supérieur.

M. *Desprès*, français, peintre et architecte : le roi l'ayant trouvé à Rome en 1784, l'a pris à son service ; il est chargé des décorations, des costumes de l'opéra, de tout ce que le roi fait bâtir, et actuellement de la construction du nouveau palais de Haga. Cet artiste à l'imagination la plus riche et la plus vive, et on peut même lui reprocher quelquefois d'entasser trop de détails différens dans un petit espace. Il a fait un grand tableau représentant une bataille entre les Crotoniates et les Sybarites, que le roi possède aujourd'hui : il est

occupé actuellement à mettre en tableaux les principales actions de la guerre de Finlande; il y en aura onze que voici : bataille navale à Hogland ; 17 juillet 1788 ; Porusalmi, 6 juin 1789 ; Uttismalm, 28 juin 1789 ; Parkumacki, 21 juillet 1789 ; affaire de Valkiala, 29 avril 1790 ; Pardakoski, 30 avril 1790 ; les barraques de Kettis, mai 1790 ; Pestimacki, 5 mai 1790 ; bataille de Frédéricshamn, 15 mai 1790 ; retraite de Vibourg, 3 juillet 1790; bataille de Svenksund, 9 et 10 juillet 1790. M. Després est aussi chargé de la construction de l'obélisque qu'on doit ériger à Haga, où on en voit le modèle en bois, et généralement de tout ce qui tient à l'architecture de ce palais ; il est de plus maître de dessein du prince royal depuis 1791.

M. *Masrelier*, français, dessinateur charmant, a donné tous les desseins du pavillon de Haga, et les a exécutés avec une perfection qui lui fait le plus grand honneur. Il a un goût infini : c'est bien dommage qu'un aussi excellent artiste n'ait point d'élèves qui puissent l'aider : il est obligé, pour tout ce qu'il doit exécuter, de donner le dessein et les différentes nuances. Alors il a des élèves qui calquent très-bien et appliquent ensuite les couleurs. Comme le plus souvent cet artiste travaille en arabesques ou

en tableaux, servant de décoration intérieure de différens appartemens, on peut juger de l'immensité de son travail : il y a dans tel morceau cent et deux cents figures. M. Masrelier a été 11 ans en Italie, et en a rapporté une immense quantité de desseins qu'il a pris sur les lieux, et qui valent la peine d'être vus. Plusieurs ont le mérite d'avoir été très-peu copiés. Il a un frère sculpteur en bois : pour aller plus vîte, il se sert d'un procédé qui imite fort bien les moulures et beaucoup plus économique : c'est une pâte qui se durcit, à laquelle on donne la forme qu'on veut, et susceptible de recevoir toutes les couleurs. L'or y tient fort bien, et s'y polit à merveille. Il a appris ce secret à Paris, et jusqu'à présent il a parfaitement réussi. *Young*, dont il sera parlé plus bas, prétend que le bois doit avoir la préférence sur cette composition : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est moins chère, plus aisée à réparer, plus susceptible de prendre toutes les formes, et qu'employée, elle fait le même effet que le bois. Ce procédé a de plus un grand mérite aux yeux du roi, toujours pressé de jouir ; c'est que par-là il a plus promptement ce qu'il désire. L'atelier de cet artiste est au rez-de-chaussée du château, pavillon de la bibliothèque : il a fort peu d'ouvriers.

M. *Young*, excellent sculpteur en bois, a beaucoup de goût, et entend parfaitement tout ce qui tient à la décoration des appartemens. Nous l'avons vu occupé de la décoration intérieure d'un orgue, fort belle, et travaillée avec un soin étonnant. Il forme beaucoup d'élèves pour ce genre de travail, dans lequel les Suédois excellent, ainsi que dans la dorure sur bois.

M. *Guilbert*, graveur, est chargé de graver en taille-douce toutes les médailles du règne actuel : cette collection, déjà fort nombreuse, ne peut être complète qu'à la mort du roi, qui s'en réserve les planches et les épreuves, de maniére qu'il n'est pas aisé de se les procurer ; le burin en est un peu sec. Les vignettes, d'après les desseins de M. Masrelier, sont en général du meilleur goût : il y aura à chaque planche une explication sur deux colonnes, franc. et suèd. Le graveur des médailles est M. Fehrmann : c'est un bon artiste, mais inférieur à son prédécesseur. La collection du dernier règne est considérable, parce qu'on en a toujours frappé pour les événemens qui en valoient la peine, et assez souvent pour ceux qui ne le méritoient pas.

M. *Martins* fait les vues de Stockholm : plusieurs sont gravées : il les enlumine ensuite et

les vend 2 ducats et demi environ chacune : elles se ressentent de la précipitation avec laquelle cet artiste travaille : elles sont peu correctes et peu finies ; cependant, comme il a du talent et du goût, elles sont agréables et d'un joli effet.

M. *Bréda*. Le fils étoit en Angleterre : ses portraits donnent l'espoir qu'il sera un jour bon peintre dans cette partie. Son père a quelques tableaux, dont les plus remarquables sont : le portrait de *la Fosse*, par *Rigaud*. Un dessein attribué à *Raphaël*, représentant Pharaon submergé : ce morceau est précieux, et vient du cabinet de M. Crozat. Une marine de *J. Vouvermans*. Massacre des innocens, jolie esquisse de *Pierre de Cortone*. Deux beaux portraits de *François Halle*. Deux marines de *Simonini*, Vénitien : ces deux tableaux ont du mérite, et sont fort rares dans ce genre, cet artiste n'ayant guère fait que des batailles. Fuite en Egypte de *Guide*, première manière, fort noir : il y a des beautés de détail. Caïn et Abel, attribué a *André Sacchi*. Vieille femme se chauffant les mains, petit tableau très-bien fini, que le possesseur assure être de *G. Dow*, quoiqu'on voie dessus le nom de *G. Schalken*. Tres-beau portrait de *Mérian*, peintre, et bourgmestre en Hollande, fait par lui-même.

M. *Graaff*,

M. *Graaff*, un des meilleurs peintres en portraits, de Stockholm; il passe pour bien attraper les ressemblances. Nous avons cependant vu chez lui les portraits du roi et de plusieurs personnes de notre connoissance, qui n'étoient nullement ressemblans. Son pinceau n'a aucune finesse, et par-tout ailleurs il passeroit pour un peintre médiocre.

M. *Pasch*, peintre en portraits, fort goûté dans ce pays : il passe aussi pour attraper parfaitement la ressemblance.

M. *Adams* conduit sous M. *Sergell* les grands ouvrages en bronze : c'est dans son atelier, qui communique à celui de M. *Sergell*, qu'a été ciselée la statue de Gustave-Adolphe, dont nous parlerons plus bas. Cet artiste travaille en bronze de la manière la plus élégante et la plus finie. Il y a de ses ouvrages chez le roi, qui feroient honneur à nos meilleurs artistes français dans ce genre.

M. *Rhun*, jeune Suédois, travaille supérieurement le bronze; il a fait quatre candelabres pour le roi, qui sont du meilleur goût et d'un fini étonnant.

M. *Pilau*, peintre suédois, étoit, en 1791, directeur de l'académie. Cet artiste, déja d'un certain âge, étoit chargé de faire un grand tableau de neuf pieds sur dix-huit, représentant

le couronnement du roi : il n'étoit point achevé. Nous avons vu chez lui des desseins du plus grand fini, particulièrement un qui représente le parlement de Vasa, recevant ses réglemens des mains du roi, lors de son établissement. Ce peintre a beaucoup travaillé en Danemarck.

M. *Lawrence*, Suédois, très-connu à Paris, où il a résidé bien des années : on a beaucoup gravé d'après ce peintre : ses ouvrages sont fort estimés : sa manière est gracieuse et pleine de goût.

M. *Hollblad*, Suédois, est recommandable par la manière adroite dont il restaure les tableaux maltraités. Il en avoit chez lui plusieurs, appartenans au comte Brahé, dont l'un représentoit Judith, tenant le sabre dont elle a coupé la tête d'Holopherne. M. *Masrelier* le trouve digne du *Caravage*. La tête de Judith est fort belle. Le baptême de Clovis, grand tableau médiocre : il en existe un autre à Stockholm, représentant le même sujet, beaucoup meilleur, qui étoit à vendre, et appartenoit au comte de la Gardie. Il est à présumer que M. *Hollblad*, se sert du même procédé que *Picault*, à Paris : quoiqu'il en soit, il réussit fort bien, et entre autres preuves, nous ne citerons qu'un plafond peint sur le mur, de vingt-une aunes sur qua-

forze, qu'il a transporté sur toile avec le plus grand succès.

M. *Hillerstræum*, peintre, sur la place d'Adolphe-Frédéric, au sud (1). C'est sur cette place, la même qui a servi pour les carrousels, qu'a eu lieu la revue de congé que le roi fit à la paix de 1790, de la bourgeoisie de Stockholm, qui avoit fait le service dans la ville en l'absence des troupes réglées. Cet artiste a rendu cette cérémonie dans un tableau qu'on voyoit chez lui, du plus joli effet possible. Il étoit destiné pour la ville; mais il le refera sans doute, le roi devant, selon toutes les apparences, prendre le premier. M. *Hillerstræum* a chez lui une quantité d'ouvrages dans divers genres, entre autres le portrait de sa fille, avec une marque au sein, que le tonnerre lui a faite sans le moindre mal: nous avons demandé à cette demoiselle si la marque existoit encore, telle qu'on la voyoit dans le portrait; elle nous a assuré que non: comme elle est fort jolie, nous aurions bien voulu ne pas nous en tenir à sa parole. Cet artiste étoit logé dans la maison

(1) Auprès de cette place est la maison des détenus pour dettes, où il est assez difficile de pénétrer comme curieux, mais qui, au reste, ne mérite aucune attention.

d'un homme mort depuis peu, laissant une magnifique collection de tableaux que nous n'avons pu voir : elle venoit d'être emballée pour l'Angleterre, où elle sera vendue. La maison est très-belle, et auroit eu quarante-cinq croisées de façade sur la place, mais elle n'étoit guères bâtie qu'à moitié, et il est douteux qu'elle soit continuée.

Cabinets particuliers. Ils sont, on ne peut pas moins nombreux, comme on va en juger, même en y comprenant ceux de médailles, de pierres, etc.

Cabinet du comte Brahé. Il y a quelques tableaux, trois ou quatre seulement méritent d'être remarqués. Magdeleine couchée sur une natte roulée par un bout, le coude appuyé, et tenant un livre à la main; elle est couverte d'un voile léger, bleu et blanc, et de ses cheveux épars, qui sont fort beaux; la figure a beaucoup de grâce : ce tableau est attribué à Mignard : on croit que c'est le portrait de quelque maîtresse d'un roi de France. David, en pied, tenant à la main la tête de Goliath, grande nature; il a un bonnet rouge, surmonté de deux plumes, jaune et blanche; attribué à *Guido-Reni*; mais c'est une copie de celui du capitole, et elle n'a rien de supérieur. N. S. et la Sainte-Vierge dans un bâtiment avec un âne, et deux bœufs

ou vaches, de J. *Jordaens*, en 1652 : tableau original. J. C. payant le tribut : morceau estimé ; les têtes sont belles.

M. Bolander, peintre, a un tableau de la Vierge, avec l'enfant Jésus et le petit St.-Jean, qu'il prétend être de Raphaël, et avoir appartenu à la comtesse Konigsmarck ; quoique bien des personnes révoquent en doute son authenticité, le tableau est bon, et même dans la manière de ce peintre : il a encore un tableau de gibier, de *Snyders*, avec le portrait de ce maître, dans un coin du tableau fait par Rubens, et quelques autres morceaux moins capitaux.

Cabinet de la Banque. On voit dans la maison de la Banque, une belle collection de médailles qui lui appartient : elle consiste presque entièrement en médailles suédoises, et a deux cents vingt tiroirs : elle est à peu près complète : il y en a quelques-unes étrangères, en fort petit nombre. La première, de l'authenticité de laquelle on soit sûr, est une très-petite d'Eric IX, en 1150. Médaille de Jean II, en 1497, n'est jamais frappée. Rixdale de Sten-Sture, 1512, fort rare. Médaille très-rare, représentant Charles-Gustave d'un côté ; de l'autre est écrit : *Dei gratiâ et Christinæ rex*, 1654 : on en a fait une autre où on lit : *A Deo et Christinâ*. Médaille de Brahé, 1665, très-rare. Collection fort considérable

et presque complète de médailles de particuliers. Cette collection a été commencée et vendue à la banque par le président *Rolamb* : elle la continue. La maison de la banque a été commencée en 1668, sous Charles XI.

La banque prête à quatre pour cent, sur des immeubles et effets : tous les ans on paye deux pour cent du capital. Il y a neuf commissaires, trois de la noblesse, trois de la bourgeoisie, et trois du clergé. Il faudra s'adresser à un des commissaires pour voir les médailles.

MM. Grill et Charles de Geer ont de belles collections de médailles suédoises ; M. de Geer en a une d'or de Sten-Sture, extrêmement rare: M. Grill, une prétendue d'*Odin*, que l'on croit arménienne. Nous n'avons point vu ces deux cabinets : M. Grill, après nous avoir très-bien reçu à Suderfors, n'a pas cru devoir en agir de même à Stockholm. Quant à M. de Geer, nous n'avons fait aucunes démarches pour nous rapprocher de lui. Il y a des gens à qui on n'aime pas à avoir des obligations. Notre reconnoissance auroit pu être à charge à un homme, qui a toujours si bien rendu au roi, ce qu'il lui devoit à tant de titres, et dont, malheureusement pour nous, les opinions n'étoient pas conformes aux nôtres.

M. Quist a embrassé un systême de classifi-

cation, tout-à-fait nouveau, pour la partie des pierres précieuses, et qui ne ressemble en rien a celui connu jusqu'à présent. Il ne s'en tient pas du tout à la couleur, mais seulement au poids, à la figure et à la dureté. Il a donné les détails de son systême dans les mémoires de l'Académie, en 1768. Une très-petite armoire de dix-huit tiroirs contient sa collection, que la nouveauté de son systême suffit pour rendre intéressante aux yeux de l'observateur. Il classe d'abord les diamans blancs, et de toutes couleurs, bruts et taillés; — les rubis; les saphirs: on y remarque une *asteriq*, où l'on voit une étoile, en la regardant au soleil: les opales, dont une dite de *Nonnius*, unique avec celle de l'empereur, pesant environ 2 carats: topases; rubis bruts, dont un du poids de 65 carats: saphyrs bruts de toutes couleurs: topases brutes, idem; émeraudes, chrysolites, berilles, aiguës-marines, brutes et taillées: grenats et jacynthes; améthistes, cristaux: il prétend que les améthystes ne sont que des cristaux coloriés; — Chrysopases; quartz transparens de Finlande. Yeux de chat. — Cornalines, Onyx, sardoines, agates; mais qu'il range toutes dans la première classe. Jaspes, malachites, opales, améthystes, tourmalines, et autres pierres non encore classées. M. Quist possède un morceau de régule d'antimoine

natif de Suède, extrêmement rare : on peut même dire qu'on n'en trouve plus aujourd'hui. Il a, attenant à sa maison, un terrein assez considérable, et une terrasse donnant sur la mer, d'où l'on jouit d'une vue superbe, et fort au-dessus, selon nous, de toutes celles qu'on cite pour l'étendue et le pittoresque. Elle vaut seule la peine de faire cette course, même pour ceux qui n'auront pas la curiosité de voir sa collection de pierres : c'est à l'extrémité du faubourg du sud, en suivant la mer.

M. Daniel George Nescher, rue de la Reine, possède une collection curieuse et singulière, des portraits de rois et de particuliers de Suède, et de tous les temps ;elle consiste en quatre mille pièces environ : il en manque, au plus cinquante, pour qu'elle soit absolument complète. Ce qui rend ce recueil plus intéressant encore, c'est que le propriétaire a écrit au bas de chaque portrait de particuliers, un résumé de sa vie. nous avons vu, avec assez de surprise, que beaucoup de Suédois n'avoient jamais entendu parler ni de M. *Nescher*, ni de sa collection.

Voilà tout ce que nous avons à citer en cabinets particuliers, et nous croyons n'avoir rien omis d'intéressant : on trouvera que c'est bien peu de chose pour une capitale : nous en convenons ; mais nous observerons à nos lec-

teurs que la noblesse suédoise étant en général pauvre et peu instruite, il n'est pas étonnant que les cabinets précieux y soient beaucoup moins communs qu'ailleurs : la première raison seule nous paroît sans réplique.

CHAPITRE VI.

Eglises. Edifices publics. Statues des Souverains. Arsenal. Parc d'Artillerie. Prisons.

LES églises de Stockholm ne méritent, comme édifices, aucune attention; l'on n'aura à visiter que les deux suivantes.

Eglise de Ridderholm. Elle n'est point belle, à beaucoup près, mais on fera bien de la voir, parce que c'est celle où on enterre les rois, plusieurs grandes familles de Suède, et tous les chevaliers de l'ordre des Séraphins. Au fond de l'église, devant l'autel, sont les tombeaux de Canutson et de Magnus-Ladulos; entre les deux est un petit coffre fermé, contenant les statuts de l'ordre des Séraphins. Gustave Adolphe est auprès, mais sans nul monument; on étoit occupé à le faire. Dans une chapelle sont Charles XII,

avec la massue et la peau de lion en bronze doré, sur un cercueil de marbre noir; Frédéric I^er^, et la reine Ulrique-Eléonore. Dans une autre chapelle fort petite, élevée de quelques marches, est le grand *Baner*, né en 1601, mort en 1641 : ailleurs, *Torstenson*, né en 1603, mort en 1651, et les tombeaux des Fersen, des Levenhaupt et autres familles. Gustave III avoit projeté, en 1791, de faire construire, sur les desseins de Després, une rotonde pour y déposer les rois.

Eglise de la reine Christine. Elle est en forme de croix, avec une rotonde au milieu, assez jolie, fort propre; au maître autel, un bas-relief en plâtre de Sergell, représentant l'ascension : très-bel effet. Monument en plomb du même, élevé en 1770 à la mémoire de Descartes, par le feu roi, alors prince royal. On voit dans le cimetière l'endroit où son corps fut d'abord déposé avant qu'on le renvoyât en France.

Bourse. Joli bâtiment auprès du château, sur la place du marché; les négocians s'assemblent au rez-de-chaussée, qui est orné des bustes du baron de Sparre, grand gouverneur de Stockholm, et de M. Alstrœumer, négociant célèbre; au-dessus est une longue galerie, où se donnent les bals publics les dimanches d'hiver, de

quinze en quinze jours ; l'entrée est de 24 schellings par personne : la cour y vient ordinairement. L'académie des dix-huit y tient aussi ses séances publiques.

Maison des nobles. Sur une grande place, à côté de Ridderholm (isle des chevaliers) ; l'édifice est beau, l'escalier fort noble. Au rez-de-chaussée sont les portraits des maréchaux de la diète, depuis 1632, au nombre de vingt-huit ; ceux des diètes de 1786 et 1789 n'y étoient pas encore : au premier étage est la salle où s'assemblent les nobles, elle est assez belle, quoiqu'elle n'ait pour toute décoration que les écussons de la noblesse qui couvrent ses murs. Les plus anciennes familles sont au fond, et successivement les autres à droite et à gauche, selon leur ancienneté, jusqu'à la porte où sont les plus nouvelles. Le comte de Brahé occupe la première place. (1) C'est dans cette salle que le

(1) Son père a été décapité en 1756, comme un des chefs de la tentative projetée en faveur du roi : le fils n'a pas hérité des sentimens de son père, car il a toujours été opposé à Gustave III ; cependant il n'ignore pas que c'est à lui qu'il doit d'avoir été reconnu pour le premier comte de Suède, et que sans une protection bien décidée et bien puissante, il n'y auroit plus de *Brahé*. Ce qui le rend peut-

roi fit preuve de beaucoup d'adresse et de présence d'esprit à la diète de 1789.

Hôtel-de-ville. Le tribunal des magistrats, présidé par les bourgmestres, y tient ses assemblées; la salle n'a rien de remarquable. Les portraits des grands gouverneurs, plusieurs vues assez agréables de Stockholm par *Martyns*, sont tout ce qu'on y voit.

Statue de Gustave-Vasa (pédestre); elle est en bronze, sur la place des nobles et devant leur maison; c'est le corps de la noblesse qui l'a érigée, et comme le porte l'inscription, ce n'est qu'après deux siècles qu'on a donné à ce grand homme cette marque de vénération; *l'archevêque* français en est l'auteur; elle n'a rien de saillant.

Statue équestre de Gustave-Adolphe, devant

être moins coupable, sans l'excuser pourtant, c'est qu'on assure que, subjugué par sa femme, il a été entraîné par elle, et affermi dans une conduite qui lui a fait peu d'honneur : or, il est bon de dire que madame de Brahé, pauvre demoiselle de province, destinée à y végéter obscurément, doit au roi même d'avoir été placée à la cour, ensuite mariée au premier gentilhomme du royaume. Nous ne nous permettrons aucune réflexion; le lecteur fera les siennes.

l'opéra, sur la place du nord : son placement a eu lieu le 15 mai 1791 ; le transport depuis l'atelier du sculpteur, quoique peu éloigné, et les frais du placement, ont monté à 6000 rixdales. Les proportions du cheval et de la statue sont absolument les mêmes que celles de la statue renversée d'Henri IV, à Paris. Elle pèse en tout 150 schippunds. Derrière, au bas de la statue sera un grand trophée, dans lequel on distinguera les boucliers et les écussons des différens peuples vaincus par Gustave-Adolphe ; autour seront les bustes en médaillons des cinq principaux généraux de ce prince : *Baner*, *Torstenson*, *Jacques de Lagardie*, *Horn et Saxe-Veymar*. Ils sont finis ; le tout est de *l'archevêque*, excepté la décoration d'en bas, et ce qui reste à y placer; cette dernière partie est de *Sergell*, qui a donné les desseins et s'est chargé de l'exécution. Au bas sera la statue d'Oxenstiern, dictant à l'histoire la vie du roi; ce qui fera un très-bel effet lorsque tout sera en place. La statue, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a point mauvaise grace : elle nous avoit paru beaucoup moins bien dans l'atelier du sculpteur. Nous avons trouvé assez extraordinaire que l'écharpe de Gustave-Adolphe fût placée de gauche à droite; comme elle est destinée à couvrir l'épée, il nous semble que le but est manqué ; le piédestal est en gra-

nit. Les entrepreneurs de la manufacture de porphyre de Delécarlie, voulant faire connoître avantageusement leur fabrique, avoient offert de s'en charger au même prix : on n'y a pas consenti, et nous ne concevons pas pourquoi. Cela eût été beaucoup plus beau ; car, finalement, le granit est en Suède ce que sont ailleurs les pierres, au moins pour la quantité qu'on en trouve, si ce n'est pour la beauté.

Arsenal. Il étoit autrefois près de la place du nord ; aujourd'hui transféré à Fridericshoff, à la porte du parc, où habitoit la reine douairière, et où ont été enfermés les nobles que le roi fit arrêter pendant la diète de 1789. Le bâtiment a vingt-neuf croisées sur quatre seulement de profondeur ; il est composé de deux aîles formant un angle droit. En entrant, (au deuxième étage), on trouve une salle où sont les rois de Suède à cheval avec leur armure, ce qui rappelle les rois d'Angleterre qu'on voit de même à la tour de Londres ; le casque de Gustave-Adolphe, d'un poids énorme, et une grande quantité de drapeaux pris à Narva : sur le retour, petite chambre, où sont quelques armes autrefois en usages, et de petites pièces d'artillerie, avec lesquelles Charles XII enfant s'exerçoit. — Le nouveau modèle de baïonnette

de 23 pouces. (1) D'autres, moins longues, coupantes, pour les dragons. (Les fusils de dragons ont 4 pieds 4 pouces et pèsent huit liv.) — Chapeaux et gibernes. — Deuxième salle, garnie de drapeaux saxons, pris par Charles XII, et de quelques uns russes. — Troisième salle; drapeaux pris sur la flottille russe, à Fredericshamn. — Chaloupe faite par Pierre le grand, prise lorsqu'on la transportoit de Saardam. Quatrième salle; drapeaux pris par Gustave-Adolpe, et un drapeau saxon pris de la propre main de Charles XII, en 1703. Bâton de commandement des Calmouks, pris par Charles XII, timbales et tambours. — Galerie communiquant à cette salle, où sont tous les objets servant au couronnement; des fauteuils, des meubles, etc. — Habillemens et équipages pour les carrousels; traîneau doré, donné par Marie-Thérèse. Au bout, trois petites pièces. Première, portraits des généraux suédois, et

---

(1) On trouvera ces baïonnettes un peu longues; elles n'ont été en usage, dans les troupes suédoises, que depuis la dernière guerre. L'habitude que les Suédois ont contractée de charger les Russes avec la baïonnette (manœuvre qui leur a presque toujours réussi), a nécessité une augmentation dans la longueur de cette arme.

choses relatives aux carrousels. Deuxième, fusils, pistolets, poignards, et autres armes singulières : épée de Charles XI ; épée de Charles XII, point trop lourde ; très - beau fusil à deux coups, donné à Charles XI par Louis XIV. Troisième, présens turcs de housses et équipages de chevaux ; équipages de cheval de plusieurs rois, enrichis de perles. — Dans une armoire, les gants que portoit Charles XII, quand il fut tué. (1) Son ceinturon (4 pieds 4 pouces) ; son chapeau uni : le coup est presque dessous le bouton. Habit de gros drap bleu, boutons de cuivre uni. — Chemise très-fine, sans manchettes, tachée de sang sous le cou. — Culotte de peau, avec dix poches. — Manteau bleu de 3 pieds 8 pouces de long, 2 seulement de plus que l'habit. — Ses bottes fort courtes. Quatrième salle, petite ; bouclier des anciens rois ; armes des premiers temps. — Chemise que portoit Gustave-Adolphe quand il fut blessé au cou à *Deschau*. —

(1) Nous visitions cet arsenal avec un général russe, dont le grand-père servoit dans les armées de Charles XII : quoique attaché à une autre puissance, et venant de combattre lui-même les Suédois, le général P.... n a pris le gant de Charles, et l'a baisé avec vénération, en disant : *Je rends hommage à la mémoire d'un brave homme.*

Sa

Sa culotte, quand il fut blessé à la cuisse en Prusse; plusieurs parties de son habillement. — Cinquième, anciennes armes : cheval empaillé que montoit Gustave-Adolphe à Lutzen. Les salles suivantes sont pleines de selles, équipages pour les carrousels : dans une sont les armes des provinces. — La quantité de drapeaux qu'il y a à cet arsenal est immense : le premier étage est une répétition du second; c'est où sont les fusils, qui nous ont paru assez mal entretenus : comme nous les avons vus après une guerre, il devoit y en avoir en effet peu de neufs. Toutes les pièces, et même les vestibules, étoient obstrués de ballots de draps pour l'habillement des troupes.

Nota. Il faut se munir de la permission du général chargé de cette partie.

Parc d'Artillerie. Il y a un fort bel emplacement; trois grands corps-de-logis à trois étages : on doit en bâtir un quatrième, qui formera le carré. Le grand corps-de-logis, en face de l'entrée, contient les pièces d'artillerie et tout ce qui y tient, comme les affûts, etc. Au troisième étage, les tentes, etc. Des deux autres corps-de-logis, l'un est destiné à tout ce qui a trait aux équipages des chevaux, selles, brides, etc.; l'autre est occupé par les différens ateliers. Dans la cour sont les boulets, bombes,

mortiers, et canons sans affûts. Le nombre des pièces de canon étoit peu considérable, toute l'artillerie de siége étant restée en Finlande. Pour la campagne, on compte sur une pièce de 6 par bataillon : chaque bataillon a deux pièces de 3. Il y a quatre hommes à cheval pour conduire une pièce de 6 en bataille, et deux pour une de 3 : en tout, dix-huit hommes pour une pièce de 6, et quatorze pour une de 3. Les hommes ne quittent pas leurs chevaux pour faire le feu : ils s'ouvrent seulement, et la pièce qui a la bouche tournée vers les chevaux, tire entre eux. On met toujours la moitié du poids du boulet de poudre : on sait pourtant que c'est trop; d'après sa force, les trois huitièmes seroient suffisans : elle coûte au roi environ 10 rixdales le quintal. Les fusils de munition, 5 rixdales 16 schellings. Il y en a trois manufactures : Norkiœuping, Nortelje et Sœuderhamn, au nord de Gefle. Nous avons vu dans la cour un canon polonais, de bronze, terminé en carré; il a l'air d'être fendu et lié avec des cordes. Le travail en est singulier : on ne s'en est pas servi. — Il y a à Stockholm douze compagnies d'artillerie, formant neuf cents soixante hommes; ils sont tellement dispersés dans la ville, que les officiers ne sont tenus à en faire la revue générale qu'une fois

par mois. Les artilleurs sont huit par tente. Dans l'infanterie, les soldats sont seulement six; mais leurs tentes sont plus petites. — Il faut la permission du général *Sinclair*, commandant de l'artillerie, pour voir le parc.

Prisons. Elles sont au nombre de trois : celle du faubourg du nord, que nous avons vue, est petite, et très-voisine de la grande maison des orphelins. La couronne donne deux schellings par jour pour chaque prisonnier. Les prisons sont en briques et voûtées. Nous y avons vu des hommes qui avoient les fers aux pieds; mais c'étoit seulement pour cause de sûreté : ils prennent l'air deux fois par jour. Il y a des chambres très-propres : nous sommes entrés dans toutes, et notamment dans une où étoient deux hommes qui devoient être punis de mort, pour meurtre et faux : l'un étoit même déjà condamné; ils avoient l'air fort tranquilles, quoique la chambre où ils étoient fût celle qu'occupent ceux qu'on doit préparer à la mort. Il n'y a que le vaguemestre et deux hommes de garde en tout (1). Ces prisons

(1) C'est bien là que nous avons réfléchi sur la différence du génie des peuples. En France, une prison gardée comme celle-là, seroit bientôt forcée. Il nous faut des corps de garde à l'extérieur;

n'ont pas l'air révoltant qu'elles ont presque par-tout. La grande punition est le pain et l'eau; mais jamais on n'y met pour plus de vingt-huit jours. Il a été reconnu que, dans un climat aussi froid, on risqueroit de faire périr celui qu'on priveroit plus long-temps d'une nourriture substantielle, plus nécessaire dans le Nord que dans les pays chauds, ou seulement tempérés.

CHAPITRE VII.

Hopitaux et Maisons de Force.

HOPITAL *à Kongsholm ou Lazaret.* Il y a place pour cent cinquante malades, dont quarante-six sont *gratis*; les autres payent 2 rixdales par mois, et 6 pour une chambre à part : il n'y avoit que quarante-neuf malades lorsque

---

et dans l'intérieur, de bons verroux et de bonnes grilles. Malgré toutes ces précautions, combien de tentatives ne fait-on pas, et combien n'y en a-t-il pas qui réussissent! Cette occasion n'est pas la seule où nous avons eu lieu de faire la même réflexion.

nous l'avons vu; ils sont toujours couchés seuls. Le fonds de l'hôpital n'est que de 40 mille rix. *Riksens* ; les malades sont changés d'habit et de linge en entrant, on leur rend les leur à la sortie ; ils ont du linge tous les huit jours, plus souvent s'il le faut. Il y a un médecin en chef, en même temps directeur ; un second médecin et trois chirurgiens pour l'ordinaire ; s'il en faut d'avantage, on prend des aides dans les jeunes gens de la ville, qui viennent s'exercer à l'hôpital. Le théâtre anatomique est à Ridderholm, et l'école de chirurgie au Sud ; c'est-à-dire, que ces trois établissemens forment précisément un triangle, ce qui nous paroît assez mal imaginé. Les maladies internes les plus communes, sont les fièvres inflammatoires ; il y a beaucoup de maladies vénériennes et de fistules hémorroïdales : ceux qu'on traite pour les maux vénériens, sont en bas dans des espèces des caves, les hommes et les femmes à peine séparés ; la salivation y est encore en usage très-fréquemment. La viande est bonne, le pain médiocre ; le tout assez propre et rien de plus : L'usage des ventilateurs, autre qu'à bras, y est inconnu : on trouve à la porte un tronc où il est d'usage de mettre quelque monnoie.

Maison des accouchemens. Elle est située près

la place du nord, dans une maison particulière ; c'est un établissement bien peu considérable, mais qui a toujours son utilité, et qui, peut-être, un jour, donnera l'idée d'en former un plus grand ; au reste, beaucoup de Suédois habitant Stockholm, ignorent son existence ; et on a si peu l'habitude de voir des étrangers visiter cette maison, qu'il a fallu parlementer long-temps pour y être introduits ; on croyoit que nous voulions faire une mauvaise plaisanterie. L'établissement consiste en dix-huit lits *gratis*, répartis en trois chambres, et deux pour les femmes qui ne veulent pas être connues, et qu'on ne voit pas. Ces femmes payent, pour ces deux derniers, 4 rixdales par mois, et se nourrissent. Le roi paye trois dalers de cuivre par jour, pour chacune de celle qui vient accoucher, mais seulement pendant neuf jours, après lesquels elle doit sortir, à moins qu'elle ne le puisse pas, auquel cas on la garde jusqu'à ce que ses forces le lui permettent. Il naît dans cette maison de trois à quatre cents enfans tous les ans ; les lits sont en fer avec un petit attenant pour l'enfant, de deux pieds et demi de long sur dix-huit pouces de large, sous le même drap et la même couverture que le grand. Si l'on a besoin de nourrices, on les prend dans un comp-

toir à cet effet. Il n'y a dans cette maison qu'une sage-femme qui a 50 rixdales : des femmes de la campagne viennent s'y exercer; elles payent en entrant 2 rixdales 20 schellings au collége de médecine, restent trois mois *à leurs frais*, et en sortant, payent une rixdale et demie pour le brevet. Le professeur donne deux leçons par semaine, et le prevôt des leçons particulières, que les femmes lui payent selon une convention analogue à leurs facultés. Les femmes en couche ont à manger trois fois par jour. Cet établissement étoit, il y a quelques années, au premier étage; cela valoit mieux; il est aujourd'hui au rez-de-chaussée, ce qui doit donner de l'humidité, et nous nous en sommes même apperçus.

Spinhaus. Maison de correction : lorsque nous l'avons vue, y avoit cent quatre-vingt-dix-sept femmes, dont plus de quarante Finnoises et vingt-deux hommes, presque tous enfans ou estropiés. Le plus grand nombre de ces femmes y est pour vol, plusieurs pour des crimes plus graves, dont le plus commun est l'enfanticide; alors elles y sont pour la vie : dans ce dernier cas, elles n'ont pas la liberté de sortir dans la cour, mais elles sont mieux et plus proprement logées que les autres; elles ont, le jour de Noël, des violons payés

par la couronne, et c'est leur seule récréation dans l'année. Toutes, sans exception, sont obligées de filer deux livres et demie de laine par jour pour le compte de la maison. La couronne donne 2 schellings par jour pour leur nourriture ; celles qui sont pour six ans et plus, ou pour la vie, sont vêtues de bleu tous les trois ans ; les autres usent leurs vêtemens tant qu'ils peuvent aller. On ne peut y faire renfermer personne sans un ordre du grand gouverneur ou de la police ; alors on prend des arrangemens avec la direction selon la manière dont on veut que la personne soit traitée. Les femmes couchent deux, à l'exception des malades qui sont dans un corps de logis à part, hommes, femmes et enfans tous ensemble ; les lits sont d'un côté dans les chambres, et les rouets de l'autre près des fenêtres; ce qui contribue en partie à donner de l'odeur : les lits sont mauvais. Il n'y a que trois hommes pour la garde de cette maison : on traverse, pour y aller, un petit lac communiquant au grand, sur un pont d'où l'on a une fort jolie échappée de vue de la ville. La chapelle de la maison est assez bien : la fonderie de M. *Asplund*, dont nous parlerons, est vis-à-vis.

Dannwiken. Maison des fous, sur le bord de la mer, au sud, dans une position agréable ;

il y avoit, quand nous y avons été, cinquante-deux personnes, plus de femmes que d'hommes. Si l'on y place un fou, on paye pour lui une plotte par semaine. A côté est une maison où il y a place pour cent personnes, hommes et femmes : avec 50 rixdales une fois payées, un homme estropié ou imbécille est reçu pour sa vie ; un vieillard qui ne peut plus travailler est reçu pour 16 rixdales, et quelquefois pour rien. Le matin, ils ont une livre de pain, de la bière, de la soupe et de la viande. Le soir, du pain et du gruau avec du lait. De cette maison on a une jolie vue sur la mer.

Veuves des bourgeois. L'établissement pour les veuves des bourgeois est le plus remarquable de ceux de ce genre qui soient à Stockholm, parce que nous ne pensons pas qu'il ait été imité ailleurs, quoiqu'il soit bien fait pour l'être : on entre par une grille en fer sur la rue, dans une petite cour presque carrée avec un perron : il y a soixante-deux femmes, jamais plus ; lors de vacance par mort ou autrement (par héritage), celles qui remplacent entrent à pâques et en octobre. Les maîtres dans les corps et métiers payent une certaine somme par an, et leurs veuves seules y sont reçues : il faut qu'elles soient agées de 50 ans : elles peuvent apporter ce qu'elles veulent pour

leur commodité ; mais à leur mort tout appartient à la maison. Elles sont obligées de se vêtir et de se fournir de tout ce qui tient à la garniture du lit : elles ne payent rien en entrant, ont à manger trois fois par jour, deux plats à dîner et autant à souper. Elles couchent seules, les chambres sont très-propres, et les veuves nous ont paru toutes très-contentes du régime de la maison et de leur sort ; ce que nous n'avons remarqué nulle part comme dans cet établissement : on fait quatre lessives par an ; on ne sépare les malades que dans les cas de maladies contagieuses. Il y a dix administrateurs à vie ; ce sont des négocians ou de gros marchands.

Maison des orphelins des francs-maçons, près la place du nord. Il y a environ 30 ans qu'elle est fondée ; il y a eu jusqu'à cinq cents enfans, et quelquefois au-delà ; lorsque nous l'avons vue, il y en avoit quatre cents quatre-vingt-dix, dont seulement 55 dans la maison, le reste est à la campagne : ceux-ci coûtent 3 dalers de cuivre par semaine ; ils sont habillés deux fois par an : ils sortent ordinairement à douze ans pour travailler chez des maîtres ouvriers. Avant la guerre, on recevoit presque toujours les enfans *gratis* ; aujourd'hui, vu l'augmentation de prix qu'elle a occasionnée, on donne 25

rixdales une fois payées : on recoit les enfans indistinctement, filles ou garçons, et ils ne doivent pas avoir plus d'un an. On les distingue par des marques, comme dans les autres maisons d'enfans trouvés. Ils sont couchés deux: leurs lits sont en bois. Le seul métier qu'ils apprennent dans cette maison, est à tricoter: les chambres sont propres; on change de linge les enfans, une fois par semaine, et le linge de nuit n'est pas le même que celui de jour: il y avoit de l'odeur dans plusieurs chambres, quoiqu'il y eût des ventilateurs, mais ils étoient en trop petit nombre. Les enfans ont quatre fois à manger par jour, deux plats à dîner: ils boivent de la bière tant qu'ils veulent et n'ont jamais de salaisons. La maison n'a qu'un étage, une petite cour jolie : dans la salle d'étude sont les tableaux des donations. Il y a neuf directeurs à la tête de cette maison : ils sont nommés par la loge auxiliaire de St-Jean, la plus ancienne de ce pays; c'est-à-dire qu'elle choisit un sujet sur trois, que les autres directeurs présentent. La dépense de cette maison s'élève annuellement à 7 ou 8000 rixdales. Il y avoit autrefois un arrangement entre elle et la grande maison des orphelins ci-après. Celle-là envoyoit à l'autre les enfans dont elle étoit embarrassée, comme ayant plus de facilité à les placer.

Grande maison des Orphelins. Cette maison, située rue de la Reine, a une grande cour, autour de laquelle il règne des bâtimens assez considérables, point réguliers. Elle entretient 2200 enfans, dont seulement 40 ou 50, jamais au-delà de 80 dans la maison. On les reçoit à tout âge, sans s'informer d'où ils viennent : il y a toujours une ou deux nourrices pour les cas pressés, autrement on les prend au comptoir, ou on place les enfans chez elles à raison de 6 dalers de cuivre par semaine. Celles qu'on garde dans la maison, ont le même traitement et de plus la nourriture. Les enfans ne restent qu'un an chez les nourrices, après quoi on les met chez les paysans à raison de 8 rixdales par an ; cet arrangement à lieu pour 5000 enfans ; les 1200 autres sont placés dans des maisons de la ville, à raison de 6 rixdales par an : on prend les moyens les plus économiques : un grand nombre est chez ses parens propres, qui, comme pauvres, reçoivent une demi-rixdale par mois. Les enfans sont habillés lorsqu'on les place chez les paysans, et seulement pour cette fois : Ils ne sont entretenus par la maison qne jusqu'à 14 ans. Les paysans cependant peuvent, s'ils le veulent, les garder jusqu'à dix-huit, mais ils ne sont plus payés des 8 rixdales; il sont seule-

ment exempts pour trois ans, c'est-à-dire du moment que les enfans ont 15 ans jusqu'à 18, de l'impôt qu'ils devroient payer pour eux; et ces enfans ne peuvent les quitter jusqu'à 18 ans. Les paysans sont inspectés pour savoir s'ils ont soin des enfans : ceux ci ont une marque sur eux que les parens sont obligés de rapporter en cas de mort. Si la marque se trouve perdue lorsqu'on visite l'enfant, il est rayé du tableau, et les parens ne reçoivent plus les 6 rixdales. Sur un côté de la marque est un n°. avec des lettres; sur l'autre une couronne : c'est un petit plomb, comme ceux des ballots, qu'on ne peut défaire sans le couper. Les fonds de cette maison sont 1°. 3000 tonneaux de bled fournis par la couronne, qui valent, une année dans l'autre, 9000 rixdales. 2°. Par des legs particuliers et des économies, on est parvenu à avoir un capital de 50 à 60 mille rixdales. 3°. Le collége de justice, où sont déposés les biens des mineurs et des absens ne paye que quatre et demi pour cent; et comme il retire beaucoup plus, il est obligé de donner à la maison des orphelins à proportion de ce qu'il gagne, ce qui va au moins à 3000 rixdales par an; tout cela, joint au produit des quêtes, peut former un revenu annuel de 20000 rixdales ou environ. Le roi

a donné la surintendance de cet établissement au grand gouverneur deStockholm, qui nomme trois conseillers de ville, lesquels sont directeurs, mais sans honoraires.

Hopital de Sabbatsberg, à Kongsholm, près des eaux minérales, pour des femmes pauvres et infirmes : il est assez négligé.

On voit que presque tous ces établissemens laissent quelque chose à désirer ; mais on sait que le bien s'opère lentement : cette partie a beaucoup gagné depuis quelques années, et tout porte à croire qu'on ne perdra pas de vue un objet aussi important : le peu de richesses du pays s'oppose à ce que les progrès en bien soient aussi rapides que l'humanité le demande ; et si le gouvernement fait tout ce qu'il peut faire, personne ne sera en droit de le blâmer.

CHAPITRE VIII.

Fabriques et Manufactures. Marchands. Ouvriers.

LES manufactures suédoises sont encore bien loin de la perfection; les ouvriers sont négli-

gens, paresseux, n'ont aucune émulation; ils commencent quelquefois leur semaine le mercredi, et jamais avant le mardi, ou s'ils se rendent aux ateliers, c'est pour y cuver le vin de la veille. Cela n'empêche pas qu'ils ne se fassent payer très-cher; plus ils gagnent, plus ils boivent, et le manque seul d'argent les ramène à l'ouvrage.

Verrerie. Elle est située à Kongsholm et appartient à des actionnaires, sous la direction de M. *Lindblom*: on y fait des verres de toute espèce, des bocaux, des alambics, peu de bouteilles. La potasse vient de Scanie; le caillou, de Pomeranie, (il coute 16 schellings le tonneau); le sel minéral, de Tripoli; la soude, d'Espagne. Les verres se vendent au poids: le plus blanc coute 16 schellings la livre. On n'y brûle que du bois de pin et de sapin, qui coûte d'une à deux rixdales, selon que l'hiver est plus ou moins froid: on en consomme 600 cordes; c'est une mesure qui a 6 pieds en tout sens, à l'exception de la longueur du bois qui n'en a que trois. Il n'y a, dans cette fabrique qu'un fourneau toujours en activité; il dure 2 ans, 3 au plus: il est intérieurement de pierre de taille de l'île d'Œuland, ce qui épargne le bois: en dehors, il est revêtu de briques, et coûte environ 200 rix-

dales. Il faut 3 ou 4 jours pour l'échauffer; neuf heures, en 3 cuissons, pour calciner les cailloux, que l'on plonge dans l'eau froide dès qu'ils sont retirés du feu. Le verre blanc est cinq à six jours à fondre dans le fourneau; l'autre est moins de temps, selon qu'il est plus colorié. Il faut trois heures pour cuire la soude. L'argile, de laquelle on fait les creusets, vient de Cologne : la moitié est brûlée et l'autre non; ces creusets durent 4, 5 et jusqu'à 6 mois. Cette argile se paye de 5 à 6 schellings le morceau de 15 livres environ. Il y a 6 creusets par fourneau, un à chaque ouverture : ils ont 25 pouces de diamètre, 16 de profondeur, et 2 et demi d'épaisseur : ils doivent sécher un an à l'air, et ensuite quelques jours dans un four pour pouvoir servir. Les pierres de taille avec lesquelles on polit le verre, viennent de l'île de Gothland, et quelquefois de Dalécarlie. Il y a trente et quelques ouvriers, dont trente pour les verres : ils sont payés à 8 schellings par jour. La vente annuelle de la fabrique est de 5 à 6 mille rixdales.

Fonderie de M. Asplund. Cette fonderie est située vis-à-vis *Spinhaus*, de l'autre côté du lac; elle est très-belle et très-complète. M. Asplund se charge d'exécuter tout ce qu'on peut désirer, sans exception. Il ne se sert que de

fer

fer déjà fondu une fois, Les fourneaux, (il y en a trois) sont en brique faite dans la maison même : autrefois on tiroit les briques d'Angleterre; elles coûtoient près d'un daler la pièce, et il en falloit par an 15 mille. Actuellement M. Asplund est parvenu, en pilant les briques qui avoient composé les anciens fourneaux, qu'on avoit jetées comme inutiles, et en les mêlant avec une terre qu'il tire d'Allemagne, à en faire de très-bonnes, et qui durent plus que les autres; par ce moyen, il n'est plus obligé d'en faire venir que 1000 tous les trois ans. Ses fourneaux durent environ 4 mois, en y fondant deux et trois fois par jour Il y a dans chaque fonte au moins trois schippunds de fer et jusqu'à huit. Le fer est en fusion au bout d'une heure. Il employe annuellement 1500 schippunds. On n'y brûle que du charbon de terre venant d'Angleterre, qui coûte 9 rixdales 18 schellings le last : il en faut 200 par an. Pour les objets peu considérables, on porte la matière en fusion dans des cuillers jusqu'aux moules : pour les très-grandes pièces, on laisse couler le fer par un trou fait au fourneau. Quand les marmites ou les autres objets qu'on a fondus sont finis, on les égalise, et tout est dit. S'il y a quelque trou ou défectuosité majeure, on les casse. Une

colonne de fer creuse, de trente-quatre pieds de haut, sans la base et le chapiteau, épaisse d'un pouce et demi, coûteroit 10 rixdales le schippund, et en pèseroit 115. Le chapiteau corinthien, 200 rixdales; (En tout, 1350 rixdales.) M. Asplund a commencé une fabrique d'acier qui occupe déjà plus de 20 ouvriers : nous y avons vu de très-jolis boutons, beaucoup mieux polis qu'à la fabrique *d'Elvius*; mais il ne veut vendre que lorsqu'il aura un fonds considérable d'ouvrages faits. Cette manufacture occupe en tout 60 ouvriers (non compris ceux pour l'acier), dont 40 environ aux fourneaux; ils gagnent selon leur travail, de 16 à 20 et jusqu'à 30 schellings par jour, au moins 4 dalers de cuivre.

M. *Ekermann*, tisserand à Kongsholm, a trouvé, dit-il, le secret de tordre et filer en même-tems le fil et la soie, ce qui les rend plus forts et le travail bien plus facile : il nous a bien montré les ouvrages, mais non la machine dont il se sert; et pour que personne ne puisse en saisir le mécanisme et lui dérober son secret, il n'a pas d'ouvrier : d'après cela, on croira ce qu'on voudra de cette découverte.

Manufacture d'acier. Elle est dans le faubourg du nord, et appartient à M. *Elvius*. C'est un établissement nouveau, et où l'on fait peu

d'ouvrages d'une certaine importance. L'emplacement même est assez mauvais : il devoit être changé. Le maître se plaignoit beaucoup de ses ouvriers, qui, ayant gagné quelqu'argent, ne revenoient pas tant qu'ils avoient de quoi boire. Obligé de prendre des femmes, comme plus assidues à l'ouvrage, il en avoit déjà une quarantaine, travaillant à la campagne, et seulement vingt-quatre à trente ouvriers chez lui. Du moment qu'ils savent quelque chose, ils veulent s'en aller, espérant toujours gagner davantage ailleurs : ils sont payés à la tâche. nous n'avons vu à cette fabrique ni beaux ouvrages, ni magasins : elle a encore beaucoup à faire pour devenir quelque chose. M. Elvius a cependant un grand fond d'espérance.

Fabrique dite *de porcelaine*. C'est tout simplement une fabrique de faïence assez médiocre, située à Kongsholm. Le magasin est infiniment peu de chose : un service complet pour douze personnes, en faïence, façon d'Angleterre, coûte 30 à 40 rixdales. L'emplacement est fort grand : une partie de la terre vient d'Upsal, et même plusieurs pièces y reçoivent la première cuisson : il vient aussi de la terre de France et d'Angleterre : en tout vingt à vingt-quatre ouvriers, dont sept peintres et quatre tourneurs.

Fabrique de draps. Nous avons vu celle de

M. *Hebbé* à côté de *Dannviken*. Ce n'est pas la plus considérable, M. *Barnins* ayant dans la sienne au-delà de quarante métiers. M. Hebbé n'en a que treize, faisant chacun seize pièces environ de quatre-vingt à quatre-vingt-dix aunes. Le drap le plus cher qu'il fabrique est le bleu; il coûte 3 rixdales. Le drap fin, dans les autres couleurs, de 2 rixdales 15 schellings à 8 plottes. Le drap ordinaire, de 4 plottes et demi à 7. Le drap rayé en laine, de 7 plottes et demi à 8. Le drap de soldat, 40 à 42 schellings, à trois mois de crédit. Il y a dans chaque fabrique un certain nombre de métiers réservés pour la couronne, où on fait les draps pour les troupes: on teint dans la fabrique même. Les ouvriers gagnent, les tisseurs et tondeurs, au plus 5 à 6 plottes par semaine, en travaillant bien: les fileuses ont beaucoup gagné quand elles ont gagné une plotte. Trois cents personnes sont employées ici, en comprenant tout le monde. Les draps fins ont quelquefois onze quarts, mais la largeur ordinaire pour tous est neuf quarts. La laine vient de Pologne et d'Hollande: elle coûte 5 rixdales le lispund: elle perd 15 pour cent au lavage. Celle d'Espagne, d'après le cours actuel (1791), revient à environ 22 à 24 dalers de cuivre; elle perd 16 à 20 pour cent, parce qu'on la lave avec plus de soin.

La laine du pays 24, 28 à 32 schellings.

Manufacture de couleurs. Les Anglais faisoient depuis long-tems, à Gothenbourg, un commerce très-considérable de mousses, que cette partie de la Suède produit en abondance : on ne savoit quel usage ils pouvoient en faire. On découvrit enfin qu'ils en tiroient des couleurs pour la teinture : le comte de Ruuth, alors ministre des finances, résolut de frustrer les Anglais de ce commerce, et d'en enrichir son pays : en conséquence, il engagea le roi à faire des essais : c'est ce qui a donné lieu à l'établissement dont il est question, et qui est absolument au compte du roi. La plus grande partie de la mousse, appelée *lichen tartareus*, vient de Marstrand et des environs : lorsqu'elle est sèche, on la met sous une grande roue de pierre à crans ; après y avoir été broyée en assez petites parties, on la jette dans de grandes cuves de bois, avec de la chaux, de l'urine et d'autres ingrédiens qui constituent le secret de cette fabrique. Elle reste 6 mois ainsi, pendant lequel temps on la remue tous les jours ; insensiblement cette matière s'épaissit, les parties humides s'évaporent : elle devient d'abord comme de la boue, ensuite comme du marc de raisin : quand elle a pris cette consistance, on la coupe en petites parties, et on la fait

sécher dans une grande salle à couvert. Etant séchée et durcie, on la broie dans des moulins, et réduite en poudre très-fine, on en remplit des barils. On ne veut en commencer la vente que lorsqu'il y en aura cent cinquante mille livres de prêtes. On compte la vendre 5 rixdales 26 schellings le lispund (20 livres). On a fait plusieurs essais sur des étoffes en laine, qui ont parfaitement réussi : les plus belles couleurs qu'on ait pu obtenir jusqu'à présent sont le violet, le gris de lin et le prune de Monsieur. Cette manufacture n'occupe que cinq ou six ouvriers : le magasin est très-considérable. Il y a une grande quantité de cuves, et un magasin immense d'urines. On remue la mousse dans les cuves avec de grands morceaux de bois, terminés en forme de rames. Il falloit, quand nous avons vu cette manufacture, une permission du comte de Ruuth, personne ne pouvant y entrer ; mais ce ne devoit pas être long-temps un secret.

Fabrique de bas de soie, et prix des soies. M. *Mazere*, Français, a une fabrique de bas de soie, et seulement vingt-quatre métiers : il pourroit en avoir d'avantage si les ouvriers ne lui manquoient pas : ceux qu'il occupe devroient faire une paire de bas par jour, mais ne la font jamais ; ils gagnent une plotte par paire de bas les moins

fins, et jusqu'à 36 schellings pour les plus fins. M. Mazere fabrique six douzaines de paires par semaine : il a deux métiers nouvellement inventés en France, beaucoup moins compliqués que les autres, et qui font deux paires par jour. Une livre de soie suffit, au plus, pour cinq paires : elle perd de 28 à 30 pour 100, soit par la filature, soit par la teinture. Il tire sa soie de divers endroits. Toutes les autres fabriques la tirent de *Burse*, presque toujours par Marseille où elle arrive du Levant. Les frais sont de 5 pour 100 d'assurance, 3 pour 100 de fret et commission ; en tout, 8 pour 100 environ. Ce sont les seules soies qu'on puisse tirer de France. Elles coûtent à Marseille de 13 à 15 liv. ; cette année (1791), 17 liv. Les soies qui s'emploient dans les fabriques d'étoffes, mouchoirs et rubans, sont en partie des organcins, et quelques trames, qui se tirent, pour la plupart, de Bazano et un peu de Livourne. Les fabriques de gazes emploient, pour leurs gazes noires, des susdits organcins et trames, mais tout en soie de Canton ; pour leurs gazes de couleur, ils la tirent de Gothenbourg où elle est apportée par les vaisseaux de la Compagnie des Indes. Année commune, les trames de Bazano et de Livourne reviennent à Hambourg à environ 3 et demie à 4 et dem. rixd. de banq. Les organcins de 4 à 5 rixd.

de banque; et les soies grèzes de 3 à 4, selon leurs qualités. Les soies de Canton reviennent, à Stockholm, pour l'ordinaire, de 3 et demie à 4 et demie rixdales *species*, selon les années et la quantité que les vaisseaux de la compagnie en apportent. Elles coûtoient, en 1791, 4 rixdales et demie. Les soies qui viennent de Hambourg sont expédiées par la voie de Vismar, et coûtent 5 pour 100 de frais, pour l'assurance, le fret et la commission. Le cours du change de Stockholm sur Hambourg, avant la création de billets de *Riksens*, rouloit de 44 à 47 schellings pour une rixdale de banq. d'Hambourg. Aujourd'hui, en payant en *riksgeld*, il est à 54 schellings, et 10 pour 100 d'agio. Les bas de soie paient 21 dalers d'entrée. Les étoffes de soie, d'une seule couleur, payent 12 et demi pour 100 de droits: les autres sont prohibées. Si le roi ou les ministres réclament, et parviennent à introduire ces marchandises, elles payent 75 pour 100.

Manufacture de M. Appelquist. M. Appelquist est un habile mécanicien, qui a un fort bel établissement à Kongsholm : il travaille en fer, acier, cuivre et bois, et il entreprend tous les ouvrages que l'on peut lui demander. Son magasin est fort beau; et tout ce qu'il renferme nous a paru très-bien traité. On croiroit être dans un magasin anglais du premier ordre : cet

artiste a fait deux voyages en Angleterre, et y a séjourné plus de huit ans. De son magasin nous sommes passés dans sa menuiserie et dans une salle où étoient dix établis, un tour et un fourneau. C'est où on travaille tous les ouvrages délicats en fer, cuivre et acier. Au rez-de-chaussée est une forge avec huit établis, et une machine pour les canons : une autre forge avec un grand fourneau, auquel appartiennent trois soufflets et quatre enclumes. La fonderie de canons est attenante à la forge. On y voit deux fourneaux à rèverbères ; à côté une chambre avec un fourneau, un tour, une grosse enclume, et deux établis. On y fond des canons d'une nouvelle espèce : ils sont de deux pièces ; c'est-à-dire, qu'on retire la chambre ou la culasse du canon, pour le charger, puis on la remet : elle est retenue par une barre très-forte, qui passe par une échancrure pratiquée dans toute l'épaisseur de la pièce. Une main de fer sert à remuer facilement cette partie du canon : un seul homme peut le faire, et cette méthode n'est admissible que pour de petites pièces. Il n'y a rien eu encore d'exporté de cette fabrique dans aucun genre ; tous les objets y sont extrêmement chers ; elle n'occupe que quarante ouvriers, qui gagnent une plotte par jour.

Il y a onze raffineries de sucre, dont une à quatre chaudières, et les autres deux et trois.

Nous avons dit que la main-d'œuvre étoit extrêmement chère à Stockholm : les marchands conséquemment sont forcés de vendre fort cher. En général la marchandise est bonne (moins cependant qu'en France) ; mais il faut souvent l'attendre. Les ouvriers exigent quelquefois une partie du prix d'avance, et fournissent la marchandise quant il leur plaît : cela paroîtra dur, mais il faut en passer par-là. Au reste, ils ne nient jamais l'argent qu'ils ont reçu, et les marchands ne substituent pas une pièce d'étoffe à celle qu'on a marchandée, pendant que l'acheteur a le dos tourné, comme cela arrive fréquemment dans un pays voisin de la Suède.

Dans presque toutes les professions, les ouvriers ont une caisse où ils mettent chaque mois une certaine somme. Lorsqu'ils sont malades et hors d'état de travailler, cette caisse leur fournit 24 schellings par semaine, et à leur mort 20 rixdales pour leur enterrement (1).

---

(1) N'est-il pas plaisant qu'un ouvrier dépense 20 rixdales pour se faire enterrer, et cette somme ne seroit-elle pas mieux placée entre les mains de sa famille? Mais le luxe des enterremens est la passion du peuple suédois : ne faut-il pas que chacun ait sa folie? Rien de plus curieux que les magasins de bières ; il y en a de dorées, de sculp-

Il y avoit à Stockholm, en 1790, cinq cents soixante-quatre fabriques d'ouvrages en soie, coton, laine, fil, fer et acier; elles ont occupé onze-mille deux cents cinquante, tant maîtres que compagnons, et fabriqué pour 1200 mille rixdales de marchandises.

CHAPITRE IX.

Ordres de Suède. Cérémonie du 13 février 1791.

Il y a quatre ordres en Suède, dont un civil et militaire, un purement militaire, et deux civils.

Fête de l'ordre des Séraphins. Le 28 avril (1791), les ministres et les étrangers se sont rendus, vers onze heures du matin, dans l'appartement du maréchal de la cour, où l'on a déjeûné. Vers midi, le maître des cérémonies étant venu avertir que l'on pouvoit aller au lever du roi, nous avons traversé la cour du château, avec le corps diplomatique, sans

---

tées, de peintes : il semble, en vérité, qu'on soit dans un magasin de meubles pour décorer un appartement.

aucune étiquette. Il y avoit deux rangées de soldats, et un tapis jusqu'à l'escalier qui conduit chez sa majesté. En entrant dans l'appartement, nous avons été frappés du coup-d'œil des différents habits de cérémonie que l'on portoit ce jour-là ; chaque ordre a le sien : les autres Suédois étoient en habit de gala, ou en uniforme; ces derniers en fort petit nombre. L'habit des séraphins est blanc avec des bandes noires, les souliers blancs et noirs, le chapeau rond, couvert d'un panache blanc. (Le roi seul étoit vêtu d'une étoffe d'argent.) L'habit de l'ordre de *l'épée* est bleu céleste, et diffère peu de l'habit de gala, qui a des bandes blanches en soie. L'habit de l'étoile polaire est cramoisi, à bandes blanches. Celui de vasa, vert foncé, avec des bandes blanches. Tous ces habits sont coupés comme l'habit national, et leur diversité fait un effet singulier et fort agréable : la couleur bleue est seulement un peu tendre pour les commandeurs et grands-croix de l'épée, qui ne doivent pas être de jeunes gens. L'habit, la veste, la culotte et le manteau, sont de la même couleur pour chacun des ordres : tous les chevaliers portent des bas blancs et des rosettes blanches aux souliers. Le seul prince royal avoit un habit de drap d'or : il étoit ainsi ne portant pas

encore l'épée. Le lever fini, nous avons été nous établir dans une tribune de la chapelle, destinée aux ministres et aux étrangers présentés. Le roi est arrivé, précédé de toute la pompe royale, et annoncé par la musique; il s'est placé sous un dais à la droite de l'autel, sur un fauteuil d'argent, faisant face à l'église. (Cette cérémonie devoit avoir lieu dans l'église de Ridderholm, mais le roi préfère la chapelle du château, comme plus voisine et plus commode.) A la gauche, sous un dais, étoient trois fauteuils, avec les écussons de l'impératrice, du roi de Prusse et du roi de Danemarck : à côté, sur le retour, des fauteuils moins grands, pour les princes souverains qui ne sont pas rois. A droite et à gauche, étoient les deux princes frères du roi, ayant derrière eux leurs officiers, et un officier aux gardes; les autres chevaliers étoient placés ensuite de droite et de gauche, selon leur rang d'ancienneté, chacun sur un coussin de velours cramoisi, et ayant au-dessus de lui l'écusson de ses armes. Au milieu du chœur les quatre chevaliers récipiendaires attendoient le moment de la cérémonie, assis sur des banquettes, chacun entre deux chevaliers pour lui servir de parrains. Sur la ligne qui fait face à l'autel, étoient les chevaliers des autres

ordres, avec leurs hérauts d'armes, dont le costume est absolument le même que celui des hérauts en France, a l'exception des couronnes au lieu des fleurs de lys. Ce qui concerne le culte étant terminé (cérémonie qui fut très-longue, grâce au sermon de l'évêque de Westeros, grand aumonier de l'ordre), les trois grands officiers se sont approchés de l'autel, pour y prendre les cordons déposés sur des coussins, ainsi que le livre où est la formule du serment, et ce qui a rapport au cérémonial. Un des chevaliers s'est levé pour prendre l'épée du royaume, et s'est placé à côté du roi, la tenant nue à la main. Il est d'usage que le chancelier de l'ordre fasse un discours, dans lequel il parle des motifs qui ont déterminé le roi à accorder l'ordre des séraphins à tel et tel chevalier : comme S. M. faisoit les fonctions de chancelier, elle à mis son chapeau, et a prononcé un discours d'une demi-heure environ; les quatre chevaliers reçus étoient : le général *Platen*, le baron *Armfelt*, le comte *Munck* et le comte *Oxenstiern* : ces deux-ci occupent des charges civiles : les deux premiers, officiers-généraux, se sont distingués dans la dernière guerre, ce que S. M. n'a pas manqué de rappeller dans son discours, avec sa grâce ordinaire.

Les quatre nouveaux chevaliers se sont mis à genoux, et ont prêté le serment, après quoi l'un après l'autre a été reçu. Le roi passe au cou la chaîne de l'ordre, puis frappe trois coups de plat d'épée sur l'épaule du récipiendaire, et l'embrasse trois fois, après quoi il ôte son gant, et lui donne sa main à baiser. Le chevalier reçu va ensuite embrasser chaque chevalier, et il baise la main des princes du sang, après leur avoir donné l'accolade : il est toujours accompagné par ses parrains. Le roi s'est retiré avec le même cortège qu'il étoit entré, et a dîné en public avec les chevaliers de l'ordre, qui gardent leurs chapeaux pendant tout le repas. L'écuyer tranchant sert seul toute la table. Le soir, il y a cour; les chevaliers séraphins y portent un habit cramoisi, avec des paremens d'étoffe d'or, et deux bandes pareilles aux deux coins du manteau ; il y a jeu et grand couvert : nous n'avons vu les deux princes du sang à la table du roi (en public), que dans cette occasion. Les chevaliers portent, avec cette ordre, la croix de l'épée, s'ils sont militaires, ou la grande croix de l'étoile polaire, s'ils sont dans l'état civil. Leur nombre est de 24, le roi, les princes suédois ou étrangers non compris. Les marques sont un large cordon bleu clair, moiré,

de droite à gauche, et une plaque en argent sur le côté gauche, où sont ces lettres, IHS, surmontées d'une croix, et entourées de trois couronnes de Suède. La chaîne est alternativement formée de croix et de têtes de chérubins. Les chevaliers admis portent la plaque sans le cordon, jusqu'à leur réception.

Ordre de l'épée. Cet ordre, purement militaire, est divisé en trois classes, précisément comme l'ordre de St.-Louis l'étoit en France : le cordon est jaune, à bords bleus, et se porte de droite à gauche ; la plaque en or à gauche. La croix représente d'un côté les armes de Suède, et au milieu une épée droite. De l'autre une épée passée dans une couronne de laurier, avec ces mots : *Pro patriâ.* Le roi régnant a institué une quatrième classe qui ne peut s'obtenir qu'en temps de guerre : il faut, pour cela, avoir remporté sur terre ou sur mer un avantage en commandant en chef. Le roi lui même ne peut l'obtenir que d'après la décision de l'armée, et Gustave III n'a voulu se décorer de cet ordre honorable, qu'à la troisième campagne, quoi qu'il l'eût mérité bien avant ; il étoit à son rang de réception dans la liste. Cet ordre se porte (pour ceux qui n'ont que la petite croix, et à sa place) au cou en sautoir. Ceux qui ont le grand cordon, portent

don portent une petite épée d'argent sur le côté gauche, ceux qui ont la plaque, portent au-dessous deux épées d'argent en sautoir. Il en est de même pour les chevaliers des Séraphins, qui portent de plus le cordon en sautoir au cou : le nombre des chevaliers de cet ordre n'est fixé dans aucune classe.

Ordre de l'étoile polaire. C'est un ordre civil destiné aux ministres, ambassadeurs et autres personnes employées par le gouvernement : il est divisé en deux classes:les commandeurs et les chevaliers ; les premiers portent une grande croix blanche, pectorale, attachée à un cordon noir, et une étoile brodée en argent sur le côté gauche. Les chevaliers ont seulement la petite croix attachée à la boutonnière avec un ruban noir : le nombre n'est pas fixé.

Ordre de vasa. Etabli par Gustave III en 1772. Il est destiné aux artistes habiles, aux négocians distingués, aux personnes employées aux mines, aux manufactures, etc. Les chevaliers portent une gerbe d'or (armes de Gustave vasa), suspendue au cou avec un cordon vert, pour marquer que cette récompense est spécialement destinée à encourager les progrès de l'agriculture. Les grands-croix, qui sont au nombre de quatre, et les commandeurs, de huit, portent un large cordon

vert de droite à gauche, et la plaque à gauche, ou le cordon seul. Le marquis de Mirabeau a eu une des grands-croix lors de l'institution de l'ordre, et n'a été remplacé qu'à la fin de 1791. Les deux premières classes s'obtiennent d'emblée, sans passer par la troisième, laquelle ne les obtient pas ordinairement.

Cérémonie du 13 février 1791. En mémoire des deux victoires de Frédérichshamn et de Svenksund, les 15 mai et 9 juillet 1790, le roi a fait frapper une médaille qui rappelle le nombre des bâtimens ennemis pris à ces deux batailles, pour en décorer les officiers qui y ont assisté. Les officiers supérieurs (de l'état-major) la portent au cou, ainsi que les aides-de-camp du roi : les autres officiers, plus petite, à leur boutonnière; l'une et l'autre attachées à une chaîne d'or. Pour donner plus d'éclat à cette cérémonie, le roi, en uniforme de la flottille (veste et culotte bleues), est arrivé dans la chapelle, avec toute la suite qui l'accompagne dans les jours les plus solemnels. Il s'est assis sur un fauteuil d'argent, posé sur des gradins assez élevés : il avoit auprès de lui l'étendart, ou plutôt le pavillon royal qui avoit été à bord de sa chaloupe pendant l'action (1). Après la messe, et un sermon pro-

(1) Un semblable pavillon, dans une action de

noncé par l'évêque de Vexioeu, grand aumônier ; S. M. s'est avancée vers l'autel, et se tournant du côté des officiers, assis sur des banquettes à droite et à gauche, elle leur a adressé un discours d'un petit quart-d'heure (Nous avons avons fait notre possible pour nous le procurer ; mais inutilement, le roi nous ayant dit qu'il l'avoit fait d'abondance, et que ne se le rappelant pas exactement, il ne seroit pas publié. Il fut prononcé avec beaucoup de grâce, et le ton le plus séduisant, ce qui, joint à la sensation qu'il produisit, nous avoit fait desirer vivement d'en avoir une copie.). Deux personnes ayant apporté les médailles auprès du roi, S. M. en prit une et s'en décora elle-même ; on lut ensuite les noms des officiers à qui elles étoient destinées, absens ou présens : ceux qui se trouvèrent présens vinrent chacun à leur tour, mirent un genou en terre, baisèrent la main du roi, qui leur passa au cou la chaîne où pendoit la mé-

cette guerre, a été sauvé par des matelots suédois, qui aimèrent mieux le jeter à la mer, que de le laisser prendre par les Russes. Ceux-ci n'en ont pas agi de même pour celui de leur amiral, ou plutôt pour le pavillon impérial confié au prince de Nassau, dans l'espoir d'un succès sur lequel on avoit compté un peu légèrement.

daille, seulement aux officiers de l'état-major; aux autres, le roi la leur donna en main. Elle est d'or, faite en forme de bouclier, et le revers désigne le nombre des bâtimens pris à Frédérichshamn ou à Svenksund, ou à l'une et à l'autre, selon qu'on a assisté à l'une des deux batailles ou aux deux : sur l'autre côté, on voit une femme aîlée, debout sur la proue d'une galère, ayant les deux mains élevées en l'air, et tenant des couronnes. Malgré la longueur de cette cérémonie, qui dura plus de trois heures, le roi conserva le même maintien et la même affabilité, sans donner jamais le moindre signe d'ennui ni d'envie d'abréger; il salua chacun des officiers récipiendaires avec une politesse noble et aisée : on voyoit, à la manière plus ou moins affectueuse dont il leur serroit la main, ceux qu'il honoroit plus particulièrement de son estime et de sa confiance. Plusieurs officiers ont reçu la médaille, qui avoient réellement l'air d'enfans; ce qui ajoutoit encore à l'intérêt de cette cérémonie, et à l'impression qu'elle a dû faire sur les spectateurs, si nous en jugeons par nous-mêmes. Combien une telle cérémonie est au-dessus de ces réceptions en usage dans tous les pays, où le souverain distribue froidement des cordons ou des croix, qui ne sont le plus souvent qu'une preuve qu'on a vieilli,

et qui, si elles sont méritées par des actions éclatantes, ignore quelquefois où ces actions se sont passées! Ici c'est un monarque récompensant de braves gens, qui ont servi leur patrie sous ses yeux, qui peut apprécier leurs mérites, et qui commence par se décorer lui-même d'une médaille qu'il a méritée comme eux. Le roi ne la quitte jamais; il affecte même de la faire paroître, et il la porte toujours attachée à une large chaîne d'or, fort bien travaillée, faite à Stockholm. Les officiers qui en sont décorés ne peuvent la quitter.

Il est temps de dire quelque chose de cette multitude d'ordres qui existe dans les Etats du Nord: on la blâme, et nous l'approuvons. Il est trop heureux, pour un pays pauvre, que quelques cordons, quelques plaques distribués à propos, contentent ceux qui ont bien mérité de la patrie, et dont on seroit fort embarrassé de reconnoître autrement les services. Nous ajouterons que les ordres, les emplois honorifiques donnent plus d'émulation que des récompenses pécuniaires; et le peuple chez qui l'argent seul est le mobile de toutes les belles actions, doit en avoir peu à récompenser. Il seroit encore plus beau, sans doute, que l'homme qui a des droits réels à la reconnoissance de ses concitoyens, se trouvât payé avec une couronne de

chêne, et l'inscription publique : *Il a bien mérité de la patrie* : mais l'homme d'aujourd'hui est trop éloigné de cette simplicité noble ; il est gouverné par des préjugés trop puissans pour ne pas regarder ce prix de ses travaux comme imaginaire. Jusqu'à ce que l'univers soit éclairé par ce grand peuple, qui s'est déclaré son flambeau et son modèle ; jusqu'à ce que la bienfaisante philosophie ait répandu sa lumière dans toutes les classes de la société, Peuples du nord et du midi, chez qui des cordons et des croix payent les services, gardez-les ; bénissez-les ; rappelez-vous que l'homme sauvage connoît les ordres ; que le capitaine Dixon a trouvé l'ordre de l'*os*, établi dans les îles Pelew. Insensés que nous sommes ! nous voulons ramener l'homme policé au-delà même de l'homme de la nature. Ah ! ne soyons pas plus savans qu'elle : ne songeons pas à passer le but ; contentons-nous de l'atteindre. Hélas ! combien nous en sommes encore éloignés !

CHAPITRE X.

Châteaux du Roi. Drottningholm. Environs de Stockholm.

SA Majesté a quelques châteaux aux environs de Stockholm, et deux autres, *Gripsholm* et *Stromsholm*, à quelques milles: nous en parlerons. *Drottningholm* est le plus beau, et celui que la cour habite le plus. Nous allons détailler ce qu'il renferme: il mérite à tous égards d'être visité par les curieux.

Drottningholm (ou île de la Reine) est à un mille de Stockholm, dans une île du lac Mœler: c'est la plus belle des maisons royales; et, à tous égards, on fera bien de la visiter en détail. Le château est sur le bord du lac qui y est superbe, dans une situation charmante en été, et les jardins, qui sont considérables, s'étendent par derrière. Il s'annonce très-bien: il a sur chacune des deux façades, qui sont régulières, trente-une croisées; on ne compte pas deux pavillons ronds aux extrémités. Il y a auprès beaucoup d'autres bâtimens où l'on peut loger jusqu'à cent soixante-dix maîtres. Les princes et

princesses ont des pavillons séparés, très-voisins du château. La façade, du côté du lac, a un grand perron avec balustrade sur laquelle sont distribués des pots à fleur en fer. Il y a cinq arcades ouvertes, dont celle du milieu sert d'entrée : sur une espèce de plate-forme, entre le château et l'escalier sont deux petites statues de bronze : entre l'escalier et le lac un Neptune de même. Sur l'escalier, deux lions de marbre, tenant des écussons : plusieurs statues de marbre dans l'escalier. De l'autre du côté du château une terrasse tient toute la façade; elle est ornée d'une balustrade avec deux statues en bronze. Grand parterre en gazon planté d'ifs; plusieurs petits bassins mal entretenus. Grand bassin au milieu, avec un Hercule assommant l'hydre : autour plusieurs figures groupées, le tout en bronze. A côté du bassin deux petites statues de bronze : en descendant par le milieu de la terrasse on voit quatre grands vases, et quatre statues du même métal, dont deux forte nature. A chaque bout de la terrasse une porte en fer : sur l'une deux lions, et à côté deux figures tenant des chiffres, petite nature : sur l'autre deux chevaux, petite nature, le tout en bronze. Les statues, ainsi que tout ce qui est en bronze, ont été prises à Prague : on voit encore, sur un des vases, le chiffre de l'empereur Ferdinand.

Ces morceaux sont dans le goût de l'école de Florence, où beaucoup d'Allemands ont étudié dans ce temps-là.

Intérieur. En entrant dans le château, du côté du jardin, on trouve à gauche deux anti-chambres : dans la seconde est un tableau représentant un Lapon dans son traîneau, tiré par un renne. Cabinet où sont quelques tableaux, des porcelaines et des figures de la Chine : on y voit le premier vase de porphyre fabriqué en Suède : à droite est la chambre à coucher du roi ; elle est richement décorée en bois doré et fort bien meublée. Deux vases de porcelaine de quatre pieds de haut. Entre plusieurs autres morceaux, il y a deux tableaux de *Ehrenstrale*, regardé comme peintre Suédois, quoiqu'il ne fût pas né en Suède. Il vivoit sous Charles XI, et fut ennobli sous le nom de *Klœcher*. Pièce avec tableaux, servant de passage pour arriver à la bibliothèque. La pièce suivante communique à la bibliothèque de plein pied : on y voit deux beaux bustes antiques, de jolis bronzes modernes. *Œdipe* de Gagnerot, *Ariane* de Vertmuller : tableaux de Vatteau et de Chardin. *Bibliothèque* fort jolie, décorée avec goût : indépendamment des livres choisis qu'elle renferme, il y a une collection de vases étrusques assez nombreuse, dont plusieurs sont précieux. Vase extraordi-

naire de quatre pieds de haut, trouvé dans le pays. Gustave-Vasa, sous verre, en cire, fort petit, très-bien exécuté. Deux petites statues en marbre, agenouillées, antiques. Les manuscrits sont en grand nombre, et il y en a beaucoup de très-précieux : le bibliothécaire, M. *Leopold*, n'ayant pas jugé à propos de se donner la peine de nous les faire voir en détail (1), nous ne citerons que trente-six *cahiers sur l'histoire de Suède*, commençant à Gustave-Vasa. *Pensées diverses*, manuscrit de la reine Christine : *manuscrit* de Charles XII, enfant : dans un endroit, *vincere aut mori*. La bibliothèque est ornée d'inscriptions analogues : sur la porte d'entrée : *Artibus pectora mollescunt, Asperitas que fugit.* Ovid. Sur les fausses portes de côté : *Neque si chartæ sileant quod benè feceris, mercedem tuleris.* Horat. *Carmine fit vivax virtus, expersque sepulchri.* Ovid. Sur la porte du bout : *Cordis et oris optima est harmonia.* Sur les grands côtés se regardant : *Vincit ingenium probitas. Studio minuente labores.*

---

(1) Un motif de consolation pour nous, c'est que le feu roi nous disoit un jour, que lui même n'avoit pas toujours son bibliothécaire quand il le vouloit. Cependant, nous avons senti assez vivement ce procédé dans un pays où nous en avons éprouvé infiniment peu de ce genre.

Moniti meliora sequamur. Vitâ et pectore puro. La pièce suivante est un cabinet de livres ; il y a un modèle en relief du Temple d'Isis à Pompeïa. Poële avec deux colonnes de marbre vert antique. Deux grands vases posés sur des candelabres, d'après l'antique, huit pieds de haut : des masques blancs sur les vases. Statue de femme antique (la sculpture) et quelques autres objets peu intéressans. *Cabinet de médailles* : la collection en est très-belle, en médailles grecques, romaines et antiques de tous les peuples. Huit armoirés contenant au-delà de 1200 tiroirs : dans les médailles suédoises on remarque une petite médaille en or que l'on croit du roi *Biœurn*, douteuse, très rare. Autre, crue d'*Olaüs, Stros-Konung*, très-rare, frappée en Angleterre, selon toutes les apparences. Médaille très-rare, en forme de demi-thaler, de Gustave I^er^, frappée à Upsal. Nous n'avons pu voir cette collection en détail, parce qu'on étoit occupé à la remettre en ordre ; celui qui en étoit chargé en ayant vendu plusieurs sous main, fut renvoyé ; et depuis lors, le roi en avoit seul la clef. Voici le moment d'entrer dans quelque détail sur les médailles de Suède.

» Médailles les plus précieuses et presque uni-
» ques de Suède, d'après un ouvrage intitulé :
» *Thesaurus nummorum sueogothicorum*, autore

» *Bremer*, *in-4°*. Stockholm, 1731. Médaille de
» *Haquinus frater Erici magni*. Il vivoit en 1360.
» Elle avoit été trouvée en Dalécarlie. On lit
» d'un côté : *Hacwinus dux Norvegiæ* autour
» de son portrait, de l'autre une croix entre
» trois roses, *moneta Easloïa* ; l'auteur n'a
» connu que celle-là. *StenSture* le jeune est le
» premier qui ait fait frapper de gros écus.
» D'un côté la figure de St.-Eric avec cette
» inscription : *S. Ericus rex Sueciæ;* de l'autre
» les armes de Suède sur une croix avec cette
» légende : *Mone. Stockholm*, 1512. L'auteur n'en
» avoit vu que deux, outre celui qu'il possé-
» doit. *Nummi cujusdam pseudo - Sturii vulgò*
» *dale junckaren dicti*, *qui anno 1524 contrà*
» *Gustavum primum regem Sueciæ seditionem con-*
» *ciliavit*. D'un côté la lettre N couronnée,
» environnée de deux petites croix et de deux
» anneaux : autour, *Nicolaus Sture* : de l'au-
» tre côté un écusson avec trois couronnes et
» cette légende, *M. M. In valdibus*; ce qui veut
» dire *moneta morensis in vallibus*. Il est cons-
» tant, par l'histoire de Suède, que ce faux
» Sture a demeuré long-temps en Dalécarlie,
» dans la partie de *Mora*. Il y a une autre
» monnoie plus petite du même Sture, aussi
» extrêmement rare. Monnoie d'or de Gus-
» tave Ier; d'un côté il est représenté couronné,

» tenant dans la main droite une épée, dans
» l'autre un globe avec une croix, entre les
» pieds un écusson : l'inscription est : *Gusta-*
» *vus D. G. Suecorum rex* : de l'autre, un
» écusson divisé en quatre parties sur une
» croix : dans deux de ces parties les trois
» couronnes; dans les deux autres un lion. Ins-
» cription, *monet. nova Stokol.* 1528. On ap-
» pelle cet écu *nummus aureus inauguralis.* Cette
» pièce unique est ou doit être dans le médailler
» du roi ; l'auteur n'en a jamais vu d'autre.
» La même pièce existe en argent, mais elle
» est aussi excessivement rare. L'auteur parle
» d'une qu'il a dans sa collection comme de
» la seule qu'il ait vue. Gustave-Adolphe avec
» sa femme Eléonore : monnoie d'or de deux
» ducats. D'un côté les portraits du roi et de
» la reine avec l'inscription *Gustavus Adol-*
» *phus et Maria Eleonora rex et regi. Suec.* de
» l'autre côté la légende *contrà spem in spem.* Au
» bas, les armes de la ville d'Augsbourg et la
» date de 1632. Au milieu, deux écussons; dans
» celui de la droite, les armes de Suède et
» de Gothie; dans celui de la gauche, les ar-
» mes de Brandebourg. Cette pièce est moins
» remarquable par sa rareté, que parceque
» c'est la première monnoie où l'on ait vu
» ensemble les portraits du roi et de la reine

» et les armes de Suède réunies à celles de » Brandebourg. » Il y a dans ce même cabinet plusieurs bustes antiques, des petites statues de dieux, aussi antiques. Les modèles en liége du temple de Tivoli, du quartier des soldats à *Pompeïa* et de *capo di bove* à Rome. Une collection de livres analogues à ce qui est contenu dans ce cabinet. Passage avec une tribune sur la chapelle. Sur une table, le nain habillé du roi Stanislas, connu sous le nom de *Bébé*. Dans des armoires, une collection de minéraux et un gros morceau de fer, prétendu natif, dans une boête de cuivre. *Cabinet d'histoire naturelle :* Il a appartenu à la feue reine, et a été décrit par Linnée. Il est aujourd'hui confié aux soins de M. Swarts, dont nous avons déjà parlé avec éloge. Voici les morceaux les plus intéressans de ce cabinet. Dans la très-grande quantité d'animaux conservés dans l'esprit-de-vin, plusieurs espèces de singes, dont une des plus rares est, *Simia æthiops. Dasypus sexcintus. Vespertilio leporinus. Mus longipes. Mus volans. Herbua ara bum.* Embryon d'éléphant. *Capra perpusilla.* Parmi les oiseaux : *Psittacus severus-minimus-alexandri. Picus semirostri. Paradisa régia - flava. Charadius lencurus. Turdus hœmatodor. Trochilus niger. Lanius doliatus. Ramphastor piperinorus - picatus-*

aracari. Plateles pigmæa. Pipra aureola. Parmi les amphibies : *Cæcilia tentaculata-amphistena-alba. Anguis bipes. Coluber calamarius-albus-reginæ-aurora-miliaris-buccatus-candidus-corallinus-hippocrepis. Vipera Ægypt.-lebetrinis-padera-situla-Syria-ingularis-haje. Lacerta tigrina-azurea-hispia-teguixin-barbara-stellio. Testudo-serpentina-amboinensis. Rana lactea-marginata-cornuta-gibbosa. Tetraodon lineatus-ocellatus. Pegasus volitans.* Dans les poissons : *Gobius aphya-niger. Chætodon ciliaris-capistratus-arcuatus. Sciæna bimaculata. Zeus vomer-spinosus. Uranoscopus pictus. Callichtys tamoata. Labnis julii-paroticus-niloticus-onilis-luscus. Pleuronectes ocellatus-limanda. Gymnotus pinguis. Perca labrax-nilotica-costoïdes-vittata-scriba. Trigla cucullus. Cobitis anableps. Silurus mystus-anguillaris-undecimalis-clarias. Salmo niloticus. Esox sphyræna. Atherina stepsetus. Clypea mystus-cyprinus-niloticus-dentex. Mormyrus cyprinoïdes-anguilloïdes.* Dans les insectes, plusieurs scarabées d'Amérique. *Scarabeus sacer-gigas-scaber-longipes-syriacus-ceratoniæ-carmatus. Chrysolomela sacra. Curculio indus-pusio-vaginalis-dispar-argyreus-speciosus-cornutus-capensis. Attelabus sipylus. Cerambyces plurimi ex Americâ. Elater syriacus. Meloë syriacus. Blatta Ægyptiaca. Gryllus gongylodes-Ægyptius, et plurimi alii. — Cimex arabs-*

serratus-bipunctatus-Ægyptius. Très-belle collection de papillons, qui a été l'origine d'un ouvrage estimé de M. *Clerk.* Plusieurs écrevisses d'espèces rares. — Dans les coquilles : *Lepas mitella. Myaperna-vulsella. Solen cultellus-radiatus-aratinus. Solaris* de 2 pouc. et demi. *Tellina gargadia-gari. Cardium costatum-cardissa. Donax scortum. Venus Ziczac. Spondylus regius. Chama cordiformis. Arca glycymeris. Ostrea pallium-felis pes-opercularis-isognomon-malleus. Mytilus frons. Pinna digitiformis-jaccata-lobata. Conus princeps de* deux pouces, très-rare. Plusieurs harpes, dont une de 3 pouc. et demi. *Ammiralis summus-spectrum. Bulla ampulla-physis-canalicula-solidalis. Voluta porphyria-pertusa-Œthiopica. Strombus latissimus-epidromis-urceus-ater. Trochus telescopius. Turbo personnatus-scalaris* de près de deux pouces. *Helix jianthena-amarula-haliotoïdea. Nerita canvena-albamen-corona. Haliotis marmorata-parva-patella-porcellana-unguis. Serpula lumbricalis-anguina. Mitella*, très-rare. Argonaute de huit pouces. La collection des coraux, millepores, madrépores, et subipores des mers Baltique, Rouge et des Indes, est très-complète. Collection bien choisie de minéraux. Une momie des plus grandes, bien conservée. Dans la collection des plantes, on trouve celle faite par M. Hasselquist, dans

le

le Levant, et sur-tout la Palestine, et une autre par M. Kalm, dans l'Amérique septentrionale. Il y a dans le cabinet une petite collection de livres annalogues.

L'appartement de la reine est fort peu vaste : il consiste en trois pièces et une salle d'audience ; le tout meublé à l'antique. La salle d'audience du roi est remplie de tableaux d'*Ehrenstrale* : il y en a six grands, représentans des suites allégoriques de l'histoire de Suède, sur-tout de celle de Charles XI, et un beau plafond. Salle où sont sept portraits et deux tableaux historiques. Galerie où sont dix grands tableaux et deux dessus de porte, tous représentans les batailles de Charles-Gustave. *Premier dessus de porte :* le roi Charles X avec plusieurs gentilshommes de sa suite, est entouré de cosaques polonais : ils se font jour l'épée à la main ; ni le tems ni le lieu ne sont marqués. *Second dessus de porte :* on n'y voit qu'une quantité de morts et quelques troupes en bataille. Grand tableau, près de la porte, représentant la bataille de *Gnesne*, le 27 avril 1756, où le duc Adolphe-Jean, généralissime, défit l'armée polonaise et fit un butin considérable. Quatre grands tableaux sur la longueur du mur : le premier, la bataille de *Philippovo*, le 12 octobre 1656, où le général

Gustave Otto *Stenbock* défit l'armée lithuanienne et dix mille Tartares. Les trois autres représentent la bataille de *Varsovie*, les 18, 19 et 20 juillet 1656, où Charles X dissipa entièrement l'armée polonaise. Auprès de l'autre porte, un tableau représentant la bataille de *Colombo*, le 8 février 1656, où le roi Charles X remporta une victoire complète sur l'armée polonaise. Quatre tableaux entre les fenêtres : dans le premier, les Polonais, représentés par le prince *Honiespolki*, prêtent serment de fidélité au feld-maréchal comte *Vittenberg*, le 16 octobre 1655. Le second est le passage du petit Belt, le 30 janvier 1658, où Charles X, dans l'isle de Fionie, défit les Danois. Le troisième, le passage du grand Belt, le 7 février 1658. Le quatrième le serment de fidélité prêté par les Polonais, dans la personne du comte *Potoski*, au général comte *Douglas*, le 3 novembre 1655, à *Sandomir*. Dans la pièce suivante, des portraits de famille. Plusieurs appartemens : dans l'un, une belle tenture des Gobelins. Dernière anti-chambre où sont des tableaux de chasse. Grand escalier : les neuf Muses en marbre, de grandeur naturelle. Statues d'Apollon et de Minerve, de même ; le tout moderne. Plusieurs bustes en marbre. Au haut de l'es-

calier, entre les fenêtres, Centaure enlevant une jeune fille, en bronze. Mercure avec un lion, de même. Deux chambres. Cabinet de lecture. Salon de jeu, meublé en bleu : il y a un poële avec des figures chinoises, donné par l'impératrice de Russie. Tableau représentant le roi actuel, alors prince royal, à cheval, conduit par un page, peint par *Breda*, Suédois, actuellement à Londres. Charles XII, en pied. Dix-huit portraits de ses généraux, et de quelques-uns de Charles XI. Trois tableaux de batailles, dont celle d'*Helsinbourg*, en 1710, et la descente en Sélande, en 1700. Galerie correspondante à celle ci-dessus; le même nombre de tableaux : ce sont les batailles de Charles XI. Le dessus de porte représente Charles XI, suivi du comte *Dahlberg*, passant avec lui à l'aîle gauche de son armée, où il chassa les Danois du champ de bataille, le 4 décembre 1676. Grand tableau à côté; bataille de *Yttes-hed*, près des collines de *Rœunneberga*, en Scanie, où Charles XI remporta la victoire sur Chrétien V. Sur le mur principal, quatre grands tableaux, représentans la bataille de *Lund*, où Charles XI attaqua quatre fois et dans quatre positions différentes, l'armée danoise, et la défit, le 4 décembre 1676. A l'autre porte, dans un

grand tableau, la bataille de *Halmstad*, où Charles XI défit les Danois près du pont de *Fyllebro*, le 17 août 1676. Dessus de porte, représentant Charles XI, accompagné des généraux *Aschenberg* et *Dahlberg*, se faisant jour à travers vingt-un escadrons ennemis, pour venir au secours de son aîle gauche, le 4 décembre 1676. Entre les croisées, un tableau de la bataille de *Rügen*, le 8 janvier 1678, entre les Suédois, commandés par le général *Konigsmarck*, et les Danois et leurs alliés, qui furent totalement défaits. Tableau représentant le siége de *Malmoé*, par le roi Chrétien V, le 6 juin 1677. Tableau représentant le passage de la rivière de *Gœutha-Elf*, par le comte Gustave *Stenbock*, qui obligea par là le général danois *Dunkam* de lever le siège de *Bohus*, le 19 juillet 1678. Tableau représentant ce même siége par les Danois et les Norvégiens réunis.

Au bout de cette galerie sont plusieurs petits appartemens (il y avoit dans un, les portraits en pied du roi de France, et de l'impératrice de Russie), qu'on doit réunir pour en former une galerie, où seront représentées les batailles données sous le règne de Gustave III; *Després* en est chargé. Il y aura onze tableaux, dont les noms sont à l'article de ce

peintre. Grand salon, presque carré, qui a servi de salle pour les états. On compte le décorer magnifiquement, sous la direction du même artiste.

La salle de comédie est hors du château : elle a coûté soixante-six mille rixdales : il y a des bancs en amphithéâtre ; point de loges, si ce n'est quelques-unes assez près du théâtre, pour le roi, les princes, etc. Il y a un fort beau sallon de 38 aunes de long, 17 de large et 27 de haut. Les acteurs et actrices sont tous logés dans la salle ou à côté. Les jardins sont agréables. Il faut voir l'île d'Apollon et la maison chinoise, où tout est d'après ce nom ; on y dîne quelquefois : on l'appelle aussi *Canton*, ce qui a donné le nom à une espèce de village, à un quart de lieue du château : ce ne sont que des maisons de campagne. Le roi passe 4 à 5 mois à Drottningholm, avec une société fort nombreuse. Ce séjour est fort agréable. On s'y rendoit moins volontiers il y a six ans, parce qu'il falloit, en venant de Stockholm, traverser le lac qui est fort large : ce passage étoit toujours incommode et quelquefois dangereux. Aujourd'hui, le chemin ne laisse rien à désirer ; il est superbe d'un bout à l'autre, souvent taillé dans le roc, et a coûté des sommes énormes. On

traverse trois ponts pour venir de Stockholm ; le premier a 500 pieds ; le second 1400, et le troisième, à côté de Drottningholm, 700 ; ce dernier a coûté 5000 rixdales, et a été fait en vingt-deux jours. C'est auprès de ce pont qu'on doit ériger sur la droite, en venant de Stockholm, un obélisque de granit, de 50 pieds de haut, pour consacrer les travaux qu'a nécessité la confection de ce beau chemin d'un mille de long, que le feu roi faisoit en 16 à 17 minutes, d'un château à l'autre.

Carlberg près du lac, au nord, est, pour ainsi dire, dans les faubourgs de Stockholm d'où on y va par une longue allée : le roi ne l'habite plus. La reine en fait ordinairement son but de promenade : la maison et fort peu de chose : les jardins sont jolis. En 1792, cette maison a été destinée a l'école des cadets nouvellement établie.

Swartsiœu, château dans une île du lac Mœler, à deux milles de la ville. La reine douairière l'a habité : il ne l'a plus été depuis la mort de cette princesse, jusqu'en 1791, que le roi en a fait présent à sa sœur : il ne renferme rien de remarquable.

Ulricsdal à un demi-mille, sur le chemin d'Upsal, plus considérable que les deux châteaux

précédens : la cour y vient tous les ans pour l'ordinaire : rien à voir.

Haga, petit pavillon à un quart de lieue de la porte du Nord : il est très-agréablement situé, au milieu des bois et près d'un lac : il est meublé intérieurement avec la plus grande élégance par Masrelier, et c'étoit le séjour que préféroit le feu roi : il y passoit souvent des semaines entières, même en hiver. On bâtissoit en 1791 un nouveau palais qui auroit été magnifique. Després en étoit l'architecte : il étoit hors de terre et auroit pu être entièrement fini en 1796 : nous ne savons si on le continue. Le beau groupe de l'Amour et Psyché dont nous avons parlé, devoit être à Haga : le roi y faisoit construire exprès un petit temple absolument dans le genre antique : il formera un carré : au fond sera une niche : le jour viendra par le haut. Ce qui ajoutoit peut-être au goût de S. M. pour cette retraite, c'est que la révolution de 1772 y avoit été préparée dans un petit coin du jardin que l'on visite avec un grand intérêt. S. M. faisoit creuser dans le roc, à côté d'un petit lac qu'on cotoye en venant de la ville, un réservoir qui devoit fournir de l'eau, et donner la facilité de construire des jets-d'eau et des bassins. Ce sera un fort bel ouvrage, si on le finit. Il y a un uniforme affecté à cette maison de

plaisance, que le roi ne donne qu'à des gens de marque.

Parc. Le parc est l'endroit des environs de Stockholm le plus fréquenté, à cause de sa proximité : il est situé à l'est, hors de la ville, du côté de la mer. Le premier de mai, il est d'usage de s'y montrer, comme à *Long-champs* les jours saints : le roi vient en voiture : nous l'y avons vu en 1791, avec le prince royal, le grand écuyer, et un capitaine des gardes, escorté de trabans et de dragons de sa garde : la reine, les princes et princesses se promenent aussi pour leur compte, avec une suite fort peu nombreuse : le seul prince Charles étoit à cheval, escorté des trabans que le roi lui a donné pour reconnoître ses services, comme Frédéric II l'a fait pour son frère le prince Henri. Cette cérémonie, si on peut appeller ainsi une simple promenade, consiste à faire une ou deux fois le tour du parc. Le roi descendit chez le ministre d'Espagne, qui a fait bâtir une maison de campagne dans une situation unique. C'est un petit promontoire au milieu de la mer, de manière que l'on croit, de son sallon, être sur un vaisseau : c'est le passage de tous les bâtimens qui entrent à Stockholm et qui en sortent ; et il est tellement resserré, qu'on peut leur parler, souvent sans porte-voix. Cette position est sans pareille pour

l'été : le roi lui a fait présent (ainsi qu'à d'autres personnes, pour les engager à bâtir) d'un assez grand terrain, ce qui, avec ce qu'il a gagné sur la mer, en faisant combler, lui donne la facilité de s'étendre et de se procurer tous les agrémens de la campagne.

Camp au parc. Le 24 Juin, jour de S.-Jean (on plante un mai devant les portes des châteaux et maisons de campagne, comme en France le premier mai), le roi et la famille royale vont encore au parc, et s'arrêtent au camp. Ce camp, qui dure tout le mois de Juin, est composé de la garnison de Stockholm, c'est-à-dire, des deux régimens des gardes, du corps d'artillerie, d'un bataillon de la reine douairière, et des dragons de la garde. On plante ce jour-là dans les lignes du camp, de grandes perches ornées de feuillages, avec des chiffres, et quelquefois des écussons avec des devises : au bas de chacune sont des tonneaux de bière sur des tréteaux. Vers les six ou sept heures, à un certain signal, on fait l'ouverture des tonneaux : on distribue à chaque soldat une pipe, un pain, deux harengs et quelque argent : ce sont les capitaines qui font cette dépense. La musique de chaque régiment joue, et les soldats commencent à boire et à danser. Sur chaque tonneau est un soldat, déguisé, soit en

Bacchus, soit autrement, mais toujours d'une manière plus ou moins grotesque : c'est lui qui boit le premier et qui porte les santés : elles sont fort nombreuses, et à chacune on crie *vivat :* quand il passe quelqu'un de la famille royale, ou quelques généraux, on porte leurs santés, en criant toujours *vivat.* On promène sur des brancards le long de la ligne les soldats déguisés : ils cherchent à amuser Le peuple qui se porte en foule autour d'eux, par des lazzis ou des chansons : ils se permettent souvent des choses fort indécentes. La retraite battue, tout rentre dans l'ordre. La famille royale soupe ordinairement au camp dans la tente du roi : S. M. y couche souvent sous la toile : quoiqu'elle fût absente en 1791, sa tente étoit dressée, et occupée par le général Armfelt (chez qui la cour soupa), commandant du camp et des troupes, le roi lui ayant donné en partant, et pour tout le temps de son absence, le bâton de commandement. Ce bâton est de bronze, parsemé d'un bout à l'autre de couronnes d'or. Le roi le donne ordinairement le lundi, à son lever, à un de ses aides-de-camp généraux : il faut être au moins colonel pour l'avoir; et pendant tout ce temps, on a un pouvoir suprême sur tout ce qui est au service à Stockholm, sans excepter même les

princes et les généraux ; en un mot, on représente le roi pour tout ce qui est militaire : on ne peut quitter ce bâton, qu'on garde ordinairement huit jours, lorsque le roi est à Stockholm, quelque fois davantage. S. M. Suédoise a pris (dit-on) cet usage de la cour de Russie ; cependant, s'il y existe encore, c'est avec des différences.

CHAPITRE XI.

Etat des Troupes Suédoises. Esprit des Soldats. Abus dans le Militaire.

L'ARMÉE suédoise est composée d'un petit nombre de régimens levés ou degarnison, et des troupes nationales : les premiers sont composés, comme par-tout, de soldats enrôlés, pris où on les a trouvés : les régimens nationaux ne sont sur pied que pour les revues, et lorsqu'ils sont commandés.

Les provinces fournissent selon leur population, leur étendue, un régiment d'infanterie ou de cavalerie. Tous les individus, soit officiers, soit soldats, possèdent une portion de terre et une habitation, de manière que le

colonel soit à-peu-près au centre de son régiment, et le capitaine au centre de sa compagnie, au moins autant que la chose est possible. Ces habitations se nomment *Bostelles*.

Comme la bonté du terrain influe beaucoup sur le revenu des terres, les places de colonels et de capitaines varient pour le produit ; mais on peut évaluer les unes de 1,200 à 2,000 rixdales, et les autres de 300 à 500.

Chaque canton est donc obligé de fournir un ou plusieurs hommes, selon qu'il est plus ou moins peuplé. Du moment que le soldat est parti pour l'armée, son successeur doit être désigné sur le champ, afin qu'en cas de mort, le remplacement de l'homme ne souffre aucun retard. Si un canton se trouve trop peu considérable pour fournir un homme, plusieurs se réunissent à cet effet.

Pendant le temps que le service militaire laisse de libre au soldat, ce qui fait presque l'année entière, il travaille de son métier, ou à la terre ; et il est payé par le propriétaire de l'habitation dont il a l'usufruit, sur le pied d'un autre journalier. Trois mois après la mort d'un soldat, sa femme et ses enfans sont obligés d'abandonner l'habitation à celui qui succède.

Lorsque le clergé fut dépouillé de ses biens, la couronne les distribua en grande partie à des

particuliers qui s'engagèrent, en les recevant, à fournir, à perpétuité, et entretenir un certain nombre de soldats. Tel a été le principe du mode qui subsiste aujourd'hui, lequel ayant été ratifié par plusieurs diètes, est devenu l'une des bases fondamentales de la constitution militaire.

Toutes les troupes portent l'habillement suédois; c'est-à-dire, la veste et le manteau. Ce vêtement n'est pas trop convenable à un climat aussi froid: le manteau ne garantit pas tout le corps, et il doit gêner beaucoup un jour de combat. Les soldats ont le chapeau rond.

Quelques régimens, mais en fort petit nombre (celui de la reine, par exemple), sont vêtus à la française. Les officiers généraux portent l'habit bleu, avec des brandebourgs brodés en or : ils ont assez ordinairement un régiment à eux. Les lieutenans-colonels portent deux épaulettes, comme les colonels en France. Les officiers de tout grade ont une écharpe jaune et bleue sous la veste, et le mouchoir noué autour du bras gauche. On s'est apperçu, à la dernière guerre, que cette marque, trop visible, les a fait souvent ajuster par l'ennemi. La cocarde suédoise est jaune.

ETAT de l'armée de Suède, en 1791.

INFANTERIE.

Régimens levés.

	Hommes.
1 Régiment des Gardes à pied.	1,200.
2 Régimens des Gardes, blanc et noir.	1,500.
Artillerie	2,890.
Régiment du Roi.	800.
— de la Reine.	1,200.
— de la Reine-Douairière.	1,260.
— de Sprengporten	800.
— de Steding.	1,200.
2 autres à 800 hommes.	1,600.
Chasseurs à pied	800.
TOTAL de l'infanterie levée. . . .	13,250.

CAVALERIE.

Régimens levés

Hussards.	597.
Chevaux-légers	250.
1 Escadron de Cosaques.	150.
TOTAL	997.

TROUPES NATIONALES.

INFANTERIE.

Régiment d'Uplande	1,200.

	Hommes.
— de Skaraborg	1,200.
— d'Obo.	1,025.
— de Kronoberg.	1,200.
— de Jonkœuping	1,100.
— de Bjœurneborg	1,025.
— de Dalécarlie	1,200.
— d'Ortrogothie (1).	1,500.
— de Tavastehus	1,200.
— d'Helsingie	1,200.
— d'Elfsborg.	1,200.
— de Vestrogothie	1,200.
— de Savolax	1,237.
— Vestmanie.	1,056.
— de Nyland.	900.
— de Calmar.	1,100.
— de Néricie et Varmie	1,674.
— d'Ostrobothnie	1,200.
— de Jemtlande	1,040.
TOTAL de l'Infanterie nationale . . .	22,457.

CAVALERIE.

Régiment du Corps, aujourd'hui composé de 4 escadrons de Cuirassiers, 4 de Dragons-légers,

(1) Présentement grenadiers du corps.

	Hommes.
et 1 bataillon de Chasseurs; au total, ...	1,525.
Etendart de la Noblesse	395.
Régiment de Vestrogothie	1,000.
— de Smolande (présentement Dragons)	1,000.
— d'Ostrogothie (présentement Dragons)	1,000.
— de Scanie sept.	1,000.
— de Scanie mérid.	1,000.
Compagnie de Jemtlande (présentement Dragons)	100.
TOTAL de la Cavalerie nationale. . . .	7,020.

DRAGONS.

Dragons du Corps	1,000.
Régimens de Bohus (aujourd'hui la moitié à pied)	1,200.
— de Nyland et Tavastehus	1,000.
Escadron de Carelie.	250.
TOTAL des Dragons nationaux	3,450.

Le tableau ci-joint donnera les plus grands détails sur l'armée suédoise, et sur ce qu'elle coûte à la couronne.

L'esprit des troupes suédoises est excellent. L'officier est généralement brave : le soldat a beaucoup

ARMÉE SUÈDOISE 1776.

INFANTERIE.

Regimens de Provinces.	Hommes.	Tot. de la dép.
Uplande.	1200	14158 Dal.
S…	1200	51118 d'arg.

Génie.	I…	63722	 64379
	I…	39180	 39841
Forteress.	I…	8783	 8783
	I…	160000	 250000
Munitions pour…		200000	 277500
		532450	 608000
Habillem. pour…		348496	 396500
		74370	 52015
		2280541	— 2717880

DÉPENSE … LES ROLES DE 1787.

		R. esp.	sc.
	De l'autre part.	R. esp.	sc.
Pour le collége de la … la généralité.		703965	16
le commissariat …	…uile dans les fort.	26003	12
militaire.	En S…	13618	16
	En I…	30246	1
artillerie.	En …gons de Carélie.	40760	16
	En …urs, en Finland.	10839	42
Garnisons.	En …e Hapaniemi.	1150	,,
	En … troupes.	147419	15
	…être.	60973	41
entret. des forte…	en Suède, projet.	20000	,,
	— en Finlande.	10000	,,
	…omme totale. R.	1064996	18

	En 1696 *que la Suède possédoit toute la Finlande.*	En 1768.	En 1772.
	Dalers d'arg.	Dalers d'arg.	Dalers d'arg.
s. . . .	42420	50122	51118
Suède. .	12220	12431	
Finlande.	2633	2527	
Suède. .	628968	577387	
Finlande.	242926		1120072
Suède. .	56606	91288	
Finlande.	7801	193483	
Suède.	187042	160341	
Finlande.	85533	83283	
en dal. s. m.	1266149	1170862	1171190

ar le collége royal de la guerre, en 1743, les régi-
nne la somme de 1105348 dalers d'argent, concédée
par le collége royal de la chambre des comptes, en
même monnoie : le tout porté à l'estimation de la
'hui, doit être doublé, sinon triplé. La couronne
bostelles des officiers de la cavalerie, la somme de
terres, à 9 marks par arpent, pour 10154 cavaliers
s ; mais les gardes-du-corps, comme officiers sans

NÉRALITÉ ET LES RÉGIMENS RECRUTÉS,
ÉPOQUES SUIVANTES.

En 1696, à 24 m. ou 2 dal. par rixd.	*En 1768, à 42 m. ou 3 ½ dal. par rix.*	*En 1772, à 70 m. ou 5 ⅚ dal. par rix.*
15050	18247	20580
118888	145000	160951
210482	288371	236000
	157448	195300
		62273
		12800
	101848	122464
113538	202626	210500

beaucoup de ressemblance avec le soldat français : il tient peu à un feu soutenu ; et lorsqu'il l'a essuyé quelques minutes, sans pouvoir y répondre, il faut absolument le faire charger l'ennemi. Il se sert volontiers de la baïonette ; et les Russes ont éprouvé plusieurs fois, dans la guerre dernière, combien il est redoutable avec cette arme. L'officier doit absolument être à la tête de sa troupe, souvent quelques pas en avant, sans quoi elle refuseroit peut-être de marcher : mais cette formalité remplie, on mène les Suédois où l'on veut. Pendant la guerre de Finlande, un régiment d'infanterie eut ordre de charger l'ennemi : il demanda son colonel, qui étoit de service auprès du roi, comme aide-de-camp général : malgré l'observation que l'on en fit à sa troupe, elle persista ; et il fallut que S. M. renvoyât son aide-de-camp à la tête de son régiment, où il fut même blessé dans cette affaire. Le Suédois tire lentement, mais ajuste fort bien : il est rare que toute une troupe tire plus d'un coup ensemble : on laisse à chaque homme la liberté de faire feu à sa fantaisie. Apres cinq ou six coups, si la troupe est exposée à une batterie ou à un feu supérieur, il faut la mener à la charge, ou on s'exposeroit à l'y voir aller sans ordre. Le soldat suédois est religieux : la prière se fait exactement tous

les jours dans chaque régiment. Il est honnête homme, incapable d'une bassesse, et étranger à ces vices qui déshonorent le nom de soldat dans presque toute l'Europe. Nous ne parlons que des troupes nationales : les régimens levés, ou de garnison, sont composés comme partout.

Il faut que le soldat soit bien nourri : il supporte difficilement qu'on le prive d'une partie de sa ration, ou même qu'on retarde le moment de la distribution : c'est une attention que ne peuvent trop avoir les généraux suédois.

L'administration du militaire offre de nombreux abus : les emplois se vendent presque publiquement, quoique le roi ait donné des ordres très-sévères pour réprimer ce honteux trafic. Il sait, à n'en pouvoir douter, que ses ordres ne sont point exécutés; mais il ne peut en faire davantage : la chose est conduite avec tant d'art, qu'elle ne peut jamais être prouvée, et que les colonels eux-memes l'ignorent ordinairement.

Les ministres sont peu scrupuleux pour tenir la parole qu'ils ont donnée à des officiers : nous pouvons citer un Français qui a fait toute la guerre de Finlande, qui a reçu des témoignages flatteurs de sa conduite, de tous les généraux sous lesquels il a servi, qui n'a pu

obtenir une compagnie que deux ans après la paix, quoiqu'elle lui eût été formellement promise, et qu'il la méritât sous tous les rapports. Plusieurs officiers ont attendu très-long-temps, même avec un *bon* du roi, dans leur poche. Les ministres et les généraux se retranchent, à l'égard des étrangers, sur leur ignorance de la langue du pays; mais lorsqu'il s'agit de les envoyer au feu, ils ne font pas cette réflexion; et ils les trouvent, tels qu'ils sont, fort bons pour y aller.

CHAPITRE XII.

Voyage aux mines; Sahla; Afvestad. Sœter. Ornæs. Fahlun; Mora; Elfdal. Carrières de porphyre. Dalécarliens. Gefle. Cataracte d'Elfscarleby. Suderfors.

LA tournée dont nous allons rendre compte, est fort intéressante; elle demande une quinzaine de jours si l'on ne veut rien négliger. Nous conseillons de la faire dans le mois de mai, époque à laquelle le dégel est fini; car si l'on n'a pas la précaution d'attendre que les neiges soient fondues entièrement, on sera

privé de la vue de plusieurs endroits intéressans, dont la communication est souvent interrompue aux approches du dégel.

De Stockholm à Sahla, 12 milles; beaux chemins. Au bord de la rivière qui sépare le gouvernement de Stockholm de celui d'Upsal, avant la poste de *Tible*, on voit deux monument en marbre, dont les inscriptions portent qu'ils ont été érigés en mémoire du mariage d'Adolphe-Frédéric avec la princesse de Prusse, et de l'arrivée de la reine lorsqu'elle vint épouser Gustave III.

La ville de Sahla est petite et fort mal pavée; les rues en sont tirées au cordeau: les maisons toutes en bois, fort basses, n'ayant presque jamais plus d'un étage: elle peut contenir deux mille quatre cents habitans, dont la plus grande partie tient aux mines. Nous y étant trouvés par hasard le jour de l'enterrement de la mère et de la fille, mortes en même tems, quoique de maladies différentes, nous avons remarqué le même luxe en bières qu'à Stockholm: comme intéressées dans la mine, elles étoient portées chacune par huit ouvriers: les paysans et les mineurs qui formoient le cortége, étoient tous mis fort proprement en noir, ce qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs chez les gens de cet état. L'église est assez belle

pour une ville aussi peu considérable. Le bénéfice de Sahla vaut 2000 rixdales : c'est un des meilleurs ; il est possédé par le comte Schwerin, fils du feu sénateur. Les environs de cette ville sont assez agréables.

Sahlahutta est le nom de l'endroit où est la fonderie, à un quart de lieue de la ville : on voit, en y allant, beaucoup de maisons isolées (à cause du feu), qui servent de magasins aux habitans, soit pour leur bled, soit pour leur fourrage. Toutes les maisons de Sahlahutta sont occupées par des hommes attachés à la fonderie : il y a une église ; une rivière la traverse, et sert à faire aller plusieurs roues. Près de deux cents ouvriers sont employés à la fonderie, et le même nombre dans les mines. Les pierres tirées de la mine sont portées dans un bâtiment où sont des pilons au nombre de trente-deux, mus par deux roues, et qui les réduisent en poudre : il y a deux espèces de poudre ; l'une est appelée farine ou poussière, et l'autre ressemble à de la pâte ; la première est la meilleure : le minérai ainsi moulu, découle dans des réservoirs en bois : cette matière, réduite en poudre, est étendue sur des plateaux de toile grossière : de l'eau qui tombe en cascade la délaye : on la remue avec des espèces de rateaux sans pointe ; cette opéra-

tion s'appelle lavage : il y a dans ce corps de logis, huit machines à laver, et cinquante six distribuées dans d'autres endroits. Comme la mine est du côté opposé de la ville, on veut faire auprès un établissement pareil à celui-ci, pour le lavage et le broyement du minérai : le transport en sera plus facile, étant dépouillé de beaucoup de parties inutiles. Du lavage on tire deux espèces de minérai ; celui qui reste au fond est le plus riche : de-là nous avons été à l'endroit où l'on calcine ; on se sert de bois dans les fourneaux ; il y en a deux qui cuisent chacun trois schippunds de minerai à la fois. Dans un autre bâtiment, une roue fait aller huit soufflets, avec des marteaux en bois, pour piler du charbon mêlé avec de l'argile : on en fait la matière sur laquelle découlent le plomb et l'argent quand ils sortent en fusion des fourneaux. Autre bâtiment où on jette le minerai calciné sur du charbon de bois enflammé : il y a dans ce bâtiment quatre fourneaux au premier étage, et dans celui à côté, deux autres de la même espèce, beaucoup moins élevés. La matière fondue tombe dans des fourneaux : quand on en a retiré les scories, on enfonce un morceau de fer dans le corps du fourneau, et elle coule dans un trou fait en terre ; par une seconde opération, on le met en lingots

par le moyen de moules : alors il n'y a plus que de l'argent et du plomb. — Maison où est un fourneau, dans lequel on sépare l'argent du plomb : dans cette opération, le plomb se vitrifie ; (on le reproduit ensuite) : cette opération exige vingt-quatre heures ; il faut un coup de feu de huit à neuf heures pour purifier entièrement l'argent, en dernière analyse, du peu de plomb qui s'y trouve encore ; c'est avec un fourneau en brique placé sous une cloche, et on procède à peu près de la même manière qu'à *Freyberg*. Un quintal de minerai donne entre deux et trois loths d'argent pur, l'un portant l'autre, et dix livres de plomb.

La paye des ouvriers varie ; les uns sont payés selon l'ouvrage, les autres au mois et à la journée : il y en a qui n'ont qu'une et deux rixdales par mois ; mais ils ont un jour de repos sur deux, vu qu'ils travaillent pendant vingt-quatre heures : les maîtres de la fonderie peuvent gagner jusqu'à 50 rixdales par an : les ouvriers de 16 à 25. On doit bâtir une maison pour servir de magasin à charbon : la carcasse du bâtiment étoit faite : à côté on a une charmante vue d'un petit lac de trois quarts de mille de long sur un demi-quart de large. Dans un autre bâtiment en brique, on a construit deux grands fourneaux, revêtus extérieurement en

fer et en granit : l'intérieur sera de *sthelstein*, pierre qui résiste au feu ; on espère se servir de ces deux fourneaux cette année (1791), alors on détruira les deux dont nous avons parlé ci-dessus, qui sont dans un corps de logis a part, bâtiment où l'on rôtit la plus pauvre partie du minérai, qui ne se lave pas : on la met avec du minérai de soufre, pour en retirer le peu d'argent qu'elle contient : il y à quatre fourneaux à jour et deux plus petits : on établit des couches de bois, et dessus une couche de charbon de bois. On y met le minérai, non-seulement reconnu pauvre à l'inspection, mais des scories où l'on soupçonne qu'il y a un peu d'argent, de manière que cette matière destinée à être rôtie, consiste en fer, soufre, scories, et pierres de chaux : l'effet de cette opération est de faire évaporer le soufre, scorifier le fer, et les rendre propres à être fondus ensemble avec la poudre d'argent et de plomb. Il faut environ 5 heures pour cette calcination : on peut y calciner cinq schippunds de minérai par jour ; le minérai de plomb pur, s'appelle *schlichter*. Les frais de la fonderie montent a-peu-près à 6000 rixdales.

La mine de *Sahlberg*, située à une demi-lieue de Sahla, est actuellement au compte de particuliers: elle est divisée en 160 lots ou actions : à chacune est attachée une portion de terre, avec un

terrain dans la ville; leur valeur s'élevoit au moins à 1000 rixdales, en 1790. Le produit net de chaque action a été de 30 rixdales; les frais de l'exploitation de la mine vont environ à 6000 rixdales : ce qui, joint aux 6000 de la fonderie, et aux 4800 qu'ont valu les actions, fait 16800 rixdales; on ne compte point les dixmes du roi, les gages des officiers, les dépenses pour les travaux extérieurs et intérieurs, l'entretien des machines, etc : ce qui peut monter à 7 à 8000 rixdales, la mine ayant rendu en 1790, 3000 marks d'argent. Cette mine, exploitée depuis un temps immémorial, a été beaucoup plus riche : elle a produit 24000 marks; mais les galeries les plus riches se sont écroulées : il y a cependant encore un endroit où nous avons vu travailler, dont le minérai contient quelquefois jusqu'à trente loths d'argent par quintal : mais on ne croit pas que cela dure. Le premier fond de la mine à de 106 à 109 toises de profondeur, et le dernier 150.

Les travaux de cette mine sont admirables, et meritent toute l'attention d'un voyageur. On descend par le puits dit de la reine Christine, dont l'ouverture à 26 pieds sur 19; il conduit au premier fond : la manière de descendre (par des seaux) déplaît à bien des gens, cependant ce qui doit rassurer, c'est qu'il n'y a pas

d'exemple que la corde ait cassé ; et s'il arrive des accidens (on les évalue à 2 ou 3 par année), c'est toujours par la faute des ouvriers et par leur imprudence. Il régne ici un singulier préjugé sur les femmes : les ouvriers prétendent que lorsqu'il en descend une, cette visite est l'avant coureur de quelque malheur. Une femme y étant descendue, il y a peu d'années, un ouvrier se tua deux jours après, ce qui n'a pas contribué à affoiblir le préjugé : aussi les ouvriers en voient-ils descendre avec beaucoup de peine, et cela est-il fort rare.

Le seau dans lequel on descend, est attaché par trois chaînes de fer à une corde, qu'on change tous les dix mois, et qu'on fait servir ensuite à monter le minérai : on peut être jusqu'à cinq dans le seau, mais ordinairement on s'y met trois, et au plus quatre. Nous avons été six minutes à descendre, et six minutes et demie à monter, parce qu'on ralentit le mouvement lorsque le seau approche du haut : en même-temps que le seau descend ou monte, un autre, à côté, monte ou descend pour le minérai : c'est toujours le même qui sert pour les hommes ; ils vont tous deux jour et nuit. On se munit de flambeaux en descendant, afin de voir en passant les galeries pratiquées dans le puits : on s'en sert aussi

pour diriger le seau, et empêcher qu'il ne donne contre les parties saillantes du rocher. On est quelquefois effrayé de sentir une secousse assez forte, et que la position où l'on se trouve peut encore augmenter; cela vient de ce que la corde, en se roulant sur le cylindre, se roule quelquefois sur elle-même; et au bout de quelques tours, quand elle vient à se dédoubler, elle occasionne une secousse qui se communique à la corde entière, et jusqu'au seau. Les deux roues qui font monter le seau, vont par le moyen de l'eau; elles sont doubles; on peut les tourner et retourner dans les deux sens, ainsi qu'augmenter ou diminuer leur mouvement : cela dépend de bondes qu'on lève plus ou moins, pour donner passage à la quantité d'eau qu'on veut : on les arrête aussi à volonté; tout cela dépend de l'homme chargé de la direction des cordes, et qu'on avertit par un cri du haut de la mine : son métier demande beaucoup d'attention; car une imprudence ou un oubli de sa part pourroit avoir des suites très-facheuses. Ces deux roues ont 40 pieds de diamètre, ainsi que les deux employées pour les pompes. L'eau qui fait mouvoir les différentes machines, vient par un canal qui a plus de trois milles de long. Il y a trois corps de

pompes à la machine hydraulique, pour pomper l'eau de la mine : à côté est un puits, nommé *kneckt*, par lequel on peut descendre dans la mine par des échelles, jusqu'à 80 toises de profondeur : ensuite on trouve plusieurs divisions pour descendre plus bas, et jusqu'au premier fond, d'où l'on a encore le choix des seaux ou des échelles, pour arriver au plus profond ; mais ces échelles ne sont point commodes ; elles ne servent guères qu'aux ouvriers employés au service des pompes, tout le monde se servant du seau. Il y a plusieurs marques à la corde, pour qu'on puisse arrêter le seau aux galeries pratiquées dans le puits de la reine Christine. On se sert beaucoup de bois dans cette mine pour travailler la pierre : il s'en fait une consommation énorme : on trouve, dans différens endroits de la mine, des feux allumés qui font un effet superbe. Toutes les voûtes sont de la plus grande hardiesse : les communications très-larges, et sur-tout d'une propreté bien extraordinaire : on pourroit parcourir en voiture tout ce premier fond : il y a une petite chambre où on se repose, et où est le registre sur lequel les curieux inscrivent leur nom.

Dans l'intérieur de la mine, les signes qu'il

y a de l'argent, dépendent d'une certaine sorte de pierre calcaire mêlée avec du mica. Les mineurs appellent cette pierre, *pierre noble*; quand elle se rencontre, il y a toujours un peu d'argent : c'est dans cette recherche que consiste l'habileté du mineur. On nous a fait remarquer plusieurs filons de trapp, qui offrent différentes variétés fort curieuses pour un amateur : il est d'abord en couches excessivement minces; elles s'augmentent progressivement, puis se perdent, et puis se retrouvent. Ce qu'il y a de particulier dans cette mine, c'est que les filons sont irréguliers, et que rarement on y trouve du minérai : on n'y voit point de veines de métal; tout y est en masses métalliques. Les ouvriers travaillent comme à la fonderie, un jour sur deux; sur 24 heures, ils en ont huit de repos : ils sont payés de même. Les maîtres peuvent gagner 50 rixdales, les ouvriers de 16 à 25. Le puits de *makleusen*, le plus profond qu'il y ait eu, est abandonné; celui de *kongsrumning*, le plus ancien, l'est aussi.

Herstenbotten est une mine qui s'est écroulée il y a trois siècles : elle s'est comblée successivement; la tradition dit qu'il y a péri beaucoup de monde. *Samdrumningen* est une autre mine attenante à celle-ci, qui s'est aussi écrou-

lée : à côté de ces deux mines, sont de grands tas de pierres, qui en ont été tirées anciennement. Il y a des gens occupés à en choisir les morceaux qui contiennent du métal; on en tire 300 marcs d'argent par an. On a commencé à s'occuper de ce travail en 1753. On croit avoir encore assez de décombres pour 50 ou 60 ans. Le roi n'a point le dixième de ce produit des anciennes mines. On trouve un peu plus loin un puits de communication avec les anciennes mines : on tire le minérai par le moyen de chevaux, dont il y a trois habituellement dans la mine au premier fond, pour tirer le minérai des puits plus profonds. Les pierres fournissent une assez grande quantité de chaux, et en fourniroient bien davantage si l'on en trouvoit le débit.

On voit avec étonnement une mine dans un pays de plaines; car celle-ci est sur une hauteur très-peu élevée; on fera bien de se procurer des lettres pour M. *Staff*, chef de la mine, et pour M. *Pyhl* : ce dernier parle bien français, il nous a été d'un grand secours. Voici les minéraux qu'un amateur d'histoire naturelle pourra se procurer à cette mine : *Weiss-gulden*, mine d'argent grise, galène en gros et petits cubes; galène chatoyante; galène écailleuse, à grains d'acier; blende ou

mine de zinc, écailleuse et à petits grains; régule d'antimoine natif (on n'en trouve plus.) Mine d'antimoine striée; pyrite arsénicale, très-rare; pyrite martiale, quelquefois cristallisée; mine de fer noire grainelée, très-rare; pierre calcaire à grains fins; grainelée à grains de sel, blanche et jaune; spath calcaire, blanc et jaune, cristallisé en pyramides hexagones, très-rare; quartz blanc, très-rare; caillou de roche, blanc et rouge, dans lequel on trouve quelquefois du schœurle étoilé; cuir de montagne; chair de montagne; liége de montagne; amianthe, quelquefois parsemée de galène; serpentine verte, jaune et noirâtre; grenats rouges dans la galène; trapp noir solide; stéatite, pierres ollaires, mica brun.

De Sahla à Afvestad, quatre milles et demie, par *Brodbo* et *Viggarné.* On a, à la première poste, une jolie vue, d'un lac qu'on traverse sur une chaussée : les chemins étoient assez beaux aux deux premières postes, à la troisième ils étoient mauvais : auprès de Sahla, on traverse une petite rivière qui fournit l'eau pour les travaux de la mine. A un quart de mille avant Viggarné, est une barrière avec une douane, appartenante aux actionnaires de la mine de Sahlberg, après quoi on prend à

gauche une assez mauvaise traverse, en laissant à droite le grand chemin d'Afvestad. En partant de Viggarné on revient sur ses pas, pendant assez long-temps, reprendre la grande route. Tout étoit dégelé depuis plus d'un mois à Stockholm; nous avons trouvé, après Sahla, des lacs gelés, et une assez grande quantité de neige en plusieurs endroits. Nous n'avons pas rencontré, dans cette route, de ces barrières qui sont si multipliées entre Stockholm et Sahla, et qui sont fort incommodes, parce qu'il faut qu'on descende à tous momens pour les ouvrir : vers le milieu de la dernière poste, on entre en Dalécarlie.

Afvestad. L'affinage du cuivre est le seul objet intéressant de cette petite ville, dont cet établissement forme un quartier séparé, et assez considérable : on ne peut en sortir sans présenter à la porte un billet de l'inspecteur (M. Stokenstrœum, qui nous a mené par-tout, mais qui ne parle que le suédois.) Le premier affineur de cet établissement, est *Marcus Kock*, né en 1585, mort en 1659, ainsi qu'on le voit sur son portrait, qui est chez l'inspecteur; il étoit Liégeois, et fut ennobli par Gustave-Adolphe. Nous avons vu premièrement les fourneaux où l'on fond le cuivre,

venant

venant de Fahlun. On fond 5 à 6 schippunds par fourneau, il est alors *rokoppar*, il devient *garkoppar*; ce qui n'est pas cuivre pur, passe ensuite dans un autre fourneau : il faut ordinairement six heures pour cette première opération. Elle est cependant plus ou moins longue, selon la qualité du cuivre. On met le cuivre en barres avec du charbon dessus, dans des creusets qui ont la forme d'un cône renversé; au fond est un lit fait d'argile et de charbon, pilés ensemble comme à Sahla. Il y a six creusets et fourneaux pour cette opération : ils sont partagés en trois ateliers, dont chacun a quatre ouvriers. Quand le cuivre est en fusion, on laisse refroidir à l'air la première couche, puis on jette de l'eau dessus, et on le retire en totalité par couches, qui deviennent toujours plus petites, à cause de la forme du creuset; on les pose en tas l'une sur l'autre : les creusets contiennent environ 40 couches, plus ou moins : les parties de cuivre les plus fines, s'élèvent et s'attachent à des barres de fer distribuées dans l'intérieur de la cheminée, d'où on les retire ensuite. Les fourneaux ont chacun un soufflet immense, qui va par le moyen de l'eau. On ne se sert que de charbon de bois, dont il y a de grands magasins; on en consomme annuellement douze

mille lasts, de douze tonneaux chacun. Autre bâtiment où sont deux machines à 8 pilons chacune, pour broyer l'argile et le charbon, dont se fait le lit qu'on met au fond des creusets, et auquel il s'attache beaucoup de parties de cuivre : on lave ensuite cette poussière, comme à Sahla. Entre ces deux machines à piler, on passe sous une voûte, d'où tombe une jolie petite cascade. Autre bâtiment, où sont six marteaux pour les planches en cuivre : il y a des marteaux plus petits pour celles dont on fait des casseroles et autres ustensiles. Dans l'endroit où sont les marteaux pour les planches, il y a aussi deux fourneaux; dans l'un est une cuve où l'on fond le métal, puis, avec une grande cuiller, on le verse dans des moules faits avec du fer, de l'argile et du charbon mêlés ensemble. Là il se refroidit, et quand il est encore rouge, on le retire de ces moules, et on le met sous le marteau. On le fait réchauffer ensuite plusieurs fois, jusqu'à ce que la planche soit achevée : le second fourneau est destiné à cet usage. Les plus grandes planches ont trois aunes et demie de long sur deux de large. Les moules sont plus ou moins grands, selon la grandeur des planches. Le cuivre préparé coûte 6 à 7 schellings la liv. Le canal qui fournit l'eau pour la fabrique, est entrecoupé de beaucoup de

piliers peu élevés, afin que la glace s'arrête dessus, et n'empêche pas l'eau de couler : dans les plus grands hivers, on a toujours travaillé. Pendant la dernière guerre, entre la France et l'Angleterre, on a fait, par an, 4200 schip., dont 3600 en planches pour doubler les vaisseaux : les autres années, on ne travaille guères plus de 3000 schip. Les 3000 autres exploités à Fahlun, sont transformés en laiton. Il y a un magasin de planches de cuivre peu considérable : à côté est un magasin de *garkoppar*, aussi peu considérable. Les planches pour les vaisseaux ont cinq pieds de long sur dix-huit pouces de large : on les arrange comme des glaces pour les transporter. Elles sont envoyées à Westeros, d'où on les embarque pour Stockholm : quand il y a du traînage, on les envoie par terre à Stockholm. La charge d'un traîneau est au plus de trois schip. On paye 12 dalers de cuivre par schip., jusqu'à Stockholm, qui est à 16 milles et demi. Entre les deux magasins il y a un bureau, où on écrit son nom, et où il est d'usage de se faire peser; c'est une petite contribution dont on est quitte avec une demi rixd. Nous y avons vu des monnoies de cuivre, destinées pour la Pologne et pour la France, auxquelles il ne manquoit

plus que le coup de balancier; nous n'avons pu savoir ce qu'elles coûtoient : elles sont envoyées aux négocians de Stockholm, qui les expédient. On travaille aussi à cette fabrique toute espèce de fer. — Un moulin ordinaire à scier des planches. Dans un autre bâtiment, deux cylindres en métal, pour rouler les planches en cuivre; ils servent sur-tout pour celles des vaisseaux : il y a devant ces cylindres, des fourneaux, où on ne se sert que de bois. Dans cette même maison, est un marteau, avec un fourneau et un ciseau à bras, pour couper les planches : il y en a encore un qui va par le moyen de l'eau. — Bâtiment où l'on travaille le fer : un grand et un petit fourneau, avec un marteau. Bâtiment pour la monnoie : la machine pour couper les lames de cuivre, consiste en deux roues, ayant chacune huit bandes pleines, de la largeur de la monnoie projetée : la planche est passée entre les deux roues, et se trouve coupée en huit rubans : on passe ces rubans entre deux cylindres, pour leur donner l'épaisseur de la monnoie qu'on veut frapper : ensuite on les place entre deux morceaux de fer, qui les coupent avec la plus grande facilité, et leur donnent la forme requise : cette machine très-simple va par le moyen de l'eau : il y en a deux qui se correspondent. D'une

petite esplanade voisine, on voit une jolie cascade que fait la Dahl, qui est fort large : on a ménagé une digue du côté de la fabrique, pour ne manquer jamais d'eau. Depuis 1768, on n'a pas frappé de monnoie suédoise, si ce n'est des *Pollet*, monnoie particulière à la Dalécarlie, dont les pièces valent un demi et un quart de schelling. Il y a un bâtiment où sont deux tonneaux ordinaires, percés de beaucoup de trous : on y met les pièces de monnoie pour les polir : ces tonneaux sont mis en mouvement par l'eau : il y a sur les tonneaux de petits canaux qui leur fournissent sans cesse de l'eau : les pièces y sont polies par le seul frottement; elles sont ensuite séchées dans de petits fourneaux : cette dernière opération est infiniment courte; elle demande une heure, presque jamais au delà d'une heure et demie; alors les pièces sont prêtes à être frappées. Dans le même endroit, est une machine pour faire des cylindres. — Chambre, où des femmes sont occupées à séparer les pièces de monnoie, bonnes et mauvaises : de-là, on les met dans des tonneaux, pour les envoyer à Stockholm. — Magasin très-petit, de caffetières, théïères, etc., bronzées à la manière anglaise. A côté, l'endroit où on les bronze : on fait un secret de la

P 3

manière : on nous a dit seulement qu'on frottoit les objets au pinceau, avec différentes couleurs. Endroit où l'on travaille les marmites, casseroles, etc. Il y a un fourneau, cinq établis, et plusieurs enclumes. Dans la cour est un cheval de bois, pour la punition des ouvriers.

Il y a cent ouvriers employés : ils sont payés par schippunds qu'ils travaillent, lesquels valent depuis 10 jusqu'à 100 schellings, selon le genre de travail : 40 schellings sont ainsi distribués : le maître a 6 dalers, le premier ouvrier sous lui, 4 dalers, le second ouvrier 3 dalers, le garçon 2 dalers. Nous y avons vu un enfant qui avoit les cheveux absolument verts, ce qu'on nous a dit provenir de la vapeur du cuivre. Avant 1777, cette fabrique appartenoit à la couronne : elle a été cédée aux propriétaires de la mine de Fahlun.

La ville contient environ 700 habitans : le pavé y est aussi détestable que dans les autres villes de Suède où il est le plus mauvais.

A une forte demi-lieue d'Afvestad est la fabrique de laiton de *Biurfors*, appartenante à M. Vahrendorf. Il y en a cinq en Suède, à Norkiœping, Nikœuping, Gusum, et Skultuna : nous parlerons plus bas de cette dernière que nous avons vue : le travail est le même dans

toutes : elles ne different que par la quantité de laiton qui sort de chacune.

Si l'on a du tems à soi, on pourra faire une excursion à *Norberg*, qui est à deux milles : C'est où commence le nouveau canal de *Stromsholm*, qui aboutit au lac Mœler : nous en parlerons dans un autre chapitre, lorsque l'ordre de notre voyage nous y conduira.

Norberg. A un quart de mille du village sont des mines fameuses, tant par la variété des veines et la quantité de mines, que par les minéraux curieux qui s'y trouvent; on ne doit cependant pas espérer de trouver toutes les variétés possibles de minéraux dans un seul jour : les amateurs auront besoin de quelque temps pour examiner ce qu'on retire des mines, et ce qui se trouve dans les décombres : malgré cela, il pourra leur échapper plusieurs pièces rares, qui se font voir seulement par intervalle, et de temps à autre dans les veines. Ces mines sont principalement de fer; il y en a aussi quelques unes de cuivre, mais presque toutes désertes : on trouve ici, en fait de minéraux : hématite bleuâtre, solide, lamelleuse, micacée, à grains fins, étincellante. Ces variétés se trouvent ordinairement dans des quartz. Mine de fer noire, quelquefois luisante à la surface, grainelée à grains fins, cristallisée, polygone, oc-

taèdre, et cubique ou rhomboïdale. Cuivre natif arborisé, en lames et superficiel : le cuivre natif se trouve quelquefois dans la mine *griællan* parmi la mine de fer. Bleu de montagne superficiel. Vert de montagne. Mine de cuivre rouge, azurée, jaune verdâtre, jaune pâle. Fluor vert, blanc et violet, cristallisé en octaèdres. Poix minérale. Druzes de topazes fumées de plusieurs nuances. Druzes d'améthystes pâles, de cristaux de quartz gris, blanc : les cristaux sont le plus souvent sans prismes : on trouve pourtant quelquefois des cristaux de roche ordinaires, quoique petits. Quartz blanc et gris. Feltspath rouge, en lames hexagones, avec pointes courtes à trois facettes : ces cristaux sont quelquefois couverts d'une croute cristalline quartzeuse. *Stalstein*, ou mine de fer blanche, à grains fins et blancs, mais qui se noircit à l'air. A cinq quarts de mille est *Vestanfors*, mine de cuivre déserte, fourneau et forge de fer. Cette course faite, on revient à Afvestad.

D'Afvestad nous sommes allés à *Sæter* par *Grodæu*, trois milles et demi. Les chemins n'étoient point beaux, parce qu'il dégeloit (en avril), quoique les bords en fussent encore couverts d'une assez grande quantité de neige, sur-tout à la seconde poste, où l'on traverse une forêt fort longue. En sortant d'Afvestad, on a une jolie vue, et on cotoye la rivière

Dahl, jusqu'à un pont flottant assez long que l'on passe, et que la voiture la plus légère fait enfoncer dans l'eau. A un demi-mille de *Grodœu*, on passe à côté de la petite ville d'Hedemora, où est un moulin à poudre, et qui n'offre rien d'intéressant.

La ville de *Sœter*, extrêmement petite, et qui n'a que 3 ou 400 habitans, ne mérite d'être visitée qu'à cause de la mine de Bipsberg qui en est voisine : elle est située à une lieue de la ville, à l'ouest nord-ouest. Quoiqu'elle soit beaucoup plus ancienne, les historiens n'en parlent que depuis 1420. Avant Gustave-Vasa, elle appartenoit aux villes d'Hedemora et d'Husby : les évêques en tiroient le revenu : ce prince la prit pour la couronne, lorsqu'il s'empara des biens écclésiastiques. Dans le dernier siècle, elle fut détruite par une faute des mineurs, et resta 20 ans ainsi ; la couronne l'abandonna à ceux qui voudroient l'exploiter de nouveau : elle fut reprise en 1697 : les *Angerstein* en sont aujourd'hui les plus grands possesseurs; M. Vahrendorf en a un quart ; elle ne paye pas même la dixme à la couronne. Cette mine est fort riche, puisqu'elle produit annuellement de 20 à 21 mille schippunds de fer ; elle donne 60, 70, et jusqu'à 80 pour 100. Celle de Dannemora a un minérai moins riche, mais plus facile à exploiter : la direction des filons est

d'est à ouest; la profondeur totale de la mine est de 80 toises; elle a quatre fonds: le premier, *Benzels band*; le second, Adolphe-Frédéric; le troisième, Gustave III; le quatrième, Gustave-Adolphe, prince royal: la largeur de ce dernier est de 17 toises. Indépendamment de ces fonds, il y a beaucoup de galeries qu'on exploite. Elle a trois puits principaux, une seule entrée pour les ouvriers; on peut se servir d'une autre près de la machine hydraulique, mais elle est plus difficile, et ne sert qu'aux ouvriers chargés du soin des pompes. On descend dans l'intérieur de la mine par des échelles assez commodes: en partant du dernier fond, on a, jusqu'aux écuries, trois échelles, de 50, 43, et 34 échelons; à l'endroit des écuries, on éprouve du froid, ce qui provient du voisinage des pompes. En quittant les écuries, on remonte par trois échelles de 36 échelons chacune, puis on en trouve cinq autres de 30, 36, 30, 20 et 30; on se trouve à une porte de communication avec les pompes; ici on voit le jour, et on quitte sa torche, pour monter encore deux échelles, l'une de 40, l'autre de 32; la première est fort humide: en tout 452 échelons, et 13 échelles. L'ouverture par où on descend, a environ 12 pieds; il faut de deux heures à deux heures et demie pour faire le tour de cette mine. Le

minérai s'y trouve en très-grandes masses métalliques, qui ne sont pas extrêmement difficiles à travailler; dans plusieurs endroits il se réduit en poudre: le travail intérieur est fort bien entendu; nous avons cependant trouvé quelquefois de l'humidité: il y a une porte à moitié chemin de la descente dans la mine, qui est fermée les jours de fête; nous avons eu beaucoup de peine à y passer, à cause d'une flaque d'eau qui étoit devant. Malgré l'immensité du minérai qu'on peut exploiter, il y avoit trois travaux considérables de commencés, pour en chercher de nouveau, ce qu'on appelle travail de spéculation. Les voûtes souterraines sont belles et fort larges; nulle part on n'est obligé de se baisser; il faut aller avec beaucoup de précaution dans les endroits où l'on a brûlé du bois pour amollir le minérai: on peut être suffoqué par la chaleur et la fumée qui y restent encore quelque tems après; on se sert beaucoup de bois dans cette opération, et fort peu de poudre. Cette mine n'occupe que 30 ouvriers, dont 20 travaillent toujours: on envoie le minérai dans différens endroits pour y être fondu. Le principal, appellé *Nishyttan*, est à un mille de la mine. Un amateur pourra trouver ici les morceaux suivans: Mine de fer noire grainelée, à grains fins très-friable. Hématite bleuâtre

lamelleuse. Hématite cellulaire. Molybdene. Quartz. Druses de quartz. Poix minérale. Skiœurle fibreux. Amianthe grossière et dure. On voit qu'il y a peu de variétés curieuses.

La montagne où est cette mine n'est pas fort élevée, cependant la vue y est charmante: de la maison de l'inspecteur on découvre le clocher de Fahlun, quand l'horison n'est pas chargé; les pompes s'apperçoivent de très-loin et sont d'une grande étendue.

De Sœter à *Grangue*, quatre milles et demie à l'ouest, grandes et curieuses mines de fer; mais il faut revenir par le même chemin, et il n'est pas beau.

De Sœter on peut faire une petite excursion à *Lœfôs*, où est une mine d'argent et de cuivre, petite, mais intéressante; elle est située dans la paroisse de *Skieder*; on y trouve: argent natif, très-rare. Galêne en cubes, — écailleuse, — à grains d'acier. Mine de cuivre jaune, blende, pyrite arsénicale, pierre calcaire, fluor de différentes couleurs, très-peu. Caillou de roche. Roche de corne: on visite la fonderie, et l'on retourne à Sœter. Si l'on a du temps à soi, on peut faire une tournée de l'autre côté, *à Grengiesberg* où sont plusieurs mines de fer, et où l'on pourra se procurer des minéraux curieux, comme: mine de fer noire et solide.

— grainélée, — à grains fins et micacée variante de couleurs très-vives, bleu, vert et jaune doré. — cristallisée en octaèdres, parsemée dans la mine de fer ordinaire. Hématite bleuâtre solide. — lamelleuse - cristallisée cellulaire, — micacée étincelante. — Poix minérale. Pierre ollaire micacée et striée. Cristaux de spath calcaire en hexagones plats, entassés irrégulièrement l'un sur l'autre, et couverts de druses de quartz très-fines. Druses de quartz enduisant la mine de fer, de manière que les pièces paroissent comme des brèches de noyaux de mine de fer, conglutinées par du quartz cristallisé. Si l'on veut visiter cette mine, il sera plus court d'y aller d'Hedemora, ainsi qu'à celle de *Garpenberg*, a un mille, de l'autre côté de la Dahl, auprès d'un petit lac : il y a des mines de cuivre exploitées depuis fort long-temps, aujourd'hui sur leur déclin : elles appartiennent à M. Vahrendorf: on y trouve la mine de cuivre grise. — Jaune. — Pâle-jaune. Galène tessulée et écailleuse. — Blende. Fluor vert, quelquefois entremêlé de mine de cuivre jaune superficielle. Pierres ollaires, plusieurs variétés. Quartz *Norrka* ou pierre ollaire entremêlée de grenats : la fonderie vûe, on retourne à Hedemora.

De Sœter à Fahlun, par Naglarby, trois milles et demi; on revient sur ses pas, par où on

est arrivé, on passe à côté de la mine, qu'on laisse à droite, ensuite sous les tuyaux des pompes; on voit de tous côtés dans cette poste des crevasses qui paroissent de sûrs indices d'un bouleversement considérable dans cette partie; elles obligent à faire des circuits, et allongent beaucoup le chemin; peu après Naglarby, on passe la *Dahl*: mais auparavant on se trouve très-à portée de *Tuna*, mine de zinc, mine d'argent, riche sous Gustave-Adolphe, de laquelle il faisoit ses présens: elle est aujourd'hui déserte. Plus près de Sœter est l'ancienne mine d'argent de *Silverget*, déserte aussi; à deux milles de *Tuna*, est *Gagnef*, où l'on a trouvé des pierres d'aimant très-fortes: mais il n'y en a plus. Après avoir traversé la *Dahl*, nous avons quitté la grande route, et pris à droite, dans un lieu appelé *Ornæs*, distant d'un demi-mille: ayant passé une rivière sur un pont, et cotoyé quelques minutes un petit lac fort agréable, nous sommes arrivés à la maison où fut cachée, en 1520, Gustave-Vasa, poursuivi par les satellites de Christiern.

Cette maison, dont la structure est singulière, a été conservée dans le même état: l'escalier est en dehors: au second étage est la chambre que Gustave a occupée: elle est assez grande, et forme presque un carré parfait; aux deux

côtés de la porte en dedans, sont les deux fidèles Dalécarliens gris, habillés d'étoffe de laine blanche, et armés de pied en cap, avec le chapeau en pain de sucre, selon l'usage de ce temps-là : à côté d'eux et près du lit, est, aussi en pied, le domestique fidèle qui suivit toujours Gustave : il est lui-même dans l'angle opposé à la porte, debout et armé, sous un dais : il tient à la main droite le bâton de commandement, et a la main gauche sur la bible, qui est posée sur une table où l'on voit aussi son casque et ses gants : tout ce qui tient au lit a été conservé : au-dessus et aux côtés de la porte, ainsi qu'à ceux du lit, sont cinq inscriptions en lettres d'or, analogues aux événemens de la vie de Gustave I^{er} : près du lit, l'arbre généalogique de sa maison, continué jusqu'à Gustave III, quoique sa race soit éteinte bien avant, Gustave III n'y tenant que par les femmes. Autour de la chambre quelques cartes de géographie, et d'assez mauvais portraits des rois et reines de Suède depuis Gustave-Vasa. On voit ensuite le privé où il se tint caché, et d'où il se sauva pour opérer ensuite la réunion, qui eut lieu à Mora. Le lac forme le plus joli point de vue possible, et la position de cette maison est extrêmement agréable : un voyageur curieux ne peut se dispenser de la visiter, et

il la trouvera sûrement d'un grand intérêt ; puisqu'elle a servi d'asile à l'un des plus grands hommes qui aient honoré le trône et l'humanité.

Le traducteur du second voyage de M. Coxe lui fait commettre plusieurs inexactitudes dans le détail de cette maison, et telles qu'on pourroit le soupçonner de ne pas savoir assez d'anglais pour se mêler de le traduire. Nous conseillons à nos lecteurs de ne pas s'en rapporter non plus à la relation de l'officier hollandais, qui assure (page 165, édition in-8. la Haye, 1789) *qu'il faut se détourner d'une demi-lieue de la grande route, et passer un chemin affreux à travers des rochers terribles pour y arriver*. Nous avons eu occasion de relever encore bien des erreurs dans ce voyage, et nous sommes fort éloignés de les avoir relevées toutes. Le chemin fut-il aussi mauvais qu'il le prétend, le voyageur le plus indifférent n'en seroit pas moins obligé de visiter cette maison si intéressante : mais de plus, elle n'est qu'à un petit quart de lieue de la route, et il n'y a ni rochers terribles, ni précipices à franchir pour s'y rendre.

A une assez grande distance de Fahlun, on commence à sentir le soufre : nous y sommes arrivés en pleine nuit ; il sembloit que le feu fût par-tout, par la grande quantité des four-

neaux

neaux allumés en plein air pour griller le minérai. Le brouillard sur la mine est fort épais; on passe tout auprès, et sous les tuyaux même des pompes.

FAHLUN, capitale de la Dalécarlie, est fort peu considérable, n'ayant guères que 4,000 habitans. Ses priviléges sont du 30 octobre 1641: elle en avoit eu déjà quelques-uns en 1608 et 1624, mais ils avoient été accordés comme pour épreuve et pour être améliorés. L'église construite en 1650, est couverte en cuivre, et l'a déjà été trois fois.

On fera bien d'écrire à l'avance pour retenir un logement chez quelque negociant; plusieurs louent des chambres à tant par jour. Le très-petit nombre d'étrangers fait qu'il n'y a qu'une auberge, sur la place auprès de l'église, assez bonne à la vérité, mais que l'on peut trouver pleine, comme cela nous est arrivé. La mine de cuivre, et toutes les opérations qui en dépendent sont la seule chose qui puisse attirer dans cette ville : il est vrai qu'elles dédommagent de la peine qu'on a prise, et nous n'avons pas été tentés de la regretter.

La fameuse mine de *Kopparberg* est à 500 toises de la ville : son origine est inconnue; son plus ancien titre est de Magnus Smek en 1347, par lequel il conste qu'il y en a eu d'antérieurs.

Elle a éprouvé, en différens temps, des éboulemens très-considérables; celui de 1789 dura deux jours. La profondeur totale de la mine est (en 1791) de 189 toises. La grande ouverture, qui en a 40, comprises dans les 189 (le dernier éboulement l'ayant diminuée), a 200 toises de long sur 120 de large; on y descend par un escalier en bois, pratiqué sur le roc, et c'est au fond de cette grande ouverture qu'est l'entrée de la mine: il n'y en a peut-être pas au monde où il soit si peu fatigant de descendre; on a des escaliers jusqu'au fond, à l'exception des 12 dernières toises, où on se sert d'une échelle de fer: c'est le passage le plus incommode, ou, pour mieux dire, le seul qui le soit; il mène au plus profond, appellé trou d'*Armfelt.* Les escaliers sont tellement commodes, que les chevaux employés dans l'intérieur, au nombre de vingt-deux, les montent et les descendent; mais si, par quelqu'accident extraordinaire, les escaliers deviennent impraticables, on les fait descendre par les grands puits, attachés à des cordes, dans une sorte de harnois fait exprès (pour la revue à Noël.) Il y a quelques années, que le nouvel escalier n'étant pas achevé, et l'ancien étant hors de service, ils descendoient et sortoient toujours de cette dernière façon. Voici les différentes galeries que l'on trouve en parcourant la mine,

et leur profondeur en partant du haut de l'escalier de la grande ouverture : Galerie de *Bonde*, 42 toises. Galerie *Tilas*, 43 ; petite galerie abandonnée depuis l'éboulement de 1789 ; la voute s'agrandit, on arrive à l'escalier de Gustave III. Chemin sale, avec un petit ruisseau : les voûtes ont 6 pieds de haut, et 4 à 5 de large. Galerie de *Sophie-Albertine*, 65 toises. Galerie du *prince Charles*, 72 : des voûtes avec maçonnerie. Galerie de la *Flotte*, 88 : on y sent une odeur vitriolique, qui provient de la communication avec le puits de Gustave-Adolphe ; il y a une forge, un fourneau et une enclume. Galerie de *Mars*, 100 ; on sent un grand vent, et une odeur fort désagréable. Galerie du *Nord*, 109. Galerie du *prince Gustave*, 109 ; on y travaille. Galerie du *Frère*, 110. Galerie *Rolamb*, 110 ; grande voûte où on travaille : les travaux consistent en des poutres mises les unes sur les autres : on avoit commencé à ôter les étais, et à remplir les décombres. Sallon du conseil, 118 : on y trouve des tables, un lustre ; c'est où le roi s'est arrêté et a écrit son nom en 1788, le 20 septembre, sur une pierre de pyrite tirée de la mine, qu'on a encadrée et mise sous verre. Il étoit descendu dans la mine en 1755 et 1768. On se rafraîchit ordinairement ici en remontant, et c'est ce que nous avons fait, grâce à l'atten-

tion obligeante de M. de Gahn. Galerie de la *Couronne*, 118 ; il y a une communication avec le puits du roi Frédéric. Galerie de *la Croix*, 123 : belle voûte ; on y travailloit. Galerie *Maître des mines*, 124. Galeries du *Chevalier rouge* et de *la Paix*, 138. Galerie du *prince Gustave-Adolphe*, 138 toises : on y sent un grand vent. Galerie *Nordin* (gouv. actuel de la province), 138 : on y travailloit ; c'est le fond du puits d'Adolphe-Frédéric ; ici nous avons vu rouler le minérai sur des poutres, sur un chariot à six roues, dont deux en dessous : leur charge est de huit à dix schipp. Galerie de l'*Etoile polaire*, 149. Galerie du *comte Frédéric*, 149. Galerie du *comte Charles*, 149. Puits *Stierncrona*, 182 : la vue de ce puits est très-curieuse : machine allant avec des chevaux. Plus bas est un trou de communication avec le puits ci-dessus. Galerie *Frü*, 157 toises, communique avec le puits *Stierncrona* : machine à chevaux, avec un fourneau et une enclume. Galerie du *Cavalier*, 158 t. *Leyonmarck*, 168 t. *Baron Armfelt* 173. *Grefve galerie*, 168 t. Au dernier fond on trouve l'échelle de fer, de 30 à 40 degrés, qui conduit au trou *Armfelt*. Le terrain de la mine n'est pas un terrain minéral ; tout est concentré dans un seul endroit : le métal n'est pas en filons, mais en masses métalliques (on croit celle qu'on

exploite aujourd'hui de forme conique), quoique M. Jars assure le contraire dans son voyage métallurgique, ouvrage estimable à beaucoup d'égards, mais où il y a cependant plusieurs erreurs. On ne trouve dans la mine en pyrite, attirable par l'aimant, que la grisâtre : il n'y en a que deux autres espèces, la jaune verdâtre et la jaune blanche : la première de ces deux contient seule du cuivre (de 24 à 30 pour cent) ; et c'est du mélange de ces trois pyrites que dépend la richesse du minérai. Le *lefver slag*, ou pyrite grisâtre (que M. Jars appele rougeâtre) ne contient jamais de cuivre.

Voici le produit et la dépense de la mine, depuis 1779 jusqu'en 1788 :

Ann.	*Tonn. de min.*	*prod. de la gr. m.*		*mines libres.*		*dép. tot.*	
		sch.	*lisp.*	*sch.*	*lisp.*	*rix.*	*sch.*
1779.	153,319.	5090	19.	. . .	. . .	50,941	45.
1780.	156,977.	5724	12.	. . .	. . .	57,139	„.
1781.	164,492.	5758	10.	308.	4.	88,048	30.
1782.	174,421.	5954	7.	306.	14.	66,783	27.
1783.	163,750.	6077	16.	224.	11.	75,572	11.
1784.	195,470.	5898	19.	268.	7.	73,484	6.
1785.	194,732.	6350	2.	332.	17.	67,473	20.
1786.	187,975.	5390	3.	234.	6.	62,837	42.
1787.	196,420.	6886	9.	266.	14.	67,828	15.
1788.	164,950.	6422	14.	276.	11.	65,766	47.

Le minerai de Fahlun est fort peu riche : il l'a été beaucoup plus autrefois. Dans le siècle passé cette mine a produit au-delà de 20 mille schippunds. Le minérai ne donne pas actuellement plus de deux pour cent. Il y a quatre puits à la grande mine, pour extraire le minérai : du roi Adolphe-Frédéric, du roi Frédéric, du comte de Creutz (il a 112 toises), du comte Wrede. Le second est profond de 120 toises : il y a six tonneaux, deux machines hydrauliques, et une pour les pompes. Les machines, pour élever le minérai, sont au nombre de neuf. La grande mine est divisée en cinq districts (que l'on veut réduire à trois) : chacun a deux inspecteurs, à 100 rixdales d'appointemens. La grande mine et les mines libres (c'est-à-dire, qui appartiennent à des particuliers, et ne payent point de droit à la couronne), sont réunies (parag. 2, page 46 de l'ouvrage de M. Jars, est faux.) La corde qui sert au puits du roi Frédéric, pèse sept schippunds : elle pourroit être mieux faite. Il est défendu aux ouvriers de descendre par les tonneaux, l'eau vitriolique rongeant les cordes et même les chaînes de fer : les premières sont de cuir, et durent environ un an. On a tiré l'année dernière (1790), 200 schip.

de plomb, 800 marks d'argent (c'est le premier essai), et 200 ducats d'or.

Le minérai qui contient de l'argent, est cuit dans un fourneau à réverbère, où, par l'action du feu de flamme et du vent, le plomb se calcine et devient litharge : une fois en fusion, il tombe sur des cendres dont est formé le creuset.

La mine est partagée en 1200 actions, seulement pour l'exploitation intérieure : elles ont coûté, ces dernières années, de 166 à 190 rixdales.

En voici le produit depuis vingt ans. Le premier chiffre indique le revenu de chaque action ou le bénéfice réel, et le second la dépense de chaque actionnaire par action, pour l'extraction du minérai, hors le paiement des ouvriers qui n'y est pas compris. Les dépenses de la mine sont en partie payées par les actionnaires, et en partie par les caisses communes de la société, ou par l'argent que fournit la vente des cinq morceaux de chaque loterie, dont nous parlerons tout à l'heure.

Les sommes suivantes sont en dalers de cuivre de 18 par rixdale.

Années.	*Rev. total.*	*Dép.*	*Années.*	*Rev.*	*Dép.*	*Années.*	*Rev.*	*Dép.*
1771.	66.	102.	1778.	240.	165.	1785.	216.	175.
1772.	27.	108.	1779.	270.	189.	1786.	39.	200.
1773.	150.	112.	1780.	384.	243.	1787.	162.	155.
1774.	250.	135.	1781.	360.	198.	1788.	204.	141.
1775.	293.	141.	1782.	342.	180.	1789.	172.	. .
1776.	250.	138.	1783.	207.	150.	1790.	184.	. .
1777.	234.	138.	1784.	378.	171.			

La partie hydraulique est parfaitement bien entendue. Trois lacs voisins fournissent l'eau qui, repartie en neuf machines, fait aller les roues, dont la plus petite a 29 pieds (de France), et la plus grande au-delà de 40 de diamètre. Dans les hivers les plus rigoureux, le travail n'est pas interrompu. Ces lacs donnent aussi de l'eau à 30 fourneaux de cuivre. Une rivière qui traverse la ville, sert à 20 autres; et par le lac même qui communique à la Dalh, qui passe à côté de Fahlun, on transporte le bois nécessaire pour la mine et les fourneaux : il y en a 60 dans la ville, ou à un demi-quart de mille, et dix à un demi-mille, environ. On se sert tous les jours de poudre dans la mine; l'explosion en est forte; mais cependant moins qu'on ne le dit quelquefois. On brûle, avec le bois, une fois par semaine; on l'allume le samedi à

midi; il brûle tout le dimanche, une partie du lundi, et jusqu'au mardi matin, la fumée n'est pas assez dissipée pour qu'on puisse travailler, et par conséquent visiter la mine. Il y a 400 ouvriers payés par tonneaux, qui gagnent de 5 à 6 rixdales par mois. Voyons maintenant quelles opérations subit le minérai, lorsqu'il est tiré de la mine. *Grillages et fonte.* Le premier grillage se fait à l'air libre, dans une plaine qui est entre la ville et la mine, dans des fourneaux faits de pierre ordinaire, et ouverts de tous côtés; ils sont de diverses grandeurs, et contiennent de 100 à 250 tonneaux de minérai. On met au fond du fourneau une double couche de bois, et le minérai par-dessus, en pyramide plus ou moins haute. Cette opération nous a paru fort négligée: elle dure de 15 à 20 jours. L'effet des grillages est en général de chasser le soufre, et de calciner, à un certain degré, le fer quand il en est dépourvu. Une partie du soufre est en même temps décomposée, et une partie de son acide reste attachée au fer: dans cet état, le fer est très-fusible, et forme, en se confondant, un verre métallique noir, qui est un flux très-fondant pour la plupart des pierres qui suivent ordinairement le minérai: en conséquence de ces propriétés, au premier grillage, on ne fait pas chasser tout

le soufre, mais seulement une partie. A la première fonte qui suit ce grillage, la portion de fer, qui a perdu son soufre, se convertit en ce verre métallique susdit, qui dissout et fond en même temps toutes les matières pierreuses, formant par-là ce qu'on appelle *scories*, lesquelles étant spécifiquement plus légères que la partie plus métallique, surnagent toujours dans le creuset, et s'écoulent à mesure qu'elles l'emplissent, par l'ouverture au-devant du fourneau, appelée l'*œil*. Au fond du creuset, s'assemble la partie plus métallique du fer, qui retient encore son soufre uni avec le cuivre, et forme une sorte de minérai ou de pyrite de cuivre plus riche, et purgée de toute matière pierreuse, appelée *matte* (en suedois *skjersten*), tenant à présent dans le quintal 10 à 15 liv. de cuivre, au lieu de 2 que contenoit le minérai brut. Cette *matte*, ou ce minérai concentré et purifié, qu'on fait couler du fourneau par un trou de côté, aussitôt et autant de fois que le creuset en est rempli, est ensuite grillée quatre à cinq fois, pour en chasser tout le soufre restant. A la seconde fonte qui suit ce second grillage, tout le fer qui reste est converti en scories, ensorte que le cuivre seul demeure au fond du creuset, mêlé pourtant encore de 8 à 12 pour 100 (ensemble) de fer, zinc,

plomb, arsenic, etc., qui tous en sont ensuite séparés par l'affinage à *Afvestad.* Le second grillage, qui demande quatre à cinq feux, se fait dans des maisons, à l'abri des injures de l'air, exigeant beaucoup plus de soin et d'attention dans le maniement du feu que le premier. Les fontes se font dans des fourneaux de dix à quatorze pieds de hauteur sur le creuset; les grillages, dans des fours à peu-près comme des fours à chaux, ayant des murailles sur les trois côtés, et le quatrième ouvert. Si, au lieu de deux grillages et de deux fontes, on vouloit obtenir le même résultat en une seule opération, on risqueroit, et de perdre trop de cuivre dans les scories, et d'avoir un cuivre trop chargé de fer et d'hétérogénités, souffrant un trop grand déchet à l'affinage; car dans toutes les préparations chymiques, où il y a une très-grande disproportion entre les parties à séparer, (comme ici entre le fer et le cuivre, le minérai contenant de celui-ci, deux, et de celui-là, cinquante pour cent,) l'extraction de l'une ne peut jamais se faire exactement sans perte, et sans mélange d'hétérogénités en une seule opération, tant que cette disproportion existe à un tel dégré. Tous ces travaux de grillages et de fontes demandent ensemble environ six mois pour convertir le minérai en cuivre.

Pour être *fondeur*, il faut absolument être actionnaire, possesseur d'une certaine portion de terre, et avoir une part à une fonderie. Les fondeurs doivent être examinés par quelques membres du conseil des mines nommés à cet effet. Ils ne gagnent souvent qu'une rixdale par schipp. quelquefois même il perdent : d'autres fois, mais très-rarement, ils ont gagné 5 à 6 rixdales; cela dépend du prix des minérais, à la vente à l'encan : d'ordinaire 30 tonneaux de minérai, ont produit ces dernières années un schipp. de cuivre; rarement 26 à 28 tonneaux ont suffi. Les frais de fonte montent ordinairement à une demi rixdale par tonneau, l'un portant l'autre; ils fondent pour l'ordinaire, 2 à 300 schipp. Le tonneau de minérai contient 6 pieds et trois dixièmes cubes de Suède; celui de charbon est, à Fahlun seulement, de 5 pieds six dixièmes cubes; dans le reste du royaume, il est comme celui de minérai. 18 tonneaux de charbon, font la charge d'un cheval, et coûtent, année commune, 32, 36, et jusqu'à 40 schel. Ils ont coûté en 1790, 56 schel, et en 1791, 48, à cause de la douceur de l'hiver, et du peu de durée du traînage. La couronne en fournit à-peu-près 30,000 *stig*, à un certain prix, 8000 a 20 schel., le reste à 18. Ils sont apportés par les paysans des huit paroisses les plus voisines : cela leur tient

lieu de contribution territoriale et de capitation: la consommation totale est à-peu-près de 70 mille *stig*, qui sont payés aux paysans, comme ci-dessus.

Le minérai sortant de la mine est partagé en 16 lots : l'un de ces 16 est estimé par un contrôleur, et il sert de taxe pour les autres, qui se tirent au sort (1) : cette opération a lieu quatre fois la semaine. La couronne a reçu, jusqu'en 1770, le quatrième schipp., elle ne reçoit plus que le huitième.

Les officiers sont un chef, un maître des mines, deux jurés, un fiscal, un maître des machines, huit *stigære*, un contrôleur pour la répartition du minérai, plusieurs teneurs de livres; à la balance, un inspecteur pour la couronne. Le conseil des mines, se tient deux fois la semaine : dès qu'il s'agit de quelque affaire importante qui regarde la société, on l'assemble, et on prend son avis.

On trouve ici plusieurs variétés de mines, roches et autres pierres; savoir : cuivre précipité, mine de cuivre jaune à grains d'acier, à grains de scories, mine de cuivre, pâle, jaune, hépatique, grise, noirâtre très-ferrugineuse, jaune octaèdre couverte de mica : mine de fer noirâtre, attirable par l'aimant, *très-rare*; octaèdre cou-

(1) 5 de ces 15 servent à payer les frais.

verte de mica, attirable par l'aimant. Gypse cristallisé, de figure homboïdale et prismatique: pyrite martiale, quelquefois cristallisée. Poix minérale, assez rare. Gypse spateux cristallisé, et strié blanc. Spath calcaire, pierre calcaire grainelée. Roche de grenats. Grenats cristallisés, en décaèdres, quelquefois gros comme la tête. (M. Gahn en a un énorme.) Roche de Schoerle fibreux, strié, étoilé. Pierres ollaires, quartz grainelé et solide, gras et sec, amianthe, galène argentifère en gros cubes, et écailleuse; blende écailleuse. Vitriol natif bleu, vert et blanc : ce dernier est fort rare. Zéolytes, couleur de brique, très-friables : on trouve quelquefois dans les scories des morceaux curieux, entre autres des cristallisations de la même forme que l'hématite bleuâtre cellulaire.

Fabrique de vitriol. En 1775, on a accordé, par un contrat particulier, à trois personnes, le privilége de fabriquer le vitriol : l'eau de la mine est reçue dans un réservoir, conduite de-là dans un canal à 6 compartimens, construit sur un échafaud en bois fort élevé, de 128 pieds de long : ces canaux ont des deux côtés plusieurs coupures, pour que l'eau puisse s'écouler, et tomber goutte à goutte sur des fagots de 3 pieds de large, couchés et debout, faits en bois de bouleau, faute d'autres : 66 robinets conduisent l'eau dans les six compartimens du canal,

qui a environ 2 pieds de large d'un bout à l'autre, peut-être un pouce de plus à l'entrée du premier compartiment; mais nous croyons cette légère augmentation l'ouvrage du hasard, quoique la grandeur des compartimens pût diminuer, puisque le volume de l'eau diminue. L'eau est donc conduite dans le premier compartiment, d'où elle retombe dans un autre réservoir, par les échancrures : elle est reportée dans le second, d'où elle retombe encore, pour être reportée jusqu'au 3^{e}, ainsi de suite jusqu'au 6^{e}, d'où l'on voit qu'elle doit déposer toujours plus de matière vitriolique, à mesure qu'elle approche de la fin du canal. L'eau étant calculée, au sortir de la mine, à 1280 de pesanteur spécifique, est réduite, après la graduation, à 1250, ou au plus à 1260. (On ne peut travailler l'hiver.) Cette opération faite, on la met dans des chaudières de plomb, pour l'évaporer au feu pendant 12 à 13 heures (avec du fer, pour précipiter le cuivre et saturer l'acidité du vitriol), de-là dans des bassins à clarifier, où elle séjourne, afin de déposer son limon : pour que la matière se refroidisse moins, ces bassins sont en bois, enveloppés d'argile, et couverts de planches : elle y reste depuis 6 jusqu'à 12 et 24 heures, selon le degré de pesanteur de l'eau : de ces bassins elle est conduite, par des canaux, dans d'autres, à cristalliser, où on la laisse 14 jours, au bout

desquels le vitriol demeure au fond, aux parois, ou attaché à des morceaux de bois qui sont dans les bassins : s'il reste encore du limon, on le recuit de nouveau : on place les cristaux sur un plan incliné pour faire égoutter l'eau : la lessive ou l'eau mère qui n'est pas cristallisée, se met dans un puits à part, et on la recuit de nouveau avec la lessive crue. Pour les sécher, on les pose sur des planches à 4 étages, ce qui dure 2 ou 3 jours, selon le temps : on fait annuellement environ 800 schipp. de vitriol, qui se vendent à Stockholm 3 rixdales 32 Schellings.

Précipitation du cuivre. Pour précipiter le cuivre contenu dans l'eau vitriolique, on la fait tomber de cascade en cascade sur du vieux fer : ces cascades ont à-peu-près 12 pieds de haut, et sont disposées en escalier : puis cette eau circule dans une multitude de petits canaux, garnis aussi de vieux fer, et sur un terrain plane.

Couleur rouge. On commence par laver la terre, ensuite on la cuit dans un fourneau de boulanger, pendant 12 heures : avec cette couleur on peint les maisons : on y met ou un peu d'eau vitriolique, mêlée avec de la farine et de l'eau bouillante (c'est le procédé ordinaire), ou on la mêle avec de l'huile de lin, ce qui est plus coûteux;

coûteux; on la mêle aussi avec de l'eau vitriolique bouillante, et un peu de goudron, ou avec du goudron tout seul, pour les toits, les portes: avec le goudron et l'huile de goudron : avec l'huile de goudron seule : cette couleur garantit le bois de la pourriture, de la mousse, etc. elle coûte deux rixdales le tonneau de onze lispunds de *Vict.*; on en envoie annuellement 1000 à Stockholm.

Nous avons eu beaucoup d'obligations à M. Gahn, qui a bien voulu nous donner tous les renseignemens possibles, et nous accompagner par-tout. Mais nous conseillons à ceux qui lui seront adressés, d'en tirer tout ce qu'il pourront avant de quitter Fahlun; car après les promesses les plus formelles, après lui avoir fourni nous mêmes des notes précieuses qu'il désiroit beaucoup, il nous a été impossible d'obtenir de lui une seule réponse à toutes nos lettres, du moment qu'il a eu reçu de nous ce qui lui étoit nécessaire. Les voyageurs ne peuvent trop se persuader que les neuf dixièmes des gens qui les ont même accueilli le mieux, ne songent plus à eux dès qu'ils sont à la première poste : nous l'avons éprouvé, quoiqu'ayant été très-bien reçus partout. De Fahlun à Elfdal par Mora, onze milles.

Mora est une paroisse très-considérable, puisqu'elle contient environ 15 mille habitans;

mais ce qui rend cet endroit très-remarquable, c'est que Gustave-Vasa y a harangué les Dalécarliens sur une pierre qu'on y voit encore, et qu'il y a rassemblé les troupes avec lesquelles il a chassé Christiern II de Stockholm. Ce qui ajoute encore à l'intétêt de ce lieu, c'est que Gustave III, en 1788, a harangué le même peuple sur la même pierre; qu'il l'a persuadé de même, et qu'il en a obtenu les mêmes secours; mais une différence bien remarquable, c'est que les ennemis de Gustave III, qui se trouvoient dans sa capitale, n'étoient pas des Danois. *Mora* est sur le chemin *d'Elfdal*, où sont les fameuses carrières de Porphyre, dignes de toute l'attention d'un voyageur curieux. On en trouve dans plusieurs montagnes, toujours par couches et de plusieurs couleurs, comme noir, gris, rouge et brun, avec des taches blanches, rouges et vertes. Ce porphyre est très-dûr, et prend le plus beau poli : il y est en grande abondance; les carrières sont au nombre de cinq. La formation de cette pierre, qui ne sauroit être mise au rang des marbres, mais bien des jaspes, contribue à la rendre très-variée : conséquemment, chaque carrière est d'un ton et d'une composition différentes. Le porphyre d'un rouge brun et noirâtre, avec de petites pierres blanches, est celui dont on a pu,

jusqu'à ce jour, avoir de plus grandes pièces. Il est absolument pareil au porphyre *Leucostrios*, décrit par Pline. En 1730, on commença à se douter qu'il y avoit des carrières de porphyre en Dalécarlie; on écrivit pour et contre. En 1786, on s'en assura, et le sénateur comte de *Bielke*, alors président du collége des Mines, proposa une association de 2500 actions, à 5 rixd. chacune. Ce projet fut adopté, et on commença à travailler à l'exploitation desdites carrières, en mai 1788. Les cinq carrières varient de couleur et de taches. On peut avoir des pièces de quatre à cinq aunes en carré. Il y a, en outre, des apparences flatteuses de trouver du porphyre vert et turquin. On en juge par la forme des cailloux qui y sont en grande abondance. On trouve, en outre, dans ce même endroit et aux environs, des cailloux de roche, des jaspes rouges, des brèches siliceuses ou pouddingues, entre autres une de porphyre brun foncé, avec des noyaux d'un porphyre rouge pâle. Plusieurs granits moins beaux que ceux des environs de Stockholm. Le transport des pierres se fait l'hiver sur des traîneaux, et l'été on les charrie jusqu'à Vesteros, où on les embarque pour Stockholm.

Entrons dans quelques détails sur cet établissement intéressant. Il est dirigé sur les lieux

par un homm e très-capable (M. Hagstrœum); pour qui on aura soin de se munir d'une lettre. Cent ouvriers sont employés à la journée; outre un nombre qui travaille à dégrossir, et qui est payé à la pièce. La journée des ouvriers est calculée entre 6 et 9 schellings. L'ouvrage fait dans les premières années, ne sauroit donner une idée juste du produit à attendre de cet établissement, eu égard aux dépenses qu'il a fallu faire pour les différens ateliers, tels que moulins, scies, machines à polir, etc. La façon de détacher le porphyre, est la même dont on se sert en Italie. On trace les pièces tout à l'entour avec des outils d'acier faits en pointe, et on les détache ensuite avec des coins qu'on enfonce à coups de masse. On fait à cette fabrique toutes sortes d'ustensiles, des tables, des vases, des mortiers; en un mot, on peut y commander ce qu'on veut, en s'adressant à la direction établie à l'hôtel des monnoies à Stockholm. Une table de 36 pouces sur 18, s'est vendue 30 rixd.; de 25 pouces trois quarts sur 17 un tiers, 18 rixd., payée 12 à l'ouvrier; de 18 sur 12, 9 rixd.; elle est payée 6 à l'ouvrier. Un vase de 18 pouces, et parfaitement tourné et évidé, 40 rixd.; de 14 pouces, 26 rixd.; de 12 pouces, 25 rixd. Les prix sont plutôt au-dessous de ces sommes. Les objets moindres sont en proportion, quoiqu'en général les grandes

pièces ne coûtent guères plus sur les lieux; car sur ces dernières, on peut avoir aisément 50 pour 100 et plus de bénéfice; au lieu qu'on a de la peine à avoir 4 et 6 sur les autres. Cet établissement mérite d'être vu en détail. On s'arrangera pour faire cette course dans la belle saison, ou quand le traînage est tout à fait établi; mais alors la neige dérobera beaucoup d'objets intéressans, entre autres la pierre de *Mora*. Lors du dégel commencé, cette route est impraticable. Il faut revenir à Fahlun par le même chemin. En allant, on pourra visiter, dans la paroisse de *Rattvick*, la mine de *Mortamberg* (de cuivre), exploitée seulement depuis quelques années. On y trouve la mine de cuivre grise, quelquefois cristallisée - azurée-verte-jaune, jaune-pâle; vert de montagne; galène, fort peu; pyrite martiale; poix minérale; druses de quartz très-minces; quartz blanc; spath calcaire; pierres ollaires; amianthe en veines minces. En voyageant dans la paroisse de Rattvick, on rencontre souvent des pierres calcaires solides, remplies de pétrifications, comme des orthocerathites, quelquefois remplies de poix minérale, et spath calcaire souvent cristallisé; coquilles et coraux de différentes espèces; lithuites fort rares. De Mortanberg, on peut aller à *Silfberg*, où

on exploite une petite veine de galène, un peu argentifère. On y trouve galène, blende rouge et jaune; pierre calaminaire; spath calcaire; brèche de pierre calcaire et ardoise noire, quelquefois mêlée de galène; lumachelle ou pierre calcaire, mêlée de coquilles pétrifiées, où l'on trouve quelquefois aussi un peu de galène mêlée. De Silfberg à *Osmundsberg*, montagne assez grande, où l'on a : pierre calcaire solide; la même, en forme de boules, impregnées de pétrole, et quelquefois creuses, tapissées en dedans de spath calcaire en druses; pétrole fluide, mais épais; ardoises bitumineuses, souvent remplies de petites pétrifications; argile bleue contenant un peu d'argent; argile à foulons; pyrite martiale.

Nous ne quitterons pas Fahlun, sans témoigner à M. *Nordin*, gouverneur de la province, notre reconnoissance de ses bontés. Nous ne l'avons pas quitté pendant notre séjour dans cette ville.

Voici le moment d'entrer dans quelques détails sur cette province et sur ses habitans.

La Dalécarlie est une grande province de plus de quatre-vingt lieues sur soixante au moins. Elle manque de terres labourables; aussi est-elle bien loin d'être peuplée à proportion de son étendue. On n'y compte guères

au-delà de cent-vingt mille habitans. Les mines et les forges en sont la principale, et l'on peut dire l'unique richesse ; mais dans ce pays entrecoupé de lacs, de forêts, de torrens, habite un peuple brave, loyal, attaché de tout temps à ses souverains et à la liberté ; car il ne regarde pas ces deux choses comme imcompatibles. C'est sur-tout en Dalécarlie que s'est conservé le souvenir du libérateur de la Suède. L'habitant des campagnes, l'artisan, le peuple, tous enfin, connoissent Gustave-Vasa : ils se rappellent que c'est à leurs ancêtres qu'il a dû la couronne. Leur ame en est exaltée ; ils en parlent avec complaisance et avec fierté. Ce peuple, presque aussi sauvage que ses montagnes, a encore la même rudesse dans les mœurs, la même teinte de caractère. Libre comme autrefois, il ne pourroit supporter la chaîne de l'esclavage. Attaché à son roi, il veut un chef et non un maître : toujours prêt à le défendre, le Dalécarlien d'aujourd'hui a prouvé à Gustave III, qu'il n'avoit pas dégénéré. Les Dalécarliens sont dans l'usage de toucher la main aux princes, et même au roi lorsqu'ils les rencontrent : nous en fûmes témoins un jour à Haga, en nous promenant avec S. M., qui eut la bonté de nous confirmer la réalité de cette coutume. Les Dalécarliens sont divisés en gris

et noirs; cette dénomination vient de leur habit, qui est toujours d'une de ces deux couleurs.

De Fahlun à Gefle, treize milles, par *Strand*, *Upbo*, *Smedby*, *Rœurshyttan*, *Sarstad*, *Asen*, *Hœugbo*, *Beck:* Il y a une autre route plus courte de deux milles et demi, mais qui n'est praticable que dans la belle saison.

On revient presque sur ses pas, en partant de Fahlun, car le relais d'Upbo n'est qu'à un demi-mille de Sœter, de l'autre côté de la rivière. A la troisième poste, on passe deux fois la Dahl, sur un pont flottant. De Smedby à Sarstad, beaucoup de forêts. A Rœurshyttan est une forge considérable, et plusieurs autres dans cette poste, sur-tout à un assez gros endroit, près d'une rivière qu'on passe sur un pont. Avant Sarstad, on trouve la barrière qui sépare la Dalécarlie de la Gestricie. Nous avons été logés très-passablement à la poste de Sarstad. A un demi-mille, mais hors du chemin, sont les mines de fer de *Torsœker :* elles sont considérables. On y trouve la mine de fer noire grainelée; galène entremêlée dans la mine de fer; piryte martiale; grenats, gros et petits, mais pleins de fentes; roches de grenats; spath calcaire; quartz. A un demi-mille des mines, est une montagne, nommée *Kiærberg*, qui

fournit des grenats noirs, entremêlés de spath calcaire, grainelé blanc ; ce qui fait des pièces assez jolies, mais très-friables. Les travaux de cette mine sont superbes ; les galeries admirables, et méritent d'être vues. De Rœurshyttan à Gefle, les villages sont plus fréquens, ainsi que les habitations éparses dans la campagne ; ce qui vient de la quantité de mines et de forges. Les chemins sont aussi meilleurs, et l'on voit de temps en temps quelques champs de bled. Au commencement de la dernière poste, on passe un pont, et un second avant d'être à Gefle : ce dernier est en pierres, avec une balustrade en fer, et une inscription qui porte qu'il a été construit en 1772, sous le gouvernement de M. de Sparre, en mémoire de la révolution.

Gefle. Petite ville d'environ 5 à 6 mille habitans ; ainsi elle est plus considérable que Falhun, et beaucoup plus agréable par sa situation sur le golfe de Bothnie. Le port est formé par une longue jetée au bout de laquelle on a un fort joli point de vue. Il y a un canal qui entre dans la ville. Le commerce y est considérable. On en exporte beaucoup de fer. Elle est regardée, pour l'exportation, comme la troisième ville du royaume, et, au plus, la quatrième pour l'importation. Cette ville a

(en 1787) 52 vaisseaux portant 6,642 tonneaux. Uddevalla et Visby en ont davantage ; mais la première n'exporte guères que du poisson, et la seconde a réellement moins de tonneaux.

Il y a un gymnase à Gefle. L'hôtel-de-ville est un joli bâtiment. M. de Cronstedt, gouverneur de la Gestricie, a fait graver une carte de cette province, fort bien exécutée : nous ne pouvons pas lui faire les mêmes complimens sur sa politesse envers des étrangers qui l'avoient prévenu ; mais cette légère tache est plus qu'effacée par sa conduite envers le feu roi, et son attachement connu pour ce prince, dont les bienfaits n'ont jamais comblé un sujet plus reconnoissant.

On trouve à quelques milles, aux environs de Gefle, vers l'occident, les forges de *Tollfors*, *Walbo*, *Masugu* et *Mackmura*, *Forsbacka* et *Hœugbo*. Vers le nord, les forges de *Oslottforss*, *Wiforss* et *Axmar*. Si l'on suit sa route vers Torneo, on traversera la forêt *Tynnebro-Heden*, qui sépare la Gestricie de l'Helsingie. Cette dernière province a les villes de *Sœuderhamn* et *d'Hudviksvall*. La première a une manufacture d'armes. A portée de la grande route, sont les forges de *Longvind*, *Jggesund*, *Gnarps*, *Masugu*, *Frantzhamar*.

La province de Medelpad a la ville de Sundsvall, les rivières de *Niurunda* et *Jndahls*.

Au bourg de *Berge*, dans la paroisse *Timero*, on voit une machine construite selon la méthode hollandaise, qui coupe les pièces de monnoie par le moyen de l'eau. Les forges *Galstræum*, *Læugdæun* et *Oviken*, sont dans cette province.

L'Angermanie a pour capitale Hernosand, résidence du gouverneur et de l'évêque; il y a aussi un consistoire écclésiastique et un gymnase. Cette province produit beaucoup de lin. Elle est renommée pour la manière de le filer et de le travailler. La rivière la plus considérable porte le nom de la province. Les forges *Utansiæu* dans la paroisse *Hæugziæu*, et *Olosforfs* dans celle *Nordmaling*, sont l'une et l'autre sur la grande route.

La Westrobothnie a les villes d'*Umeo*, où réside le gouverneur; *Piteo*, où réside le commandant militaire; *Luleo* et *Torneo*: cette dernière est connue parle séjour qu'y ont fait les académiciens français envoyés en 1736, pour déterminer la figure de la terre. On voit les forges *Horlefofs* dans la paroisse d'Umeo; *Robertsforss*, dans la paroisse Bygdeo; *Meldersteil*, dans celle Boleo; *Svansken* et *Kengis*, à dix milles au nord de Torneo. C'est là qu'on devra se rendre, si l'on est curieux de voir le soleil sans interruption pendant plusieurs jours; mais

ce plaisir sera bien acheté par les fatigues de la route, depuis Torneo, et sur-tout par celles qu'on essuiera, si l'on gagne la Russie par le côté oriental du golfe; on traversera une étendue immense de pays, et du moment qu'on s'éloignera de la mer, on ne trouvera plus aucune ressource. Un autre désagrément très-majeur, est la quantité prodigieuse d'insectes de toute espèce, qui désolent ce pays pendant les deux ou trois mois que dure l'été. Il y a une espèce particulière de mouche, dont chaque piqûre fait sortir le sang. Les habitans qui sont obligés d'aller sur les rivières, n'ont d'autre moyen de s'en garantir, que de se couvrir le visage d'une sorte de mastic. Du reste, toute la route depuis Gefle est aussi belle, et les postes sont aussi bien servies que dans le reste du royaume. Elle est fort triste, en ce que l'on traverse souvent de grandes forêts; mais on y est en sûreté de nuit comme de jour, et l'on voyage dans la partie de l'Europe dont, jusqu'à présent, la corruption à le moins approché.

Il faudra se munir de lettres pour les gouverneurs, qui faciliteront les moyens de se loger dans toute la province; ce sont ordinairement les pasteurs qui recueillent les voyageurs, et tous ceux qui ont fait cette route,

n'ont eu qu'à se louer de leur honnêteté et de leurs attentions.

Si l'on est curieux de traverser une partie de la Laponie, et de se rendre en Norvege par les montagnes, on peut suivre en toute assurance l'instruction que nous plaçons à la fin du chapitre suivant; mais avant tout, il faut ne pas craindre la fatigue, et se résoudre à vivre de privations pendant un grand mois.

De Gefle à Sudersfors, cinq milles et demi par *Elfscarleby* et *Méhédé*. Avant d'être à Elfscarleby, on passe la Dahl dans un bac à rames : les postillons sont dans l'usage de partir alors; mais il ne faut pas le permettre, parce que la poste est encore a une certaine distance de l'autre rive, et qu'il faut ou faire à pied ce chemin, ou attendre les chevaux sur le bord, ce qui peut être long. Un quart de mille après Elfscarleby, on prend un petit chemin à droite qui conduit à la cataracte; on la voit commodément d'un moulin à scie qui est à côté, et encore mieux d'une petite maison construite beaucoup plus bas sur le bord de la rivière, pour la pêche du saumon. (Elle est affermée 7000 dalers de cuivre.) Cette cataracte est très curieuse, et plus considérable pour la masse d'eau, que celle de Trolhœtta, mais elle est peut-être moins pitto-

resque par les alentours; il y a cependant de grands arbres qui forment une très-belle perspective, et nous invitons les voyageurs à les voir l'une et l'autre. Le reste de la poste se fait presque en entier dans une forêt. Pour arriver à *Méhédé*, on se détourne à droite: de Méhédé à Sudersfors, chemin de traverse assez mauvais. En arrivant à Suderfors on passe un pont de bois sur la Dahl, où est une très-jolie cascade, et d'où l'on a un admirable point de vue de la rivière dans toute sa largeur, qui est immense.

Suderfors est une terre et forge considérable, appartenante à M. Grill; c'est la seule forge d'ancres qu'il y ait en Suède; et ce qui la rend encore plus intéressante, c'est qu'on y procède tout autrement qu'ailleurs, où les ancres se font de barres ou de fer forgé, au lieu qu'ici elles se font immédiatement avec la gueuse ou le fer fondu. On assure que les ancres faites de cette manière sont au moins aussi bonnes que les autres; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont infiniment moins couteuses, puisqu'on forge le fer une fois de moins. On travaille annuellement 3000 schipp., dont 1000 en barres, et 2000 en ancres; on en a fait jusqu'à 2400, et même une année 3200, pendant la guerre entre la France et

l'Angleterre; mais c'est le plus qu'il soit possible d'y faire. Le minérai vient de Dannemora, et c'est ce qui rend le fer de cette forge si bon, ainsi que tout celui qui se tire de la même mine : ce minérai, en arrivant, est d'abord cassé (ce qui est en trop gros morceaux), et porté ensuite jusqu'au four ouvert où il doit être jeté : il y a deux de ces fours en plein air pour cuire le minérai; l'un a 42 pieds sur 25; l'autre, de la même forme, est moins grand; tous les deux ont 7 pieds de profondeur : les murs sont de briques faites de scories : on met une couche de bois de toute l'étendue du fond, et de la hauteur des murs; il brûle près de quatre semaines; chaque cuisson, dans le premier four, donne la fourniture de sept semaines au grand fourneau; et dans le second, de cinq semaines et demi. Le minérai sortant de là, est pilé sous un gros marteau, et jeté dans un crible, dont la plus fine partie tombe dans un seau attaché à une chaîne de fer qui le porte jusqu'aux grands fourneaux. Ce grand fourneau une fois allumé, il l'est pendant 36 semaines environ, plus ou moins, sans interruption; le creuset est ensuite à renouveller. Le tuyau fait de briques de scories à 16 aunes de profondeur; il faut le renouveller tous les 4 ans. Une fois

que le fourneau est allumé, on y jette chaque heure un last de charbon, et un schippund et demi de minérai, divisé en onze portions égales. Il faut environ quinze heures pour que le fer devienne en fusion : cette opération rend peu de chose dans les commencemens, jusqu'à ce que le fourneau soit bien allumé; mais cela augmente progressivement, et vient enfin à 120 schipp. de fer brut par semaine, qui est l'ordinaire quand l'opération est bien en train. Les soufflets vont par le moyen d'une roue de 20 pieds de diamètre. Quand on voit la vivacité de la flamme qui sort du tuyau, on est étonné du peu de précipitation que mettent les ouvriers à retirer leurs brouettes lorsqu'ils jettent le charbon : quoique le bois soit très-mince et très-sec, il ne prend jamais feu, même au milieu de la flamme; il faut avoir la plus grande attention en jetant le minérai sur le charbon ; une très-petite quantité de plus ou de moins pourroit nuire à la fonte, et avoir une très-grande influence sur la bonté du fer. On le fait couler toutes les onze heures. On creuse, dans du sable chaud, un canal de la largeur des gueuses; on y marque les séparations selon la longueur qu'on veut leur donner ; elles ne se coulent pas aussi longues qu'en France, et n'ont guères plus de

de deux pieds. On tient le sable chaud, pour prévenir les accidens qui arrivent pourtant quelquefois dans les grands froids. Le fourneau rend, par écoulement, 7 a 8 schip. Un très-petit quart-d'heure après, le fer ayant pris une certaine solidité, on le soulève et on le déplace, pour qu'il refroidisse plutôt : peu après, on le jette dans une cuve revêtue de bois, qu'on remplit d'eau froide à plusieurs reprises, parce qu'elle devient bouillante tout de suite les premières fois : il s'éleve de cette cuve une fumée prodigieuse, et à côté on sent une espèce de tremblement sous les pieds. Auprès est un bâtiment où l'on fond le fer brut ; il y a trois fourneaux à cet effet, un marteau et un fourneau pour les petites ancres.

Dans un autre bâtiment, sont huit fourneaux, dont six pour fondre la gueuse, et deux pour les grosses ancres. Les cheminées des fourneaux, pour les ancres, sont suspendues en l'air. Il y a dans cette forge trois marteaux. Pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, on ne suffisoit pas aux demandes, quoique les huit fourneaux travaillassent tous pour les ancres. Les plus gros marteaux pèsent huit schip. et demi ; le bout seulement est d'acier trempé. On se sert aussi quelquefois, pour battre les ancres, d'un marteau plus gros que

ceux à la main, appellé *Hercule*; il est tout en fer, et a la forme d'une massue. Il y en a de différentes grosseurs. Le plus gros pèse près d'un schip. Des hommes l'enlèvent par le moyen de poulies, et un autre le dirige. Il y a une machine en forme de grue, au bout de laquelle pend une chaîne de fer; elle est sur un pivot tellement mobile, que deux hommes suffisent pour faire mouvoir la plus grosse ancre, et la placer sur l'enclume au point où on veut la frapper. Nous avons omis un fourneau en plein air, où on recuit les scories fondues dans les trois petits fourneaux, dans lesquelles se trouve encore une assez grande quantité de fer. On ne s'est servi de ce fourneau que depuis quelque temps.

On est obligé de transporter, par terre, les ancres jusqu'à Elfscarleby, à cause de la cataracte: les plus grosses, qui sont de 30 schipp., demandent huit chevaux, et il faut absolument le traînage. Celles de 20 schipp. sont les plus grosses qu'on puisse transporter sans traînage: il y a eu des années où on a été obligé d'envoyer les plus grosses ancres par terre jusqu'à Stockholm, pour qu'elles fussent plutôt rendues à leur destination. Elles coûtent depuis 16 rixdales jusqu'à 19 et 20 le schipp., selon leur grosseur. Le fer, de Z

rixdales et demi à 8. La marque des ancres est une couronne; dessous, une S; et en plus petites lettres, un C et un G. Il se consomme annuellement 20 mille lasts de charbon (de bois), à 12 tonneaux le last, qui coûte 21 sch. Il y a vingt ouvriers par fourneau, lorsqu'on forge les grosses ancres : ils se relèvent de 12 en 12 heures : les autres fourneaux ne demandent guères plus de trois personnes. Il faut de 13 à 14 jours au moins, pour fabriquer les plus grosses ancres. On fait à Suderfors la quantité d'acier nécessaire pour les outils des ouvriers : ce qui s'oppose à ce qu'on en fabrique davantage, c'est la nécessité d'employer le charbon de terre, qui est fort rare en Suède. (Le comte de Ruuth en a trouvé dans une de ses terres, en Scanie, mais il n'est pas d'une très-bonne qualité.) Un maître ouvrier gagne 50 rixdales par an : il est de plus logé, a le bled à moitié prix, et de quoi nourrir jusqu'à quatre vaches. Les autres ouvriers ont 4 schell. par jour, le bled de même, le logement, et de quoi nourrir une ou deux vaches. La terre ne fournissant pas assez de bled, quoique d'une étendue de deux milles, le propriétaire est obligé d'en acheter annuellement 2000 tonneaux. Il y a de plus un moulin à scier les planches, un petit chantier

pour construire des chaloupes et des bateaux; dont nous avons vu huit grands avec un mât. Ajoutons à cela tous les établissemens propres à une colonie isolée : menuisier, charron, vitrier, etc. Le maître du fourneau a 100 rixdales; c'est l'ouvrier le mieux payé, et celui dont l'emploi est le plus difficile. Il y a, à Suderfors, à-peu-près 600 personnes, dont 120 à 130 employées au service de la forge. La dépense totale s'élève à 25 mille rixdales. Quand à l'espèce de scories dont on fait des briques, lorsqu'elles sont en fusion, on les coule dans un moule, où elles prennent la forme qu'on veut leur donner; ces briques durent fort long-temps. On nous a montré, à Suderfors, un bâtiment fait depuis 40 ans, revêtu de ces briques, et qui n'a nullement souffert. A Fahlun, on a fait des essais qui n'ont pas réussi, les scories étant trop cassantes et trop remplies de soufre. Plusieurs maisons de Suderfors sont couvertes en écorces de bouleau, avec des scories par-dessus, pour les assujettir. Cette manière de couvrir les maisons est plus économique, mais elle fatigue davantage la charpente. La maladie à laquelle les ouvriers sont le plus sujets, est l'érésipèle aux jambes; ce qui vient de ce qu'ils pêchent beaucoup lorsqu'ils ne travaillent pas à la forge,

et sont sans cesse dans l'humidité. Il y a 28 chevaux pour le service de la forge. On trouve près du pont par lequel on est entré d'abord, un établissement de serrurier, avec un fourneau et un petit marteau. Dans la même maison, un tour en bois : une tuilerie ou briquerie. Maison du maréchal. Magasin de blé; moulin à moudre le blé. Maison pour les veuves des forgerons et ouvriers employés à la forge. De ce pont on a la vue de la nouvelle église, qui fait un joli coup-d'œil : cette chapelle est fort jolie et assez grande; elle est toute en briques, excepté les fondemens, qui sont de briques de scories. On étoit occupé à égaliser le terrain autour, et à y construire un mur fort épais, pour servir d'enceinte : on compte l'entourer d'une balustrade en fer. Près de la chapelle, on fera un cimetière et un charnier. En avril 1791, la carcasse du bâtiment étoit déjà finie.

Le château est une maison en bois, très-simple, peinte en gris, à un seul étage de douze croisées, qui a déjà plus de cent ans. Devant sont deux petits pavillons aussi en bois, peints en rouge, et à un étage. Entre le château et les pavillons, un très-petit parterre. Au premier étage, une petite galerie, ou plutôt un corridor où sont des animaux empaillés, tels que l'élan, le renne, etc. Au milieu du château

est une lanterne, d'où l'on a une vue fort agréable; le mauvais temps ne nous a pas permis d'en jouir. Attenant à la maison principale est un potager assez grand, avec quelques petites serres, au bout duquel est une grille sur la rivière, dont on a une vue délicieuse : elle y est d'une largeur étonnante, et ressemble plutôt à un lac parsemé d'îles. A côté du château, dans un petit pavillon, nous avons vu une collection de 3 à 400 oiseaux empaillés, et une assez jolie de coquilles. Le catalogue de ces deux collections est imprimé; mais le propriétaire y ajoute tous les jours. Dans la même pièce, une bibliothèque analogue à l'histoire naturelle; dans la salle du billard, à côté, quelques animaux empaillés, comme le *fox*, le glouton, un renard blanc, un autre blanc et gris; un chat sauvage, fort gros, qu'on appelle un *linx*, etc.

Nous ne pouvons trop nous louer des honnêtetés de M. Grill. Nous n'avons pas eu d'autre maison que la sienne; et c'est avec beaucoup de peine que nous avons pu obtenir de ne pas loger chez lui, et de rester à la poste où nous étions descendus et déjà établis. Il nous a tout montré lui même, dans le plus grand détail, et nous a tout expliqué avec la plus grande complaisance. Nous voudrions bien avoir les mêmes remercîmens à lui faire pour sa collection de

médailles à Stockholm : mais, après nous avoir formellement promis de nous la montrer, il nous a remis plusieurs fois d'un jour à l'autre, et finalement nous n'avons eu d'autre réponse, sinon que les médailles étoient emballées, et qu'on ne pouvoit pas les voir. Cela rappelle le mot connu : il fut *brave* un tel jour, et prouve que la politesse peut aussi être journalière.

De Suderfors à Upsal, 7 milles un quart, par Yfre, Lebu et Hœugsta La première poste se fait presque en entier sur la terre de M. Grill. On revient sur ses pas environ trois quarts de mille; alors on prend à droite, et après trois autres quarts, on se retrouve sur la grande route d'Upsal. Un demi-mille avant Yfre, on passe une petite rivière sur un pont, et un quart de mille après, une autre aussi sur un pont, dont les parapets sont en fer, et d'où l'on a la vue de plusieurs petites cascades fort jolies. Pour arriver à la poste, on laisse la grande route à gauche, et on vient la reprendre après par une autre traverse. On voit, dans cette poste, une des plus grandes plaines de Suède : de-là à Upsal, nous avons traversé des plaines et un pays bien cultivé; un quart de mille avant d'y être, nous avons passé à côté de l'église du vieux Upsal, célèbre dans les temps du paganisme, abandonnée aujourd'hui. Nous

avons vu auprès quelques monceaux de pierres, sous lesquelles la tradition veut que d'anciens rois aient été enterrés.

CHAPITRE XIII.

Upsal. Cathédrale. Université. Cabinets. Instruction pour traverser les Alpes de la Laponie.

UPSAL, autrefois capitale de la Suède, aujourd'hui de l'Uplande, est une fort petite ville, et n'a guères que quatre mille habitans, sans les étudians, dont le nombre varie comme dans toutes les universités, mais qu'on peut évaluer communément à cinq cents au moins. On a, du château, assez grand bâtiment point régulier, une jolie vue sur la campagne et la ville, et c'est de-là qu'on peut mieux juger de son peu d'étendue. (1) Elle est traversée par une rivière qui communique au lac *Mæler*, et qui lui donne des facilités pour son très-

(1) Nous n'avons pas vu, à côté des portes, le tonneau plein d'eau que le voyageur hollandais a remarqué.

petit commerce ; cependant cette ville, pour être aussi peu considérable, est bien habitée. Indépendamment de ceux qui, par leurs places, sont obligés d'y résider, tels que le gouverneur et l'archevêque (ce dernier, M. Troïl, homme instruit, d'abord évêque de Linkœuping, a donné entre autres ouvrages, des lettres estimées sur l'Islande traduites en français), plusieurs nobles suédois y ont établi leur demeure; les uns pour être plus à portée de leurs biens, les autres pour éviter la cherté et le tumulte d'une capitale : nous ne parlerons que du sénateur Baron de *Geer*, autrefois secrétaire d'état des affaires étrangères. Nous en parlerons, pour le remercier de la manière obligeante dont il a reçu des étrangers qui lui étoient inconnus ; nous le remercîrons encore davantage de nous avoir fait connoître un homme instruit, poli avec aisance, et dans la société duquel des voyageurs curieux ne peuvent que gagner beaucoup. Upsal mérite, à beaucoup d'égards, d'être visitée ; il ne faudra pas moins de trois jours pour ne rien omettre : cette ville est intéressante par cela seul qu'elle a été le sejour de *Linnée* et de *Bergmann*. On construit une maison, en l'honneur de Linnée, au jardin royal, qui sert de promenade.

La cathédrale est la plus grande et la plus

belle église de Suède, ce qui pourroit en donner une haute idée, si on n'avoit pas vu les autres, et reconnu par conséquent combien il est aisé de faire mieux sans faire encore bien: mais cette église est réellement remarquable par les tombeaux qu'elle renferme, qui, sans être des chefs-d'œuvres, sont intéressans pour l'histoire du pays. L'église à 230 pieds de long jusqu'au grand autel; et de plus, la chapelle qui est derrière, assez profonde: la largeur de la croix est de 108 pieds; elle a trois nefs et des chapelles tout autour: dans celle derrière le grand autel est le tombeau de Gustave-Vasa et de ses femmes; ses enfans et petits enfans sont dans celle à côté: le roi Jean III y est couché. Ce monument, érigé par Sigismond, a été exécuté en Italie; mais le vaisseau qui le portoit en Suède ayant fait naufrage auprès de Dantzick, il y fut transporté et y resta environ 200 ans: on ne l'a rapporté ici que depuis peu d'années: ce n'est pas un bon ouvrage pour l'art, et il étoit en assez mauvais état. Chapelle où sont les tombeaux des familles *Oxenstiern* et *Stenbock*. Autre avec deux beaux sarcophages de marbre, de Charles de *Geer*, maréchal de la cour, et de son épouse: son buste, en marbre blanc, sur un tronçon de colonne antique cannelée, érigé

par sa femme. Tombeau de *Sture* et de ses deux fils, tués par les ordres d'Eric XIV. Tombeau de la première femme du roi Sigismond. A droite de grand autel, les reliques de Saint-Eric, et rien d'ailleurs de remarquable. Linnée est enterré sous une pierre, près de la porte, sans aucune inscription, ni même son nom (quoiqu'en dise le voyageur hollandais.) Dans une espèce de cave attenante à l'église, une idole en bois du dieu *Thor*, qui n'a pas l'air aussi ancienne qu'on nous l'a assuré : calice, croix, etc. données par le pape Alix III au premier évêque d'Upsal.

L'université de cette ville date de 1476, sous l'administration de Sten-Sture l'ancien, qui obtint la permission du pape Sixte IV, et prit pour modèle l'institut de Bologne. L'administrateur et les sénateurs confirmèrent la bulle de Sixte IV (du 28 fév. 1476), le 20 juil. 1477, et attachèrent à cette académie tous les priviléges dont jouissoit l'université de Paris. En 1624, Gustave-Adolphe lui donna des terres, qui sont toujours régies par le consistoire des professeurs. Le revenu étoit alors de 25000 écus de 3 dalers; mais aujourd'hui ce revenu est à peu près triplé : cela dépend des bonnes ou mauvaises années. L'université charge deux professeurs, qu'on appelle *Ærarii*, de régir ses

biens : ils sont deux ans en place ; on en change un tous les ans. Il y a quatre facultés, quatre professeurs pour la théologie (il y en a eu cinq), qui composent en même temps le consistoire ecclésiastique, deux pour le droit, treize pour la philosophie, et quatre pour la médecine. Les nouveaux professeurs sont : un de théologie, un d'économie privée, un d'éloquence et de politique : les autres, établis en 1751, sont, un de chimie, un de physique ; en 1761, un de droit public (aboli aujourd'hui) ; un d'anatomie, qui a succédé lors de la révolution de 1772. Le cours de médecine dure trois, quatre ou cinq ans, jusqu'à ce qu'on soit docteur. Il faut deux examens ; c'est le cours le moins suivi. Celui de droit, quand on se borne à entrer dans les tribunaux, est de deux à trois ans ; celui de théologie, de trois ou quatre ans. Les promotions au doctorat en théologie sont toujours des graces du roi. Pour la philosophie, on doit soutenir deux thèses ; c'est le cours le plus suivi ; le recteur change tous les six mois, à la Saint-Jean et à Noël. Les professeurs présentent trois sujets au roi, qui, autrefois, en nommoit toujours un ; mais à présent, sa majesté nomme qui elle veut : il n'a d'autre augmentation d'appointemens que les honoraires que lui donne chaque étudiant qui entre à l'a-

cadémie pendant son rectorat ; c'est une ou deux rixdales, et jusqu'à deux ou trois ducats, si le jeune homme est d'une famille distinguée. Les appointemens des professeurs sont de 1400 dalers d'argent, et de cent tonneaux de bled, qu'on peut évaluer à seize cents : quelques-uns sont logés, mais non la plus grande partie. Personne ne peut être officier civil, sans avoir subi un examen public à l'une des trois universités, d'Upsal, d'Obo ou de Lund. Il y en a une quatrième à Grindswald en Poméranie, qui ressort de l'Empire. La juridiction personnelle de l'université s'étend non seulement dans la ville, mais à six lieues à la ronde (pour les étudians seulement.) Les vacances durent depuis le 14 décembre jusqu'au 28 janvier, et depuis la Saint-Jean jusqu'à la Saint-Michel. Les professeurs donnent des leçons gratuites, quatre fois par semaine; pour les leçons particulières, on paye une, deux ou trois rixdales par mois, selon les facultés de l'écolier : le paiement a toujours lieu en deux termes. Il y a des fondations particulières, appelées *Stipendia*, (en France, Bourses) : plus de cent étudians, à Upsal, en jouissent ; elles valent de 45 à 400 plottes, et sont données ordinairement par le consistoire ; mais en cas de mécontentement de ce jugement, on en appelle au chancelier, qui décide. Le total des

stipendia, distribués par le roi, monte à 3000 plottes. Il y avoit, en 1730, deux mille étudians; en 1791, six à sept cents.

Dans la bulle d'institution, l'archevêque est désigné chancelier; mais les constitutions académiques de 1625, établissent que, dorénavant, ce sera un sénateur du royaume, et que l'archevêque ne sera que vice-chancelier. C'est le corps des professeurs, ou le consistoire académique, qui élit le chancelier, et le roi le confirme: depuis plusieurs années, l'héritier présomptif de la couronne en porte le titre.

La bibliothèque de l'université jouit, en Europe, d'une grande célébrité : nous n'avons pas trouvé qu'elle la méritât, quoique cependant elle renferme plusieurs objets dignes de l'attention du voyageur. Nous avons d'abord vu une grande quantité de choses qui pasoissent déplacées dans une bibliothèque, telles qu'une armoire antique, revêtue de plusieurs sortes de pierres, avec une petite épinette, et de petits tableaux sur agathe, représentant la passion de N. S. etc.; de très-petits ouvrages en bois et ivoire ; le tout donné à Gustave-Adolphe, pour sa fille enfant, par la ville de Nuremberg; deux petits livres de fleurs, poissons, et animaux, peints sur vélin, par la reine Christine; divers meubles

de toilette qui lui ont appartenu; portrait du général Konigsmarck, au service de la république de Venise, formé par des lignes d'écriture latine, qui contiennent sa vie, sur vélin; grande agathe de seize pouces sur treize, où est peint, d'un côté, le jugement dernier; de l'autre, le passage de la mer rouge, par *Kœnig*, et autres choses aussi peu intéressantes.

Dans la première des trois salles qui composent cette bibliothèque, est le buste en marbre de Charles XI, érigé en 1701, par *Ben. Oxenstiern*; dans la troisième, est celui de Gustave-Adolphe, érigé en 1731, donné par le roi Frédéric premier.

La première pièce contient les belles-lettres, l'histoire, & l'histoire naturelle. La seconde a été donnée en 1767 par le feu roi, alors prince royal, comme l'atteste l'inscription sur la porte. La troisième, renferme la jurisprudence la théologie et la médecine.

Le morceau le plus précieux de cette bibliothèque, est le manuscrit gothique, connu sous le nom de *Codex argenteus*. Ce sont les quatre évangiles, écrits en lettres or et argent, toutes les lignes interlignées, in-4°. incomplet au commencement et à la fin; en tout, cent quatre-vingt-sept feuillets; à la marge, quelques traductions de passages en latin: nous ne le

croyons pas imprimé, comme quelques voyageurs l'ont prétendu. *Commentaria historica regis Erici XIV, cum directionibus et profectionibus planetarum, domorum et partium, pro anno 1566*, original de sa main; le même, pour l'année 1567, copie; *Edda et Scalda*, manuscrit islandais très-précieux, sur vélin, avec des figures grossièrement dessinées, incomplet, fort maltraité. *l'Edda* a été composé par le Lagman *Sturleson*, dans le treizième siècle : il fut massacré dans une émeute. M. Mallet, dans son introduction à l'histoire de Danemarck, dit, au sujet de cet ouvrage: » J. P. » *Késenius* a donné la première édition de » l'Edda in-4°. à Copenhague, 1665 : il y a » une version latine à côté du texte, qui a » été faite par *Stephanus Olaï*, savant ecclé» siastique islandais ; de plus, une version » danoise de *Stephanius*, et des variantes, tirées » d'un manuscrit de *Magnus Olaï*, islandais. » On regarde comme le manuscrit le plus » ancien de *l'Edda*, celui qui appartient au » roi de Danemarck : on le croit de la fin » du treizième siècle, ou du commencement » du quatorzième. Il existe aussi un manus» crit précieux de *l'Edda* à Upsal. M. Gœu» randson l'a fait publier avec une version » suédoise et une latine : le texte de cette

» édition

» édition ne diffère en rien d'essentiel de celui » de Résenius. » Nous sommes encore à concevoir qu'on ait pu faire une traduction complète de cet ouvrage sur un manuscrit aussi incomplet que celui-là. *Loix d'Islande*, manuscrit très-ancien, sur vélin. *Dialogus creaturarum moralisatus*; premier ouvrage imprimé en Suède, Stockholm 1483. *Manuale ecclesiæ linkopensis*; ouvrage extrêmement rare, *Sœuderkœuping*, 1525, le seul connu. *Commentaire latin* sur les sept pseaumes, 1515; premier ouvrage imprimé à Upsal. Le même volume de Rudbeck qu'à la bibliothèque du roi, à Stockholm. Thomas d'Aquin, *secunda secundæ*, in-fol. Mayence, 1467, bien conservé. Deux éditions du *catholicon* du quinzieme siècle, sans date. *Bible allemande* ayant appartenu à Luther, Wittemberg, 1541. La première bible in-folio est une latine, Nuremberg, 1475. *Bible allemande*, in-folio, 1494, Lubeck : c'est la plus ancienne allemande qui y soit. *Bible bohême*, 1489, petit in-folio avec des figures en bois. *Pline latin*, Rome 1473, in-folio, sur papier. *Suétone*, 1470, Rome, in-folio, sur papier. La plus ancienne bible suédoise, Upsal 1541. *Nouveau testament* suédois, avec l'écusson de Gustave-Vasa; Stockholm, 1526. *Lois de Suède*, sur vélin, 1617, à Stockholm, très-beau. En-

viron cinquante mille volumes. Les manuscrits sont au premier étage. La bibliothèque a acheté de la veuve de M. *Palmskolds* une collection de cinq cents volumes manuscrits, presque tous in-quarto, avec quelques pièces rares imprimées. M. le professeur Giorgi les a mis en ordre, et en a fait le catalogue en deux gros volumes. Quoiqu'il y ait une assez grande quantité de manuscrits, beaucoup de places sont vides. Rien de précieux, si ce n'est *diarium Wadstenense*, manuscrit original, sur vélin, petit in-4°. écrit de différentes mains, depuis 1344 jusqu'en 1544. Cet ouvrage a été publié par Benzelius, à Upsal, en 1721 : M. Nordin va en donner une nouvelle édition. Le fonds attaché à la bibliothèque, est de mille plottes par an, ce qui nous a paru plus que médiocre.

Le cabinet minéralogique, sous la direction de M. *Afzelius*, professeur de chimie, est classé selon le systême de *Cronstedt*; il a été commencé par le conseiller des mines *Swab*. L'université le possède depuis 1750, et il a été considérablement augmenté par le célèbre *Bergmann* : il est aujourd'hui très-complet, sur-tout pour la partie des minéraux de Suède. Il y a un cabinet qui en est entièrement plein, et qui contient près de trois mille pièces; la collection générale est renfermée dans une quarantaine

d'armoires. Nous y avons vu aussi quelques pierres gravées, dont aucune n'est remarquable : plusieurs cristallisations et pétrifications de Suède peu intéressantes : des coquilles en très-petit nombre. Le morceau le plus précieux de ce cabinet est de l'or *mussif*, natif et artificiel, trouvé à *Nertchinskoi* en Sibérie, analysé par M. Bergmann. Beaucoup de minéralogistes révoquent en doute l'existence de ce morceau, qui est cependant réelle. Il y a un petit cabinet où sont les modèles des pompes, fourneaux, etc. dont on se sert aux mines. Un laboratoire de chimie fort ordinaire. M. Afzelius n'avoit, en avril 1791, que trente écoliers : ce qui nous a paru bien peu dans un pays, dont les mines forment la principale richesse, et où la chimie devroit être la science la plus cultivée.

Le cabinet de M. Thunberg est extrêmement curieux, par la beauté des collections qu'il renferme, et par leur nombre; car il embrasse plus d'un genre, quoique le tout puisse être rapporté à l'histoire naturelle : M. Thunberg a baucoup voyagé, et il a apporté lui même une grande quantité d'objets intéressans : il a été au Japon, et même dans la capitale, par un concours de circonstances que peu d'Européens ont eu le bonheur de rencontrer : voici, dans les animaux et les oiseaux, ce qu'il y a de plus

remarquable. *Cheval* du Cap de Bonne-Espérance. *Fourmillier*, idem, la tête seule. *Bufle*, idem, espèce rare. *Fourmillier* d'Amérique. *Renard* blanc. *Cerf* de l'île de Java, au plus d'un pied de haut. Espèce d'*Hermine*, mais le corps beaucoup plus long. Trois espèces de *Paresseux*, d'Amérique, de Ceylan, sans queue, et de Java : ce dernier très-rare. *Faisan* de la Chine. *Edredon* mâle et femelle. *Alca arctica*, très-rare, trois espèces. Collection des oiseaux de Suède, presque complète, et beaucoup d'autres animaux et oiseaux. Très-belle collection de papillons : *l'Atlas* de Ceylan, femelle, de 9 pouc. d'une aîle à l'autre : le mâle est moins grand. *Luna* de Surinam, rare. *Priam* venant des îles de Banda et d'Amboine, coûte en Hollande 25 ducats. *Laternaria*, du genre des *Fulgora* de Surinam, très-rare. *Pneumora maculata*, *immaculata*, *sexguttata*, rares, sur-tout le dernier, du Cap de Bonne-Espérance. Superbe collection d'insectes, d'écrevisses, d'araignées, de scarabées, d'abeilles, etc. Nouveau scarabée de l'espèce des gédéons, à trois cornes, pas connu. Coraux et plantes marines. Collection de plantes en herbier de tous les pays, environ vingt mille pièces. Grande pierre de trapp à trois couleurs ; le fond rougeâtre, vert et blanc, de 20 pouces sur 16, gravée à la Chine, en camée, à la manière antique, représentant des feuilles et des fruits : morceau rare et précieux. Quel-

ques coquilles. Fuseau rare pour la grandeur, de près de sept pouces. Coquille de la Jamaïque dans le genre des *Tellina*, et une autre du Japon, pas décrites encore. *Isogonum*, très-rare, de cinq pouces et demi. *Placenta* de cinq pouces de diamètre. *Marteau* de sept pouces et demi aux bras, sur six au manche. *Patella* du Japon, pas décrite. *Bonnet Polonais*, de près de deux pouces. Dans le jardin attenant sont cinq à six mille plantes éxotiques, tant de Suède que des pays étrangers, soit dans les serres, soit dehors. M. Thunberg avoit cent écoliers. Il a fait don de son cabinet a l'université : son voyage au Japon a été publié en 1791, et traduit en allemand.

Il y a un catalogue des cabinets de l'université d'Upsal, donné au public sous la forme de dissertations, avec ce titre : *Musæum naturalium academiæ Upsaliensis* : plusieurs parties en ont paru, qui contiennent tout ce qu'ont donné MM. Thunberg et autres. La collection des plantes va jusqu'à vingt mille espèces, dont les plus rares sont celles du Cap de Bonne-Espérance et du Japon. La *Flora Japonica* est déjà imprimée, et M. Thunberg s'occupe actuellement de la *Flora Capensis*.

Les monnoies japonaises sont dans le ca-

binet du roi, à Drottningholm. M. Thunberg en a donné la description dans un discours prononcé à l'académie des sciences, à Stockholm. Parmi les monnoies indiennes, il y a plusieurs pièces très-rares, comme la pagode du Malabar, avec la figure de l'éléphant, en or, et les douze roupies en or, avec les douze signes du zodiaque, frappées par *Nourmahal*, femme de Sélim premier, grand mogol. Il est extrêmement rare de trouver cette collection complète, aussi est-elle fort chère, et coute-t-elle jusqu'à 4000 l.

Le cabinet de M. *Zurvogel* est très-curieux et sur-tout remarquable pour la partie des coquilles, dont il y a neuf cents différentes espèces, et neuf mille pièces en tout; un grand nombre est coupé en deux, pour qu'on puisse voir l'intérieur : cette méthode nous a paru neuve et bien imaginée : il y en a aussi quelques unes à revers. Voici les plus remarquables de ce cabinet. *Ciprea ocellata*, piquée en noir. Assez belle collection de *Harpes*, quoique l'impériale n'y soit pas. *Hippo castanum murex*. *Turris Babilonicus murex*, de trois pouces et demi. *Murex perversus*, trois pouces et demi. *Trochus pharaonis-solaris*. *Turbo chrysostomus*, doré en dedans. *Scalaris* de près de deux pouces. *Helix caracolla*, *helix amarula*, *mitella* groupé *lepas*. *Spondilus gœderopus*, de deux pouces, épines très-

longues. *Arca tortuosa*, de trois pouces et demi. Marteau blanc, de cinq pouces et demi : les bras en ont six passés : c'est dommage qu'il y manque un côté. *Marteau* de six pouces sur six. *Placenta* de trois pouces et demi. *Crysta galli*, *mytilus*. Plusieurs argonautes. Plusieurs beaux nautiles, dont deux *pompilius*, de six pouces et demi : il y en a qui sont travaillés en desseins. Beau vase de cristal de roche de six pouces, avec une chasse, très-bien gravée en dedans, un peu cassé. Collection peu considérable de poissons et de plantes marines. Très-belle d'insectes, d'environ trois mille pièces : il en manque soixante et dix pour que celle de Suède soit absolument complète. Beaucoup d'ambre de toutes les espèces. Collection complète de pierres et de minéraux. M. Ziervogel a donné, après lui, son cabinet a la société d'Upsal. On ne peut que lui savoir gré d'avoir pris le seul moyen de conserver intacte au public unc collection aussi précieuse.

A un grand mille d'Upsal, en se détournant de la grande route, on trouve *Morastein* : c'est une petite maison sur la gauche du chemin, bâtie à l'endroit ou l'on couronnoit autrefois les rois : sur la porte on lit : *mora stenar*, *anno 1770*. L'intérieur de la chambre a douze pieds en carré : plusieurs pierres sont rangées par

terre autour des murs : elles sont de grandeurs différentes, et quelques-unes laissent encore appercevoir des caractères, mais presque entièrement effacés. Ce qui suit est écrit autour de la chambre, à une certaine hauteur, et paroît avoir trait aux souverains qui ont été couronnés dans ce lieu.

Konunga Wal och hyllningar oro fordom har skedda konung stenkil 1060. K. jnge. K. Magnus ladulos D. J. 1276. K. Mag. smek. D. II. 1319. K. Eric. D. XIII. 1396. K. Christopher 1441. K. Carl D VIII 1448. K. Christiand I. 1457. Riks. f. Sten Sture. D. yngre, 1512. flère berettelserlos Tœurners diss 1700. Rudbecæs Atl. Schefferus de Upsalia. Wexionius. Enbergs om Upsala. Salvii om Upland. Tuneld ofver sucrig. Med flera.

M. Ludéké pasteur de l'église allemande, à Stockholm, a pris, en 1789, un dessein des pierres, qui a été gravé. Son fils, actuellement à Gottingen (en 1793), travaille à donner un mémoire sur cet objet.

D'Upsal à Stockholm par *Morastein*, sept milles et trois quarts.

Instruction pour ceux qui veulent traverser la Laponie et les Alpes pour se rendre en Norvège.

Quand on arrive à *Luleo*, qui est une des

villes de la Westrobothnie, à 15 milles de Torneo, et qu'on veut continuer sa route vers les provinces de la Laponie, qui portent le nom de leur ville capitale ou chef-lieu, il faut aller au vieux Lulleo, situé à un mille du nouveau. A un quart de mille, on trouvera la rivière de Luleo, sur laquelle on fera trois milles en bateau; après cela on est obligé de marcher à pied un mille ou plus, par une forêt aride et sablonneuse, à cause de la grande rapidité de la rivière, et des pierres et rochers qui empêchent les bateaux d'y passer : enfin on revient au bord de la rivière, et reprenant un bateau, on fait plus de 4 milles, jusqu'à une cataracte peu élevée, où l'on pêche annuellement quelques mille barils de saumons. De cet endroit, il faut que l'on marche à pied 2 milles, et ensuite qu'on fasse encore 3 milles sur la rivière, avec les bateaux qu'on trouvera à chaque station désignée. Quand on est à 11 ou 12 milles de Luleo, on entre en Laponie; mais il y a encore 6 milles jusqu'à l'église appelée *Jockmock*, nom de la paroisse. En 4 ou 5 jours, on peut pénétrer au travers des forêts et des marais, et l'on arrive enfin à la maison du curé. M. Fielstrœume demeure ici : c'est un homme instruit et fort poli, honoré du titre d'aumônier du roi.

Cette église est située, depuis un siècle, dans un champ inégal, et environnée d'un grand bois de pins et de sapins.

La mine de fer *Gelliwari*, la plus considérable de toute la Laponie, est située à 6 ou 7 milles, à l'ouest de *Jockmock*.

Si l'on veut continuer son voyage vers les Alpes, il faut observer ce qui suit : — 1°. marcher, de la maison du curé, 1 mille à pied ; 2°. traverser un lac de la même longueur, et puis marcher encore 2 milles : on vient après à un autre lac, nommé *Purkiparer*. Pendant les nuits, on trouvera des gîtes passables chez les habitans venus autrefois de la Westrobothnie, que le gouvernement a encouragé à s'établir dans la Laponie. Du lac *Purkiparer* on marchera 2 milles et demi, et enfin on traversera un autre lac nommé *Purkipaur*. Tout près de celui-ci est une montagne appelée *Atiekoïwe* (tête de grand-père), au pied de laquelle on voit une caverne consacrée, par les anciens Lapons, à quelques-unes de leurs divinités, actuellement inconnues. On trouve aussi une grande quantité de cornes de rennes dans la caverne, restes des sacrifices des Lapons. L'ouverture en est tellement voisine du lac, qu'on peut y entrer en bateau ; ses dimensions sont de 10 à 12 pieds de large sur 6 ou 8 de profondeur.

Ayant passé le lac, on fera 2 milles à pied, et l'on traversera un autre grand lac de 4 milles, après quoi on sera rendu à une habitation appelée *Tiomotis.* A un quart de mille d'ici, on voit une mine de cuivre abandonnée, qu'on appelle *Kuriwan* (cuivre-montagne). — De Tiomotis, on marchera 2 milles par la forêt, pour venir au lac de *Tiomotis*, qui a 5 milles de long; on le passera, en se dirigeant vers les Alpes, qu'on apperçoit à la distance de 8 à 10 milles, à cause de leurs sommets couverts de neige; on voit ensuite une roche d'une hauteur extraordinaire, et que sa forme a fait nommer le *pulpit* (la chaire). Un peu plus loin, on découvre la belle cascade *Cascawari* (décrite depuis cinquante ans dans les *Acta Upsa.*), tombant rapidement, avec un grand bruit, sur le bord du lac. On arrive enfin à *Quickjock*, autre église de cette province; elle est située au pied des Alpes, dans un endroit tellement agréable pendant l'été, que le savant auteur de l'ouvrage fameux, *Atlantica*, s'imaginoit que le paradis terrestre étoit dans la zône glaciale (le curé s'appelle *Ohrstrœum*). Si l'on désire passer les Alpes, il faut franchir la première montagne, la plus haute de toutes, *Walliwari.* La montée est d'environ 1 mille. Du plus haut de cette montagne on a une vue très-étendue et très-pittoresque de

toute la province. *Walliwari* se présente comme un plan immense, au fond duquel les sommets des Alpes s'élèvent et se perdent dans les nuages.

On a besoin de dix à douze jours, au moins, pour traverser les Alpes, et venir en Norwège. Il faut absolument faire à pied un chemin de 18 milles. Il est nécessaire d'être pourvu d'une tente et de vivres. On trouve çà et là les Lapons avec leurs troupeaux, dans les vallées les plus fertiles; quelquefois on ne les voit pas. Ayant passé les Alpes, leurs neiges, glacières, rivières profondes, etc., on peut descendre en Norwège, au soixante-huitième degré de latitude, et arriver enfin jusqu'à la mer du nord.

CHAPITRE XIV.

Précis de l'histoire de Suède, depuis Gustave-Vasa, jusqu'à l'avénement de Gustave III.

NOTRE plan étant de ne parler des royaumes du Nord, que du moment qu'ils ont compté pour quelque chose dans la balance politique de l'Europe, nous commencerons au règne du grand Gustave-Vasa, sous lequel la Suède se

vit, pour la première fois, délivrée à jamais d'un joug étranger, et livrée à ses propres forces.

GUSTAVE-VASA.

Gustave, libérateur de son pays, dont la reconnoissance lui décerna la couronne, naquit en 1490, d'une famille illustre. Son père, Eric-*Vasa*, avoit été enveloppé dans l'horrible massacre de Stockholm, le 8 novembre 1520. Sa grande ame ne fut plus occupée que du désir de venger son père, et sa patrie du tyran qui l'opprimoit. Après avoir erré long-temps en Dalécarlie, et avoir échappé à mille périls, il eut le bonheur de rassembler assez de troupes pour se rendre maître de plusieurs villes, et pour chasser enfin les Danois de la Suède; mais il n'y parvint qu'après deux ans de combats, en 1523. Il étoit déjà administrateur du royaume : cette même année, il fut déclaré roi, à la diète de Strengnœs; et revêtu d'un titre si bien mérité, il entra triomphant dans sa capitale. Il gouverna la Suède plus en père qu'en maître, quoiqu'il jouît d'une autorité illimitée. Les Dalécarliens se révoltèrent à plusieurs reprises sous son règne : il fallut user de rigueur pour les réduire. Gustave le fit, et se conduisit de même avec deux sénateurs, coupables aussi

de rébellion. En 1529, au concile d'Œurebro, la religion romaine fut entièrement abolie, et la confession d'Augsbourg reçue comme règle de foi pour tout le royaume; ce qui mit fin à toutes les dissensions relatives à la religion, qui duroient depuis si long-temps.

Gustave joignit au domaine de la couronne les biens immenses des ecclésiastiques; et en 1531, voulant donner plus de poids a la religion nouvelle, il remplaça les chanoines d'Upsal par des Luthériens. *Laurent Petri*, protestant, fut installé dans la dignité d'archevêque de cette ville, pour célébrer le mariage du roi et le couronnement de la nouvelle reine: Gustave donna même à l'archevêque une de ses parentes en mariage. En 1541, il fit un traité avec François premier, roi de France, à qui il envoya une ambassade l'année suivante. Les deux souverains contractèrent une alliance défensive. En 1544, Gustave demanda aux états assemblés à Vesteros, de rendre la couronne héréditaire dans sa famille masculine, ce qui lui fut unanimement accordé, comme une récompense dûe à ses grands services. Il fut décidé que si la race royale venoit à s'éteindre, L'élection du nouveau roi seroit à la disposition du sénat et des états.

Ce prince mourut en 1560, après un règne

glorieux de près de quarante ans. Il posséda les qualités qui font les grands hommes; il fut brave, entreprenant, actif, grand politique, inaccessible à l'amour et à la flatterie; il ne fit jamais la guerre sans nécessité, mais il ne céda jamais ce qu'il dût défendre. Il délivra la Suède de l'oppression du Danemarck; et malgré l'esprit inquiet et turbulent de ses peuples, il en fut chéri comme un père. En un mot, ce fut un prince digne de servir de modèle à la postérité. Pourquoi le ciel ne permit-il pas que ses enfans lui ressemblassent?

ERIC XIV.

Eric, fils et successeur de Gustave, avec de l'esprit, des connoissances, fit de grandes fautes: il fut indécis dans ses projets, imprudent dans sa conduite. La fin de son règne fut marquée par des actes de fureur et de démence, dont les *Sture* furent les tristes victimes. Il avoit beaucoup de foi a l'astrologie judiciaire. Il accusa son frère Jean de rébellion, parcequ'il avoit épousé Catherine, fille de Sigismond I^er, roi de Pologne, allié aux Moscovites, avec qui il étoit en guerre. Il avoit cependant consenti d'abord à ce mariage: quoiqu'il en soit, le prince Jean fut

assiégé dans le château d'Obo, pris et enfermé à Gripsholm, d'où il sortit en 1567. Mais ce prince ne pardonna jamais à son frère sa captivité ; et, en 1568, s'étant joint à son autre frère Charles, depuis Charles IX, ils assiégèrent le roi dans Stockholm, et l'obligèrent à renoncer au trône. Ce malheureux prince fut enfermé dans plusieurs châteaux, et finalement empoisonné, après neuf ans de captivité.

Cette mort inspire la pitié pour cet infortuné monarque, et l'horreur pour son frère Jean qui lui succéda.

Eric XIV établit, en 1561, les dignités de comtes et de barons héréditaires. Des trois comtes qu'il créa à cette occasion, Pierre Brahé fut le premier. Les familles des deux autres sont éteintes.

JEAN III.

Jean III fut déclaré roi par les Etats assemblés à Stockholm ; il régna seul, malgré la promesse qu'il avoit faite à son frère Charles de partager avec lui l'administration du royaume; et sous cette promesse, le duc Charles l'avoit assisté dans son entreprise contre le roi. L'année suivante, Eric fut condamné, par les Etats, à une captivité perpétuelle ; mais en 1578, ayant encore

encore quelques partisans, il tenta de se sauver de sa prison. Le roi Jean craignant un tel rival pour sa couronne, se détermina à le faire empoisonner, à quoi plusieurs sénateurs eurent la lâcheté de consentir. (1) Jean se contenta de céder à son frère Charles, trois provinces, selon que le portoit le testament de leur père, mais il exigea que les habitans de ces provinces le reconnussent pour seul souverain en Suède.

Ce prince fit presque toujours la guerre aux Danois et aux Moscovites, avec des succès divers. Le trait suivant mérite d'être rapporté. En 1573, 600 cavaliers et 100 fantassins suédois, sous les ordres du général *Ackeson*, abandonnés par les Livoniens leurs alliés, auprès de Revel, se défendirent avec tant de vigueur contre 16 mille Moscovites qui les entouroient, qu'ils en tuèrent 7 mille, mirent les autres en fuite et s'emparèrent des bagages. Jean, jusqu'à la mort de sa femme Catherine Jagellon, fille de Sigismond I^er^, arrivée en 1583, voulut, à plusieurs reprises, et par ses conseils assidus, rétablir la religion romaine;

---

(1) Ce consentement existe en original dans les manuscrits du roi, à Drottningholm.

mais il ne put jamais y parvenir; il usa même de rigueur, moyen qui réussit rarement en matière de religion. Son fils Sigismond, prince royal de Suède, obtint, par le crédit d'Anne, reine douairière de Pologne, et sœur de sa mère, le trône de Pologne en 1587. Les querelles de religion continuèrent encore : Le duc Charles étant constamment attaché à celle du pays, la confession d'Augsbourg, il en résulta une grande froideur entre les deux frères : mais en 1589, ils se raccommodèrent, et l'année suivante, le duc Charles fut nommé gouverneur de toute la Suède

Le Roi Jean mourut en 1592 : ce fut un un homme ordinaire : il n'eut ni de grands vices ni de grandes vertus. La mort de son frère Eric, sera toujours une tache à sa mémoire ; le salut de l'Etat, fut-il même réel, ne pouvant jamais excuser un fratricide, d'autant plus que, dans de telles circonstances, il est assez ordinaire de confondre son propre salut avec celui de son pays. Ses intrigues cachées pour la religion romaine, nuisirent au culte qu'il vouloit établir, et l'ascendant extrême que prit sur lui sa première femme, ne fait l'éloge ni de sa fermeté, ni de son caractère : l'empire des femmes est doux, mais s'il n'inspire pas aux rois de grandes choses, ils doivent

s'en défendre avec plus de soin que les autres hommes.

SIGISMOND.

Sigismond, roi de Pologne, se trouva, par la mort de son père, héritier de la couronne de Suède : il tarda quelque temps à s'y rendre : le Duc Charles, son oncle, qui étoit administrateur du royaume, s'appliqua à détruire jusqu'aux traces de la religion catholique. Sigismond, arrivé en Suède, s'occupa à la rétablir ; mais il trouva de grandes oppositions : il resta peu dans ce royaume, et son oncle Charles fut nommé, pendant son absence, administrateur, par le sénat. Le duc voulant se rendre agréable à la nation entière, déposséda de leurs emplois tous ceux qui professoient la religion catholique ; entre autres Eric Brahé, gouverneur du château de Stockholm. En 1595, le duc convoqua les Etats, malgré la défense du roi. Il y fut arrêté, de nouveau, que la seule religion du royaume, seroit la confession d'Augsbourg ; que les prêtres romains sortiroient de l'Etat en six semaines, et que les catholiques ne pourroient exercer publiquement leur religion ni posséder aucune charge. De plus, le duc y fut déclaré gouverneur de la Suède, con-

jointement avec le sénat. En 1597, Sigismond, effrayé d'un arrangement qui tendoit à le priver de tout pouvoir en Suède, parvint à brouiller son frère avec le sénat, dont le parti prévalut. Mais le duc assembla les partisans qui lui restoient et se fit de nouveau reconnoître par eux pour gouverneur : il voulut faire approuver cette décision par le sénat, qui s'y refusa. Alors il prit les armes, et s'empara de plusieurs places. Sigismond n'ayant pu, par la négociation, faire cesser les hostilités, se détermina, en 1598, à passer en Suède, avec une armée. Les deux partis en vinrent aux mains, près de Linkœuping ; le roi eut le dessous : cependant Charles consentit à un accommodement, par lequel le roi rentra en possession de ses châteaux, places, vaisseaux, etc., et le duc fut déclaré entièrement innocent. Le traité fut signé par les deux princes ; après quoi le roi retourna en Pologne, au lieu de se rendre à Stockholm, comme il l'avoit promis, et n'eut rien de plus pressé que de protester contre le traité qu'il avoit signé.

Une telle conduite irrita le duc et les Etats : ils résolurent de renoncer au serment de fidélité envers ce prince. L'assemblée tenue à Linkœuping, en 1600, déclara exclus du trône, Sigismond et Ladislas son fils aîné, à qui on

avoit donné un an pour venir en prendre possession et quitter la religion romaine. Ils firent même, long-temps après encore, la même proposition à Ladislas, mais inutilement. Les mêmes Etats donnèrent à Charles une autorité absolue, et reconnurent pour son successeur, son fils, alors âgé de 6 ans, et ses autres descendans mâles. Sigismond se contenta donc de régner sur la Pologne, préférant (quoiqu'avec des enfans), un trône électif à un trône héréditaire: c'est un choix qu'on conçoit difficilement, sur-tout lorsqu'un prince habile auroit pu concilier les deux partis, et les garder l'un et l'autre. Il mourut en 1632, après un règne long et orageux : il n'eut pas cette politique nécessaire dans les circonstances épineuses où il se trouva; il consulta toujours plus sa volonté que celle de ses peuples, et il n'eut pas la force de caractère qui auroit pu les assujettir à la sienne.

CHARLES IX.

Charles IX : Ce prince jouissoit de l'autorité souveraine ; mais il n'avoit pas le titre de roi : son ambition ne put être satisfaite qu'à ce prix : ayant eu l'air de désirer qu'on le soulageât du fardeau du gouvernement, il fut au contraire élevé sur le trône par le suffrage una-

nime des Etats assemblés à Norkiœuping, en 1604. Il employa le peu d'années qu'il régna, à faire la guerre aux Polonais, aux Russes et aux Danois. Son fils Gustave-Adolphe, prit, à l'âge de 16 ans et demi, la ville de Christianstadt en Scanie, sur les Danois. Ce début put faire présumer ce qu'il feroit un jour. Le roi Charles mourut en 1611, à 61 ans. On a vu, par tous les détails précédens, que ce prince étoit politique et ambitieux. Il fit souvent la guerre, et y donna des preuves de son habileté. On ne peut se dissimuler cependant qu'il n'ait usurpé le trône ; mais l'histoire le lui pardonne, puisque c'est à cette usurpation qu'elle doit Gustave-Adolphe, l'un de ses plus beaux ornemens.

GUSTAVE-ADOLPHE.

Gustave - Adolphe. Il monta sur un trône encore mal affermi et en butte à trois ennemis puissans : âgé à peine de 17 ans, le conseil, nommé par son père, remit entre ses mains le gouvernement de l'Etat. Ce prince se mit sur le champ à la tête de ses troupes, pour faire face aux Danois. On se prit réciproquement quelques places, sans des avantages bien marqués. La paix se fit en 1613 :

peu après, Gustave conclut une trève avec les Polonais. En 1614, il se vit forcé de renoncer à l'espérance qu'il avoit de mettre son frère Charles sur le trône des Czars. Les trèves avec la Pologne furent renouvellées plusieurs fois; mais, en 1625, Sigismond, qui croyoit toujours avoir des droits sur une couronne qu'il n'avoit pas su garder, voulut absolument la guerre. Elle dura jusqu'en 1630, au désavantage des Polonais, à qui l'empereur fournissoit des secours pour les engager à la continuer; et dans le même temps, il s'empara lui-même d'une partie des côtes de la Baltique. Gustave ne put voir, sans inquiétude, le projet de la maison d'Autriche, de dominer dans le Nord. Cependant, pour ne pas se porter trop légèrement à des extrémités violentes, il envoya proposer un accommodement raisonnable aux plénipotentiaires impériaux, à Lubeck; mais ses ambassadeurs ne furent seulement pas reçus. Gustave ayant inutilement insisté, crut devoir à sa gloire et à celle de la Suède, de se préparer à la guerre. Elle fut résolue et commencée en 1630. Ce fut là cette guerre fameuse, connue sous le nom de guerre de 30 ans, qui dura sans interruption jusqu'en 1648, dans laquelle les Suédois commencèrent à se couvrir de gloire sous les ordres de leur roi,

et l'augmentèrent encore sous les généraux qu'il avoit formés : ils devinrent la terreur de l'Allemagne, et furent regardés comme les meilleures troupes de l'Europe, dans un temps où toutes les puissances étoient sous les armes. Les campagnes des 1631 et 1632, sont des chefs-d'œuvres dans l'art militaire. On est frappé de la rapidité des conquêtes du monarque suédois, et des avantages multipliés qu'il remporta sur les plus fameux généraux de ce temps-là. C'est qu'il étoit lui même le meilleur général de l'Europe (qu'on en juge seulement par ceux qu'il a formés), et le plus brave soldat de son armée. Enfin, le 16 novembre 1632, ce grand homme trouva la mort, à l'âge de 38 ans, à la bataille de *Lutzen* en Saxe, où les Suédois furent victorieux, mais où ils perdirent plus qu'une bataille, dans la personne de leur roi; Il avoit désigné Baner pour le remplacer en cas de mort.

Pufendorf avance qu'il fut tué par le duc Albert de Saxe-Lawenbourg, et il a raison; mais il ne donne pas à cet attentat son véritable motif, que voici : plus de 10 ans avant la bataille de *Lutzen*, le duc de Saxe-Lawenbourg se trouva à un bal chez la reine *douairière*; le roi s'y trouva aussi, de même que plusieurs sénateurs. Le duc ayant voulu prendre le pas sur un sénateur, S. M. s'y opposa;

le prince, obligé de céder, quelques momens après mit une canne dans les jambes du sénateur, qu'il fit presque tomber, ce dont le roi s'apperçut, et se laissant aller à son premier mouvement, il donna un soufflet au duc. L'affaire fut assoupie dans le moment, mais le duc ne renonça pas à sa vengeance; et à Lutzen, dans le fort de l'action, il tira sur Gustave, qui tira sur lui en tombant, et le manqua; le duc tira un second coup; après quoi le monarque fut foulé aux pieds des chevaux. Ce prince avoit un heiduque qui le suivoit par-tout; cet homme ayant été blessé en passant dans un petit bois, le duc profita de son absence pour frapper le roi; après quoi il revint à l'heiduque, pour voir s'il vivoit encore: celui-ci fit le mort, et confia ensuite le fait à un pasteur, qui écrivit sa déposition dans une bible qui fut trouvée; mais on ignore ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Après la mort du roi, le général Baner prit le commandement de l'armée, malgré l'opposition de tous les princes qui y servoient. On reçut le serment des troupes, et on remplaça à l'instant les officiers qui s'y refusèrent.

Le duc Albert de Saxe Lawenbourg passa, le jour même de la bataille, au service de l'empereur, & fut tué en 1642, au siège de *Schweinits* en Silésie, par les Suédois.

Gustave obtint, par ses qualités personnelles et par ses actions le nom de grand. Il le mérita à tous les titres. Le temps que la paix ou les trèves lui laissèrent, fut employé à donner à ses peuples des lois sages, à faire fleurir les arts, le commerce, l'agriculture; à prouver, en un mot, qu'il étôit grand dans la paix comme dans la guerre. Digne petit-fils de Gustave-Vasa, il n'eut pas, au même dégré que lui, cette souplesse, cette politique adroite qui distingua son aïeul, mais dont, à la vérité, il n'avoit pas besoin pour lui-même. Il n'eut qu'à se maintenir sur un trône, et Gustave-Vasa dût d'abord s'y placer.

Sans oser décider lequel de ces deux momarques à le plus de droits à notre admiration, nous remarquerons que le nom qu'ils ont porté est d'un favorable augure pour la Suède : celui qui occupe aujord'hui leur place, a déjà réalisé la majeure partie des espérances que doit donner ce beau nom, et des grandes obligations qu'il impose. Le quatrième Gustave ne dégénérera pas de ses ancêtres; nous osons l'assurer; et lorsqu'on a été à portée de voir de près le maître et l'élève, on doit tirer bien peu de vanité de cette prédiction. (1)

---

(1) Nous laissons cet article tel qu'il a été com-

CHRISTINE.

Christine, fille unique de Gustave-Adolphe, succéda à son père, à l'âge de six ans, sous la tutelle d'un conseil de régence. Sous son règne, la guerre d'Allemagne fut continuée avec une nouvelle vigueur. Les généraux suédois, formés à l'école du grand Gustave, s'y couvrirent de gloire, ainsi que leurs armées. Les principaux chefs de ces troupes, furent le duc de *Saxe-Veymar*, mort en 1639; Gustave *Horn*; le fameux *Baner*, mort en 1641; *Kniphausen*, tué en Westphalie, en 1636; Alexandre *Leslé*; Jacques *de la Gardie*; *Koningsmarck*; *Wrangel*; le célèbre *Torstenson*, nommé généralissime à la mort de Baner; et Charles Gustave, comte Palatin, qui succéda à Christine. En 1637, la Suède fit avec la France un traité d'alliance qui dura jusqu'à la paix de Munster, en 1658. Cette paix fut aussi glorieuse pour la Suède que l'avoit été la guerre. Le grand Turenne combattit,

posé en 1791, avant qu'un attentat exécrable eût privé l'Europe d'un grand homme, les souverains d'un modèle, et la Suède d'un appui dont elle sentira vivement la perte, et plutôt qu'on ne le croit.

en plusieurs occasions, avec l'armée suédoise, dont les généraux n'étoient pas indignes d'un tel allié. Pour donner une idée de cette guerre, nous retracerons les grandes batailles qui ont eu lieu entre les Suédois et les Impériaux, sans parler des villes prises, et de la multitude innombrable de combats plus ou moins décisifs, dont plusieurs valoient des batailles. *Leipsick*, en 1631; *Lutzen*, 1632; *Nordlingue*, 1634 (la seule perdue); *Perlberg*, en 1636 (général Baner); *Rheinfeld*, 1638 (le duc Bernard); *Lutzen*, 1642 (Torstenson); *Jancovits*, 1642 (Torstenson.) Mais ce qui rend ces campagnes admirables pour l'instruction des militaires, c'est la suite des opérations, la manière dont elles étoient combinées; car une bataille n'est presque jamais que l'affaire d'une journée, et la conduite d'une campagne exige plus de talens que dix batailles. Pendant le temps que dura cette guerre, il y eut plusieurs actions entre les Danois et les Suédois : nous n'en parlerons pas.

En 1650, la reine fit nommer, dans l'assemblée des Etats, pour son successeur au trône, Charles-Gustave, duc des Deux-Ponts, son cousin-germain. Le projet formel de cette princesse étoit d'abdiquer la couronne. Charles-Gustave en ayant l'air de blâmer sa résolu-

tion, eut l'adresse de l'y affermir en secret : elle s'étoit toujours refusée à épouser ce prince, quoiqu'elle eût beaucoup d'estime pour lui. Enfin, le 21 mai 1654, malgré les instances réitérées de tous les ordres de l'Etat, Christine déclara son intention positive de quitter le trône le 16 juin suivant ; ce qui eut lieu avec la plus grande solemnité, après que la reine se fut réservé, à titre d'apanage, des possessions très-considérables, et la souveraineté sur ses commensaux et domestiques ; elle avoit alors 27 ans. Quelque motif qu'on se soit plu à donner à l'abdication de Christine, il n'en est pas moins certain qu'elle a eu besoin d'un grand courage, d'une grande force d'esprit et de caractère, pour méditer aussi long-temps et pour exécuter un pareil projet. Il paroît bien difficile de renoncer volontairement à une couronne, sur-tout lorsqu'étant née sur le trône, on n'a pas connu d'autre état. Christine avoit régné glorieusement ; elle avoit protégé les arts, l'industrie, le commerce (les postes furent établies en 1636) ; son esprit et ses connoissances l'auroient rendue célèbre, quand elle n'y eût pas joint l'éclat de la royauté ; sa jeunesse lui promettoit encore une longue suite d'années ; l'amour de la liberté, de l'indépendance, l'emporta sur tous ces motifs : elle ne

vit plus dans son trône qu'un esclavage, et n'eut plus d'autre idée que de s'en affranchir ; car on n'a regardé la passion de cette princesse pour les arts, que comme une raison secondaire, et nous le pensons ainsi.

On doit néanmoins placer Christine au rang des grands souverains : elle fut extraordinaire, implacable dans ses vengeances. (La mort du marquis de Monaldeschi l'a prouvé ; nous sommes bien loin d'excuser cette action de la vie de Christine, et sur-tout le choix qu'elle fit d'une cour étrangère pour y donner un spectacle, jusqu'alors sans exemple ; mais elle crut avoir le droit de punir un de ses serviteurs, coupable sans doute, et l'on a vu plus haut qu'elle s'étoit réservé ce droit dans toute son intégrité.) Elle méprisa trop l'opinion publique ; cependant on ne peut lui refuser de grandes qualités. On assure qu'elle se repentit d'avoir abdiqué ; cela est très-croyable, et son voyage à Stockholm, à la mort de Charles-Gustave, vient à l'appui de cette assertion ; mais ce voyage fut en pure perte, les esprits n'étant pas disposés en sa faveur. Christine, à son premier départ de Suède, s'étoit retirée à Rome, et en passant à Inspruck, elle avoit fait abjuration, et embrassé la religion romaine ; elle retourna de nouveau à

Rome, et y mourut en 1689, agée de 63 ans. Nous remarquerons ici, que cette princesse, en quittant Stockholm, emporta meubles, tableaux, livres, médailles, bijoux, argenterie; en un mot tout ce qu'elle put, et laissa son palais dans un tel dénuement, qu'il fallut louer des tapisseries, et emprunter de la vaisselle d'argent pour le couronnement de son successeur, à qui sans doute elle crut avoir assez donné.

CHARLES X.

Charles-Gustave étoit fils du comte Palatin, prince des Deux-Ponts, et de Catherine, sœur de Gustave-Adolphe, mariée en 1614. Le roi avoit alors déclaré que, mourant sans enfans, il désiroit que le premier prince qui naîtroit de ce mariage, montât sur le trône : les désirs de Gustave furent accomplis à la lettre, dans la personne de Charles X. Ce prince, pendant un règne très-court, fut entièrement occupé de la guerre; les Polonais et les Danois furent battus en plusieurs rencontres : Charles fit passer les deux Belt à son armée sur la glace, et obligea le roi de Danemarck de conclure la paix de *Roschild*, par laquelle il gagna une grande étendue de pays. Le passage du grand Belt, large de quatre milles danois, eut lieu le

7 février 1658. C'est une entreprise qui doit faire époque dans les fastes du monde : le conseil de guerre y étant entièrement opposé, le roi se décida à tenter le passage, par le conseil du comte Dahlberg, soldat de fortune, alors major d'artillerie, qui répondit de la réussite (1).

---

(1) Le général comte Dahlberg, qui s'étoit trouvé à ce passage, dont aucune guerre n'offre rien qui approche, servit ensuite Charles XI, l'accompagna dans toutes ses batailles, notamment à *Lund*, le 14 décembre 1676 : il devint ensuite gouverneur de Riga ; se trouva avec Charles XII au fameux passage de la Dwina, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans : il avoit assisté, par conséquent, aux plus mémorables actions des trois règnes. C'est le même qui a publié la *Suecia antiqua*, recueil de plans et vues de Suède. Il n'a point laissé de fils : le comte *Oxenstiern*, ci-devant premier ministre, en descend par les femmes. Puisque nous trouvons l'occasion de parler de ce sénateur, nous ne la laisserons pas échapper ; dussions-nous blesser sa modestie, nous dirons de lui, ce qu'en diront tous ceux qui l'ont connu. A un nom que le grand chancelier, sous Christine, a rendu si célèbre, il reunit une politesse noble et franche, le meilleur ton de société, beaucoup d'esprit, de douceur, d'amabilité, et d'instruction *sans pédanterie*, ce que nous regardons comme un mérite de plus.

Un escadron des gardes et le carrosse du roi furent engloutis : tout le reste arriva : l'ordre étoit donné de ne penser qu'à soi, de ne secourir personne, sous peine de mort. Peu après la paix, Charles craignant que les Danois ne l'attaquassent, lorsqu'il seroit occupé ailleurs, et voulant mettre cette puissance hors d'état de lui nuire, rompit lui-même son traité, de manière qu'il se trouva sur les bras le Danemarck, la Pologne, l'Empire et la Hollande. Il fit face à tous ces ennemis. Une mort prématurée l'enleva à Gothenbourg, en 1660, à l'âge de 36 ans, après un règne de six. Ce prince étoit intrépide, infatigable, doué des plus grands talens pour la guerre, aussi la fit-il toujours. Il ne connut pas les vertus pacifiques, qui seules peuvent faire le bonheur des peuples ; cependant, sous son règne, la Suède continua d'être respectée au dehors, parce qu'il soutint la réputation qu'elle avoit depuis tant d'années. C'est à ce seul titre que Charles mérite d'être compté au nombre des souverains qui ont illustré le trône de Gustave-Vasa. Son fils, âgé de cinq ans, lui succéda.

CHARLES XI.

Charles XI ne ressembla ni à son père, ni à son fils : il fit pourtant la guerre pendant plu-

sieurs années, et gagna même deux batailles en personne contre les Danois, commandés par leur roi Chrétien V. (Lund, en 1676, et Landscron, en 1677.) La paix ayant été conclue en 1679, Charles la cimenta en épousant, l'année suivante, la sœur du roi de Danemarck. Il mit dès-lors des bornes au pouvoir du sénat; et en 1682, il parvint, malgré l'opposition de la noblesse, à se faire décerner l'autorité absolue, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il en profita pour rétablir les finances de l'Etat, et la police dans son royaume; il sut se faire respecter de ses sujets et des puissances étrangères: il fut profond politique: l'état florissant dans lequel il laissa l'armée, le commerce et les finances, doit être attribué à ce qu'il put tirer parti de ses talens pour l'administration, parce qu'il gouverna seul. Il transmit à son fils un pouvoir illimité, dont ce prince abusa souvent.

Charles XI mourut en 1697, âgé de quarante-deux ans; il avoit préparé la paix de Ryswick, qui ne fut conclue qu'après sa mort. Charles XI régna trente-sept ans, et régna en despote (1).

---

(1) Beaucoup de gens ont en horreur le nom de *despote*, parce que, dans leur idée, ce mot est synonyme de *tyran* : ce qui constitue le despotisme,

On peut blâmer les moyens dont il se servit pour s'emparer du pouvoir suprême; mais il

---

c'est le pouvoir de faire des loix, d'annuller celles qui existent, d'établir des impôts arbitraires, d'attenter à la liberté des citoyens. Or, bien des personnes, même en France, où l'on n'a pas des idées très-claires sur les gouvernemens, quoiqu'on cherche, depuis quatre ans, à y en établir un, confondent le pouvoir d'agir avec la volonté. Certainement, la Russie est un état despotique; il l'est plus encore que la Turquie; et il seroit aisé de le démontrer, si on vouloit donner quelque étendue à cette discussion : cependant personne ne trouvera de ressemblance entre *Catherine*, et Néron ou Caligula. Le Danemarck est aussi un gouvernement despotique, peut-être autant, par le fait, que la Russie : cependant on n'est pas tenté de plaindre les Danois; et les sujets d'un despote sont nécessairement à plaindre, selon nos philosophes du jour. On convient qu'ils peuvent être à plaindre, mais non qu'ils le soient forcément. Le despotisme le plus redoutable, est celui qui est exercé par plusieurs, comme on en trouveroit facilement des exemples en Europe. Plus le nombre des despotes est considérable, plus le joug est affreux : l'homme sensé, sans ambition, ami de la paix, de l'ordre, de la justice, préférera toujours le moins de despotes possible, parce qu'il est convaincu que, devant obéir, sa tâche deviendra plus pé-

est difficile de ne pas approuver l'usage qu'il en fit. Il laissa à son successeur un royaume florissant, un trésor et une armée; peut-être eût-il été plus heureux, pour l'humanité, que Charles XII eût trouvé son royaume dans l'état où il l'a laissé lui-même: mais qui peut répondre que ce caractère indomptable eût été arrêté par son impuissance? Ne doit-on pas croire plutôt que ses sujets en auroient été plus à plaindre, si l'épuisement d'hommes et d'argent se fût fait sentir au commencement du règne de Charles? Ce prince, attaqué par trois puissances, ne consulta ni l'état de ses armées, ni les moyens de son pays: il ne vit que l'outrage, ne songea qu'à la vengeance; et le courage personnel dont il se sentoit animé, lui auroit toujours paru devoir tenir lieu de tout. La Suède doit pleurer la mort de Charles XI, puisque son successeur perdit, en peu d'années, les fruits d'un règne long et glorieux; mais on ne peut se dissimuler que Charles XII n'attaqua per-

---

nible, s'il est soumis aux caprices d'une multitude, toujours ignorante, souvent injuste, quelquefois féroce. Si nous parlons d'un gouvernement plus parfait, nous adopterons le seul empire des lois, mais encore à combien de chefs confierons-nous le soin de veiller à leur exécution?

sonne, et que s'il n'eût été forcé à une défense, qu'à la vérité il prolongea trop long-temps, il eût peut-être ignoré, toute sa vie, et ses talens pour la guerre, et sa funeste passion.

CHARLES XII.

Charles XII succéda à son père, et fut déclaré majeur à la fin de 1697, quoiqu'il n'eût que quinze ans et demi. Ce prince, que ses exploits ont rendu si célèbre, fut attaqué en 1700, par les forces réunies du Danemarck, de la Russie et de la Pologne, dont les souverains crurent pouvoir profiter de la jeunesse du nouveau roi; mais ils ne savoient pas à qui ils alloient avoir affaire. Charles obligea, en six semaines, le roi de Danemarck à faire sa paix; et dans la même année, il gagna sur les Russes, la fameuse bataille de Narva, dont les relations diffèrent sur la force des deux armées; mais elles s'accordent toutes à dire que les Russes furent battus par une armée fort inférieure en nombre. M. Lévêque hasarde, au sujet de cette action, dans son histoire de Russie, un fait incroyable et absurde: il prétend que, malgré la capitulation d'une partie de l'armée russe, les généraux suédois arrêtèrent et maltraitèrent même les Russes qui s'étoient rendus, et cela, en présence et malgré les ordres du roi. Ce fait est évi-

demment controuvé : d'abord, les généraux suédois n'auroient jamais osé enfreindre, en sa présence, les ordres d'un roi aussi entier dans ses volontés que Charles, dont la parole a toujours été sacrée ; et de plus, il n'est pas dans la nation suédoise, de maltraiter des troupes qui ont capitulé. M. Lévêque a écrit son livre en Russie : il y a puisé cette antipathie contre les Suédois, qui perce à tout moment dans son ouvrage ; mais il aura beau faire, les Suédois ne passeront jamais pour une nation barbare et non policée : l'inverse de ce qu'il raconte seroit beaucoup plus croyable. En 1701, le fameux passage de la Dwina, en présence de l'armée saxonne, est une des plus belles actions des guerres modernes. Nous ne suivrons pas Charles dans ses conquêtes. Tout le monde sait comment il se vengea du roi Auguste, en le détrônant. Son projet étoit de traiter de même le Czar Pierre ; mais enfin, après neuf ans de succès, la fortune l'abandonna à Pultava. Cette bataille, donnée le 27 juin (v. s.) 1709, détruisit l'effet de ses victoires précédentes. Les provinces dont il s'étoit emparé, furent reprises, son armée anéantie, et le Czar se vit par-là, délivré d'un ennemi dangereux, et libre de donner ses soins à la civilisation de ses peuples. Charles s'étant réfugié chez les Turcs, y demeura cinq

ans : il fit inutilement tout son possible pour en obtenir des troupes. Son ennemi Pierre s'étant trouvé, en 1711, enfermé au Pruth avec son armée, par les Turcs, Charles espéra qu'il lui seroit permis de profiter de sa cruelle situation et de l'attaquer : mais le Czar avoit eu la prudence de capituler, ce qui frustra le roi de toutes ses espérances. Cependant, les Turcs, lassés d'un pareil hôte, dont ils ne pouvoient se défaire, résolurent de l'attaquer à force ouverte : c'est alors que Charles soutint, dans sa maison, un siége sans exemple, où il donna des preuves d'une telle intrépidité, que, même en le blâmant de s'être défendu contre toute espèce de justice et raison, on ne peut s'empêcher de l'admirer.

Charles partit enfin, en 1714, pour regagner ses Etats, c'est-à-dire, pour continuer la guerre. Le baron de Gœrtz, espèce d'aventurier, mais grand politique, ayant su s'insinuer dans les bonnes graces de ce prince, obtint le maniement de ses affaires. Il parvint à conclure entre son maître et le Czar, un traité d'alliance qui tendoit à rétablir Stanislas sur le trône de Pologne (car ce malheureux prince, à la défaite de son protecteur, avoit été entraîné dans sa chûte), et à placer le prétendant sur le trône d'Angleterre : ces vastes projets furent renversés, le 30 novembre 1718, par la mort de

Charles, au siége de Fredericshall en Norwège : il méditoit la conquête de ce royaume, et tout porte à croire qu'il auroit réussi à s'en emparer; jamais il n'avoit eu une plus belle armée. M. de Voltaire le blâme d'avoir préféré des déserts et des rochers aux belles provinces de l'Allemagne qu'il abandonnoit : nous ne sommes pas de l'avis de M. de Voltaire; il y a en Norwège autre chose que des rochers : sa position la rend susceptible d'un grand commerce; et comme elle tient à la Suède, sans interruption, elle nous paroît être beaucoup plus à la convenance de ce royaume que des provinces d'Allemagne, plus riches, peut-être, mais plus éloignées, séparées par la mer et difficiles à défendre.

On a dit que Charles XII avoit outré toutes ses qualités, qu'il étoit plus extraordinaire que véritablement grand; cela est vrai : plus soldat que général; cela peut être encore : cependant il avoit de grandes connoissances militaires, et il l'a prouvé en plusieurs occasions : mais son intrépidité, poussée à l'excès, a fait oublier le général pour ne laisser voir que le soldat. Charles posséda les qualités estimables; il fut pieux, ennemi de la flatterie, du luxe, et exempt de foiblesses; il récompensa le mérite, sur-tout la valeur, qui étoit

ce qu'il estimoit le plus : on peut avancer que ce fut un grand homme ; mais il étoit roi, et ce ne fut pas un grand roi : il négligea tout ce qui doit occuper un souverain ; l'agriculture, le commerce, les arts, le bien de ses peuples ; tout lui fut étranger, hors la gloire des armes : il laissa ses Etats en proie à ses voisins ; il les laissa dénués d'hommes et d'argent ; d'où l'on peut conclure que ce prince doit être admiré dans certaines choses, mais qu'il seroit bien dangereux pour la Suède qu'il servît de modèle à ses successeurs : s'il eût consenti à la paix que lui proposa le Czar, pendant le cours de ses victoires, il l'auroit dictée et se fût mis par-là au niveau des plus grands souverains ; il voulut poursuivre sa vengeance, ne croyant jamais que la fortune dût l'abandonner. C'est-là une de ses plus grandes fautes ; l'autre est de s'être enfoncé dans un pays où, gagnant même une bataille, il n'étoit guères en meilleur état ; en la perdant, il n'avoit aucune ressource, et c'est ce qui lui est arrivé. Il est certain que *Mézeppa* n'ayant pu remplir ses engagemens, fut une des principales causes de sa défaite, et nous regardons la blessure de Charles, comme pouvant y avoir beaucoup contribué. Si le roi eût été à cheval à la tête de son armée, on ne peut savoir jusqu'à quel

point sa présence et son exemple auroient influé sur l'événement. Peu après sa mort, son favori, le baron de Gœrtz, accusé d'un despotisme outré, et d'exactions envers le peuple, eut la tête tranchée à Stockholm. Nous le regardons moins comme réellement coupable, puisqu'il n'avoit fait qu'obéir à son maître, que comme une victime sacrifiée au malheur des temps, et que la position désastreuse du royaume demandoit peut-être. Nous parlerons plus bas, en détail, de la mort de ce prince.

FRÉDÉRIC Ier.

Charles XII n'ayant jamais été marié, les Etats et le Sénat crurent qu'ils ne retrouveroient pas une occasion plus favorable d'anéantir le pouvoir arbitraire des rois. Ils offrirent, à cette condition, la couronne à Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII. Elle l'accepta, et le gouvernement fut remis sur l'ancien pied; la reine fut proclamée *roi*, selon l'usage pour les reines régnantes, et couronnée en 1719; mais l'année suivante, elle fit approuver aux Etats sa résolution de céder la couronne à son mari, le prince de Hesse-Cassel, qui fut couronné en mai 1720. La Russie continua ses hostilités contre la Suède, la mort de Charles ayant

annullé tous les traités faits entre lui et le Czar. Enfin, la paix de Nystadt, en 1721, rendit à la Suède sa tranquillité, en lui enlevant plusieurs provinces sur les côtes du golfe de Finlande. Pendant vingt ans que dura cette paix, Frédéric s'occupa des affaires intérieures, du commerce, de l'industrie, des finances. En 1731, il établit la Compagnie des Indes; en 1734, il fit un traité de commerce avec la Turquie. Enfin, en 1741, la Suède ayant à se plaindre de la Russie, lui déclara la guerre; mais les Etats ne prirent pas les précautions nécessaires dans une pareille circonstance. L'armée suédoise, sous les ordres de *Wrangel*, fut battue auprès de Vilmanstrand, par des troupes supérieures en nombre, et ce fut la seule action de cette guerre où les Suédois se comportèrent vaillamment; ensuite, ils se battirent presque toujours en retraite, ne remportant que de legers et rares avantages, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la mésintelligence qui regnoit entre les généraux, et l'impossibilité, presque absolue, qu'une guerre soit bien conduite par un souverain divisé. Les généraux *Buddenbræk* et *Levenhaupt*, qui avoient commandé dans ces deux dernières campagnes, furent arrêtés; et comme il arrive souvent, on s'en prit à eux du mauvais succès de la guerre: ils eurent la tête tranchée en

1743, et furent regardés, par les gens impartiaux, comme des victimes plus infortunées que coupables.

Pour compléter les malheurs de la Suède, elle eut à combattre cette même année des ennemis dans son sein; les Dalécarliens s'étant révoltés, ne purent être soumis que par la force : enfin, le royaume épuisé par une guerre aussi désastreuse, se vit contraint à recevoir les lois de la Russie. La paix d'Obo, en 1743, assura à cette dernière puissance tout ce que la Suède avoit déjà cédé, et fixa les limites des deux Etats comme elles le sont aujourd'hui.

La reine Ulrique-Eléonore étoit morte à la fin de 1741, emportant les regrets de ses peuples, qu'elle mérita sous tous les rapports. Le roi n'avoit pas d'enfans; en 1742, après de grands débats, le duc de Holstein-Gottorp fut nommé successeur au trône de Suède par trois ordres de l'Etat (le clergé ayant vainement protesté); mais ce prince venoit, pour son malheur, d'être désigné successeur au trône de Russie, et ne put accepter l'offre des Suédois. L'année suivante, le duc de Holstein, évêque de Lubeck, père du roi régnant, (en 1791), fut nommé prince royal de Suède, et il épousa, l'année suivante, la princesse Ulrique de Prusse, sœur du grand Fré-

déric. En 1745, le roi fit avec la Russie un traité d'alliance défensive, mais qui ne dura que jusqu'en 1747, qu'elle en fit un avec la Prusse, et ensuite avec le Danemarck; pour lors, la Russie, l'Angleterre et la Hollande se lièrent ensemble : mais la bonne intelligence ne fut pas détruite entre les deux nations. En 1750, on commenca à travailler au canal de communication entre Stockholm et Gothenbourg, par les lacs et plusieurs rivières, ouvrage qui seroit entièrement fini sans les cataractes de Trolhœtta. Ce prince renouvella, en 1748, l'ordre des Séraphins, institué en 1334, par Magnus Ladulos; celui de l'Epée, institué par Gustave I^er^, en 1523, et créa l'ordre de l'Etoile Polaire.

En 1751, Frédéric fut enlevé à la Suède, qui le pleura comme un père. Ce prince n'eut d'autre ambition que de rendre ses peuples heureux; d'autres désirs que les progrès des arts, de l'agriculture, du commerce : il eut toutes les vertus pacifiques, moins brillantes que les vertus guerrières, mais plus solides, plus désirables, plus nécessaires au bonheur des hommes. S'il mérita ce tribut d'éloges, avec la seule portion d'autorité que lui laissa la nouvelle forme de gouvernement, que n'auroit-il pas fait, revêtu d'un pouvoir absolu? Car nous

ne croyons pas que la puissance souveraine influe sur le caractère des rois; elle leur donne seulement les moyens de le développer avec plus d'énergie ; ils en deviennent plus à craindre ou plus à désirer : et si Tibère fut un monstre, Tite fut un dieu.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

Ce prince monta sur le trône en 1751, après avoir fait serment de maintenir la forme de gouvernement établie depuis 1720. Les premières année de ce règne virent adopter le nouveau style, selon la réforme du calendrier, une académie de belles lettres, fondée par les soins de la reine, une pyramide élevée à Torneo, pour éterniser les opérations qu'y avoient faites, en 1736, M. de Maupertuis et les autres savans académiciens. Le pouvoir royal, déjà si affoibli, reçut bientôt de nouvelles atteintes. L'année 1756 vit éclore un projet de révolution en faveur du roi, dont les comtes de Brahé et baron de Horn furent les principales victimes. La Suède, comme garante du traité de Westphalie, se crut obligée d'entrer dans la ligue contre le roi de Prusse. Cette guerre lui fit peu d'honneur, et se termina, en 1762, sans avantage ni perte, à l'excep-

tion des hommes et de l'argent qu'elle coûta, elle ne servit qu'à démontrer que des armées où il y a plus d'un parti, plus d'une volonté, sont incapables de grandes choses. En 1762, les deux factions, connues sous le nom de *bonnets* et de *chapeaux*, commencèrent à se déclarer hautement : des puissances étrangères protégeoient l'une et l'autre ; chacune triomphoit à son tour. Le souverain seul, toujours en butte aux humiliations, aux outrages, se vit contraint de feindre l'abdication formelle de la couronne, pour obtenir la convocation d'une diète qui apportât quelque soulagement aux longs malheurs des peuples. Cette résolution étoit d'autant plus embarassante, que, par les lois du royaume, le sénat seul, c'est-à dire sans le roi, ne peut rien ordonner. Cependant, ces Etats n'amenèrent aucun des changemens qui étoient nécessaires. Adolphe-Frédéric mourut en 1771, regretté pour sa bonté, son humanité, et plaint par les témoins d'un règne que les injustices, les vexations d'un sénat corrompu, avoient rendu l'époque des malheurs du peuple et du souverain. Il laissa à son fils le nom de roi de Suède, dont ce jeune prince ne se contenta pas long-temps.

Le règne de ces deux souverains, depuis 1720, est une nouvelle preuve de ce que nous

avons avancé, que des rois sans autorité ne sont bons à rien. A-t-on reconnu dans les guerres de 1741 et de 1756, les Suédois compagnons de Charles XII et de Gustave-Adolphe ? Sans l'histoire on les eût pris pour une nation novice : nous ne voyons que des généraux opposés l'un à l'autre, un sénat divisé, dictant des ordres arbitraires à des armées éloignées, dont il ne connoissoit ni les forces ni la position. A quel déplorable gouvernement la Suède a été livrée pendant 50 ans ! A quelles humiliations a été en butte le chef d'une nation prétendue libre, mais qui gémissoit réellement sous le despotisme de quelques familles ! et, ce qui est encore plus désastreux, sous un joug étranger. On ne peut trop le répéter ; avilir un roi, c'est avilir la nation entière qui le souffre ; si c'est son peuple même qui l'outrage, un roi digne de l'être, doit, au péril de sa vie, regagner la portion d'autorité qui lui est incontestablement dévolue, ou, si les moyens lui manquent (c'est-à-dire le courage, qui suffit toujours dans les commencemens), il doit abdiquer la couronne ; il vivra simple particulier, tranquille, respecté même, s'il est homme de bien, et il sera véritablement à sa place.

Dans le nombre des rois dont nous venons d'esquisser

d'esquisser l'histoire, nous en trouvons plusieurs dont la mémoire sera justement célèbre, parce qu'ils ont *réellement* régné. Un roi sans pouvoir peut être humain, affable, vertueux, bon père de famille, bon ami ; mais ce ne sera jamais un grand roi. Adolphe-Frédéric avoit toutes les qualités estimables ; c'est un hommage que lui rendent ceux qui l'ont connu ; a-t-on jamais dit ou écrit que ce fût un grand souverain ? Stanislas, roi actuel de Pologne, qu'a-t-il été depuis trente ans de règne ? Un homme aimable, instruit, dont la conversation enchante, et rien de plus. On oublie aisément la dignité royale, quand il n'en existe que le nom, et on croit n'avoir plus à juger qu'un simple particulier.

CHAPITRE XV.

Gustave III. Le Roi actuel. Le Duc Charles, Régent.

NOUS nous étendrons davantage sur le règne de Gustave III ; plusieurs motifs nous y engagent : la révolution qu'il a opérée, et

qui suffiroit seule pour l'illustrer : les établissemens qu'il a créés : tout ce qu'il a fait pour le bonheur de ses peuples : l'état dans lequel il a laissé le commerce, les arts et les sciences : l'avantage que nous avons eu de le connoître, d'apprécier une partie de ses rares qualités : sa mort même, cette mort à laquelle il pouvoit s'attendre, puisque Henri IV étoit tombé sous les coups d'un assassin; sa mort, le plus grand malheur que pût éprouver la Suède; tout nous porte à retracer les principaux événemens du règne de ce grand prince. C'est un hommage bien mérité que nous espérions lui offrir, et non rendre froidement à sa mémoire.

Nous avons dit qu'Adolphe-Frédéric n'avoit laissé à son fils que le titre de roi. L'état étoit déchiré par deux partis; le sénat écrasoit tout par son despotisme; le souverain seul ne jouissoit d'aucune prérogative; il étoit l'objet des vexations les plus humiliantes; enfin, les choses étoient à un tel point, que la couronne devoit être à charge à un prince qui se sentoit capable d'en soutenir seul tout le poids.

Ne soyons donc pas surpris que Gustave III, doué d'une ame forte, d'une grande énergie de caractère, n'ait pu se soumettre à un joug

aussi humiliant. La révolution de 1772 est connue de tout le monde, jusques dans ses moindres détails; nous ne les retracerons pas; mais nous communiquerons à nos lecteurs une anecdote fort peu connue, dont nous pouvons affirmer la réalité. Le roi de Suède n'avoit fait part de son projet à personne, au monde, qu'à Louis XV; cependant le secret transpira, fut connu en Angleterre, et mandé au ministre anglais, à Stockholm. Qu'on juge de l'étonnement de Gustave: ce contre temps le décida à avancer, de quelques jours, l'exécution de son plan, mais, heureusement, ne nuisit point à la réussite. Voici comment le secret avoit transpiré: madame du Barry avoit vu le roi lire très-attentivement une dépêche; soit simple curiosité, soit à l'instigation de l'ambassadeur d'Angleterre, elle prit la lettre dans la poche de S. M., pendant son sommeil, et fit part du contenu à l'ambassadeur. (C'est ici le moment d'assurer que la France ne fournît, dans l'instant décisif, que 500,000 liv. au roi de Suède, quoique l'on ait fait monter cette somme infiniment plus haut.) Plusieurs personnes, à Stockholm, eurent vent de la chose, et savoient même le jour fixé pour l'exécution; mais lorsque, la veille, ils virent Gustave faire répéter un opéra nouveau, jusqu'à onze heures du soir, pa-

roître gai, et nullement préoccupé, ils ne purent croire que ce fût pour le lendemain. Nous remarquerons, à ce sujet, que ce prince, lorsqu'il méditoit quelqu'opération importante, affectoit toujours de donner des bals et des spectacles, auxquels il prenoit tellement part lui-même, qu'il étoit impossible d'imaginer qu'il fût occupé d'autre chose, que de fêtes et de plaisirs.

Cette révolution, opérée par un prince de vingt-six ans, a changé totalement le gouvernement de Suède, et l'a changé sans faire répandre une goutte de sang. Comme Français, il nous sera permis de la comparer à la nôtre, et de gémir. Elle prouve que les excès qui ont souillé notre histoire, pouvoient ne pas arriver, quoique les philosophes et les raisonneurs du jour, assurent qu'une révolution ne peut avoir lieu sans secousses violentes, et sans victimes : si on leur objecte la révolution de Suède, ils répondent : *Oh! mais celle-là est bien différente* : Eh! vraiment oui elle l'est, et c'est de quoi nous gémissons ; mais pourquoi n'est-elle pas la même ? L'une et l'autre ont changé la forme du gouvernement, annullé des lois existantes, pour en substituer de nouvelles ; anéanti un pouvoir, pour en créer un autre ; voilà des ressemblances réelles et bien frappantes : où sont donc les

différences ? Les voici : en Suède, celui qui a fait la révolution, n'avoit que sa volonté propre; il a eu le talent de la faire adopter par tous ses sujets, et d'être admiré de l'Europe entière : en France, ceux qui ont fait la révolution, avoient, d'avance, le vœu des peuples; ils ont eu le secret de mécontenter, d'indigner une grande partie du royaume, et toute l'Europe; ils n'ont pu, en plusieurs années, poser leur édifice sur une base solide, tandis qu'en Suède, le même ouvrage, couronné d'un plein succès, n'a eu besoin que de quelques jours. Nous ne savons si l'on trouvera que ces différences soient de nature à s'en prévaloir, pour légitimer les malheurs et les atrocités de notre révolution.

Gustave III unit aux qualités qui constituent le grand roi, celles de l'homme le plus aimable; il a un fonds inépuisable d'anecdotes dans tous les genres. On cite rarement devant lui quelque trait, qui ne lui en rappelle un autre. Toutes les époques sont présentes à sa pensée, et l'histoire de tous les peuples lui est également familière : il s'est amusé quelquefois à embarrasser sur leur propre pays des gens qui passoient pour instruits, et qui l'étoient réellement; en un mot, il est difficile d'être plus séduisant comme homme de société. Si nous le considérons comme monarque, nous lui paye-

rons un juste tribut d'éloges et d'admiration. Ce prince possède les qualités qui font entreprendre les grandes choses, parce qu'elles en décident la réussite : cette éloquence naturelle, ce talent d'exprimer à volonté le sentiment que l'on veut inspirer aux autres, ce don de la parole, instrument si redoutable, et dont l'effet est sûr dans la bouche d'un souverain, Gustave l'a reçu de la nature ; il ne l'a jamais employé sans succès auprès de la multitude (1) : il a un grand courage de sa personne ; ses campagnes de Finlande ne peuvent laisser aucnn doute là dessus ; s'il a mérité un reproche, c'est celui de s'être trop exposé. Sa conduite envers les officiers condamnés en 1790, par le conseil de guerre, est la plus grande preuve de clémence qu'un souverain ait pu donner : sur un très-grand nombre de condamnés à mort, cinq plus coupables sembloient ne pouvoir échapper au glaive des lois ; un seul a

(1) Lorsque le roi de Suède vint en France, en 1784, nous autres gens de cour trouvâmes qu'il parloit trop pour un roi ; cela venoit sans doute du peu d'habitude que nous avions d'entendre parler les rois. Ce n'est pas qu'ils ne fassent mieux de se taire, quand ils n'ont rien de bon à dire ; mais il nous semble qn'un roi qui auroit su parler, ne nous auroit pas nui.

payé de sa tête la trahison de tous, et encore s'il n'eût pas attendu trop tard à solliciter la clémence du roi, il ne périssoit pas. Les prétextes les moins plausibles ont été avidement saisis par ce monarque pour sauver les coupables (1) : cela n'a pas empêché de dire qu'il aimoit à faire couper des têtes ; à quoi nous avons répondu qu'il ne l'aimoit pas assez, puisqu'il auroit pu, et dû, peut-être, faire tomber celles des quatre autres officiers, et d'un certain officier supérieur de la marine, jugé plusieurs fois, jamais condamné unanimement, quoique très-coupable, et que nous nous dispenserons de nommer ; les Suédois le reconnoîtront aisément. On voit que la contagion ne s'étoit pas bornée à l'armée de terre ;

(1) L'un d'eux s'étant fait passer pour fou, a été enfermé comme tel à *Dannviken*. Quelques personnes ont pu croire que le roi avoit été la dupe de ce stratagême ; ceci doit les désabuser. Le roi nous parlant, un soir, de nos courses dans Stockholm, nous lui dîmes que nous avions vu, ce jour même, la maison des fous. — *Avez-vous vu* K? — *Nous n'avons pas eu l'indiscrétion de le demander ; nous nous sommes contentés de voir le pavillon qu'il habite.* — *Oh! vous pensez bien que je ne crois pas à cette folie-là...* Mais le roi ne vouloit qu'un prétexte pour le sauver.

l'amiral tenoit de son frère pour la clémence; car, sous un autre commandant, le coupable n'auroit sûrement pas été mis à deux conseils de guerre, et ne seroit plus sorti de son vaisseau. Nous n'en sommes pas moins très-convaincus que le souverain seul a le droit de faire grace à un officier coupable, devant l'ennemi, d'une désobéissance formelle, et que tout général qui prend sur lui un tel acte de clémence, outrepasse son pouvoir.

Au talent de la parole, au courage, à la clémence, le roi unit une grande ambition, une activité infatigable, un violent amour de la gloire; et ce qui seul fait tout entreprendre, une extrême confiance dans son bonheur. Nous nous abusons peut-être, mais nous pensons que l'homme qui réunit une couronne à toutes ces qualités, doit attirer les regards de son siècle, et commander l'admiration de la postérité.

Cependant, pour ne pas nous écarter de la franchise et de l'impartialité dont nous faisons profession, nous allons tâcher de répondre aux détracteurs de ce prince, car il est trop grand pour n'en pas avoir. On lui fait un crime de sa déclaration de guerre, pendant qu'il n'avoit le pouvoir de faire ni la guerre ni la paix. Ce reproche n'est point injuste; nous

ne doutons pas que Gustave ne sût qu'il outre-passoit le dégré de puissance qu'il s'étoit donné; c'est alors qu'il a dû se répentir de n'avoir pas inséré cet article dans sa constitution de 1772; il eût passé comme tous les autres, et c'est là réellement une faute de ce prince, qui ne peut être excusée que par la crainte de demander trop, et d'obtenir moins. Quoiqu'il en soit, cette prérogative, inhérente à la royauté, lui manquoit; il a voulu l'obtenir, mais en même temps il a voulu que la guerre ne fût pas sans utilité pour son pays: les gens de bonne foi, même en Russie, comme nous en parlerons en traitant de cet Empire, conviennent que, sans la défection des officiers de Finlande, rien n'empéchoit le roi de se rendre à Pétersbourg, non de s'en emparer, puisqu'il n'auroit jamais pu garder cette capitale, mais de la mettre à contribution, d'en tirer de grosses sommes, de forcer la restitution d'une partie des pays conquis sur ses prédécesseurs; en un mot, de terminer la guerre, après une courte campagne, par une paix glorieuse, dont il eût dicté les articles.

C'est encore ici l'occasion d'admirer la clémence du roi (1). La campagne de 1788 étoit

(1) Si nous voulions multiplier les exemples,

préparée depuis long-temps au milieu des fêtes, des spectacles. Une belle armée, une flotte de près de trente vaisseaux de ligne, armés en moins de deux mois, la certitude que les côtes ennemies ne sont point gardées, que de motifs pour espérer des succès ! Un traître, un Suédois, *Sprengporten*, passé depuis peu d'années au service de Russie, rend inutiles de si grands préparatifs. L'impératrice lui avoit proposé de servir contre les Turcs, mais il préféra d'être employé en Finlande, assurant qu'il y seroit plus utile, et qu'il se faisoit fort de séduire une grande partie de l'armée suédoise. Ce scélérat pénètre dans le camp à plusieurs reprises, déguisé en paysan, et ses poches remplies d'or : il entraîne dans son parti plus de cent officiers, presque tous Finnois. On assure qu'on citeroit tel officier qui s'est vendu pour 100 roubles : c'est se déshonorer à bon marché. Le projet de ces misérables ne se bornoit pas à refuser de combattre ; il s'étendoit jusqu'à s'emparer de la personne du monarque, et le livrer aux Russes. Ce prince étoit dans une profonde sé-

---

ils ne nous manqueroient pas ; en 1772, un homme, convaincu de s'être offert pour l'assassiner, fut envoyé par lui en Poméranie, avec un emploi de 500 rixdales.

curité, ignorant absolument cette affreuse conspiration : s'il n'a pas été arrêté, il le doit à la lâcheté de ceux qui en étoient chargés. Qu'on juge de la situation de Gustave, lorsque ses troupes entrées dans le pays ennemi, les officiers refusent nettement de marcher, parce qu'il n'a pas, disent-ils, le droit d'entreprendre la guerre sans consulter les Etats. Le roi vit, dès ce moment, toutes ses espérances déçues, ses grands préparatifs rendus inutiles, la campagne manquée en un mot, cette campagne dont il avoit lieu d'attendre de si grands succès. Il fit retirer ses troupes, et envoya les officiers à Stockholm, pour y être jugés. Nous sommes loin de vouloir blâmer la conduite de ce prince : il ne nous appartient pas de le faire, et la clémence, quoique excessive, est toujours une vertu. Nous dirons seulement ce que nous aurions fait à sa place. Au refus de marcher des officiers Finnois, il falloit, sur le champ, les faire arrêter, désarmer, entourer de quelques bataillons : le roi seroit entré dans le cercle, et leur auroit dit : *Messieurs persistez-vous dans votre désobéissance ? Songez que vous êtes dans ce moment des soldats en présence de l'ennemi, et non des citoyens siégeans aux Etats.* — *Nous y persistons*, auroient-ils répondu : leur parti étoit pris depuis long-temps, et

leur correspondance (prouvée depuis) avec l'ennemi ne leur auroit pas permis de reculer. — *Cela étant, messieurs, comme un officier, à la tête de sa troupe, doit obéir de même que le dernier soldat; que toute désobéissance devant l'ennemi est un crime digne de mort par les lois militaires, elles vont être mises à exécution* : alors le roi auroit fait décimer les coupables, exécuter à l'instant ceux sur qui le sort seroit tombé, et conduire les autres dans la citadelle la plus voisine : ensuite il eût nommé aux emplois vacans, donné l'ordre de marcher, et nous osons assurer que personne ne fût resté en arrière. Sans être roi, un général auroit agi de même, et nous pourrions en citer qui l'auroient fait. La chose devenoit d'autant plus facile, que les soldats, quoique déjà séduits en partie par leurs officiers, se seroient rangés tout de suite du côté du roi, au premier mot qu'il leur eût adressé. Ce n'est jamais d'eux qu'il s'est plaint dans cette funeste circonstance; il nous a même répété plusieurs fois que la prière faite, et leur roi à leur tête, les troupes suédoises iroient aux enfers.

A tous les embarras du monarque se joignoit l'impossibilité de parler, sans interprête, aux régimens finnois, dont la langue est absolument différente de la suédoise. Nous tenons

de S. M. une anecdote, qui, pour la rareté du fait, mérite d'être citée. Voulant parler à quelques soldats qui murmuroient, il se servit pour interprête d'un officier qu'il rencontra sur le lieu. Cet officier rendoit aux soldats les réponses du roi, et au roi celles des soldats, tout autrement qu'elles n'étoient. Ce prince n'a connu que quelque temps après cette fourberie d'un genre si impudent et si neuf. Il a eu la générosité de ne pas chercher à connoître cet officier.

Le roi désespéré, retourne à Stockholm, où il se forme bientôt un parti contre lui. Le projet n'alloit à rien moins qu'à le remettre dans la position où il s'étoit trouvé en montant sur le trône, et plus bas encore, s'il étoit possible. Les chefs du parti en parloient hautement : on n'attendoit plus que la diète pour consolider ce nouveau plan. Gustave, dans la situation la plus terrible, hésitoit s'il assembleroit les Etats : heureusement il ne les assembla pas alors; on croit que les avis de deux ministres étrangers y contribuèrent; s'il les eût convoqués il étoit perdu. A ces embarras multipliés, vient se joindre une irruption subite dans ses états. Le prince de Hesse, à la tête de 12000 Danois, arrive auprès de Gothenbourg. Gustave étoit dans les montagnes de Dalécarlie : parti avec

un seul domestique, à l'insçu de tout le monde; il haranguoit à Mora, sur la même pierre que Gustave-Vasa, les descendans de ceux qui l'aidèrent à expulser le tyran Christiern. Gustave III, dont l'éloquence a toujours réussi, persuade à une nombreuse troupe de ces montagnards de partir pour Stockholm. (Dans un village où les hommes étoient au travail, le roi parla aux femmes, qui répondirent de leurs maris.) Ils y arrivent, et sous le commandement du baron Armfelt, vêtu et habillé comme eux (le cordon bleu par dessus l'habit de Dalécarlien), ils s'établissent à Drottningholm; d'où ils ont l'œil sur tout ce qui se passe dans la capitale. Le roi apprend donc la descente des Danois sur son territoire : il part, et arrive à Gothenbourg, pendant qu'on le cherchoit dans tout son royaume, et à l'instant où cette ville, qui n'est pas susceptible de défense, alloit se rendre au prince de Hesse. La présence et les discours du roi, rassurent tout le monde. On ne parle plus de se rendre; le héraut danois, qui vient demander les clefs, reçoit un refus formel de la propre bouche du roi, qu'il prenoit pour un officier. M. *Elliot*, ministre d'Angleterre à Copenhague, déploya alors ce grand caractère, que l'on retrouve si fréquemment dans la nation Anglaise. Il dit que sa

cour regarderoit comme une déclaration de guerre, la continuation des hostilités, et le refus des Danois d'évacuer le territoire suédois. (1) Le prince de Hesse fit donc retirer ses troupes, et ne remporta d'autre avantage de cette campagne, que d'avoir attaqué injustement un roi dans le malheur. Ce général étoit venu à Gothenbourg quelques mois auparavant; il y avoit été reçu avec les plus grand égards, notamment par le duc de Sudermanie, qui s'y trouvoit alors. On lui avoit fait voir toute la place en détail, ainsi que les forts: on n'imaginoit pas qu'il tarderoit aussi peu à mettre à profit cette connoissance. L'influence connue du prince de Hesse, sur toutes les opérations militaires du Danemarck, ne permet pas de douter qu'il n'ait dirigé celle-ci, et cette conduite est loin de lui faire honneur. Ce

---

(1) L'amiral *Byng*, dans sa campagne de 1718, dans la Méditerranée, donna un exemple pareil. M. *Keith*, étant ministre à Copenhague, exigea de même qu'on n'attentât pas sur les jours de la reine Mathilde. Quel est le pays où des ministres osent prendre sur eux une décision aussi formelle, sans craindre d'être démentis par leur cour ? De pareils traits nous paroissent bien honorables pour une nation.

prince fut encore blâmé, avec grande raison, de n'avoir pas fait contribuer la ville de Gothenbourg, ou enlevé les cargaisons, dont régorgeoient les magasins de la Compagnie des Indes. La sottise faite, il falloit en tirer parti, et ne pas en être pour ses frais. Tout cela pouvoit avoir lieu avant l'arrivée du roi : car du moment que Gustave fut entré dans la ville, rien n'eût été moins sûr pour les Danois que de tenter le sort des armes. S. M. étoit dans l'intention formelle de livrer bataille dans une petite plaine auprès de la ville. Il avoit ramassé 3 ou 4000 hommes. Le général Armfelt arrivoit avec près de 10 mille, et les Suédois, animés par la présence d'un roi qui venoit pour les sauver, eussent été difficiles à vaincre. Ce n'est pas que l'état dans lequel le roi trouva la ville, fût encourageant pour la défendre. Les canons des remparts n'avoient auprès d'eux que des boulets d'un autre calibre, et l'officier d'artillerie ne savoit pas la portée de ses mortiers ; mais tout fut bientôt réparé sous l'œil du maître.

On aura de la peine à croire ce qui suit : Le roi, qui, par sa présence, avoit sauvé du pillage les magasins de la Compagnie des Indes, dans un temps où ils renfermoient près de trois cargaisons (11 à 12 millions) lui demanda

en

en prêt, une somme très-légère : il n'en put obtenir qu'une partie. C'est encore là une des fautes du roi ; il devoit dire aux directeurs : *Messieurs, il est constant que c'est à moi que vous avez l'obligation de n'être pas ruinés : en conséquence, je me trouve avoir un besoin urgent de* 100 *mille rixdales ; c'est le vingtième de ce que je vous ai conservé : veuillez bien me les remettre tout à l'heure ; vous vous en rembourserez sur les sommes que chaque vaisseau de la Compagnie me paie à son arrivée.* Si les directeurs avoient eu le sens commun, comme nous nous plaisons à le croire, ils auroient répondu : *Sire, nous sentons vivement les obligations que nous avons à votre majesté : nous sommes trop heureux de lui offrir cette foible marque de notre reconnoissance ; nous la prions de l'accepter et de n'y plus penser.* Le roi les auroit remerciés comme on remercie une compagnie, une province qui font présent d'un vaisseau, et tout auroit été dit.

Le roi, revenu dans sa capitale, convoqua la diète ; mais ayant eu de fortes raisons d'être mécontent de celle de 1786, il eut soin de s'assurer d'avance du vœu des trois ordres, pour l'acte de sûreté. La noblesse seule étoit récalcitrante, et S. M. se vit forcée de l'intimider par un coup de vigueur, qui fut de faire arrêter

et conduire à Frederikshoff, aujourd'hui l'arsenal, plusieurs membres de la noblesse, parmi lesquels étoient des gens fort considérables. Le peuple tenoit pour le roi ; il le témoigna de la manière la plus marquée, en se portant à des insultes contre ceux qui résistoient à sa volonté, même des premières personnes du royaume, qui, par leur rang, auroient cru être à couvert de pareils désagrémens ; mais qui, s'il faut le dire, les méritoient par leur rang plus que les autres. La noblesse ne voulant point venir à résipiscence, le roi résolut de terminer en un moment ces dissentions continuelles. Il arriva à la salle des nobles, sans que personne se doutât de son dessein. Le parti du roi étoit prévenu que s'il descendoit de la chambre de la noblesse, et montoit en voiture, cela vouloit dire qu'il avoit tout obtenu : que si au contraire il montoit à cheval (ses chevaux sellés étoient sur la place), il falloit arracher par la force ce que la persuasion n'auroit pu obtenir. Un peuple immense attendoit le roi sur la place. Il monte ; et dès qu'il est entré dans la salle des nobles (seul), deux gentils-hommes qu'il connoissoit bien pour n'être pas de son parti, ferment brusquement la porte sur lui. Le roi ne se déconcerte pas ; il prend sa place, et propose à la chambre l'acte de

sûreté (1), déjà consenti par les trois autres ordres. Il demande les voix; on crie *non* à plusieurs reprises ; mais quelques membres attachés à S. M. crient *oui* de toutes leurs forces. Quoiqu'en plus petit nombre, le roi feint de croire que le nombre des consentans l'emporte sur les autres: il le dit à la chambre. Les *oui* et les *non* se répètent dans la même proportion. Le roi fait la même remarque, et ordonne au maréchal de la diète, de signer l'acceptation de la chambre, au nom de la noblesse; ajoutant que d'ailleurs les trois autres ordres ayant consenti, forçoient le consentement du quatrième; mais qu'il a mieux aimé l'obtenir de la libre volonté de sa noblesse, dont il reconnoît à cette occasion le zèle et l'attachement pour sa couronne. Après des remercîmens aussi mérités, sa majesté envoie notifier aux trois autres ordres assemblés, l'acceptation de la noblesse. Aussitôt les hérauts, prévenus d'avance, parcourent la ville, et annoncent que la diète est finie de ce moment-là. Cette

(1) Cet acte donne au roi le droit de faire la paix et la guerre, fixe les impositions jusqu'à la diète prochaine, sans en limiter l'époque : le seul besoin d'argent peut donc forcer le monarque à convoquer les Etats.

proclamation dût un peu déconcerter la noblesse, dont l'intention étoit sûrement de protester après le départ du roi ; mais il ne quitta pas la chambre que la fin de la diète ne fût publiée. S. M. descendit ensuite, et fut reçue aux acclamations de tout le peuple, dont il étoit fort à craindre que les nobles n'éprouvassent la fureur, si les choses eussent tourné autrement. Depuis ce temps-là, beaucoup de gentilshommes se sont retirés en province, où, en calomniant les intentions du roi, ils attendent une autre diète.

Il s'en faut bien que la noblesse de Stockholm soit en entier pour S. M. : nous citerions plusieurs nobles des deux sexes qui tiennent tout de lui, mais qui n'en sont pas moins animés contre sa personne : comme Français, nous ne sommes pas étonnés de ce genre d'ingratitude ; des femmes sur-tout, qui mourroient de dépit si le roi laissoit passer trois semaines sans leur donner à souper, sont les plus acharnées à le calomnier. Quelques-unes, dans le nombre, voulant légitimer leur opinion, raisonnent, tant bien que mal, sur les gouvernemens, sur l'administration, sur le pouvoir des rois, etc. Mais elles ne veulent pas dire le vrai motif de leur déchaînement, qui est que l'on préfère un gouvernement où l'on peut espérer

de voir son mari, son frère, son cousin avoir part à l'administration, à celui où un seul homme fait tout (1). L'égoïsme se glisse dans la tête des femmes comme dans les nôtres. Les nobles ont beau faire, sans le roi, ils ne seront jamais rien, non-seulement en Suède, mais dans tous les Etats monarchiques. Le gentilhomme le plus opulent du royaume, dont les ancêtres tiennent leur fortune des rois, habite la capitale; il devroit y jouir d'une grande existence: eh bien, si l'on ne disoit pas de lui qu'il a été arrêté en 1789, comme un des chefs du parti opposé au roi, qu'il a été insulté par le peuple, et obligé, d'après l'avis du maître de police, de quitter Stockholm, on n'en parleroit pas; on ignoreroit peut-être qu'il existe.

Résumons : le roi n'avoit pas le pouvoir de déclarer la guerre, mais en observant les formalités qu'on le blâme d'avoir négligées, il avertissoit l'ennemi de son projet; il lui donnoit le temps de se mettre en défense. L'approbation générale de la diète a prouvé que ses motifs de faire la guerre n'étoient pas aussi dé-

(1) La même raison a fait désapprouver aux Russes la révolution de Suède, et la dernière de Pologne. Ils trouvoient si doux d'être maîtres chez les autres !

pourvus de justice qu'on l'a publié. Si ce prince avoit, en demandant l'avis des États, donné le temps à ses ennemis de préparer leur défense, on l'auroit désapprouvé hautement; on auroit attribué à cette demande déplacée, les mauvais succès de la guerre, et on auroit eu raison. La guerre n'est point le théâtre de la délicatesse. (L'Angleterre nous a presque toujours attaqués avant la déclaration de guerre: en 1756, deux vaisseaux de ligne, le *Lys* et l'*Alcide*, étoient pris avant qu'on sût que les hostilités étoient commencées.) La Suède n'est pas en état de résister à la Russie, lorsque celle-ci pourra lui opposer toutes ses forces. Gustave avoit profité de la sécurité de cette puissance, pour tâcher de regagner une partie des provinces enlevées à ses prédécesseurs: on ne peut se dissimuler que la justice a rarement présidé à ses démembremens; ils sont la suite des guerres de Charles XII, et personne n'ignore que Pierre le Grand, allié avec deux autres puissances, a attaqué ce prince à peine sorti de l'enfance, sans la moindre apparence d'équité. Les Russes se déchaînent contre le roi de Suède qui les a attaqués sans les en prévenir; mais s'il le leur eût dit quatre mois d'avance, il n'est pas douteux qu'ils ne se fussent moqués de lui; les Russes avoient fait une grande faute

de laisser sans défense les limites de leur pays : ils disent qu'ils ne se défioient pas du roi de Suède ; il faut toujours se défier des voisins avec qui on a été en guerre. Leur faute étoit bien grande : grace à leurs roubles, ils n'en ont pas été punis : qu'ils en profitent (1). Ils savent de combien peu il s'en est fallu que la leçon ne fût complète. Les équipages de l'impératrice étoient prêts : tout étoit disposé pour gagner Moskou ; il n'y avoit pas cinq cents Cosaques sur les côtes méridionales du golfe jusqu'à Pétersbourg. La détresse étoit si grande, que trois régimens sont venus en poste de l'armée du prince Potemkin ; les soldats étoient sept ou huit sur un kibick, et passoient deux cents à la fois.

Comme il faut tout dire, nous ferons part à nos lecteurs d'une opinion bien extraordinaire, mais qui nous a été communiquée de bonne foi : elle servira à prouver qu'il n'y a pas d'idée si absurde, si inconcevable qui ne puisse entrer dans la tête des hommes. On nous a donc

---

(1) Depuis cette guerre, ils ont fortifié les frontières, sur-tout l'embouchure du Kimen ; il y aura toujours 18 à 20,000 hommes dans cette partie de la Finlande.

assuré que le roi ayant, par sa faute, manqué son coup, la première année, par un siége mal combiné, et voyant la campagne perdue, avoit engagé lui-même ses officiers à une correspondance criminelle avec la Russie, pour que cette trahison lui servît d'excuse, auprès de sa nation, d'avoir entrepris une guerre injuste, et de n'avoir rien fait, pouvant faire beaucoup. Quoiqu'on pût en vérité se dispenser de répondre sérieusement à une accusation aussi atroce et aussi dépourvue de fondement, nous allons le faire. D'abord il n'est pas douteux que les officiers pris et jugés, ne se fussent servis d'une excuse aussi valable, pour éviter le châtiment qu'ils avoient encouru. Or, le procès existe dans le plus grand détail, et n'en fait aucune mention : c'est donc accuser Gustave d'une atrocité impardonnable, d'avoir laissé décapiter un officier, d'en avoir laissé enfermer plusieurs autres, et cela pour un délit commis à son instigation. On nous permettra de ne croire à ce genre de crime, que de la part d'un homme qui en aura déjà commis du même genre, et de bien prouvés ; mais pour achever de convaincre les incrédules, s'il en reste encore, nous leur dirons que la révolte des officiers de Finlande étoit résolue dans la tête du traître *Sprengporten*, du moment qu'il passa au

service de Russie, en 1779; qu'en 1783, les premières assembléés des conjurés eurent lieu à Helsingfors, sous le nom d'une loge de francs-maçons; que Sprengporten y venoit très-régulièrement de la Finlande russe, qu'il habitoit: l'absence du roi, qui voyageoit alors, ajouta encore à ces facilités. Les conjurés étoient déjà près de cinquante, et le nombre en augmenta fort depuis. Plusieurs *personnes connues* de Stockholm, si cet ouvrage leur tombe entre les mains, conviendront *intérieurement* que nous avons été bien instruits, et il nous seroit facile d'ajouter des détails particuliers que nous nous abstiendrons de publier: cela suffit pour prouver que le complot n'a pas été tramé au moment où l'on est entré en campagne, comme c'est l'opinion générale.

Nous n'entrerons point dans le détail de la guerre de Finlande; nous serions forcés d'outrepasser les bornes que nous nous sommes prescrites. Laissons aux historiens le soin de transmettre à la postérité les victoires de Frédérikshamn et de Svenksund. Contentons-nous de remarquer combien les troupes suédoises ont été différentes de celles qui ont combattu dans les guerres de 1741 et de 1757; les victoires de Gustave-Adolphe, de Charles X, de Charles XI, de Charles XII et de Gustave III, sont dûes,

en grande partie, à leur présence. Les Suédois sont accoutumés à voir souvent leurs rois à leur tête. Si le soldat raisonne, il est hors de doute que la présence de son roi fera un grand effet sur lui : il sentira que si celui qui peut attendre tranquillement et en sûreté les détails d'une bataille, expose volontairement sa vie, endure les rigueurs des saisons, il ne peut lui-même reculer devant l'ennemi, ni murmurer de ses fatigues. La présence d'un roi prévient toutes les désobéissances, les altercations, plus communes qu'on ne le pense, entre les généraux. Un roi prend sur lui ce qu'un général n'oseroit tenter qu'après une mûre délibération, ou quelquefois l'ordre de sa cour; et presque toujours le moment favorable est passé. Plusieurs batailles que le roi de Prusse a gagnées, n'auroient pas été livrées par ses généraux, et c'est à ce qu'il a commandé lui-même ses armées, qu'est dûe la haute réputation des troupes prussiennes. Ce que nous venons de dire des Suédois peut s'appliquer aux Français, et ce n'est pas la seule ressemblance qu'il y ait entre ces deux peuples: nous avons vu un temps où le soldat français, au seul nom du roi, qu'il ne connoissoit pas, auroit affronté gaîment une mort certaine. Qu'auroit-il donc fait sous ses ordres? Mais depuis long-temps nos rois avoient

perdu l'habitude de se montrer à leurs soldats, et c'est-là une faute dont la punition arrive tôt ou tard.

Le roi ayant obtenu tout ce qu'il désiroit, crut le nom de sénateur inutile, puisque la chose n'existoit plus : il en supprima le titre, et voulut anéantir la mémoire d'un corps qui avoit abusé si long-temps de la souveraine puissance, et sous le despotisme duquel son peuple et lui-même avoient également gémi. Nous ne pouvons qu'applaudir à la destruction de cet essaim de petits tyrans, dont l'avidité, la corruption étoient au comble, et à qui tous les moyens de s'enrichir paroissoient licites (1).

(1) Un sénateur étoit convenu, avec l'ambassadeur de France, de 4000 plottes pour le prix de son suffrage dans une affaire importante. Le secrétaire d'ambassade chargé de lui porter cette somme, le rencontra en carrosse dans une rue; il lui fit part de sa mission ; à quoi le sénateur répondit, qu'il n'avoit qu'à lui remettre les 4000 plottes, qui étoient en billets de banque. Le jeune homme fit ce que tout le monde auroit fait, et livra l'argent. Qu'on juge de sa surprise et de son indignation, lorsque le lendemain il apprit, de son ambassadeur, que le sénateur répétoit la somme convenue, qu'il nioit obstinément d'avoir reçue. L'affaire étoit importante, son opinion d'un grand poids : on aima

Cependant une grande partie de la noblesse tenoit au sénat ; aussi ne vit-elle pas avec indifférence l'anéantissement du corps dont la toute-puissance rejaillissoit (ou plûtot avoit seulement l'air de rejaillir) sur tous les nobles ; car ce despotisme, le partage de quelques familles, ne pouvoit jamais s'étendre à la noblesse des provinces, qui au contraire en étoit écrasée, comme le reste du royaume. Mais il est dans l'homme de voir souvent les choses tout autrement qu'elles ne sont, et la noblesse suédoise l'a bien prouvé dans cette occasion. Ce qui devoit assurer à Gustave son éternelle reconnoissance, a été regardé comme un attentat dont elle s'est vengée après un long intervalle, en imprimant au premier ordre de l'Etat, une tache ineffaçable.

La révolution de 1772 est encore un des crimes du roi aux yeux des nobles ; ils répètent, avec quelques historiens, qu'il avoit juré de maintenir l'ancienne constitution, et qu'il ne pouvoit conséquemment la changer sans se rendre parjure. Fiers de cette découverte,

---

mieux donner 8000 plottes que d'en perdre 4000, et la somme fut comptée une seconde fois. (L'ambassadeur et le secrétaire, devenu lui-même ambassadeur, vivent encore, en 1793.)

les *anti-royalistes* se complaisent dans leur idée, et croyent, ou feignent de croire qu'il est impossible de leur répondre peremptoirement; c'est pourtant ce que nous allons tâcher de faire.

Il est indubitable qu'un serment extorqué par la violence, est nul de plein droit : les publicistes les plus sévères n'admettent pour valide que celui prêté librement, comme étant le seul qui manifeste les vraies intentions de l'homme. Or, le serment de Gustave III montant sur le trône, étoit-il libre ? Si l'on veut examiner, de bonne foi, l'état de la Suède, à cette époque, nous ne pensons pas qu'on puisse agiter serieusement une telle question. Le roi trouve, en 1771, son royaume en butte aux vexations arbitraires du sénat et des Etats : il succède à un père que les humiliations, les outrages ont accompagné au tombeau, et dont, peut-être, ils ont hâté la fin. Pouvoit-il refuser d'adopter cette constitution humiliante pour la royauté ? ne s'exposoit-il pas à perdre une couronne dont on vouloit bien lui laisser l'ombre, pourvu que les Etats en conservassent la réalité ? Le serment de Gustave III rentre donc évidemment dans la classe des sermens extorqués par la violence. Si ce prince et les souverains ses successeurs se fussent

crus liés par ce vœu, le pouvoir arbitraire se seroit donc perpétué d'âge en âge; car il est hors de doute que jamais aucun roi ne se seroit assis sur le trône sans prêter solemnellement cet absurde serment. Que les Suédois bénissent donc Gustave, qui a pensé qu'un vœu qui perpétuoit des abus, ne pouvoit le lier; qui a cru, avec raison, que le bien de son peuple étoit au-dessus d'un serment illusoire, et que le gouvernement d'un seul homme, supérieur à tous les événemens, étoit préférable à celui d'une multitude avide, livrée aux passions, aux brigues, asservie à des puissances étrangères, et toujours prête à se vendre à celle qui la payeroit le mieux.

La diète de 1789 est peut-être ce qui a choqué le plus les nobles; ils n'ont pu pardonner au roi d'avoir fait passer *l'acte de sûreté*, d'autant plus qu'ils fondoient sur cette diète, leurs plus chères espérances, qu'ils comptoient remettre le roi comme il étoit en 1771. Cependant, ils doivent des remercîmens à S. M., qui auroit pu, par son ascendant sur le peuple, les faire repentir de leur conduite à son égard. Ils se plaignent que le roi à extorqué leur adhésion; mais s'il ne l'eût pas obtenue dans la chambre même de la noblesse, elle doit savoir, qu'il l'auroit obtenue par la

force, et qu'il en eût coûté du sang, non à lui, ni au peuple, mais aux nobles : ce sont donc des remercîmens qu'ils lui doivent ; et l'on sait quelle a été leur reconnoissance !

La mort de ce grand prince, dont la Suède sent déjà la perte ; cet attentat, honte éternelle de la noblesse suédoise, mérite que nous en parlions avec quelque étendue : ce sera le sujet du chapitre suivant.

Le jeune roi est fort avancé pour son âge : il promet beaucoup, et nous serions garans qu'il tiendra tout ce qu'il promet : il a l'aisance du souverain le plus exercé ; loin d'être intimidé par un cercle de cinquante personnes, comme cela seroit assez naturel à treize ans (il ne les avoit pas quand nous l'avons vu) ; il trouve moyen de leur adresser la parole à toutes, sans affectation, sans embarras, et on remarquera qu'étant prince royal, il avoit trois jours de cour sur quinze. Son éducation est très-soignée, ses heures de travail exactement réglées. Nous ne doutons pas qu'il ne continue à employer son temps aussi bien que lorsque nous étions en Suède. Quoique sur le trône, il sait que son âge demande encore quelques années de travail et d'étude, pour occuper dignement la place où la providence l'a mis. Quoique bien jeune encore,

ce prince doit sentir vivement la perte qu'il a faite : combien il est fâcheux qu'une mort prématurée l'ait sitôt privé d'un père tendre, d'un guide, d'un modèle ! Qu'il ferme l'oreille aux conseils qu'on lui donne, s'ils sont contraires aux leçons de son prédécesseur ; qu'il n'oublie jamais qu'il doit céder le trône à son fils, dans l'état où il l'a trouvé lui-même ; c'est une propriété dont il n'a que l'usufruit, et dont il est responsable : qu'il prenne garde que des insinuations perfides ne tendent à limiter son autorité, sous le voile spécieux et trompeur de la philosophie. Mais que, d'après ces principes, poussés trop loin, il ne veuille pas non plus ajouter au dégré de pouvoir dont il jouit : les bornes en sont irrévocablement fixées ; la sagesse a présidé à l'établissement de la constitution actuelle : Gustave-Adolphe, protégez-la ; souvenez-vous des princes dont vous portez le nom glorieux ; que Gustave-Vasa, Gustave-Adolphe, Gustave III, soient toujours présens à votre pensée : quelque tortueux, quelque difficile que soit le sentier dans lequel vous devez marcher, prenez-les pour guide, vous ne vous égarerez jamais.

Le prince Charles ou le duc de Sudermanie, frère du roi, est aujourd'hui régent du royaume.

La

La confiance que son frère avoit en lui, son amitié, qui n'a jamais souffert d'altération; tout nous portoit à croire que les intentions de Gustave III seroient respectées après sa mort; notre attente a été trompée; nous l'avouons à regret. Le motif de la conduite du régent est encore un problême pour nous: il s'en présente plusieurs; mais nous ne savons auquel nous arrêter. Mépris ou indifférence pour la volonté d'un frère mourant; l'un et l'autre nous paroissent incroyables: le premier seroit affreux; espoir de mieux faire, ce seroit une présomption impardonnable que de vouloir, en quelques semaines, faire mieux que celui qui a travaillé 20 ans à bien faire, et qui n'étoit pas un homme ordinaire. Quoiqu'il en soit, le régent a expulsé presque tous les gens placés par le feu roi. Cette conduite est au moins mal-adroite, en ce qu'elle empêchera ceux qu'elle leur a substitués, de s'attacher à lui, parce qu'ils craindront d'être traités de même par son successeur. Il est toujours très-impolitique de désapprouver généralement tout ce qu'a fait celui à qui on succède; car comme il est à-peu-près impossible que tout soit mauvais, ce blâme universel dénote, ou une grande présomption, ou un acharnement aveugle contre celui qu'on

remplace, et aucun de ces sentimens ne fait honneur, sur-tout quand ils regardent un frère qui en savoit beaucoup plus que son censeur. (1)

De tous les objets sur lesquels le régent a différé de son frère, il n'en est pas de plus saillant que la révolution française. Sans doute que le nouveau pouvoir dont il étoit revêtu, lui a fait appercevoir les choses d'un autre œil: car nous nous souvenons très-bien qu'en 1791, il étoit d'une opinion toute différente de celle qu'il a professée depuis : or, si c'est la bonne, on peut dire qu'il a été long-temps à se décider en sa faveur.

Le régent a adopté un plan d'économie très-sévère : il a commencé par congédier la comédie française, ce qui est encore une critique indirecte de la conduite du feu roi, dont les spectacles étoient le délassement favori et la principale dépense ; (2) mais aussi il n'entretenoit pas de maîtresse (au moins publiquement), et il nous semble que son genre d'amusement avoit encore l'avantage de la décence, qui est

---

(1) Léopold en a agi de même, en succédant à son frère Joseph, et ce n'est pas la seule sottise qu'il ait faite dans un règne très-court.

(2) ils lui coûtoient environ 100 mille rixdales.

bien quelque chose pour les gens d'un certain rang. (1).

Nous terminerons cet article en disant, que nous attendions du régent toute autre chose que ce que nous voyons. Il nous reste encore des espérances; nous n'avons d'autres vœux à former, que de les voir bientôt réalisées.

CHAPITRE XVI.

Assassinat de Gustave III; sa mort. Jugement des coupables. Clémence du Roi.

Nous sommes enfin arrivés à cet attentat exécrable que notre plume se refuseroit à retracer, si le plan de cet ouvrage ne nous en faisoit une loi : si, d'un côté, l'énormité du forfait nous étonne, de l'autre, la grandeur

(1) Ce qui ajoute (au moins à nos yeux) au tort d'entretenir une maîtresse, c'est lorsqu'on a une femme aimable, d'une tournure agréable, enjouée, folâtre, vive à l'excès, et qui, malgré cela, n'a jamais fait parler d'elle; ce qui signifie qu'il n'y a jamais eu rien à en dire; car la médisance ne connoît point de rangs.

d'ame de Gustave, sa fermeté, son courage héroïque, sont pour nous un motif de consolation; car, dans l'habitude de la vie, c'est une grande douceur de trouver dignes d'admiration ceux que nous aimons, que nous exaltons : il semble que nous tirions vanité d'avoir aussi bien placé notre suffrage; et quant à Gustave III, nous ne craignons pas d'être jamais forcés de venir à résipiscence.

Il est indubitable que le projet de se défaire du roi, existoit depuis long-temps : le coup avoit déjà été manqué à Haga, où le cabinet de S. M. étant au rez-de-chaussée, donnoit de grandes facilités pour l'exécution de ce complot. Il est constant que le jour même de l'assassinat, on en a parlé à Hambourg et à Bruxelles comme d'une chose faite. On a voulu que le parti alors dominant en France, redoutant, avec raison, l'influence de Gustave, ait contribué à sa mort : cela peut être; et ce prince en étoit tellement persuadé, qu'en recevant le coup, il s'est écrié, *c'est un Français*. On croit que le meurtrier, sorti depuis peu de l'île de Gothland, où il étoit exilé (pour trahison dans la guerre de Finlande), avoit fait un voyage à Paris : nous ne l'assurons pas; mais si cela est, il n'y a pas de doute que ce monstre n'ait été encouragé au crime par ceux qui ont eu la

bassesse, l'impudence de placer dans leur salle d'assemblée le buste d'un régicide (1).

La nuit du 16 au 17 mars 1792, le roi, selon son usage, étoit au bal masqué, à l'opéra: comme il se promenoit dans la salle, il se sentit frappé, dans le côté, d'un coup de pistolet: il ne tomba pas; et il eut la force, en s'appuyant sur quelqu'un, de gagner son appartement, attenant à la salle. Cet affreux événement ne tarda pas à être public: le baron Armfelt arriva dans un état difficile à peindre; et comme sa consternation étoit au comble, le roi le rassura en lui disant: *Ne vous effrayez pas, mon ami, ce n'est qu'une blessure; vous avez été*

(1) Cette société, si affreusement célèbre, a voulu, par les honneurs qu'elle a rendus à la mémoire du scélérat *Ankerstræum*, persuader à l'univers, qu'elle avoit contribué à son forfait; non qu'elle ait cru réellement son action louable, mais parce qu'elle ambitionne un genre de gloire bien neuf, bien digne d'elle; celui de disposer, à son gré de la vie des souverains: elle sait bien que les gens sensés ne croyent pas à ce degré de puissance; mais les sots, c'est-à-dire, la multitude, en est convaincue, et c'est tout ce qu'il faut à une horde de brigands, qui domine par la terreur, par l'effroi qu'elle inspire. Combien elle doit être étonnée que son règne ait duré si long-temps!

vous-même blessé, vous savez ce que c'est. Cependant, le meurtrier, favorisé pas ses complices, avoit trouvé le moyen de s'échapper : il ne fut arrêté qu'au bout de deux jours ; l'arme dont il s'étoit servi, ayant été trouvée par terre, contribua à le faire découvrir : elle fut représentée à l'armurier, qui désigna celui à qui il l'avoit vendue.

Les chirurgiens, mandés de toutes parts, arrivèrent. Le roi débuta par leur ordonner de lui dire franchement leur avis, ajoutant que s'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, il vouloit les employer à ses affaires, et à celles de l'Etat; et que, dans ce cas, il étoit inutile de perdre du temps à le panser et à mettre un appareil sur sa blessure. Les chirurgiens l'ayant examinée, assurèrent S. M. que rien n'étoit désespéré, et qu'il y avoit tout lieu de croire qu'elle en reviendroit : en conséquence, elle permit qu'on la pansât, et fut transportée au château.

Dès le lendemain, la comtesse Fersen, le comte Brahé (1), et le baron de Geer, qui, depuis

---

(1) Nous avons vu le comte et la comtesse Brahé à souper chez la duchesse de Sudermanie : nous ne savons plus à quelle occasion nous en parlâmes

long-temps ne paroissoient plus à la cour, se rendirent chez le roi, qui les reçut avec une bonté touchante, et leur témoigna le plaisir qu'il éprouvoit à les voir se rapprocher de lui, par ces paroles remarquables : *Ma blessure est bonne à quelque chose, puisqu'elle me rend mes amis.* Combien une telle phrase doit donner de remords à ceux qui se sont séparés volontairement d'un souverain comme celui-là !

Les douze jours que le roi a vécu encore, ont été employés aux affaires du royaume ; l'activité infatigable de S. M. ne s'est pas démentie ; elle a profité de tous les momens d'intervalle que ses douleurs lui ont laissés. Son dernier acte de souveraineté a été de donner à son ami Armfelt le gouvernement de Stockholm, dont le régent ne l'a pas laissé jouir long-temps, son système ayant été d'éloigner la plus grande partie de ceux attachés à son frère.

Le roi n'a pas voulu savoir le nom de ses assassins ; il n'a connu que le meurtrier, et *Liliehorn*, auteur de la lettre anonyme rapportée

---

au roi, quelques jours après : S. M. nous dit : *Par exemple, vous conviendrez que cela est indécent.* Nous sommes obligés de convenir qu'elle avoit raison.

plus bas : ce scélérat est venu se jeter aux pieds du roi, qui lui a pardonné.

Le pistolet dont S. M. a été frappée, contenoit deux balles et plusieurs clous ; il n'a été possible de retirer de la plaie qu'une petite partie de cette charge : tous les secours de l'art ont été inutiles ; et le 13e jour, Gustave III est mort (à 46 ans), dans des douleurs inexprimables, ayant satisfait à tous les devoirs de religion, et conservé toujours le calme, la fermeté d'un grand caractère. Il est mort, après avoir exigé de son frère, que le meurtrier subiroit *seul* une peine capitale ; et par cet acte de clémence, qui suffiroit pour l'immortaliser, il a couronné un règne glorieux par une fin plus glorieuse encore.

---

(1) Nous avons beaucoup connu ce Liliehorn, à Stockholm. Il est fils d'une femme très-subalterne chez la reine : il a été élevé aux frais du roi ; son avancement a été rapide ; car il étoit major des gardes à un âge où il auroit pu, sans injustice, végéter encore quelque temps dans un grade moins élevé. Nous avons souvent causé avec lui de S. M. : nous n'avons jamais été satifaits de sa manière de penser et de parler de son bienfaiteur ; mais il y a si loin de-là à assassiner son roi, qu'il ne nous est jamais venu en idée qu'il pût se rendre coupable d'un pareil forfait.

Tous les complices, c'est-à-dire, Ribbing, Horn, Liliehorn, Ehrensword, ont écrit au jeune roi, lorsque leur jugement par le parlement a été connu : ils se retranchent tous sur le texte des lois, et semblent accuser de rigueur, ou même d'injustice, le tribunal qui a condamné des régicides à la mort. Nous nous sommes procurés toutes ces lettres, ainsi que celles de Horn à son père, et de Ribbing à sa mère : ils tâchent de les consoler du malheur de leur avoir donné l'être : en effet, nous ne connoissons pas d'infortune pareille à celle d'avoir de tels fils. Il est bon de savoir que Ankerstroeum, Ribbing et Horn, ont tiré aux dés à qui frapperoit le roi : le sort est tombé sur le premier; il devoit, d'après leur serment, se tuer après avoir frappé S. M. ; mais soit que le courage lui ait manqué, soit, qu'il ait espéré se sauver, il ne l'a pas fait. Voilà ceux qui réclament les lois en leur faveur !

Le général Pecklin étoit contre le roi en 1756 : alternativement payé par la Russie et la France, il fut pour la cour en 1762 : il étoit colonel en 1772, et se disposoit à aller soulever son régiment contre le roi, lorsqu'il fut arrêté et conduit à Gripsholm, où il demeura quelques semaines : il y fut traité avec distinction et égards : au bout de ce temps, le roi

le fit sortir, et cet acte de clémence fut désapprouvé dans le public, Pecklin étant connu pour un homme très-dangereux. En 1786, il parut à la diète, mais sans y faire aucune sensation : en 1789, il fut arrêté avec plusieurs gentils hommes, et garda les arrêts chez lui : sur ce qu'il représenta au roi que ses terres avoient besoin de sa présence, il lui fut permis de s'y rendre. Cet homme qui, depuis 1772, avoit vécu dans l'obscurité la plus parfaite, en est sorti en 1792, pour entrer dans le complot formé contre la personne du roi : mais familiarisé avec le crime, maître de lui-même, il n'a rien avoué, et c'est sur quoi il établit son innocence, les lois de Suède exigeant l'aveu de l'accusé pour prononcer une peine capitale.

ADRESSE du Général-Major Baron Ch. Fr. PECKLIN *au Roi.*

SIRE,

Votre parlement, par son décret du 24 mai dernier, touchant l'affreux attentat commis envers la personne de feu sa majesté Gustave III, de glorieuse mémoire, a déclaré, au sujet de la dénonciation faite à ma charge par les coupables, que, comme les preuves

qu'ils ont apportées, ne pouvoient être regardées comme pleines et satisfaisantes, l'affaire seroit, à mon égard, renvoyée à plus ample information, et qu'en attendant, je serois transféré à la forteresse de Carlstein, pour y être détenu, et y être exhorté par les prêtres à faire l'aveu de la faute pour laquelle je suis accusé.

Ce n'est point sans la plus grande douleur que je me suis vu soupçonné, arrêté et condamné pour un crime horrible, dans lequel je n'ai aucunement trempé, ce que les témoins légalement entendus n'ont pu prouver, puisque le parlement déclare lui-même, par son décret, qu'il manque de preuves pleines et satisfaisantes.

Votre majesté ne prendra conséquemment point en mauvaise part, si j'implore un changement à ce décret.

L'équité est la première vertu d'un roi et d'un juge, et je suis persuadé intérieurement que le seul désir de votre majesté est de l'exercer, comme étant le plus sûr moyen d'affermir votre pouvoir dans le cœur de vos sujets; et en quoi consiste-t-elle? sinon dans la vraie application de la loi et dans la vraie interprétation de son sens. C'est dans cette persuasion que j'ose me flatter que votre

majesté n'approuvera point les preuves que le parlement a acceptées, d'autant moins qu'elles sont, selon ce que je puis comprendre, absolument contraires à la loi.

La loi établit clairement, par le 17e. §. du 7e. chap. des procédures, que celui-là ne « sauroit porter témoignage, qui lui-même » est accusé pour crime, ni celui qui s'est » porté délateur, ou celui qui est dans la » complicité. » Celui qui est récusable ne pouvant porter aucun témoignage, il est clair que le juge ne doit pas avoir le moindre égard au rapport d'une personne que la loi réprouve, mais qu'il doit le regarder comme dénué de toute vérité; c'est aussi pourquoi la loi impose une peine pécuniaire à tout délateur qui ne peut prouver son accusation; et si le 9e. §. du même chapitre permet que, dans les causes criminelles, on puisse entendre le rapport de celui qui est récusable, ce n'est, ainsi qu'il est formellement énoncé dans le même paragraphe, que pour pouvoir se procurer des éclaircissemens qui attestent les preuves légales; mais il n'est pas dit que le rapport du récusé puisse être accepté comme preuve.

Comme, pendant le cours de la procédure, il ne s'est montré contre moi que les rapports des accusés, des complices, et de ceux qui ont

eu part à l'attentat, sur ce qui doit m'avoir été dit dans des entrevues particulières, il me paroît que la sainteté de la loi auroit exigé que le juge n'eût fait aucune attention à de pareils rapports, d'autant moins que les coupables ont été très-peu d'accord, et que leurs écrits ne sont aucunement conformes à ce qu'ils ont dit verbalement, ainsi que le parlement le déclare en plusieurs endroits de son décret; d'où il suit que s'ils ont été récusables, leur témoignage, pour cette raison, selon le 17^e^. chapitre, 26^e^. §., ne peut être approuvé; et joint à cela, la plupart n'ont rapporté que ce qu'ils avoient entendu dire aux autres, ce qui, selon le 24^e^. §. dudit chapitre, ne sauroit être regardé comme légal.

Tout ce qui est vraisemblable, n'est pas toujours vrai. L'histoire nous apporte beaucoup d'exemples de personnes accusées, qui ont eu à leur charge tant de preuves apparentes, que le juge, pleinement persuadé de leur crime, ne voyoit aucune possibilité de distinguer leur innocence; et cependant qu'après leur supplice, le vrai coupable s'est présenté, et a fait voir l'erreur du juge; c'est pourquoi, lorsqu'il n'existe point d'aveu volontaire ni de preuves légales, le juge, comme l'homme d'Etat, a toujours eu pour maxime de préférer de

sauver plusieurs coupables, plutôt que de condamner un innocent.

Si, dans l'affaire présente, le rapport particulier de six coupables pouvoit faire une demi-preuve, cela feroit naître l'idée absurde de croire que le rapport de douze assassins devroit être regardé comme preuve entière, quoique, sous l'espoir d'adoucir leur punition, ils aient pu convenir, avant leur attentat ou avant leur arrestation, qu'en cas qu'ils soient découverts, ils dénonceroient un innocent comme leur chef ou comme celui qui les auroit induits au crime. Il n'y a que Charles Pontus Samuelson (Liliehorn), et Adolphe-Louis Ribbing qui n'ont été arrêtés, l'un que plusieurs jours, l'autre que plusieurs heures après l'attentat; il n'y a que ces deux, qui d'abord ont parlé à ma charge; les autres ont répété ce qu'ils leur ont entendu dire, ou n'ont dit que ce qui n'appartient pas à cette affaire. Dieu préserve ce pays d'une loi qui autoriseroit de pareils perfides à porter témoignage! car alors personne ne seroit sûr de conserver son honneur ou sa vie.

Quant aux autres circonstances contre moi apportées, et que le parlement a regardées comme légalement appuyées, elles sont : que j'ai reconnu que Thure-Stenson (Bjelke)

m'avoit souvent parlé d'une révolution, de rébellion et de pillage; que plusieurs des coupables ont dîné chez moi le 16 mars, et que, selon le rapport des témoins entendus, plusieurs personnes s'étoient présentées pour entrer chez moi dans la nuit suivante: Mais à ceci j'objecterai humblement, que Thure-Stenson n'a jamais dit, et que je n'ai point reconnu que lui ou d'autres aient eu dessein de favoriser un changement dans la forme du gouvernement, ou de faire naître une émeute, ni le pillage qui devoit en être la suite; c'est pourquoi, en conséquence de ses raisonnemens, qui portoient sur les changemens arrivés dans d'autres circonstances, différentes de l'affaire dont il est ici question, je ne croyois rien avoir à dénoncer, ni aucun danger à détourner; comme aussi qu'étant accoutumé, à l'âge où je suis, de recevoir tous les jours des amis à ma table, pour me distraire dans ma solitude, il se soit présenté chez moi des coupables, connus jusqu'alors pour d'honnêtes gens; c'est une de ces occasions innocentes qui ne sauroit être à ma charge; et que ce jour, ils y sont venus, non invités, paroît une connivence formée entre eux pour me perdre; et si plusieurs personnes se sont présentées pour entrer chez moi, sans y avoir été introduites, cela ne

sauroit encore porter à ma charge. Votre majesté verra que ces circonstances ne m'accusent aucunement, et que, conformément à la loi, malgré la réquisition du parlement, je ne puis regarder comme un devoir de prouver la probabilité des justes soupçons que j'ai conçus sur la résolution que quelques coupables ont formée de me perdre; je me repose trop sur l'équité de votre majesté pour ne pas croire qu'elle m'approuvera.

De-là suit que l'accusation faite contre moi par les coupables, et les différens rapports qu'ils ont donnés sur ce qu'ils ont entendu dire, ou sur ce qu'ils ont appris par d'autres, joint aux autres circonstances aussi peu conséquentes, ne peuvent nullement, selon le sens à elles donné par le parlement, produire des preuves de plus de force et d'effet que des demi-preuves: au contraire, si l'on suit le fond de la loi, et que l'on mette de côté toute prévention et tout soupçon, ces dénonciations et ces circonstances ne font plus la moindre preuve; car, que veut dire la loi par des apparences et des circonstances légales? Dans les meurtres et assassinats, on peut, par exemple, produire que l'on a trouvé auprès du cadavre des armes appartenant à l'accusé, qu'il demeure dans les environs, qu'on l'a vu couvert de sang, etc.;

voilà

voilà des apparences. Mais les preuves parlantes de mon innocence n'échapperont point à la perspicacité de votre majesté. Plusieurs de mes domestiques, entendus sur leur serment, n'ont donné aucun sujet de croire que j'avois connoissance du complot formé contre la personne du feu roi : mais même ils ont attesté mon innocence, car ils ont déposé que ma porte avoit été fermée toute la nuit, et qu'aucun de ceux qui y avoient frappé n'avoit été introduit, ce qui seroit sûrement arrivé, s'il eût été vrai que j'étois dans la complicité ; comme aussi que lorsque la fille Peterson vint m'annoncer que le roi avoit été blessé d'un coup de pistolet, j'ai été si atterré de cette nouvelle, que j'en suis tombé malade, preuve incontestable de ma surprise et de la vraie douleur que je ressentis de ce fatal événement. Bien plus, personne ne peut raisonnablement penser qu'un vieillard septuagénaire, accablé et fatigué des vicissitudes par lesquelles il a passé, marchant à pas lents vers la tombe, et ne pensant plus qu'à sa fin, ait pu allier sa froideur et son indifférence à la fougue et à l'ambition de quelques écervelés, et former avec eux le plan d'un complot contre la personne du roi, et celui d'une révolution contraire à sa conscience, à sa raison et à sa prudence.

Mais, sire, puisqu'aucune demi-preuve, ni aucune circonstance légale ne se trouvent à ma charge; comment le parlement, dépourvu de ces titres, a-t-il pu néanmoins m'imposer une punition réelle, même la plus rude qu'il pouvoit m'imposer, dans ma triste position, celle de me priver de la liberté et des soins qu'exige ma vieillesse, en me reléguant dans une forteresse pour le reste de mes jours.

La principale cause de ce décret, ne sauroit être, ainsi que le parlement l'allègue, de m'engager, par les remontrances des prêtres, à faire l'aveu de ma faute; car si cela étoit absolument nécessaire, il seroit aussi possible de le faire dans une maison, ici en ville, où il se trouve des prêtres plus éclairés et plus éloquens que dans une forteresse éloignée.

Et au cas que le parlement ait eu égard aux trois lettres royaux cités par le procureur du roi, votre majesté verra que la lettre du roi, du 11 novembre 1756, porte que, sans doute, eu égard à la recherche des autres coupables, quelques-uns des complices peuvent être, avant leur jugement, transférés dans une forteresse, pour y être détenus jusqu'à plus ample information, et il est expressément statué que l'accusé doit être coupable, et son crime avéré; mais le point ci-cité ne sauroit regarder celui qui n'est ar-

rêté que sur soupçons. Les deux autres lettres du roi ne sauroient être mises ici en question.

Enfin, puisque celui qui a commis cet affreux attentat a été légalement et justement puni, et que ceux qui ont tramé cet horrible complot, sont découverts et condamnés ; mais que contre moi, ainsi que je l'ai démontré, aucun témoin ni aucune circonstance légale n'ont pu être apportées à ma charge, pendant tout le cours de la procédure, je vis dans l'espoir que votre majesté jugera qu'une plus rude prison où je serois forcé à un aveu, ne doit pas avoir lieu ; implorant, au cas que je me sois trompé dans le sens de la loi, la bonté et la clémence de votre majesté.

Je suis, pour le peu de jours qui me restent encore à vivre, avec un zèle constant et la sommission la plus profonde,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble, etc.

COPIE de la Lettre anonyme de LILIEHORN à GUSTAVE III, le jour de l'assassinat.

» Daignez et permettez de grace qu'un anonyme, dont la plume est guidée par la voix

de la délicatesse et de la conscience, ose prendre la liberté de vous avertir, avec toute la franchise imaginable, qu'il y a des personnes, tant dans les provinces qu'ici en ville, qui ne respirent que la haîne et la vengeance contre vous, au point même de vouloir couper le fil de vos jours par un assassinat quelconque. On a été désespéré de voir manquer le dernier bal masqué : or, on est charmé d'en voir un annoncé pour aujourd'hui. Les brigands n'aiment pas les reverbères, dit-on : il n'y a rien de tel pour les coups fourrés, que la nuit et les travestissemens dont vous êtes supplié, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, de différer ce maudit bal jusques à des temps plus convenables pour votre propre intérêt, présent et futur, et pour celui de quelques enthousiastes auxquels, sans doute, grâce à la réflexion, le bon Dieu arrachera un jour le poignard de la main ; ayant l'honneur de vous assurer, à la face du ciel dont j'atteste le témoignage, du motif et de la pureté de mes intentions, que l'avis que je viens d'avancer vous a été présenté par un homme qui n'est rien moins que courtisan, qui n'a besoin de rien, et qui est bien loin d'avoir approuvé toutes les fausses démarches que vous avez faites, tant en fait de guerre que de poli-

tique, et sur-tout en morale. En vous faisant cet aveu, avec la plus grande cordialité, il vous paroîtra d'autant moins suspect, que je puis vous assurer qu'étant à la diète de Gefle, je n'aurois pas hésité un seul instant de mettre l'épée à la main pour combattre vos troupes mercenaires avec la dernière vigueur, en cas que, par vos ordres, cette soldatesque eût employé la force ouverte, comme il y avoit un moment apparence. Daignez donc remarquer quelle différence il y a de la conduite d'un homme d'honneur, de sens rassis, à celle d'un lâche ou d'un enthousiaste : l'un fait des vœux ardens pour le bien public, ne demandant pas mieux, certainement, que d'être en état d'user de tous les moyens avoués par la religion et la probité qui pourront y contribuer : l'autre croit toute voie permise pour parvenir à son but ; quoiqu'il soit difficile, sinon impossible, à la longue, de vous prévenir contre tous les malheurs qui s'assemblent autour de vous, à moins que vous ne vous mettiez en frais pour vous réconcilier bien sincèrement avec la saine partie de la nation, moyennant une conduite tant soit peu opposée à celle que vous avez tenue jusqu'ici.

« J'ai cru vous devoir, pour ma propre satisfaction, la révélation de ce funeste secret

en question, que j'ai su, par pur hasard; il y a un couple d'heures : soyez bien persuadé, au moins, que ce n'est pas une terreur panique qui m'a inspiré l'idée de la démarche que je viens de faire, mais que c'est au contraire la malheureuse certitude que j'ai, d'après ce que l'on vient de me dire, de la réalité du fait. Prenez garde aussi, je vous en conjure, au rez-de-chaussée de Haga, comme étant, à ce que l'on dit, plus propre que tout autre endroit aux coups inattendus. En général, vous ne sauriez trop redoubler de précautions : si vous m'en croyez, cessez absolument les bals masqués, au moins jusques aux fêtes passées, la chose étant d'importance pour vous et pour nous tous. Vous avez beau alléguer un courage imperturbable ; on sait que vous avez hardiment affronté les ennemis : vous pouvez donc, en toute sûreté et en tout honneur, éviter les coups d'un traître. Je ne cesserai jamais de faire des vœux pour votre bonheur, vous suppliant, en attendant, de ne point faire de perquisitions quelconques pour savoir l'auteur de cet écrit, puisque ce seroit une peine inutile, ayant été seul absolument lorsque je le fis, et ne l'ayant communiqué à personne. »

Cette lettre a été tronquée dans toutes les gazettes qui l'ont rapportée, lors de ce fatal événement : la voilà bien exacte : le traître qui

l'a écrite, connoissoit assez le roi pour être sûr qu'une lettre anonyme ne produiroit aucun effet sur lui ; et s'il avoit eu réellement l'intention de le sauver, il auroit été lui dévoiler le complot de vive voix : mais nous ne devons pas être surpris de la conduite de ce misérable ; il devoit tout au roi, son existence, sa fortune militaire (il étoit major des gardes), et nous vivons dans un siècle où l'ingratitude envers les rois est un sentiment honorable ; comme si les rois étoient les seuls hommes qui fussent obligés de faire du bien, et qu'on pût assassiner sans scrupule.

EXTRAIT du Procès Verbal tenu au Château de Drottningholm, le 15 août 1792, en présence de Son Altesse Royale le Duc de SUDERMANIE ;

De Son Excellence M. le Comte Wachmeister Riksdrots ;

Son Excellence M. le Baron de Sparre, *grand Chancelier du Royaume ;*

M. le Président Baron de Kurck ;

M. le Président Baron de Reuterholm ;

M. le Président Comte de Ruuth ;

M. le Sénéchal Rogberg ;

M. le Sénéchal Ulner.

Ledit jour, l'expédition de justice ayant été appelée, et lecture ayant été faite des deux

protocoles du 4 juillet dernier, le secrétaire d'expédition Iserhielm, présenta la conclusion définitive du haut tribunal, sur la révision des décrets rendus par le parlement, le 24 mai de la présente année, contre les ci-devant comte Horn et Ribbing, le lieut. colonel Liliehorn et le lieut. baron Ehrensverd, ainsi que contre les autres personnes impliquées dans l'horrible attentat commis envers la personne du feu roi; après quoi il plut à son altesse royale de s'exprimer ainsi :

» Toutes les prescriptions de la loi étant exactement remplies, aucun des avantages réservés par elle aux criminels ne leur ayant été refusé, et la confirmation du haut tribunal sur le décret du parlement, du 24 mai dernier, nous ayant été présentée, il ne nous reste plus que de faire connoître notre décision et notre volonté à ce sujet.

» Plein des sentimens amers et douloureux, qui, dans ce moment, percent et oppressent notre cœur; lorsque le souvenir d'un roi respecté et d'un frère chéri, se joint à la douleur que nous cause la manière malheureuse et déplorable dont il nous a été enlevé, nous nous sommes cependant, conformément à notre pénible devoir, fait représenter tout ce qui s'est passé dans cette horrible affaire, et tout ce que les actes en contiennent.

» Ce n'est point sans la plus vive émotion que nous voyons, par ces éclaircissemens, qu'un complot inoui avoit été formé contre la vie d'un monarque révéré, et qu'il avoit été exécuté d'une manière affreuse, qui fait frémir la nature et l'humanité, et que nous n'aurions jamais cru devoir arriver de nos jours en Suède. Cette tache, non pour la nation, connue de tout temps par son honneur et sa fidélité, mais pour un petit nombre de coupables, doit être lavée et expiée selon la rigueur de la loi: c'est aussi le soin qui nous reste à remplir. Notre cœur, déchiré par le plus cruel souvenir, ressent toute l'horreur qu'une action aussi dénaturée peut exciter; mais ces sentimens, quoique suffisans pour notre douleur, ne sont cependant pas les seuls qui nous affligent. Ce qui ajoute à notre peine, est que nous sommes forcés de rendre compatibles la sévérité équitable de la loi (que nous voudrions d'autant moins adoucir pour de si grands coupables), et les promesses sacrées que nous ont arrachées les instances et les ordres d'un frère et d'un roi expirant.

» Le moment est venu qui doit décider et mettre au jour le sort de ces infortunés, qui, par la nature de leur crime, sont plus malheureux qu'ils ne pourroient l'être en subissant

tous les supplices qu'ils ont mérités. La loi a prononcé leur arrêt, et nous sommes persuadés que la hache suspendue sur leurs têtes, leur seroit à eux-mêmes, dans leur affreuse situation, le premier et le plus grand des bienfaits. Notre confirmation à cet arrêt, satisferoit en ce moment à la sévérité de la justice; mais nous sommes retenus par les raisons les plus fortes et les plus efficaces, et nous allons les dévoiler, pour notre propre justification et pour la postérité.

» Nous trouvant un des derniers jours de la vie de feu sa majesté près de son lit de mort, et lui parlant du malheur qui lui étoit arrivé, et des suites funestes qu'il auroit, sa majesté, dont le cœur sensible et généreux étoit toujours prêt à pardonner, daigna nous exprimer que l'idée des tourmens mérités qui attendoient les coupables, l'affligeoit plus que ses propres douleurs; et elle ajouta, que cette idée accablante ne lui laisseroit point de repos, que nous ne lui ayions promis et juré, foi de frère et de prince, qu'en cas qu'elle vînt à mourir, son intercession serviroit à sauver la vie de ces malheureux, qui avoient oublié la fidélité qu'ils lui devoient. Touchés jusques aux larmes d'un intérêt si noble, nous osâmes cependant lui representer, que les lois di-

vines et humaines ne pouvoient souffrir ou permettre qu'un crime aussi horrible échappât à une mort méritée, et que l'honneur du nom suédois et la sûreté publique, exigeoient expressément cette justice. Sa majesté, sensiblement touchée de ces représentations cordiales, dit alors avec douleur, que si la loi des représailles exigeoit nécessairement le sang pour le sang, et que si son intercession ne suffisoit, pas comme partie, pour sauver le criminel qui avoit été assez malheureux pour porter la main sur sa personne, elle se réservoit que sa mort seroit la seule à laquelle la sienne donneroit lieu, accordant la vie à tous ceux qui auroient part au complot, sans égard à leur nombre et à leur plus ou moins de complicité, que l'on n'avoit pas encore pu découvrir ni connoître entièrement.

» Sa majesté ajouta enfin, que c'étoit non-seulement sa dernière prière comme frère, mais sa dernière volonté comme roi, puisque le pouvoir de faire grâce ne pouvoit lui être ôté tant qu'il vivoit encore, et elle exigea de moi les promesses les plus sacrées que je ne pouvois ni ne devois lui refuser plus long-temps. Cet entretien touchant et remarquable, qui montrera à la postérité la générosité et la clémence de Gustave III, et qui, mieux que la vic-

toire de Svenksund, éternisera son nom, sera la base sur laquelle notre décret et notre résolution seront fondés.

» Comme chrétien, comme sujet, comme frère, comme homme, nous ne pouvons ni ne devons nous écarter des volontés d'un roi mourant. Il avoit le droit incontestable de pardonner dans sa propre cause. Nous suivrons loyalement ses volontés, et on ne reprochera point à son frère de l'avoir trompé dans les bras de la mort.

» En conséquence des raisons ci-alléguées, nous ordonnons et déclarons que la sentence de mort décrétée par le parlement, et confirmée par le haut tribunal contre les ci-devant comtes Claude-Frédéricson Horn, et Adolphe-Louis Ribbing, le ci-devant lieutenant-colonel et chevalier Charles-Pontus Liliehorn, et le ci-devant lieutenant, baron Charles-Frédéric Ehrensverd, sera commuée en un bannissement perpétuel; qu'ils seront dégradés de noblesse, et déclarés indignes de tous les droits de citoyen; qu'ils seront au plutôt conduits aux frontieres d'une patrie offensée, sans le moindre espoir de jamais y rentrer, et défense faite à eux, sous la peine de mort contre eux prononcée, d'oser jamais le demander. Nous laissons le soin de leur supplice à leur conscience

et à leur repentir, persuadés que les remords rongeurs auxquels nous les livrons, sont pour eux un poids beaucoup plus accablant que la mort même (1). Nous nous empressons même de les expulser incessamment, afin d'effacer par-là, s'il est possible, le souvenir d'un forfait si horrible, qui, par leur détention dans des forteresses du royaume, ne feroit que rénouveller la mémoire d'un malheur par lui-même ineffaçable. Que ces malheureux quittent à jamais la Suède, dont ils ont troublé le calme et la tranquillité ; et, pour mettre le comble à leurs remords, qu'ils apprennent que c'est le roi, à la vie duquel ils ont osé attenter, qui, en mourant, leur a fait grâce de la leur.

» Quant aux autres personnes accusées, comme

---

(1) Le régent se trompe : des hommes de cette trempe ne connoissent pas les remords. L'exil n'est pas une peine pour des scélérats, qui ne pouvoient rester en Suède : deux de ces misérables ont prouvé, lors de leur passage à Copenhague et à Hambourg, que les sentimens de repentir que le régent leur attribue, étoient bien loin de leur pensée. Malgré le motif allégué plus bas, c'est dans une forteresse que des régicides, qui ne périssent pas sur l'échafaud, doivent terminer leurs jours.

nous ne sommes point autorisés, par les dernières volontés de feu sa majesté, à adoucir la sévérité de la justice à leur égard, nous ne pouvons non plus, dans une affaire de cette nature, nous permettre de suivre notre penchant inné pour la clémence ; c'est pourquoi nous confirmons le décret définitif du haut tribunal : en conséquence de ce, le conseiller Von-Engestrœum est déchu de sa charge, et sera enfermé, pendant trois ans, dans une forteresse ; le major Hartmansdorff, pareillement déchu de sa place, et renfermé pendant un an ; le secrétaire Von-Engestrœum sera suspendu de ses fonctions pendant un an, et le général-major baron de Pecklin sera détenu dans une forteresse jusqu'à plus ample information ; mais le juge territorial Nordell, selon les décrets rendus par le parlement et par le haut tribunal, sera déchargé de toute accusation ».

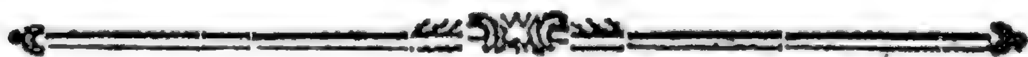
Son altesse royale désigna ensuite la forteresse de Waxholm pour le conseiller Von-Engestrœum, celle de Malmoé pour le major Hartmansdorff, et celle de Warberg pour le général-major Pecklin.

Le présent procès-verbal, et le décret y contenu ayant été lus et collationnés, l'expédition de justice se retira.

in fidem protocoli.
Signé N. JOHNSON.

Nous croyons que ce qu'on vient de lire n'a pas besoin de commentaire. Un roi mourant pardonne à ses assassins : le dernier acte de sa puissance est de soustraire au glaive vengeur des lois ceux qui lui arrachent la vie : qu'une telle mort est belle et glorieuse ! qu'elle couronne bien un règne trop court pour la Suède, mais assez long pour les souverains qui voudront le choisir pour modèle, et sur-tout qui seront assez éclairés pour pouvoir le faire.

La clémence du roi nous étoit tellement connue, qu'à la première nouvelle de cet exécrable attentat, nous dîmes hautement que si S. M. en revenoit, le meurtrier seroit seul puni de mort. L'événement a prouvé que nous ne nous étions pas trompés.



CHAPITRE XVIII.

Sur la Mort de Charles XII.

Cet événement, si important par ses suites, qui prépara à la Suède les moyens d'obtenir une paix attendue depuis tant d'années, qui changea la forme de son gouvernement, est raconté de tant de manières, mais tellement dénuées de preuves, que chaque historien a pu, sans être taxé

d'imposture, adopter celle qui lui a plu. La version de M. de Voltaire a prévalu généralement; nous la croyons cependant controuvée, et nos recherches ne nous laissent plus aucun doute sur la réalité de notre opinion. Nous discuterons tout à l'heure celle de M. Coxe, énoncée avec de grands détails dans son second voyage au nord, publié en 1791 : mais nous commencerons par le récit de *Lagerbring*, professeur à Lund, tiré de son histoire de Suède, tome 4, partie 3, qui traite du règne de Charles XII, à Stockholm, 1779 : on y verra les différences essentielles qui caractérisent les récits de chaque historien.

Le 28 d'octobre 1718, le roi venant d'*Ed* occidental, entra dans la Norwège, et les autres colonnes de l'armée le suivirent. Le 20 novembre on commença à dresser les batteries contre *Frédéricshall*. Le 27 on força le fort *Gyllenlow*, le roi y étant lui-même. Le premier dimanche de l'avent, qui fut le 30 novembre, le roi assista au service divin le matin, et l'après-midi dans le quartier général à *Tistedalen* : il avoit, dans la matinée, brûlé quelques papiers. Sur les quatre heures après-midi, le roi visita la tranchée à cheval, et avant neuf heures du soir, tout étoit fait, et le roi mort. Charles, debout dans la tranchée,

se

se penchait, appuyant la tête sur les bras au-dessus du parapet : les officiers présens croyoient qu'il s'étoit endormi ; mais comme cela duroit au de-là de sa coutume, on s'approcha de lui, et on trouva sa majesté décédée : ainsi le raconte M. *Nordberg*; d'autres prétendent que l'ingénieur *Megret*, qui avoit la direction des travaux dans les tranchées, étoit assis si près du roi, qu'il avoit éprouvé quelque mouvement palpitant de lui ; d'où il avoit conclu qu'il étoit mort. M. *de Voltaire*, dont la relation diffère de celle des autres, dit qu'il n'y avoit personne auprès du roi, hors *Megret* et *Siquier*. « Le roi se tenoit » debout, ajoute-t-il, vis-à-vis d'une batterie » de l'ennemi, de laquelle on faisoit grand feu » avec des cartouches, ayant le corps presque à » demi découvert et exposé au feu de l'ennemi ; » à quelques pas de-là se trouvoit le comte » (baron) de *Schwerin* ; le comte *Posse*, capi- » taine aux gardes, un aide-de-camp *Kalbert* » (il faut lire *Kaulbars*, aide-de-camp général) » y étoient à ses ordres. Tout-à-coup *Megret* » et *Siquier* virent le roi tomber sur le parapet. » Une boule, du poids d'une demi-livre, avoit » traversé la tête du roi par le côté droit, et » fait une ouverture si grande qu'on y pouvoit » introduire trois doigts ; l'œil gauche étoit » tout à fait déprimé, et l'œil droit mis hors

» de sa place. Quand *Megret* vit le roi sans vie, » il dit : *Voilà la pièce finie, allons souper* : mais » *Siquier* s'étoit hâté de raconter ce malheur au » baron de Schwerin, etc. » Le colonel *Carlberg*, alors lieutenant-ingénieur, et aussi présent dans la tranchée, a donné une relation encore différente des précédentes. « Quand le colonel » *Megret*, chargé de la direction de l'attaque, » eut marqué des fascines et des gabions la nou- » velle ligne à une distance seulement de deux » cents aunes des boulevarts de la forteresse, » l'ennemi commença a faire un feu violent, » tant des canons que des mousquets : c'étoit » pour la première fois qu'il se servoit des » armes à main contre les travaillans dans » la tranchée. Les boulets rouges et les cou- » ronnes de poix sur la forteresse éclairoient » assez les environs. M. *Carlberg* ayant instruit » ses gens pour gabionner, descendit dans » la première tranchée, où quelques officiers » de haut rang se tenoient debout auprès des » pieds du roi, qui se coucha sur le penchant » du parapet de la tranchée, appuyant sa main » gauche sous la mâchoire, pourtant de manière » qu'une partie du visage visoit au-dessus du » parapet vers la forteresse. Alors un boulet » rencontra sa tête du côté gauche (*cela est* » *évidemment faux, par l'inspection de la bles-*

» *sure*), sans qu'on s'apperçût de quelque autre
» mouvement que de celui de la main, qui
» échappa de la mâchoire, et de la tête qui
» penchoit sur le manteau. L'aide de camp gé-
» néral *Kaulbars* fut le premier qui découvrit
» la mort du roi ; il frappa *Carlberg* sur l'épaule,
» et le pria de se hâter pour en instruire le géné-
» ral P. B. *Schwerin*, lequel ordonna que la mort
» du roi ne seroit pas encore publiée, et que son
» corps seroit transporté au quartier général. Il
» fut donc mis sur une litiere, et couvert de man-
» teaux blancs. Dans ce moment, Siquier s'ap-
» procha de la litiere, prit le chapeau du roi,
» et mit son chapeau et sa perruque sur lui.
» La litiere fut accompagnée de Carlberg, et
» d'un capitaine *Schultz* (depuis ennobli sous
» le nom de *Nordencrentz*) à Tistedalen, et le
» corps fut porté dans la même maison où le
» roi avoit demeuré. Après le général *Schwerin*,
» le duc de *Holstein*, le feld-maréchal *Mœurner*,
» et le général *Düker* étoient parmi les premiers
» qui voyoient le défunt. Le prince héréditaire
» de Hesse étoit encore à Torpum, à la dis-
» tance de trois quarts de mille de Tistedalen ;
» et quand il arriva, toute l'armée reçut des
» ordres de décamper. » Ainsi la relation de
Carlberg diffère, en plusieurs circonstances, de

celles de *Nordberg* et de *Voltaire*. Le dernier remarque qu'il n'y avoit personne de présent, quand le roi fut tué, hors Siquier et Megret, et que le premier de ceux-ci rapporta la mort du roi au général *Schwerin*.

Carlberg dit tout autrement. Cependant il ne faut pas accuser M. de Voltaire de ce qu'il a rappporté les circonstances telles qu'elles lui ont été communiquées, probablement par le même Siquier (1); mais aussi l'on n'est pas en droit de s'inscrire en faux contre la relation de celui qui raconte ce qu'il a ouï, vu et fait lui-même, et que ni crainte, ni récompense n'auront pu engager à écrire autre chose que ce qu'il savoit par sa propre expérience (2).

On parla différemment de la mort du roi. Ceux qui ont vu et examiné la blessure, assurent qu'elle n'a été faite par aucun coup de la forteresse ou des redoutes de l'ennemi. Sur une carte qui représente le siège de Fredericshall, et sur laquelle on avoit marqué que

---

(1) En admettant cette hypothèse, il devient impossible de ne pas soupçonner violemment Siquier, comme on le détaillera ci-après.

(2) La relation du colonel *Carlberg* a été communiquée par lui-même à l'auteur, et on l'a assuré que cet exemplaire étoit écrit de sa propre main.

le roi avoit été tué par un coup d'une des redoutes, un officier de haut rang, qui étoit aussi en Norwège, avoit écrit de sa propre main, en allemand; *cela n'est point vrai.* On croyoit en général que ce coup ne partoit ni d'un Danois, ni d'un Suédois. Aucun soupçon n'a été plus généralement répandu, que celui que l'aide-de-camp général *Siquier* étoit le meurtrier du roi. Il est hors de doute qu'il l'a dit lui-même étant malade à Stockholm, en 1722; mais on ajoute que cette maladie étoit accompagnée de vertige. Quelques-uns s'imaginoient que les remords de sa conscience avoient extorqué de lui cette confession; d'autres, ont encore assuré que *Siquier*, après sa convalescence, quand il prenoit les eaux à *Mèdévi*, étoit tourmenté des mêmes remords, quoiqu'alors sans vertige ou autre foiblesse d'esprit. Dans le cas où *Siquier* auroit été auprès de *Kaulbars* et des autres qui se tenoient debout devant les pieds du roi, quand il fut tué, il auroit été non seulement aisé, mais aussi de son devoir de se procurer leur témoignage; et si alors Siquier n'étoit pas visible, le soupçon n'est point affoibli. Une autre circonstance n'est pas moins équivoque: *Nordberg* raconte que *Siquier* et *Megret* suivoient le roi dans la tranchée: mais on m'a assuré

que Siquier n'avoit rien à faire dans la tranchée, et qu'interrogé, par une certaine personne, de l'objet de sa présence, il hésita sur la réponse. M. de Voltaire le déclare pourtant tout-à-fait innocent. Il s'appuie premièrement sur ce que *Siquier* avoit lui-même dit à M. *de Voltaire* : « J'aurois pu tuer le roi de Suède ; mais tel étoit mon respect pour ce héros, que, si je l'avois voulu, je n'aurois pas osé. » En second lieu, il observe que Siquier mourut pauvre, et que de tels exploits sont ordinairement bien payés ; mais si le lâche misérable n'a pas reçu son payement d'avance, la récompense peut, après, devenir bien mince. La troisième circonstance dont il se sert pour l'absoudre de ce crime, paroît être d'une plus grande conséquence ; savoir, que la boule qui termina la vie du roi, pesoit une demi-livre, et une telle balle ne peut entrer dans un fusil. Mais d'où Siquier a-t-il su que la boule meurtrière avoit exactement ce poids ? puis qu'on l'ignore absolument en Suède ; probablement on pourroit connoître la grandeur de la boule, d'après le procès-verbal de l'inspection du corps du roi, par trois seigneurs suédois, que j'insère ici en entier (1).

(1) L'an 1746, le 12 juillet, entre cinq et six

On passe sous silence quelques autres choses remarquables, rapportées par M. *de Voltaire*,

---

heures du matin, les soussignés descendirent dans le mausolée, dit Carolin ou Palatin, auprès de l'église, sur l'île Equestre, ici à Stockholm, et firent ouvrir le cercueil du roi défunt Charles XII, lequel ils trouvèrent dans l'état et dans l'ordre, comme il suit : un matelas ou coussin de toile blanche, rempli d'herbes aromatiques, voiloit la tête du roi, au-dessous duquel, et près du visage, étoit posée une nappe. La tête étoit nue et sans bonnet, mais au lieu de cela, environnée d'une couronne de laurier. Les cheveux étoient bien conservés ; d'une couleur brune, très-claire ; de la longueur d'un petit doigt ; dressés droits en haut, des deux côtés ; mais la partie supérieure de la tête étoit chauve. Du côté droit, tout au-dessous de la tempe, se trouvoit un emplâtre, si fort attaché, qu'à peine pouvoit-on l'ôter ; et alors on voyoit et tâtoit une ouverture oblongue, penchant à travers, derrière la tête, de sept lignes de longueur, et de deux de largeur ; du côté gauche, sous un autre emplâtre de la même grandeur, toute la tempe étoit arrachée, et les fragmens des ossemens marquoient évidemment la sortie de la balle par delà. Pour le reste, le visage étoit très-défailli, la bouche un peu ouverte, et quelques dents étoient visibles. Sous la tête, se trouvoient plusieurs coussins de toile blanche, remplis des-

probablement à lui communiquées par *Siquier*; lesquelles pourtant les personnes assistantes près du roi, devoient sans doute savoir mieux, quoique leurs relations ne s'accordent pas avec celle de M. *de Voltaire*. Voici encore une circonstance aussi mémorable qu'inconcevable. Un officier de haut rang prédisoit dans le camp, devant Frédéricshall, que le roi devoit mourir le 30 novembre. Le bruit de cette prédiction étoit fort répandu, et on n'en faisoit

---

dites herbes. Sur les côtés et sur les bras, couchoient des petits sacs blancs et oblongs remplis de la même manière. Les bras étoient étendus le long du corps, et les mains couvertes de gants blancs, l'une vis-à-vis de l'autre. La chemise étoit de toile moins fine, et le linceuil de toile hollandaise.

EH HARLEMAN. EL EKEBLAD,
ANDRÉ JEAN DE HŒPKEN.

L'original de cette attestation se trouve dans la bibliothèque du roi, à Stockholm; elle a été communiquée par le bibliothécaire royal, Gjœurwell. On peut la lire dans son ouvrage intitulé : *Anecdotes Suédoises*, partie 3.

Le baron d'*Harleman* étoit intendant des bâtimens du roi; les comtes d'*Ekeblad*, et d'*Hœpken* furent, dans la suite, sénateurs.

aucun secret. On ne sait pas s'il est parvenu aux oreilles du roi ; mais on a remarqué ci-devant qu'il a brûlé quelques papiers ce même jour; et pour le reste, il n'avoit dans les poches que le portrait de Gustave-Adolphe, et un livre de prières. Si la mort du roi ne s'étoit ensuivie, on n'auroit fait que rire de la prophétie, mais comme elle fut confirmée par l'événement, on crut que ce pressentiment signifioit quelque chose.

A en juger par les apparences, le roi mourut dans un temps fort malheureux pour la Suède ; mais la mort des rois est décidée par de puissans motifs, qui ne sont pas toujours ceux qui conviennent aux intérêts des hommes.

Voilà la traduction exacte, telle qu'elle nous a été communiquée par un savant Suédois ; il nous a même ajouté qu'il viendroit un temps où on parleroit de cette mort, comme on parloit aujourd'hui de celle de Gustave-Adolphe, et nous sommes fort de son avis. Nous allons actuellement discuter l'opinion de M. Coxe, exposer la nôtre, et nos lecteurs décideront laquelle est la mieux fondée en raisonnemens et en assertions.

M. Coxe, dans son voyage au nord, publié en 1791, entre dans de grands détails sur

cette mort ; il prétend que Lamotraye et Voltaire ont donné des relations infidèles de cet événement ; cela est vrai : il est constant, d'après le procès-verbal ci-dessus, et le masque moulé sur le visage du roi, dont parle M. Coxe, que les yeux ne sortirent point de la tête, que la balle ne pesoit pas une demi-livre, et que l'ouverture étoit infiniment plus petite qu'ils ne le disent. M. Coxe cite le même procès-verbal que nous, à quelques légers détails près. Son traducteur l'a tronqué grossièrement, en mettant le mot de *profondeur* au lieu de celui de *longueur*, et *pénétré* au lieu de *sorti*. M. Coxe ne peut avoir vu qu'un masque pareil à celui dont nous parlons : il en conclut seulement que la blessure a été faite par une petite balle, ce qui ne peut pas être douteux : mais il persiste à croire que le coup est parti de la forteresse, et il s'appuie principalement sur les détails du vieux Norvegien *Elkenson*, canonnier dans la garnison danoise pendant le siége. Nous avons donc jugé sur les mêmes pièces que M. Coxe ; mais nous avons porté un jugement bien différent. Nous sommes très-persuadés que le roi a été assassiné, et nous allons détailler les conjectures sur lesquelles nous nous appuyons ; car où il est impossible d'avoir des preuves, il faut bien s'en contenter.

D'abord, M. Coxe, s'il est de bonne foi, conviendra que c'est une dérision que de faire entrer pour la moindre chose dans ses raisons le récit du vieux Norvégien : veut-il nous persuader, et a-t-il cru lui-même qu'un canonnier dans une forteresse, ainsi qu'un soldat dans le rang, puisse savoir autre chose que ce qui se passe à côté de lui, sur-tout à neuf heures du soir, au mois de décembre. Dans ces réponses, nous avons vu la certitude que la forteresse d'*Oberberg* ne tira pas cette nuit; or le Norvégien savoit sûrement cela, puisqu'il étoit dans cette forteresse; mais c'est tout ce qu'il pouvoit savoir, et cela ne prouve rien, sinon que Lamotraye se trompe en faisant partir le coup de cette place. M. Coxe ajoute que ce vieillard étoit franc, et que rien ne l'engageoit à trahir la vérité: sans doute, aussi n'a-t-il rien caché de ce qu'il savoit. Nous avons vu de plus que les Danois firent usage des mousquets ; que le parapet où étoit le roi étoit très-à portée du feu de la place ; que l'on se servit beaucoup de canons à mitraille; qu'enfin le roi pouvoit être tué par le feu ennemi. Or tout cela étoit su; et si M. Coxe veut réfléchir, il verra que cela ne prouve rien contre l'assassinat : car il est impossible de présumer qu'on eût saisi, pour se défaire du roi

par un coup de mousquet ou de pistolet, le moment où il fut hors de la portée des batteries ennémies, et où l'on ne s'y servit pas contre les tranchées suédoises d'armes pareilles à celles dont il fut frappé, c'est-à-dire de petites balles. C'eût été vouloir afficher aux yeux de toute l'Europe l'assassinat de ce monarque, et il y a lieu de croire que ce n'étoit pas là le projet des coupables. Nous concluons donc que la conversation que M. Coxe cite avec tant de complaisance, ne prouve absolument rien contre notre dire, ni pour le sien. Il faut remarquer que le vieux Norvégien a dit à M. Coxe que beaucoup de soldats furent tués à côté du roi, et en tel nombre, qu'on les enterra sur la place. Il est bien extraordinaire que ce canonnier ait vu cela de sa forteresse d'Oberberg (d'où les Suédois étoient garantis par une colline), ou qu'après le décampement de l'armée suédoise il ait déviné que les soldats tués dans la tranchée l'avoient été auprès du roi et non avant qu'il y fût. Finalement, il est bien singulier que cet homme ait su ce dont aucune relation n'a parlé; car dans toutes, ceux qui mettent le plus de monde avec le roi, nomment quatre ou cinq personnes, sans parler jamais de soldats, et encore moins de soldats tués. M. Coxe dit que le roi de Suède actuel (en 1791)

avoit cru que *Cronstedt* étoit l'assassin de Charles ; mais qu'il a avoué qu'il s'étoit trompé : cela peut être ; mais si M. Coxe a eu l'honneur de causer avec le roi, de cet événement, il aura vu que si S. M. ne croit plus que ce soit Cronstedt qui ait été l'assassin, elle ne croit pas pour cela que ce ne soit personne. Voilà ce que M. Coxe appelle des preuves, et il finit par ces paroles décisives : « La question relative à la mort de Charles XII, est » maintenant très-simple : toutes les anecdotes « invraisemblables, les conjectures vagues, » ne peuvent balancer un fait positif : l'assassinat prétendu n'est qu'une ridicule chimère ». Nous ne voyons de positif dans tout cela, que le ton d'assurance de M. Coxe, et de chimère que ses assertions. Voici nos réflexions, d'après les mêmes données.

Première réflexion. D'après le procès-verbal, dont l'authenticité ne peut être contestée, la balle a traversé la tête horizontalement ; elle a fait une fort petite ouverture en entrant ; dans sa sortie elle a arraché la tempe gauche et fracassé les os ; elle a donc eu une force bien grande, et l'on peut en conclure que le coup est parti de très-près : or, plus nous rapprocherons de la forteresse, le parapet où étoit le roi, pour rendre probable

la violence du coup, plus nous rendrons impossible la route horizontale de la balle; car on n'a pas oublié que la forteresse de *Fridcrichstein* est sur le sommet d'une roche perpendiculaire, et la place occupée par Charles, dans la plâine, auprès d'un roc escarpé, à l'extrémité du jardin du gouverneur. Que le coup soit donc venu d'un canon, d'un mousquet ou d'une carabine, partant d'un lieu fort élevé, il n'a pu frapper horizontalement un point situé beaucoup plus bas; on dira peut-être que la balle a changé de direction, après avoir frappé, comme il arrive quelquefois; mais cette objection devient nulle, si l'on considère qu'elle a renversé tous les obstacles, fracassé les parties qu'elle a rencontrées, qui sont précisément les plus dures de la tête, et que nécessairement elle eût dû sortir ou par le col ou par la mâchoire, si elle n'eût pas suivi un chemin absolument direct. Le chapeau de Charles à l'arsenal est une nouvelle preuve de la sortie de la balle vers la tempe, puisque le trou est sous le bouton, à moins que le roi ne le portât, comme nous appellons, *à la pandoure*, le bouton à droite, auquel cas le trou auroit été considérablement agrandi par les curieux, comme l'observe M. Coxe dans son premier voyage.

Seconde Réflexion. Non-seulement le coup a traversé la tête horizontalement, mais encore de la tempe droite à la gauche : examinons si cela est probable. Selon toutes les relations, le roi examinoit les batteries ennemies, debout, et la tête appuyée sur les mains. M. Coxe le fait asseoir sur une chaise de bois qu'il a vue : comme cela ne change rien à la position de la tête du roi, nous passons légèrement sur cette opinion, que personne n'avoit encore manifestée. Le roi étoit donc en face des batteries, et on ne peut présumer que, pour les examiner, il leur présentât le côté, ou si l'on admet que la direction d'une des batteries fît une angle absolument droit avec une ligne partant du milieu du front du roi, il falloit d'abord que la tranchée fût faite de manière à être enfilée ; et ensuite que les batteries de la place formassent un demi-cercle parfait : ces deux suppositions sont inadmissibles ; les ingénieurs Suédois n'étoient pas novices ; la place étoit attaquée de telle manière que, sans la mort du roi, elle étoit prise en peu de jours ; les Danois n'avoient pas, à coup sûr, dans leur forteresse des batteries qui se regardassent : de toute manière, le roi pouvoit donc, en se plaçant en face des batteries, ne jamais présenter le côté à aucune, et il n'est pas douteux qu'il ne l'ait fait.

Troisième Réflexion : Il est démontré, par le sang qu'on voit au gant de la main droite et au ceinturon, que le roi porta d'abord la main à sa blessure et ensuite à son épée, qu'il tira même à moitié. Le premier mouvement est machinal; la nature nous fait porter la main où nous sentons la douleur. Mais le second mouvement suppose une réflexion; et quelque rapide qu'ait été l'action, elle nous paroît n'être pas l'effet du hasard : elle désigne la volonté déterminée de repousser un agresseur. Nous en appelons à M. Coxe : s'il étoit dans une tranchée, exposé à un feu continuel, qu'il se sentît frappé, porteroit-il la main à son épée : bien des officiers ont vu, dans des tranchées, des blessures pareilles, pourroient-ils citer l'exemple d'un seul homme qui ait voulu mettre l'épée à la main contre un boulet de canon ou un éclat de bombe? Il nous semble qu'on a passé trop légèrement sur ce fait, qui, en l'examinant bien, peut avoir quelque importance.

Quatrième Réflexion : Le masque de stuc dont nous parlons, ainsi que M. Coxe, ne s'étend qu'aux extrémités des tempes; mais la blessure est visible du côté droit, pourquoi ne l'est-elle pas du côté gauche? La tempe arrachée, les ossemens fracassés, rien n'est marqué sur le masque : est-ce qu'il y auroit de la

témérité

témérité à penser que cette infidélité n'a été commise que pour éviter que les curieux ne fissent les réflexions que nous faisons aujourd'hui, réflexions qui ne sont dues qu'à la connoissance du procès-verbal, puisqu'aucun auteur n'a jamais parlé de l'effet qu'a produit la sortie de la balle. Si on ajoute à cela l'époque où ce masque a été moulé, le peu de temps écoulé depuis l'événement, on concevra facilement qu'on ait pris cette précaution, surtout avec la résolution formelle de ne faire aucune recherche sur cette mort, comme la suite l'a prouvé.

Examinons maintenant sur qui doivent tomber les soupçons, puisque voilà, à ce que nous croyons, sinon la certitude, au moins la possibilité de l'assassinat établie. On a vu ci-dessus que les soupçons sur Siquier ont été généralement répandus, et on conviendra, d'après tous les détails que nous citons, que ce n'est pas sans quelque apparence de raison : M. de Voltaire, en voulant le justifier, les aggrave encore : nous pensons qu'il n'auroit pas dû rendre publique, pour l'honneur de Siquier, cette phrase si extraordinaire : *J'aurois pu tuer le roi ; mais tel étoit mon respect, que quand je l'aurois voulu, je n'aurois pas osé :* c'est-à-dire, que s'il l'eût moins respecté, il auroit

pu le faire. Quel langage ! *Il auroit pu*, dit-il, *le tuer :* mais il n'y a pas d'aide-de-camp d'un roi à l'armée qui ne puisse le tuer dix fois par jour, et jamais il n'est venu à l'idée d'aucun, de dire qu'il auroit pu le faire : cette phrase nous paroît plus que mal-adroite dans sa bouche, ou au moins nous semble-t-elle prodigieusement éloignée d'être une justification. M. de Voltaire dit que Siquier mourut pauvre : sans parler de la réponse qui suit cette objection, on pourroit citer beaucoup d'exemples, de gens qui ont dépensé, en peu d'années, des sommes énormes, et au-delà de ce que peut valoir même le plus grand crime. Quant à la troisième objection de M. de Voltaire, elle est tout-à-fait à la charge de Siquier ; c'est de lui qu'il tenoit les faits qu'il rapporte : or, Siquier savoit bien que la balle ne pesoit pas une demi-livre, qu'on ne pouvoit pas introduire trois doigts dans l'ouverture, que les yeux n'étoient pas hors de leur place : il ne pouvoit l'ignorer, puisqu'il étoit présent, et qu'il vit le corps du roi tout de suite après l'événement (1) ; il avoit donc une intention bien

(1) Il n'a même aucune excuse, puisque les comtes Lieven et Carlberg, qui ont vu le corps du roi, comme lui, ont assuré positivement, (comme le rapporte M. Coxe, dans son premier

formelle de déguiser la vérité : auroit-il agi de même si le coup fût décidément parti de la citadelle, et s'il n'eût pas eu des motifs bien puissans de faire prendre le change sur cette mort ? Nous voyons Siquier s'emparer du chapeau du roi et le porter sur le champ au prince de Hesse : pourquoi prendre le chapeau ? S'il devoit simplement annoncer la mort du roi, qu'étoit-il besoin d'une preuve parlante ? On l'auroit cru sans cela : nous ajouterons une anecdote peu connue, et que nous tenons de bon lieu : » Siquier trouva, à son arrivée, le » prince de Hesse qui alloit se mettre à table, » et qui se lavoit les mains avec une aiguière » d'or : apprenant la nouvelle de la mort de » Charles, il fit présent sur le champ lui-même » de son aiguière à Siquier, pour reconnoître » sans doute l'importance du message. » Ce cadeau eût été mieux placé, ce nous semble, si on lui eût apporté la nouvelle d'une bataille gagnée : Ces détails ne justifient pas Siquier,

---

voyage), que le coup venoit d'un mousquet ou d'un pistolet. Ce qui accuse encore plus Siquier, c'est qu'il a dénaturé le fait de manière à rendre inadmissible l'assassinat : or, nous demandons ce qu'auroient pu faire de plus le meurtrier ou le complice.

mais ils ne le chargent pas seul. (1) Nous n'ajouterons pas que presque tous les Suédois instruits sont de la même opinion que nous sur l'assassinat, parce que les opinions ne sont pas des faits ; mais nous croyons avoir jeté le plus de jour possible sur un événement qui ne sera jamais connu avec certitude. Nos lecteurs apprécieront les raisons pour et contre, et se décideront pour l'un des deux avis. Nous sommes bien hardis d'oser contredire formellement M. Coxe, qui s'est *convaincu* que Charles avoit été atteint d'une petite balle, *puisque*, du bastion le plus près, il n'y a que quinze à dix-huit cents pieds anglais, et qui, plus loin, *peut assurer* que le roi a été tué d'un balle partie de la citadelle, et *dément hardiment* les assertions de ceux qui prétendent qu'il ne pouvoit être à la portée du mousquet ; ce que personne de sensé n'a jamais prétendu, par les raisons que nous en avons données plus haut. Nous ne sommes pas aussi sûrs de notre fait : nous exposons nos doutes : M. Coxe a peut-être raison ; mais il est fort possible qu'il se trompe.

---

(1) Ce n'est pas le seul exemple qu'on pourroit trouver dans l'histoire moderne, d'un souverain dont un soupçon affreux auroit terni la mémoire, si la gloire d'un long règne ne l'eût fait oublier.

CHAPITRE XVIII.

Mœurs des Suédois. Religion. Lois. Gouvernement. Impôts.

De toutes les Nations de l'Europe, celle qui, *par ses mœurs*, mérite d'être regardée comme la première, est, sans contredit, la Nation suédoise. Le peuple est essentiellement bon, vertueux, attaché à sa religion et à son souverain. La probité lui est naturelle : nous avons rencontré, en 1790, des voitures chargées des havresacs des soldats morts en Finlande; elles étoient escortées par un certain nombre de paysans qui changeoient à toutes les stations : on les conduisoit jusqu'en Scanie, c'est-à-dire, à l'extrémité du royaume, pour rendre aux parens les effets de ceux qui avoient péri. Nous avons très-souvent laissé notre voiture ouverte, sur le grand chemin, pendant plusieurs heures, de jour et de nuit ; jamais il ne nous a manqué la moindre chose. Si le Suédois est quelquefois tenté du bien d'autrui, ce n'est que de l'eau-de-vie, dont la passion est au comble chez lui : il y a de l'imprudence à en laisser

à sa portée; souvent il succombe à la tentation de s'en approprier une partie. Nous ne parlons ici que des campagnes, les villes étant corrompues comme elles le sont par-tout.

Le Suédois n'est pas avide : il est toujours content de ce qu'on lui donne, et souvent ne demande rien pour paiement de ses peines. Il est sobre, sur tous les points, à l'exception de l'eau-de-vie : cette funeste habitude commence dès l'enfance, et doit être regardée comme une des causes de la dépopulation de la Suède. Nous avons vu des enfans de neuf à dix ans boired e grands verres d'eau-de-vie, dont nous ne serions jamais venus à bout (1).

Le sexe est généralement froid en Suède : cependant il y a beaucoup de libertinage dans les grandes villes : il commence quelquefois avant l'âge de 12 ans, et il est poussé à l'excès jusqu'à 18 ou 20 : alors les jeunes personnes deviennent sages, c'est-à-dire qu'elles n'ont plus qu'un amant; et après quelques années, elles se marient, fort avantageusement pour l'ordinaire; les hommes ne font nulle attention à la vie antérieure.

D'après ce grand libertinage, on ne sera pas

---

(1) Le verre d'eau-de-vie s'appelle *soupp;* c'est le pour boire des autres pays, le *trinkelt* des Allemands.

surpris de la quantité de maux vénériens ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'y a peut-être pas, dans toute la Suède, un homme entendu dans ce genre, à qui on puisse se fier.

L'habitude de boire, loin d'être particulière au peuple, est commune aux premières classes de la société. Nous sommes fâchés d'avouer qu'il est ordinaire de voir de grands seigneurs qui s'occuperoient difficilement de choses sérieuses en sortant de table. Ce défaut ne diminue en rien ce qu'ils ont d'ailleurs de bonnes qualités (car ils sont polis, affectueux, prévenans), et doit être regardé comme tenant plutôt au pays qu'aux personnes ; mais il vaudroit encore mieux que cela ne fût pas. Quelques voyageurs ont prétendu que les femmes ainsi que les hommes, buvoient, avant le repas, des verres d'eau-de-vie ; cela est faux : en Suède comme ailleurs, l'eau-de-vie n'est la boisson que d'une certaine classe de femmes, et nullement des femmes de la société.

La religion dominante en Suède, est la confession d'Augsbourg, non-variée. La liberté des cultes y a lieu par-tout. On compte à Stockholm près de 2000 catholiques (ils ont une église), et au moins 6000 dans la totalité du royaume : plusieurs familles sont établies en Finlande, et

viennent à Stockholm tous les ans ou tous les deux ans faire leurs dévotions.

Nous devons dire un mot des *Skevikare*, qui habitent la petite Isle *Wermdœun*, près de Stockholm. C'est un reste de ces sectaires qui, par une conscience timorée, se sont séparés, en 1738, de l'église suédoise. Dans les commencemens, comme ils affectoient de mépriser le culte divin public, les sacremens, et particulièrement les prêtres, ils ne pouvoient que s'attirer des persécutions, jusqu'à être même bannis du royaume; mais en 1746, on leur donna la permission de s'établir dans l'île *Wermdœun*, où ils achetèrent la terre *Skevik*, d'où vient qu'on les appelle communément *Skevikare*. Il y a dans leur dogmes beaucoup de bizarrerie, mais leur conduite est vertueuse.

Les Suédois ont un dégré d'instruction supérieur à celui des autres nations : tous les paysans, sans exception, savent lire; aussi Gustave III, à qui rien n'échappoit, et qui redoutoit avec raison l'effet que pouvoient produire parmi le peuple les nouvelles de France, avoit défendu qu'on parlât, soit en bien, soit en mal, de notre révolution, dans les gazettes suédoises : il croyoit lui rendre un service réel, en contribuant à la lui laisser ignorer.

Le code de lois que l'on suit aujourd'hui a été rédigé sous le règne de Frédéric I^{er}. Les lois sont claires, sages et précises : en matière civile, les deux parties payent chacune leurs frais ; le perdant n'est jamais condamné aux dépens. Les lois criminelles sont humaines, comme elles doivent l'être dans un pays où les grands crimes sont extrêmement rares. Un accusé ne peut être condamné à une peine capitale, s'il ne fait l'aveu de son crime. Les criminels, dignes de mort, ont la tête tranchée. Il y a une traduction latine du code suédois, in-4°.

La préface de la loi d'Uplande commence ainsi : cette loi a été améliorée et publiée par Birger, fils de Magnus, en 1295.

« Dieu lui-même donna la première loi, et l'envoya à son peuple par Moïse, qui étoit le premier grand juge de son peuple : de même le roi puissant de la Suede et de la Gothie, Byrghir, fils du roi Magnus, envoie ce livre avec les préceptes de Viger, et les lois d'Uplande, à tous ceux qui demeurent entre la mer, la rivière Sœva, et Œudmorda (la forêt au nord).

La loi doit être prononcée et exécutée pour gouverner tous, tant riches que pauvres ; pour distinguer entre le juste et ce qui est injuste

Elle doit être observée et prononcée pour la protection des pauvres, pour la paix des sages, pour la correction et la crainte des criminels ; elle doit exister pour l'avantage des innocens et des hommes justes, et pour être une barrière aux méchans et criminels. Le pays doit être gouverné par la loi, et non par la violence ; car le pays se trouve toujours bien lorsque les lois sont observées : si tous les hommes étoient justes, on n'aurait pas besoin de lois.

Le premier instituteur des ces lois fut Viger Spa (c'est-à-dire Viger le Sage), payen au temps du paganisme : le Roi Ingiard l'avoit envoyé : Ce que nous avons trouvé dans sa collection, applicable à tout le monde, nous le transcrirons dans ce livre : ce qui n'est pas applicable et trop dur, nous le voulons omettre : ce qui étoit inconnu aux payens, comme sont les lois chrétiennes et ecclesiastiques, nous l'ajouterons au commencement de ce livre ; et dans cette loi, nous voulons suivre nos ancêtres, Erik le Saint, Byrghir Jarl (c'est-à-dire le duc Birger), et le roi Magnus : mais en ce qui y est ajouté ou omis, nous suivrons notre propre mûre délibération, et celle de nos sénateurs, ce que tous les sages applaudiront : ceci est composé pour tous les hommes, demeurans où nous avons dit.

» Ce livre de loi fut fait et écrit depuis que Dieu fut né, mille ans, deux cents ans, et quatre-vingt-quinze ans : les seigneurs savans, qui suivent, étant présens ; M. André, Prévot d'Upsal, M. Rœud-Kœuldorsson, M. Bendict-Boson, Ulver-Lagmansson, Hagbarder de Suderby, André de Forekarleby, Thorsten de Sambran, d'Attundalande, M. Philippe de Runeby, Jlakan, le grand juge de province, Eskil-Skielghi, Sighurd le juge, Jowan-Gasabogher, de Fiedhundraland, Ulver d'Oldmstum ; Gotric et Ulridin, juges : outre cela, on appela la plupart des savans des trois parages d'Uplande, tant juges que feudataires, et tous donnèrent leur consentement à cette loi, que Byrger, le grand juge, fit transcrire dans ce livre, suivant le conseil de tous ceux que nous avons nommés.

Byrghir, par la grace de Dieu, roi de Suède et de Gothie, saluons tous ceux qui verront cette lettre avec le salut de Dieu et du sien, etc. »

N. B. Il est bien difficile de traduire en français, avec la même énergie, les anciennes lois suédoises ; la langue latine en seroit plus susceptible : outre cela, le langage de ces lois est très-différent de celui qu'on parle actuellement en Suède ; de sorte que fort peu de sa-

vans peuvent l'apprécier et le comprendre.

La question a été abolie par Gustave III : c'est encore un des bienfaits de ce prince.

Il n'entre point dans notre plan de parler en détail des gouvernemens ; nous dirons seulement que celui de Suède nous paroît plus parfait que ceux même qu'on vante le plus, par la manière dont la nation est représentée aux diètes : les paysans forment le quatrième ordre de l'Etat : c'est le seul grand pays de l'Europe où le cultivateur soit compté pour quelque chose (1) : il seroit peut être possible de réformer quelques abus qui existent dans le mode d'élection des paysans, au nombre des députés à la diète ; mais c'est ici le cas d'appliquer l'adage : *Le mieux est l'ennemi du bien*. Les Suédois, contens de jouir d'une constitution préférable à celle des autres peuples, tolèrent le petit nombre d'abus qui l'accompagne : ils craignent, en touchant aux branches, d'attaquer le tronc. Le véritable, et pour mieux dire, le seul abus

(1) Il en est de même dans le Tyrol, petite province des Etats de l'empereur. Nous avons cru, en France, représenter le peuple, en donnant une représentation double au tiers-état, comme si des avocats, des médecins, des orateurs de cafés, étoient le peuple : quelle absurdité !

dans la constitution suédoise, c'est qu'il est impossible que le roi demeure au point où elle l'a placé; mais c'est-là un mal sans remède: le souverain, dans un état monarchique et héréditaire, doit toujours, à la longue, prendre l'ascendant sur tous les pouvoirs existans, de quelque nature qu'ils soient (2). Or comme ce mal est infiniment moindre que celui d'être gouverné par un souverain électif, nous préférons la constitution suédoise, que nous regardons comme ayant le moins de défauts, de toutes celle que nous connoissons.

Les impôts sont multipliés, et même onéreux dans les villes; cependant ils produisent une somme peu considérable; le revenu total de l'État ne s'élève pas au-delà de 33 millions de livres.

Chaque charge a une taxe particulière: ceux qui réunissent plusieurs emplois, ne payent que pour un, mais toujours pour le plus considérable. Les personnes qui ont le titre sans la

(1) S'il ne prend pas cet ascendant, il sera écrasé; il n'y a pas de milieu: or, pour savoir lequel des deux est préférable, qu'on mette en parallèle la situation actuelle de l'Angleterre et celle de la France.

charge, payent le double de ce qu'ils payeroient s'ils avoient la charge.

Les impôts consistent, 1°. dans la taxe personnelle; 2°. celle sur les appointemens, revenus, propriétés foncières; 3°. sur les fenêtres, le luxe, les chevaux et équipages, les domestiques superflus, les meubles de soie, les dorures, les montres (ces dernières taxes ont été établies à la diète de 1789, et les autres y ont été augmentées); 4°. sur les habits de soie (1), le tabac en poudre et à fumer, pour l'entretien des bâtimens royaux, les parlemens, le fond du collége de médecine.

Il existe un livre sur les impositions accordées par les Etats à la diète de 1789; elles ont été consenties jusqu'à la prochaine, sans en fixer l'époque : nous ne savons si celle de Gefle, en 1792, aura apporté quelque changement dans cette partie.

---

(1) Les lois somptuaires défendent les étoffes de soie de couleur; elles sont exécutées. L'habit ordinaire est noir, et on ajoute à celui de cour des bandes couleur de feu. Les lois somptuaires sur les repas, qui fixent le nombre de plats qu'on peut servir sur sa table, sont observées moins rigoureusement. Nous avons cependant assisté à des repas où elles l'étoient.

CHAPITRE XIX.

Population. Commerce.

LA Suède et la Finlande occupent une vaste étendue de pays : cependant on ne peut y compter au-delà de trois millions d'habitans. La nature du sol, souvent inculte, de nombreuses forêts, la dureté du climat dans les provinces septentrionales, s'opposent à la population de la Suède. L'usage fréquent de l'eau-de-vie, comme nous l'avons déjà remarqué, est aussi une des causes qui la diminuent, par le grand nombre de victimes qui succombent avant l'âge mûr, ou qui, si elles vivent, sont forcées de se vouer au célibat. Mais c'est-là un malheur sur lequel nous devons nous contenter de gémir : nous regardons comme impossible de déraciner cette funeste habitude ; elle est trop invétérée chez les peuples du Nord : on a vu à quels désordres se porta le peuple, en Suède, lorsque le roi défendit aux paysans de distiller eux-mêmes leur eau-de-vie : personne ne pourra nier que son motif ne fût bon, et que, dans un pays qui manque de grain, il ne soit absurde

d'en consommer une partie en eau-de-vie : cependant il n'a pu réussir, et il s'est vu forcé de remettre les choses sur l'ancien pied.

Le commerce de Suède est peu considérable; et depuis bien des années, il est à son désavantage. Il consiste en fer (qui en est la partie la plus importante), cuivre, planches, goudron, harengs, alun, etc; elle reçoit en échange des grains, des vins, du café, du sucre, des soies, des couleurs, etc. Les tableaux suivans donneront une idée exacte de l'état de ce commerce.

L'importation annuelle du sucre brut et terré, se monte à deux ou trois millions de livres pesant, et le prix se règle d'après celui de Bordeaux, ainsi que le prix du sucre raffiné, d'après celui qu'on fixe à Hambourg.

Un très-grand abus qui existe dans ce pays, c'est la facilité qu'ont les gens de mauvaise foi et de tout état, de faire banqueroute : une fois le bilan donné, ils ne sont plus inquiétés : on sent combien cela est encourageant pour une certaine classe d'hommes, et nous ne concevons pas comment un abus aussi criant subsiste encore.

RÉCAPITULATION *générale du nombre de Vaisseaux appartenant à chaque ville, et des tonneaux qu'ils portent, faite en 1787.*

	Nomb. de vaiss.	Au dessous de cent tonn.	Au dessus de cent tonn.	De 500 et au-dessus.	Total des tonneaux.
Biœurneborg .	10	845	546	——	1391
Borgo. . . .	3	244 1/2	412	——	566 1/2
Brahestad. . .	6	335 1/2	742 1/2	——	1078 3/10
Bostad. . . .	9	490 7/10	——	——	490 7/10
Calmar. . . .	49	3615 2/5	——	——	3615 2/5
Carlscrona . .	46	2049 7/10	3739 1/6	890 2/3	6679 2/5
Carlshamn . .	41	1979 2/3	644	——	2633 2/3
Christinæstadt.	5	299 1/2	727	——	1086 1/2
Christianstadt.	2	504 3/20	——	——	504 3/20
Cimbritshamn.	1	36	——	——	36
Ekenœs . . .	10	945 5/6	——	——	549 5/6
Engelholm. .	1	26	——	——	26
Falkenberg. .	2	134	——	——	134
Gothenbourg .	200	13716 3/10	8920 1/5	7274	29970 9/10
Gefle. . . .	52	4067 11/36	2545 17/30	——	6642 57/150
Gamla Carleby	16	656	3382	——	4038
Halmstad. . .	24	1076 32/45	264 1/3	——	1341 2/45
Helsingbourg.	10	344 1/3	——	——	344 1/3
Helsingfors. .	10	434	1555	582	2569
Hudwickwall .	3	182 1/2	——	——	182 1/2
Hernosand. .	7	281 1/2	994	——	1275 1/2
Hallandslan. .	4	153	——	——	153
Jacobstadt. . .	10	706	1266	——	1972
Kunghelf. . .	6	487	218	——	705 1/5
Kongsbacka. .	1	22	——	——	22
Kullenskone. .	1	38	——	——	38
Landscrona. .	15	1074 4/5	——	——	1074 4/5
Lovisa. . . .	8	633 3/10	——	1103 19/30	1736 14/15
Laholm. . . .	1	29 1/2	——	——	29 1/2
Malmoé. . .	33	1733	742 2/3	——	2475 2/3
Marstrand. . .	1	26	——	——	26
Nycarleby. . .	2	——	230	552	782

Suite de la RÉCAPITULATION *générale du nombre de Vaisseaux appartenant à chaque ville, et des tonneaux qu'ils portent, faite en 1787.*

	Nomb. de vaiss.	Au dessous de cent tonn.	Au dessus de cent tonn.	De 500 et au dessus.	Total des tonneanx.
Norkiœuping .	33	2327 2/3	2265	——	4582 2/3
Nykiœuping. .	3	153 1/2	——	——	153 1/2
Nystad. . . .	1	40	——	——	40
Poskallawick .	1	36	——	——	36
Piteo.	2	——	524	——	524
Skanor. . . .	4	161	——	5179 11/30	161
Stockholm . .	259	17698 15/60	25696 15/30	——	48574 7/60
Stromstadt . .	11	775 41/45	——	——	775
Sundswall . .	1	124	——	——	124
Sœuderhamn .	1	134 4/5	——	——	134 4/5
Torneo. . . .	2	——	636	700	636
Uddewalla. . .	74	4992 2/9	2396 7/9	1195 2/3	8089 2/[illegible]
Uleoborg. . .	22	528	4283 1/2	715 1/5	6007 1/[illegible]
Umeo	4	203	510 2/3	——	713 2/3
Warberg . . .	18	1510 1/5	——	——	1510 1/[illegible]
Wasa ou Kask.	7	219	1790 1/2	——	2009 1/2
Westerwik . .	35	2983 1/2	1179	——	4162 1/2
Wisby	71	4758 11/20	926	——	5684 11/20
Ystad	35	2027 2/3	228	——	2247 2/3
Obo	24	1778 1/2	1344	1762	4884 1/2
Œurebro . . .	1	62	——	——	62
Œuregrund . .	19	1353 1/2	——	——	1353 1/2
Osthammar . .	1	60	——	——	60
TOTAL.	1224.	79138 [illegible].	68816 [illegible].	19239 [illegible].	167195 77/[illegible].

RÉCAPITULATION *générale du Commerce de Suède avec les différentes parties de l'Europe, en 1785.*

EXPORTATION.	l.	s.	d.	IMPORTATION.	l.	s.	d.
Avec la France.	10,986,799 l.	11 s.	10 d.	De la France.	7,706,781 l.	17 s.	10 d.
Avec l'Angleterrre.	8,344,298			De l'Angleterre.	3,081,469		
Avec la Hollande.	2,394,602	7	6	De la Hollande.	1,693,376	15	2
Avec l'Espagne, le Portugal et l'Ital.	3,886,141	17		De l'Espagne, Portug. et Ital.	3,156,153	17	
Avec la Russie.	1,140,040		3	De la Russie.	7,153,476	10	3
Avec le Danemarck, Pologne, Prusse et Allemagne.	10,608,993.	4		Du Danemarck, Polog. Prusse et Allemagne,	14,343,618	7	6
La Suède exporte pour	37,360,875 l.		7 d.	La Suède reçoit pour	37,134,876 l.	7 s.	7 d.

BALANCE.

	Importe à son préjudice			La Suède			
Avec la France.				La Suède exporte à son avantage	3,280,017 l.	14 s.	4 d.
Avec l'Angleterre					5,262,829		
Avec la Hollande.					701,225	12	4
Avec l'Espagne, le Portugal et l'Ital.					729,988		
Avec la Russie, elle importe, à son préjudice	6,013,436 l.	10 s.	6 d.				
Commerce de l'île Saint-Barthelemy.				Importation à son avantage,	321,568	10	
Avec le Danemarck, Pologne, Prusse et Allemagne.	3,734,625	3	6				
Pour la Compagnie des Indes	3,159,510	10					
Pour les frais de cabotage que les Suédois.				font au service de l'étranger.	600,000		
					10,895,628 l.	16 s.	4 d.
				Solde au désavantage de la Suède.	2,111,943	7	2
	12,907,572 l.	3 s.	6 d.		12,907,572 l.	3 s.	6 d.

TABLEAU de l'exportation de STOCKHOLM, *pendant les années 1786, 1790 et 1792.*

	1786.		1790.		1792.	
Fer en barres.	183,942 *sch.*	15 *lis.*	222,382 *sch.*	4 *lisp.*	209,960 *sch.*	10 *lisp.*
Carillon, feuillard, ferrond et en verge.	18,417	17	19,290	1	5,888	7
Ancres.	194	4	867	13	361	2
Fer, blanc et noir.	35	16	2	7	39	
Canons.	4,226	14	541	13	4,017	4
Boulets.	273	2	265	6	. . . .	
Fer fondu.	195	12	207	13	739	17
Taules.	4,867	3	4,144	4	2,017	15
Clous	481	6	1,070	7	760	5
Ouvrages polis	439 *rix.*		241 *rix.*		. . . .	
Acier	4,232 *sch.*		2,948 *sch.*	11	2,517	19
Cuivre ouvragé.	925 *rix.*		61 *rix.*		. . . .	
— en rosette	2,574 *sch.*	2	3,148 *sch.*	13	1,319	16
— en plaques et monnoies	1,109	9	1,730	5	108	6
— en planches à fond	248	11	833	16	. . . .	
Laiton.	3,311	14	2,762	6	96	2
Alun	1,876	5	888	14	1,556	7
Vitriol et couperose.	621	6	187	8	419	
Sel.	40,241 *tonn.*		. . . .		5,713	
Bierre.	232 *barils.*		169 *barils.*		. . . .	
Harengs et sardines	5,013 *tonn.*		5,068 *tonn.*		2,211	
Huile de harengs	. . . .		. . . .		86	

Suite du TABLEAU *de l'Exportation de* STOCKHOLM, *pendant les années* 1786, 1790, 1792.

	1786.	1790.	1792.
Bray	12,924 *tonn.*	11,140	13,738
Goudron	75,661	95,464	59,479
Ocre rouge	1,059	1,800	613 17
Planches jusqu'à 1 pouce et demi	. . . .	. . . .	. . . .
— de 1 pouce et demi	. . . .	2,085 *douz.*	21,113 *pièces.*
— au-dessous de 2 pouces.	26,700 *pièces.*	. . . .	. . . .
— jusqu'à 2 pouces.	348,744	. . . .	. . . .
— de 3 pouces.	. . . .	6,172 *douz.*	. . . .
Poutres et spares	1,202	386 *pièc.*	1,021
Barres de cabestan	303 *douz.*	136 *douz.*	. . . .
Livres et globes	1,540 *rix.*	603 *rix.*	. . . .
Meubles	1,902	3,225	. . . .
Argent ouvragé.	717	1,210	. . . .
Maroquins et peaux	14,011	8,907	. . . .
Montres et pendules.	1,045	. . . .	. . . .
Etoffes diverses	2,272	. . . .	. . . .
Pavillons et voiles	. . . .	973	. . . .
Avoine.	174 *tonn.*	. . . .	. . . .
Thé.	1,367 *caisses.*	. . . .	. . . .
Toiles.	. . . .	1,305	. . . .
Poudre à canon.	. . . .	. . . .	511
Marchandises diverses.	9,315 *rix.*	3,600	. . . .

TABLEAU *des Importations de* STOCKHOLM, *dans les années 1786, 1790, 1792.*

		1786.	1790.	1792.
Avoine.	*ton.*	5,176.	5,411.	318.
Froment		47,437.	11,454.	23,947.
Orge.		72,983,	64,768.	32,733.
Orge mondé. . .		31,106.	41,716.	43,133.
Seigle.		192,530.	123,930.	59,689.
pois		1,836.	11,349.	2,001.
Gruau.		316.	258.	114.
Farine de froment.	*l.*	2,326.	34.	47.
— de seigle. . . .	*t.*	5.	34.	294.
Arac. , ...	*ahm.*	35.	63.	127.
Ruban de fil blanc.	*liv.*	397.	318.	357.
Plomb.	*sch.*	897.	1,508.	444.
Litharge. . . .	*liv.*	7,291.	969.	1,896.
Crayons.	*rix.*	58.	149.	218.
Coton.	*liv.*	143,181.	163,159.	195,321.
Eau-de-vie. . . .	*ahm.*	86.	4,614.	351.
Batiste. , ...	*aun.*	11,528.	16,255.	43,282.
Ducats.		2,000.	1,554.	750.
Cabillots.	*ton.*	37.	67.	19.
Morue sèche. . .	*sch.*	4,942.	4,127.	1,503.
Autre, sèche . .		43.	39.	7.
Petite morue sèche.		822.	1,012.	745.
Harengs.	*ton.*	2,111.	2,216.	4,899.
Poisson sec. . . .		20.	3.	10.
Stocfisch		352.	338.	196.
Os de baleine . .	*liv.*	2,449.	———	3,117.
Plumes.		140.	44.	337.
Oranges douces. .	*pièc.*	20,140.	31,460.	24,550.
Citrons		206,437.	342,909.	337,662.
Oranges amères. .		20,890.	22,595.	42,630.
Pommes.	*ton.*	846.	521.	1,059.
Alun.	*lip.*	94.	68.	88.
Bleu de Prusse. .	*liv.*	99.	192.	———

Suite du TABLEAU *des Importations de* STOCKHOLM, *dans les années 1786, 1790 et 1792.*

		1786.	1790.	1792.
Autre bleu. . . .	*liv.*	3,762.	7,982.	10,076.
Céruse.		111,396.	142,728.	120,879.
Bois de Brésil. . .		133,481.	74,488.	119,159.
Cinabre.		2,216.	1,811.	1,864.
Cochenille. . . .		4,057.	3,250.	5,788.
Fernambouc. . .		55,567.	26,066.	48,738.
Noix de galle. . .		7,589.	21,657.	55,653.
Gomme.	*rix.*	3,694.	3,179.	2,325.
Indigo.	*liv.*	39,136.	25,819.	58,549.
Couleur.		57,309.	39,909.	63,303.
Machines à carder.	*rix.*	——	161.	——
Craie rouge. . . .	*liv.*	1,377.	773.	1,969.
— Blanche. . . .	*ton.*	314.	525.	560.
Vermillon.	*liv.*	6,041.	367.	9,950.
Rocou.	*rid.*	786.	651.	1,703.
Potasse	*liv.*	2,610.	5,594.	——
Sandal.	*rixd.*	559.	476.	941.
Sumack.	*liv.*	11,077.	3,900.	26,446.
Vert-de-gris. . . .		771.	1,859.	4,465.
Umbra (couleur). .		253.	522.	774.
Vau, couleur. . . .		609.	430.	290.
Vitriol.		57.	98.	433.
Savon.	*liv.*	37,634.	60,624.	75,666.
Plantes pour coul. .	*rix.*	269.	1,324.	645.
Couleur. . . .	*liv.*	24,339.	13,532.	41,969.
Couleur jaune. . .		33,872.	13,176.	31,063.
Calamine.	*rixd.*	3,406.	4,925.	3,172.
Fil de coton blanc.	*liv.*	551.	——	27,012.
— Rouge.		20,572.	15,144.	10,446.
— De poil de chev.		8,120.	5,601.	——
Gros fil.		27,345.	17,081.	31,448.
Fil d'Hollande. . .		487.	942.	1,208.
Plâtre.	*ton.*	598.	45.	548.

Suite du TABLEAU *des Importations de* STOCKHOLM ; *dans les années 1786, 1790 et 1792.*

		1786.	1790.	1792.
Toiles de Guinée.	*aun.*	216,215.	253,258.	59,434
Gruau de perles (fr.)	*liv.*	614.	1,935.	623.
Ris.		84,260.	86,098.	185,864.
Sagou.		4,364.	3,620.	6,548.
Chanvre.	*sch.*	6,837.	4,655.	4,895.
Colophane. . . .	*lisp.*	587.	255.	208.
Peaux de bœuf. .	*rix.*	8,814.	5,639.	33,625.
Lin.	*sch.*	2,299.	1,563.	2,889.
Etoupes.		676.	384.	244.
Toiles de lin. . .	*aun.*	890.	752,920.	626.
Cuir de semelle. .	*liv.*	118,502.	164,462.	237,107.
Cuir de dessus. . .		587.	516.	3,052.
Eaux minér. en grès.		17,274.	16,956.	21,876.
— En bouteilles. .		14,202.	12,177.	16,988.
Mousseline. . . .	*aun.*	8,167.	7,752.	55,215.
Huile d'olive. . .	*can.*	11,426.	9,107.	23,783.
— De chanvre. . .	*ahm.*	91. ½	116.	55.
— De lin et navette.		777.	536.	676.
— De Thérébent.	*liv.*	3,380.	6,399.	20,970.
Papier bleu. . . .	*ram.*	230.	431.	354.
— Brun.		167.	213.	156.
— Gris.		341.	256.	630.
Papier à écrire, gros.	*ram.*	1,334.	1,000.	2,574.
— gris plus fin. . .		36.	20.	126.
— grand blanc . .		76.	106.	116.
Carton.	*rix.*	486.	55.	212.
Papier d'impress. .		339.	48.	70.
— à lettre.	*ram.*	1,268.	1,115.	1,604.
— royal.		24.	45.	121.
— à écrire ordinaire.		3,376.	3,448.	5,902.
— à imprimer. . .		192.	165.	600.
Fourrures.	*rix.*	7,095.	5,868.	8,160.
Porcelaine.		596.	789.	2,255.

Suite du TABLEAU *des Importations de* STOCKHOLM, *dans les années 1786, 1790 et 1792.*

		1786.	1790.	1772.
Argent vif.	*liv.*	915.	3,850.	1,908.
Sel.	*ton.*	114,554.	107,713.	158,646.
Gaze de soie. . .	*aun.*	15,909.	651.	25,072.
Soieries.	*rix.*	34,092.	963.	777.
Soie dite de Bolog.	*liv.*	20,385.	13,909.	24,554.
— de fleurs. . . .		714.	735.	541.
Trame de soie. . .		13,440.	3,703.	9,028.
Argent monnoyé .	*rix.*	20,971.	20,000.	9,616.
Anis.	*liv.*	28,105.	17,057.	27,192.
Anchoix.		4,116.	3,063.	5,358.
Borax.		1,122.	467.	869.
Brignoles.		4,522.	3,586.	1,588.
Camphre.		1,120.	1,774.	1,923.
Millet.		8,031.	7,108.	12,225.
Canelle.		2.	3.	66.
Cacao.		8,536.	8,702.	988.
Café.		1,260,298.	1,044,426.	927,926.
Capres.		2,012.	1,375.	2,304.
Cardamomum. . .		432.	288.	457.
Pruneaux.		26,591.	13,006.	27,052.
Chocolat.		427.	248.	450.
Jus de citron. . .	*can.*	2,658.	5,507.	3,931.
Ecorce de citron. .	*liv.*	636.	———	549.
Raisins de Corinthe.		15,283.	25,402.	8,333.
Fenouil.		16,859.	2,928.	12,045.
Figues.		150,967.	193,919.	146,982.
Gingembre. . . .	*liv.*	31,775.	32,412.	20,467.
Gre. de laurier. . .		5,150.	811.	2,786.
Feuilles de Laurier.		3,502.	2,773.	1,690.
Réglisse.		33,228.	41,448.	80,084.
Eaux de sentenr.	*rix.*	503.	836.	1,353.
Amandes.	*liv.*	83,472.	65,756.	94,159.
Muscade.		896.	459.	474.

Suite du TABLEAU *des Importations de* STOCKHOLM, *dans les années 1786, 1790 et 1792.*

		1786.	1790.	1792.
Fleur de muscade. .		527.	346.	196.
Gérofle.		429.	210.	339.
Satin.	*aun.*	———	———	117,443.
Olives.	*can.*	765.	527.	811.
Poivre.		28,502.	18,608.	22,843.
Ecorce d'orange. .		32,967.	64,518.	65,310.
Raisins secs		505,072.	687,063.	217,731.
Safran.		195.	306.	331,
Moutarde.	*ton.*	72.	79.	74.
Senné.	*liv.*	1,402.	1.584.	929.
Prunes.		373,606.	338,960.	471,174,
Térébenthine. . .		20,291.	8,800.	7,343.
Vitres.	*rix.*	347.	236.	510.
Miroirs (glaces). .		2,074.	845.	7,386.
Feuill. pour les glac.	*liv.*	802.	377.	873.
Esprit-de vin . .	*ahm.*	486.	24.	10.
Charbon de terre. .	*ton.*	14,227.	6,020.	22,174.
Cordes de violons.	*rix.*	90.	107.	532.
Sucre brut.	*liv.*	1,114,587.	1,406,705.	1,665,774.
Sucre tête.		1,210,951.	938,367.	1,123,110.
Crin.	*lisp.*	1,948.	1,593.	2,849.
Etain.	*sch.*	154.	136.	161.
Tabac en feuilles. .	*liv.*	331,626.	354,501.	403,041.
— à fumer. . . .		2,208.	548.	1,768.
— d'Hollande. . .		392.	668.	469.
Laine.	*lisp.*	16,938.	22,647.	13,796.
— d'Espagne. . .		1 426.	260.	2,079.
Lard (Flask). . .	*sch.*	131.	4,650.	437.
Viandes sal. (Kjott).	*ton.*	255.	810. ½	367.
Beurre.	*sch.*	18.	473.	107.
Fromage.		222. ½	3,188. ½	3,275.
Suif.		1,100.	714. ½	1,563.
Cire.	*liv.*	21,847.	2,728.	1,144.

Fin du TABLEAU *des Importations de* STOCKHOLM, *dans les années* 1786, 1790 *et* 1792.

		1786.	1790.	1792.
Bougies, . . .	*liv.*	10,592.	16,776.	26,159.
Vins de France. .		5,150.	5,376.	5,661.
Vins du Rhin et de Moselle. . . .	*ahm.*	194.	191.	346.
— d'Espagne et de Portugal. . . .		162.	230. ½	118.
Vinaigre. . . .	*rixd.*	179.	1,177. ½	55.
Drogues		———	———	1,124.
Livres.	*rix.*	———	1,955.	6,863.
Porter.	*can.*	———	3,382.	5,433.
Ecorce de citron. .	*liv.*	———	1,886.	———
Pierres à fusil. . .	*pièc.*	———	232,000.	209,000.
Huiles distillées. .	*liv.*	———	292.	———
Sucre en pains. .	*liv.*	———	186,051,	202,113.
Antimoine. . . .		———	———	4.400.
Huile de vitriol. .		———	———	9,131.

CHAPITRE XX.

Commerce des Fers, Acier, Cuivre; Laiton, etc. Monnoies, Poids et Mesures de Suède.

Les fers sont la partie la plus importante du commerce de Suède; elle en exporte au moins 300,000 schippunds, qui font les trois quarts du produit annuel des mines.

Le magasin des Fers de Stockholm est situé aux écluses du sud, à l'endroit où est la communication, entre la mer et le lac Mœler; il est immense, et on conçoit que cela doit être, quand on songe que tout le fer qui s'embarque à Stockholm, y est déposé. Ceux qui se trouvent pressés d'argent, peuvent en emprunter à la banque, sur leurs fers; alors les barres *engagées* sont liées avec une ficelle scellée, et on ne peut plus y toucher jusqu'au dégagement.

ETAT des forges qui travaillent quinze cents schippunds de fer et au-delà.

NOMS.	Sch	Qual. du f.	M.	Propriétaires.
Axmar, en Gestricie.	1500	bon (1)	2	Bippen et Schinkell.
Malingsbo, en Dalecarl.	1500	b.	2	Mme. Ehrenhielm,
Bakhammar, en Vestm.	1750	b. et m. b.	2	M. Jacob Romsell.
Boggo, en Vestmanie.	2127	m. b. . . .	3	Mme. Bjuggren.
Forsbacka, en Gestricie.	1600	m. b. . . .	2	M. Nordin.
Willinsberg, en Nericie.	1800	b.	2	M. E. Hoffsten.
Watolma, en Uplande.	2000	b.	3	Cte. Brahé.
Bjorkborn et Bœufors } en Vermel.	2070	m. b. etc. à c.	3	M. Robsamson.
Lasona, Nericie. . . .	1748	b.	2	M. Hansloff.
Gammelbo, en Vestman.	2875	m. b. . . .	4	Heiknschœulds.
Wirsbo, *idem*	1725	b.	2	Bar. Silverschœulds
Larsbo, en Dalécarlie.	2200	m. b. . . .	4	Tersmeden.
Engelsberg, en Vestman.	1539	b.	3	Sœuderhielm.
Forsmark, en Uplande .	2875	b.	4	Vggla.
Maroker, Helsingie . .	2450	c. à c. . .	3	Wennberg.
Graninge, Angermanie.	2000	c. à c. m. b.	3	Classons.
Gimo — Romœus — Robersfors } Uplande. .	2875	b. et t. b.	7	M. Lefebvre.
Finoker, en Vestmanie.	1943	b.	3	Famille Fersen.
Kihlafors, Helsingie .	2000	m. b. . .	3	M. Setons.
Gravendahl, Dalécarlie.	2450		4	Famille Graves.
Lœfta, Uplande. . . .	9000 à 10	b.	6	Ch. de Geer,
Hasslefors, Nericie . .	1725	b. t. b. .	2	Sen. Falkenbergs.
Œusterby, Uplande . .	5000 à 6	m. b. . .	4	Œrill.
Lœgdœu et Logfors Méd.	1525	m. b. . .	2	M. Kraps.
Olofsfors, Angermanie.	2000	m. b. . .	3	Paulū et Smareus.
Koskis, Finlande. . . .	1500	b.	2	Hasselgrenar.
Okerby, Uplande. . . .	2000	m. b. . .	3	Ch. de Geer.
Paulistrœum, Smolande.	2400	b.	4	Peklins.
Romnœs, Vestmanie . .	2025	c. à c. .	3	Sœuderhielm.
Bernshammar, *idem*. . .	1950	m. b. . .	2	Julin Schœulds.
Longwind, Helsingie. .	1600	b.	2	Stokenstrœum.
Schebo, Uplande. . . .	2275	m. b. . .	3	Arvedson.
Niksiœu, Gestricie . . .	1600	b.	2	Ch. Cederstrœum.

(1) m. b. signifie *moins bon*. c. à c. *cassant à chaud*. t. b. *très-bon*.

NOMS.	Sch	Qual.duf.	M.	Propriétaires.
Stromberg et Ulfors, — Uplande. . .	3100	b.	4	Ch. de Geer.
Hœugbo, Gestricie. . .	1625	m. b. . . .	2	Hjertas.
Woxna, Helsings. . . .	1900	b.	3	Muller.
Krakfors, Nericie. . . .	1500	b.	2	Falcker.
Suderfors, Uplande. . .	1840	t. b. . . .	5	Grill.
Gysinge, Gertricie . . .	1800	b.	2	Wilfolhs.
Ferna, Vestmanie. . . .	2400	m. b. . . .	4	Ramsell.
Tolfors, Gertricie . . .	1800	b.	2	Sœnderhielm.
Finspong, Ortogrothie.	1810	m. b. . . .	4	J. J. de Geer.
Lœdvicka, Dalecarlie. .	2400	m. b. . . .	3	Cedercreutz.
Hargs, Uplande.	3400	b.	5	Bon. Oxenstiern.

Il y a en tout 299 grandes forges qui fournissent 227507 sch.
De plus, 92 petites appartenantes à plusieurs paysans en communauté, fournissant . . . . 18236 sch.

TOTAL. . . . 245743

Ces foyers occupent 373 marteaux; de plus douze forges peu considérables, dont les marteaux ni les produits ne sont marqués.

Il faut observer qu'il n'est question ici que des forges dont les fers sont transportés à Stockholm pour y être embarqués; et on doit y ajouter ce qui s'expédie par les autres ports, tels que Gesle, Gothenbourg, etc. Il en est de même pour les tableaux suivans:

N. B. Pour le fer, la quantité désignée est celle qu'il est permis de forger: les propriétaires ne peuvent aller au-delà, à cause de la rareté de bois et de charbon. Il n'en est pas de même pour l'acier, dont on fabrique la quantité qu'on veut; c'est pourquoi elle n'est pas toujours déterminée sur le tableau.

FORGES D'ACIER.	CENTAINES de Paquets et Caisses.	PROPRIÉEAIRES.
Nyqvarn, Sudermanie.	1000 à 1200	*ba.* Leyonhufvied.
Rockcsholm, Vestmanie.	5 à 600	Holmgren.
Ferna, *idem.*	1000 à 1200	Ramsell.
Carlgustafstadt, Suderm.	1500 à 2000	Rothofs.
Skeppsta, *idem.* . . .	4 à 500	Vahrendorf.
Wijk et Wikmanshytta Dalécarlie.		Greiff.
Graninge, Angermanie.		Classons.
Wirsboda, Néricie. . . .		Robsam.
Hellefors, Vestmanie. . .		Heikenschoelds.
Remmens, Vermelande. .		Mynnan.
Schishyttan Vestmanie. .		Ornschoeld.
Gravendahl, Dalécarlie.		Famille Graves.
Brenninge, Sudermanie.		Post.
Okerby, Uplande. . . .		*ch.* de Geer.
Œusterby, *idem.*		Grill.
Doringsiœu, Dalécarlie.		Vahrendorf.
Wedevog, Vestmanie. .		Hallencreutz.

FORGES DE TAULES.	SCHIPUNDS.	PROPRIÉTAIRES.
Rackhammar, Vestmanie.	4 à 500	Schulzenherm.
Rockesholm, *idem.* . . .	250 à 300	Holmgren.
Wedevog, *idem.* . . .	3 à 400	Hallencreutz.
Ferna, *idem.*	250 à 300	Ramsell.
Carlholm, Uplande. . . .	3 à 400	*ch.* de Geer.
Mariefors, Vestrogothie.	100 à 150	Backman.
Turndahl, Dalécarlie. . .	3 à 400	Classons.
Preshyttan, *idem.* . . .	100 à 150	Ekman.
Stiernsund, *idem.* . . .	150 à 200	Ruckerschold.
Hageby, Vestmanie. . .	150 à 200	Beckman.
Sather, Dalécarlie. . . .	3 à 400	Malmsten.
Skinskatteberg, Vestm.	4 à 500	Hisings.
Garphyttan, Néricie. . .	250 à 300	Uggla.
Gravendahl, Dalécarlie.	2 à 300	Famille Graves.
Hellefors, Vestmanie. .	2 à 300	Heikenschoelds.
Annefors, Néricie. . . .	2 à 300	Essen.
Kiazllfall, Vestrogothie.	150 à 200	*comte* de Hordt.
Frowinedra, Vestmanie.	150 à 200	Dahlman.
Frowi offra, *idem.* . . .	2 à 300	Fock.

FORGES

FORGES DE TAULES.	SCHIPUNDS.	PROPRIÉTAIRES.
Gislarbo Offra, Vestman.	150 à 200	Ornschoeld.
Boxholm, Ostrogothie.	200 à 300	Baren.
Olofsfors, Angermanie..	200 à 300	Paulu et Smareus.
Jaders, Vestmanie. . . .	100 à 150	Mannerstrole.

FABRIQUES DE LAITON.	SCHIPUNDS.	PROPRIÉTAIRES.
Skultuna, Vestmanie.. .	6 à 700	Adlervall.
Biurfors, *idem*.	5 à 600	Vahrendorf.
Nykioping, Sudermanie.	280 à 300	Sjœuberg
Gusum, Ostrogothie. . .	400 à 450	Spalsencreutz.
	400 à 450	Westerberg.
Norkiœuping, *idem*. . .	900 à 1000	Pasch.

MANUFACTURES.		SCHIPUNDS.	PROPRIÉTAIRES.
Fagervick, Nyland..	soufre		Hisingers.
Dylta, Néricie. . . .		250 à 300	Okerhielm.
Dylta, *idem*. . . .	vitriol	5 à 600	*Idem*.
Fahlun, Dalécarlie.		6 à 600	Gahn et Hermelin
Lœufver, Smolande.	alun	1000 à 1500	Busch.
Kafvelos, Vestrogot.		5 à 600	*ba*. Manercreutz.
Andrarum, Scanie.		2 à 300	*comte* Piper.
Helierum Smolande.		4 à 500	Cederbaum.
Garphyttan, Néricie.		900 à 1000	Uggla.

DROITS que l'acheteur doit payer en total au magasin de fer pour la sortie, par schipund, de tous les objets ci-dessus.

	SCHELLINGS.	ROUNST.
Fer en barres.	2	7
— En paquets.	5	1
Taules très-fortes.	6	1
— ordinaires.	9	3
Brenstohl (acier) en paquet et en caisse.	10	1
Garf Sthol, en *idem*.	16	9
Cloux de 2 pouces.	11	11
— de 3.	10	7
— de 4, 5 à 6.	9	3
— de 7, et au-dessus.	7	11
Fer-blanc étamé et travaillé.	3	11
Ouvrages fondus et plomb.	2	11
Canons de fer, boulets, etc.	2	5
Cuivre rouge, jaune et métaux.	4	8
Soufre, vitriol et alun.	2	11
Ancres.	1	6

MONNOIES DE SUÈDE.	Valeur dans le pays.		Titre en	
MONNOIES D'OR.	*rixd.*	*schel.*	kar.	gr.
Adolphe d'or.	5		23	3
Ducat.	1	16		
Vieux ducat.			22	

Monnoies d'argent.	*Valeur dans le pays.*	*den.*	*gr.*
Daler, écu d'argent.	1		
Daler, écu de cuivre.	3		
Marc d'argent, marc suédois.	4		
Marc de cuivre.	12		
Erkla, Slautar, styfver } Œr sylber d'argent }	32		
Œr kypfer, œr de cuivre } Rundstiick }	96		
Œrleins	128		
Pfennings	768		

Autres Monnoies.	*Valeur en runds.*	
Schlanten double, styfer	6	
Styfer d'argent	9	
Carolin	75	8
Daler carolin, double carolin	150	
Plotte, daler de banque	192	
Daler espèce, rixdaler	266 $\frac{2}{3}$	10
Ducaton	300	11

Monnoies de la Poméranie suédoise.	*Valeur dans le pays.*	*Titre kar.*	*gr.*
L'adolphe d'or	5 rixd.		
Rixdaler	1		
Florin de l'Empire.	1 $\frac{1}{2}$		
Florin de Poméranie.	3		
Marc sundois	6		
Groschen	24		

MONNOIES DE SUÈDE. *Monnoies de la Poméranie suédoise.*	*Valeur dans le pays.*
Schellings	48
Seslings . . . . ,	96
Altinwiten	192
Pfennings	596

Valeur en argent de France.

Ducat d'or (1)	11 l.	10 s.	
Rixdale	5	15	
Plotte	1	18	½
Daler d'argent		19	
Schelling		28d.	

La tonne d'or est de 100,000 dalers *sylbermunt* ou d'argent.

La rixdale vaut 3 plottes; 6 dalers d'argent, 18 dalers de cuivre, 48 schellings, 192 stivers.

Poids, titre et taille de l'or et de l'argent, d'après les ordonnances.

Le marc, pour les essais de l'or, se divise en 24 karats, et le karat en 12 grains.

Le marc, pour les essais de l'argent, est de 16 loths, le loth de 18 grains.

L'argent ouvré est au titre de 13 loths un quart ou 9 den. 22 grains et demi de France, dont il faut déduire un huitième de loth pour remède.

Le marc de l'or et de l'argent est encore com-

(1) On ne s'en rapportera qu'à ceci, les détails précédens ne parlant que des monnoies anciennes.

posé de 16 loths, de 64 quintins ou grains, et de 4284 as.

L'ordonnance de 1664 est encore observée pour le pied, d'après lequel on doit tailler la monnoie: 62 ducats sont taillés d'un marc d'or et 5 ridal. un cinquième d'un marc d'argent, du titre de 15 loths 2 gr. la pile, pour 32 ducats, poids à peser les ducats, répond, d'après Tillet et Cateau à 3 onces 5 gros 10 grains, poids de France. Cantzler cite les ordonnances des monnoies jusqu'en 1706, à commencer de l'année 1594. Dans cet intervalle on n'a rien changé dans la fabrication des monnoies au titre de l'argent.

Selon Cateau, huit rixd. sont taillés d'un marc d'argent du titre de 14 loths un grain. Il dit qu'il a omis les fractions.

Le titre de l'ordonnance répond à 10 den. 17 gr. de France. D'après des essais authentiques faits à Paris, le rixd. de Suède pèse 540 grains au titre de 10 den. 10 gr. Le ducat pèse 65 grains au titre de 23 kar. 16, 32es.

La monnoie de cuivre est au poids de 50 rixd. par schippund, pesant 272 livres poids de marc. Depuis 1745, il n'y a plus de planches de cuivre en circulation, comme monnoie; elles sont même devenues très-rares, et il est aujourd'hui presque impossible de s'en procurer une collection complète pour les cabinets des curieux.

Ces planches étoient d'un cuivre très-doux et très-malléable, de la forme d'un carré long, de l'épaisseur de trois écus, et marquées aux quatre coins des armes de Suède; au milieu l'énonciation de la valeur. Celles qui avoient cours pour le rixdal. pesoient cinq livres et demie.

180 dalers s.mt ou 540 dalers k.mt en planches de la valeur depuis 4 jusqu'à un demi daler s.mt, ou depuis 12 dalers k.mt jusqu'à un demi daler kmt, sont fabriqués d'un schip. de 320 livres poids de victuaille de commerce. 900 dalers, monnoie de

cuivre en pièces, frappées et cordonnées depuis 6 jusqu'à un demi œr kmt, sont fabriquées d'un schip., poids de victuaille.

Les pièces d'un œr sont frappées au titre de.	2 den.	8 gr.
Celles de 4, au titre de . . .	3	18
Celles de 5 et de 10, au tit. de	5	8

En 1716 on a fabriqué des pièces de 5 à 6 œrs, à un titre bien moins fort que celui des monnoies dont nous avons parlé ci-dessus.

Empreintes.

Le ducat d'or porte d'un côté l'effigie du roi, son nom en latin et cette légende : *D.G. Rex Suæciæ:* de l'autre un écusson de forme circulaire, qui est d'azur à trois couronnes d'or, entouré de la chaîne de l'ordre des Séraphins, et cette légende : *Faderneslandet.* Le millésime est placé sous l'écusson et est partagé par la croix de l'ordre qui sépare également ces deux lettres O L, que l'on apperçoit au-dessus du millésime.

L'empreinte des rixdalers, des plottes et doubles plottes est la même que celle des ducats ; seulement la valeur pour laquelle elles ont cours est indiquée sur le champ du revers, et on lit sur la tranche cette légende : *Ne lædar avaris manibus.* Les plus petites pièces d'argent portent d'un côté la lettre initiale du souverain, et dedans son chiffre distintif avec le seul mot : *Faderneslandet.*

L'autre côté porte le même écusson que les ducats, mais sans cordon. A droite sur le champ on voit l'énonciation de la valeur, et ces lettres R. O. M. sont placées à gauche, de la même manière que les chiffres.

Les monnoies de cuivre portent d'un côté un écusson d'argent à trois barres, ondées d'azur au

lion couronné, à gueule brochant sur le tout, et une légende abrégée, ainsi composée. La lettre initiale du nom du souverain, son chiffre distinctif, ces quatre lettres, S. G. V. R. Les trois couronnes qui composent les armes de Suède sont placées l'une à droite, l'autre à gauche, et la troisième au-dessous de l'écusson. On voit sur l'autre côté deux flèches placées en sautoir avec la couronne de Suède, le millésime et une marque qui désigne la valeur pour laquelle cette monnoie a cours. Ces dernières espèces portent un cordon sur la tranche. Le rundstiick a d'un côté les trois couronnes, et au-dessus ces trois lettres G. R. S.; au-dessous est le millésime; de l'autre côté, il y a un écusson chargé de deux flèches en sautoir; à droite de cet écusson est le chiffre I. et la lettre K: à gauche sont ces deux lettres O. R., au-dessous desquelles est placée la lettre M.

Observations.

Les monnoies de Suède sont généralement bien frappées, sur-tout celles d'or et d'argent. On voit peu d'espèces d'or du pays dans la circulation, mais beaucoup de ducats de Hollande. On les change au pair avec ceux de Suède, quoique celui de Hollande soit au titre de 23 kar. 5 gr. On voit un peu plus de monnoies d'argent dans la circulation; elles sont fabriquées, ainsi que celles d'or, avec la plus scrupuleuse attention; aussi sont-elles fort estimées; la sortie en est sévèrement défendue, ainsi que celle des espèces de cuivre, sur lesquelles on feroit un gain de 30 pour cent.

Il n'y a pas de rapport bien fixe en Suède entre l'or et l'argent. En 1755, la proportion de l'argent à l'or passoit pour être comme 1 à 18, ce qui est difficile à croire: dans la Poméranie sué-

doise, la proportion de l'argent est comme 1 à 16. Le rixd. de Suède, quoiqu'il y ait un gr. de différence en faveur de celui de Hollande, se change au pair, ainsi qu'avec celui de Hambourg.

Il n'y a en Suède qu'un hôtel des monnoies, qui est à Stockholm; cependant on frappe en Dalécarlie une monnoie de cuivre aux armes de cette province, qui n'a cours que dans ce pays et les environs.

Les comptes de la couronne se font en dalers s.mt, ou d'argent. Dans les provinces de Scanie, Hallande, Blékingen et Gothembourg, on compte aussi par dalers s.mt; tous les payemens se font généralement en papier. Les billets de banque sont regardés comme argent comptant, et sont quelquefois plus recherchés que l'argent même. Les billets des Etats, ceux de Finlande, qu'on vient de retirer, perdent tantôt plus, tantôt moins, selon les circonstances. Les négocians tiennent leurs livres en dalers et œrs. Le schelling ou scalin est une monnoie imaginaire; il y en a 48 dans le rixdaler.

Quoique le change varie selon la balance du commerce, d'après l'ordonnance de 1776, le cours du change est

Sur Amsterdam	45 sch. contre le rixd. cour.
— Copenhague	100 rixd, esp. 124 rixd. cour.
— Espagne. . .	41 sch. 1 ducat de change.
— Hambourg. .	47 sch. 1 rixd. b.co
— Lisbonne . .	22 sch. 1 crus de 400 rés.
— Livourne . .	47 sch. 1 pezza de 8 reali.
— Londres . . .	4 rixd. 15 sch. 1 liv. sterl.
— Paris.	25 sch. 1 écu de 60 s. tournois.
— Stralsund . .	100 rixd. esp. 132 rixd. de Pomér.

Extrait de l'Ordonnance royale sur les Monnoies, du 27 Novembre 1776.

Personne ne sera obligé de recevoir de la petite monnoie de cuivre, en plus grande quantité à la fois, qu'une demi-rixdale, dans les payemens montans au-dessus d'une rixdale.

Les monnoies d'or étant nécessaires pour la commodité du commerce, les ducats suédois, aussi-bien que ceux de Hollande, de poids, et cordonnés, seront reçus dans la circulation, en concurrence avec la rixdale, pour la valeur de 94 schellings ou 1 rixdale 46 schel.; ce qui revient, dans la valeur numéraire de ce temps-ci (1776), à 35 dalers 8 œrs, monnoie de cuivre, ou 11 dalers 24 œrs, monnoie d'argent.

Tous les achats, ventes et autres transactions qui regardent l'argent, et se font par écrit, seront, dès le commencement de l'année prochaine (1777), stipulés en rixdale; et faute de ce, déclarés illégaux.

POIDS de Suède et de Stralsund.	VALEUR dans LE PAYS.
Skolpfund, livre.	1
Loth.	32
Quintins.	96
Dragmes.	132
As.	8848
	As.
Les quatre poids de commerce	
Poids des denrées victuailles, vigt . . .	8848
Le marc, poids des mines, *Berg verks vigt.*	7221
Le marc, poids des villes et du plat pays, *Lund och*, *Stads vigt*	7450
Marc, poids d'étape ou d'entrepôt, *Joern och*, *stapel vigt*	7078
La livre, poids d'apoticaire	7416
Le Sten.	32 *liv.*
Lispund.	20
Schipfund d'étape.	16 *lisp.*
Schipfund.	20

Le schipfund de Stralsund, poids de commerce, est de 20 lisp, ou 280 liv.; le centner de 8 lisp., de 114 liv.; le sten de 10 liv. Chez les marchands épiciers et détailleurs, on se sert d'un autre poids, qui est de 3 un tiers pour cent plus léger que celui de commerce, dont il est parlé plus haut.

L'*as* de Suède répond exactement à l'as poids de Troyes d'Hollande.

La livre, ou skolpfund, pèse 1 marc 7 onces 7 gros 8 grains, poids de marc de France.

MESURES Pour les Marchandises sèches.	VALEUR DANS LE PAYS.	POUCES cubes de FRANCE.
Tunna, tonne.	1	7386
Spann.	2	
Halfspann	4	
Fierding ou viertel.	8	
Koppar.	32	231
Kanne.	56	132
Stoppe.	112	
Quarter, *Qwarter*.	458	
Jungfre œrt.	1792	
	tonn.	
Le last ordinaire.	12	
Last de poisson ou tonn. de 1000 harengs	12	
— de bière étrangère.	12	
— de goudron, poix, huile de baleine et cendres	13	
— de sel d'Espagne et de France.	18	
Chanvre, lin, cordages, houblon, suif.	120 *lisp.*	
	Kannes.	
Le baril de drèche.	66	8771
— de sel et de chaux	59	7848
La tonne de froment, seigle, orge, avoine, pois	63	8310
A STRALSUND.		*pouc. cub.*
Le last, mesure de bled.	1	
Drœmts.	8	
Baril	32	5892
Scheffels	96	1964
Fehrts.	384	
Metzers.	1586	

MESURES POUR LES LIQUIDES.	VALEUR DANS LE PAYS.	POUCES CUBES.
Freder, ou fat	1	
Pipe	2	
Oxhoft	5	
Ahm	6	
Nembare ou Eimer	12	3960
Omkares	24	1980
Kanne	360	132
Stoppes	720	166
Qwarter, quarter	2880	
Jungfres	11,520	
A STRALSUND.		
Stübgen	1	196
Pottes	4	49
Les autres mesures sont les mêmes qu'à Hambourg.		

MESURES DE LONGUEUR, AUNAGE, ARPENTAGE ET DISTANCE.	VALEUR DANS LE PAYS.	LIGNES DE FRANCE.
Pied ou *fot*	1	131 $\frac{60}{100}$
Pouces	12	
Lignes.	144	
L'aune ou *allen*.	2 *p.*	263 $\frac{20}{100}$
Le fann ou *toise*.	6	
La riethe ou *perche*	16	*pieds.*
Le mille de Suède	36000	32900
Pour l'arpentage, on se sert du pied de dix pouces ou *tumb*, le pouce de dix ligs. et la ligne de dix parties.		
Tuna, mesure d'arpentage. .		46772 *pieds car.*
A STRALSUND.		*l.*
Pied de Poméranie		125
L'aune ou *allen*.		258

En Suède, après la mesure faite avec le rouleau, on donne, en sus de la mesure, à l'acheteur, quatre kappars pour chaque mesure de froment, seigle, avoine, pois; six kappars pour chaque tonne de sel ou de chaux vive.

CHAPITRE XXI.

Route de Stockholm à Upsal par Gripsholm, Oker, Elskilstuna, Skultuna et Vesteros.

NOUS sommes sortis de Stockholm par le même chemin que nous y étions entrés, en venant de Gothenbourg. Après avoir traversé le faubourg du sud, d'une longueur prodigieuse, dont le pavé est détestable, nous sommes arrivés à Gripsholm, par *Fitja*, *Sœudertelje* et *Kumla*; en tout 6 milles et sept huitièmes, chemins superbes. Un demi-mille après Fitja, jolie vue d'un lac qui borde le chemin à gauche. A un demi-mille de Sœudertelje, on voit sur la gauche un joli château bien situé, à côté d'un lac; il appartient au président *Eyriengranat*. Avant Gripsholm on traverse une extrémité du lac Meler, sur un pont, à un endroit appelé *Lagstad*. C'est là qu'on embarque pour Stockholm, le fer et les canons de la fonderie d'Oker et des forges voisines. M. Vahrendorf y faisoit construire deux magasins.

Gripsholm, château royal, antique, où cependant la cour venoit assez fréquemment autrefois; depuis 1784, elle n'y est pas venue. La première cour, absolument irrégulière; bâtiment en brique; grosse tour au fond de la cour. Il y en a quatre de grosseur inégale, et placées irrégulièrement. Dans la première cour, deux coulevrines en bronze de 15 et 17 pieds de long, calibre de 7 pouces; nous les croyons de 48. Elles pèsent chacune 85 schipp., et ont été prises sur les Russes, en 1581, au siège d'Ivanogorod, par le baron Pontus de la Gardie: il a été question plusieurs fois de les fondre. Les inscriptions qui sont dessus en lettres russes, portent qu'elles ont été faites en 7085 et 7087, (1577 et 1579) par ordre du Czar Ivan Wasiliovitz. On voit des marques de boulets qui sont à la moins longue des deux pièces. De là, une voûte conduit dans une fort petite cour. L'intérieur du château n'offre rien de remarquable. Dans les appartemens du roi, 27 petits portraits d'empereurs turcs, depuis Osman premier, mort en 1326, jusqu'à Abdulhamid, dernier mort. Dans la chambre à coucher, fauteuil en fer dont s'est servi Gustave-Vasa. En haut, dans une tour, un joli divan; les murs en ont 9 pieds d'épaisseur: il est très-bien

meublé, et on y a une fort jolie vue sur le lac. Dans une autre tour, chambre où a été enfermé deux ans le roi Eric XIV; elle est irrégulière, et a 17 pieds dans sa plus grande longueur; elle est éclairée par trois petites croisées, garnies de barreaux de fer. La salle de spectacle est petite, mais très-jolie. Seize colonnes cannelées, dorées, ainsi que le reste de la salle, qui forme, jusqu'à l'avant-scène, un demi-cercle, dont le diamètre est de 40 pieds. Dans la chambre de la princesse, sœur du feu roi, un buste de femme avec un voile, de trois marbres différens. Dans celle de la reine, une petite copie de l'hermaphrodite Borghèse. Sallon de lecture; deux vases de marbre de Russie. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce château, c'est la grande collection de portraits de princes et princesses de l'Europe, depuis Gustave-Vasa; elle est très-considérable sans être complète. Dans une longue galerie, qui sert de salle à manger, sont les portraits, avec les costumes exacts des souverains contemporains de Gustave-Vasa; et dans le sallon, qui est une grande rotonde de plus de 40 p. de diamètre, dans la grande tour, les souverains qui régnoient lorsque G. III est monté sur le trône. Les premiers, c'est-à-dire ceux du tems de Gustave-Vasa, sont *François Ier.*, roi de

France,

France, peint en 1542, âgé de 48 ans. *Sigismond Ier.*, roi de Pologne, mort en 1548, à 81 ans. *Maximilien Ier.*, empereur, 1519 (année de sa mort), âgé de 59 ans. *Charles-Quint*, empereur et roi d'Espagne, année 1530, âgé de 30 ans, mort à 58 ans. *Ferdinand Ier.*, roi de Hongrie et de Bohême en 1531, âgé de vingt-neuf ans, mort en 1564. *Louis II*, roi de Hongrie et de Bohême (tué dans une bataille, année 1525), âgé de 20 ans. *Frédéric*, duc et électeur de Saxe, 1525, mort âgé de 62 ans. *Jean*, duc de Saxe, mort en 1532, à 63 ans. *Joachim*, Margrave de Brandebourg, mort en 1571, à 66 ans, peint en 1547. *Henri*, duc de Brunswick et de Lunebourg, mort en 1578, à 79 ans. *Guillaume*, comte Palatin du Rhin, mort en 1550, à 57 ans. *George*, duc de Saxe, mort en 1539, à 68 ans, peint à 59. *Eric*, duc de Brunswick, mort en 1540, à 70 ans, peint à 63 ans. *Henri*, duc de Saxe, mort en 1541, à 68 ans, peint à 58. *Henri*, duc de Mecklenbourg-Schwerin, mort en 1572, à 93 ans, peint en 1534. *Albert*, duc de Mecklenbourg, mort en 1547, à 60 ans. *André de Greti*, doge de Venise, au commencement du seizième siècle, peint en 1533. *Etienne Schlich*, comte de Bassan. *George* de Fronnsberg *eques auratus*. *Philippe*, duc de Mecklenbourg-Schwerin,

mort en 1557, à 43 ans, peint à 20. *Christophe*, duc de Wirtemberg, mort en 1568, peint à 18 ans. *Jean II, junior*, comte Palatin du Rhin et des Deux-Ponts, mort en 1535, à 51 ans. *Jean Senior*, comte Palatin du Rhin et des Deux-Ponts, mort en 1604, à 54 ans. *Wolfgang*, comte Palatin du Rhin et des Deux-Ponts, mort en France en 1569, à 43 ans. *Jean*, Margrave de Brandebourg et de Poméranie, mort en 1571, à 58 ans, peint à 18. *René*, comte de Nassau, prince d'Orange, peint à 13 ans. *Ernest*, duc de Brunswick et de Lunebourg, mort en 1546, âgé de 49 ans. *Philippe*, Langdgrave de Hesse, mort en 1567, âgé de 63 ans, peint à 30. *Ulric*, duc de Wirtemberg, comte de Montbéliard, mort en 1550, à 63 ans, peint à 46. *Joachim*, Margrave de Brandebourg, duc de Poméramie, mort en 1535, à 51 ans. *Jean Frédéric*, duc de Saxe, mort en 1534, à 51 ans. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, mort en 1547, à 56 ans, peint à 51. *Gustave Ier*, peint en 1542. *Eric XIV*. — Ceux du grand sallon en rotonde, sont : *Gustave III*, Joseph II; Catherine, impératrice de Russie; George III, roi d'Angleterre; Ferdinand IV, roi de Naples; Mar. Fr. Isabelle, reine de Portugal; *Chrétien VII*, roi de Danemarck; Louis XV, roi de France; Charles III, roi d'Espagne; *Abdulhamid*, empereur turc; Stanislas-Auguste, roi de Pologne;

Frédéric II, roi de Prusse; Victor Amédée, roi de Sardaigne; Marie-Thérèse, impératrice; *Pie VI*, pape; *Ferdinand-Louis*, infant de Parme; *Marie Amélie*, infante de Parme. Ceux en italique sont en buste; tous les autres en pied. La variété des costumes produit un très-joli effet.

On ne sait pas au juste dans quel temps ce château a été bâti; on sait seulement, avec certitude, que le premier possesseur connu, a été le chevalier *Harald Torsson*, en 1280. Il appartint, dans le siècle suivant, au grand chancelier *Bo Johnson Grips* (sans qu'on sache comment il l'acquit), d'où il prit le nom de Gripsholm. Il est certain qu'il en étoit le maître en 1383. En 1396, son fils *Knut Boson Grips*, le céda, pour peu de chose, à la reine Marguerite. Le roi Eric XIII de Poméranie, le posséda le premier en 1434. On peut se procurer, chez le concierge, une brochure en suédois, qui donne des notions plus étendues sur ce château. Tout auprès est la ville de *Marièfred*, fort petite, nullement intéressante, et ne contenant guères que 400 habitans.

Brasserie. A côté de Gripsholm, est la brasserie d'eau-de-vie, la plus considérable de tout le royaume: M. Vahrendorf en a les trois quarts, et le général Duwal l'autre quart. Elle leur a été concédée, par la couronne, pour 20 ans:

leur privilége expire en 1795, et alors l'établissement appartiendra en entier au roi, sans aucune indemnité : les frais de première mise, pour cette fabrique, ont monté à 80 mille rix., et on le conçoit lorsqu'on la voit en détail : on y consomme 1200 lasts de grain de *Riga*, ou 18 mille tonneaux, dont un quart d'orge; chaque tonneau rend 22 cannes (de trois pintes chaque) d'eau-de-vie : le roi en reçoit un peu plus de 12; il en reste donc aux propriétaires actuels près de 10 cannes, qui se vendent 16 sch. 4 r. chacune. Pour les 18000 tonneaux, c'est environ 180000 cannes; et pour la totalité, près de 400000. Il y a 13 officiers payés depuis 200 jusqu'à 600 r., et 96 ouvriers qui ont 14 et 16 plottes par mois. Le travail cesse depuis la mi-juillet jusqu'à la mi-septembre, à cause des chaleurs. On se sert, pour tirer l'eau, d'une machine assez singulière, quoique fort simple ; c'est un cylindre posé debout, à angles rentrans et sortans, qui fait agir 6 pompes, dont 3 de chaque côté, pour le premier et second étage : elle va par le moyen de quatre chevaux. Au-dessous sont 96 cuves rondes égales : elles ont 7 pieds de diamètre, quelque chose de plus au fond, et 4 pieds de profondeur : elles contiennent chacune 4 tonneaux et un quart de farine (de 14 lisp. vict. chacun), 2000 cannes d'eau, et 10 cannes de levain ordinaire. On fait par cuve 80

à 84 cannes et jusqu'à 90, si le grain est fort. On remue et on laisse reposer alternativement avant la fermentation. Pour lors on lute les cuves avec de la chaux, et en 4 jours l'eau-de-vie est faite, même plutôt quand il fait chaud; après la fermentation, on passe la liqueur deux fois à l'alambic. Il y en a 26, dont 4 de 4000 cannes et les autres de 2000. L'eau-de-vie y reste 6 à 7 heures sur le feu. Il y a trois fourneaux, dont deux tiennent 2000 cannes et un 3000. On consomme par jour, de 75 à 77 tonneaux de grain de 50 cannes chacun. Il faut pour un tonneau 3 quarts de mesure de bois ou deux tonneaux de charbon d'Angleterre, ce qui revient à-peu-près au même, pour le prix, la mesure de bois coûtant environ 6 plottes, et le tonneau de charbon 32 à 36 sch. L'eau-de-vie qu'on livre au roi, doit passer à l'épreuve et monter à 6 dégrés, ce qui revient à 16 dég. du thermomètre de Réaumur. Nous conseillons de garder les chevaux qui auront mené à Gripsholm, parce que, sans cette précaution, on pouroit y en attendre long-temps.

De Gripsholm à Oker, un m. On ne peut loger que chez M. Vahrendorf, propriétaire, ou chez quelque officier de la fonderie, n'y ayant point d'auberge: ainsi, en l'absence de M. Vahrendorf on fera bien de se munir d'une lettre

de sa part ; mais on fera encore mieux d'attendre qu'il y soit, pour s'y rendre.

Cet endroit est fort intéressant par sa belle fonderie de canons.

Fonderie de canons. Le minérai dont on se sert pour fondre les canons, vient de six différentes mines : il faut des mines pauvres ou les mélanger de manière qu'il n'y ait pas plus de 30 pour 100 de métal, et de plus du fer qui ne casse pas à froid. Le premier grillage du minérai se fait comme à Fahlun, en plein air. Il y a deux fourneaux pour la fusion, à chacun deux soufflets ; ils donnent un schippund de fer fondu par heure pour les canons : on coule, toutes les 24 heures, un canon de 24 et un de 4, ou un de 36. Il faut, pour ces deux fourneaux, 312 tonneaux de charbon de bois par jour, et 380 en tout, en y comprenant les autres feux. Dix tonneaux coûtent 16 sch. Les moules sont d'argile du pays : on les serre avec des cercles de fer, pour leur donner de la consistance. On met d'abord sur les moules en bois, des étoupes mêlées d'argile, et du suif ; par-dessus, de la terre-glaise mêlée de beaucoup de sable. Cinq hommes sont occupés à poser cette terre, lorsqu'on fait les moulures du canon ; trois la posent et deux tournent le moule ; cette terre se met par le travers : les moulures mises, il n'y a plus que trois hommes qui

placent la terre par-tout indistinctement. Il faut deux jours pour que le moule soit tout-à-fait sec : lorsque le bois est ôté, on achève de le sécher avec des charbons et du petit bois dedans, et dessous du charbon seulement, et on le tourne à mesure. Les fourneaux à fusion sont très-grands, bâtis en granit, et les pierres sont soutenues par des gueuses de 11 à 12 pieds de long, comme des poutres. Les deux canons (de 4 et 24) sont fondus en 8 minutes : au bout de trois heures, quoique les pièces soient encore rouges, on les dépouille du sable dans lequel sont enterrés les moules. C'est une espèce de cuve en bois, qui a 11 pieds de profondeur et 8 de diamètre : qu'on se figure la chaleur que doivent éprouver les hommes qui, au fond de cette cuve et à côté de cette masse brulante, ôtent et rejettent le sable au dehors : aussi se relèvent-ils très-fréquemment.

Au bout de 6 heures, la masse a pris assez de consistance pour qu'on puisse retirer la pièce : mais on ne peut la forer qu'au bout de 2 ou 3 jours qu'elle reste à l'air. Alors la première opération est de couper la tête du canon, qui a au moins un pied de long : ce qui se fait d'abord avec une plaque ronde d'acier de plus de 6 lignes d'épaisseur ; on lui fait couper la tête de trois côtés, en faisant tourner la plaque,

la pièce immobile, ce qui dure 6 heures, pour les pièces de 24. La tête ne tient plus alors que par trois côtés assez minces ; on enfonce des coins de fer dans la fente avec un marteau du poids d'un lispund : plus le fer est bon, plus la tête est de temps à tomber ; elle a été, devant nous, 4 minutes : ensuite on coupe l'excédent du bout du canon et on le polit, ce qui dure deux heures ; après quoi on le fore, d'abord horizontalement, la pièce immobile ; il n'y a qu'un homme et un apprenti pour faire tourner la roue qui fait avancer et tourner le coin dans la pièce : ce coin ou plutôt cette barre a deux pouces, mais la bouche du canon a 7 lignes de plus, à cause du coin d'acier adapté et vissé, qui fore et qui a un pouce et demi, le premier trou s'étant fait d'abord avec un violon. De-là on le fore perpendiculairement, le coin tournant et la pièce descendant : les coins sont de fer, et ceux qui forent, d'acier : il y en a de sept grosseurs : tous en ont 4, et seulement le dernier 6, et de plus un qui le traverse à l'extrémité, pour polir le bout de l'intérieur du canon. La pièce descend plus d'un pouce par minute. Il y a 21 minutes de distance entre un coin et l'autre. Quand il faut remonter la pièce en haut pour ôter le coin, deux hommes et un apprenti tournent la roue, et cela se fait en 5 minutes ; on la re-

descend de même en 4. Si l'on est pressé, on peut forer une pièce (de 24) en 17 heures, 7 pour le premier foré et 10 pour le second, ce qui se paye 2 plottes : ces deux ateliers ne peuvent pas toujours aller ensemble, parce que c'est la même eau qui leur sert, quoiqu'il y ait deux machines hydrauliques, et qu'il n'y en a pas toujours assez. La lumière se fait en deux heures avec cinq pointes de fer de différentes grosseurs et de la même longueur, par le moyen d'un violon à la main ; il n'y a que trois ouvriers pour ces trois dernières opérations ; tout ce qui reste des canons étant du fer brut, est envoyé à d'autres forges de M. Vahrendorf, où l'on en fait des barres. Il n'y a guères que trente hommes employés pour la fonderie des canons : les ouvriers gagnent peu de chose, mais ils ont, comme dans toutes les forges, le blé à moitié prix, et ils sont payés à volonté en argent ou en denrées.

L'eau vient d'un lac assez élevé, puisqu'il y a 48 aunes de chûte jusqu'aux grandes roues (il y a près du lac un moulin à scie) ; cinq machines hydrauliques en tout : 1°. pour le moulin à scie ; 2°. pour les soufflets des fourneaux ; 3°. pour couper la tête des canons ; 4°. et 5°. pour le foré des deux manières. Les travaux cessent en décembre et reprennent en mars.

Il se fait par an, de 4300 à 4400 sch. en canons. La plus grande partie va en Hollande, à Naples et en Portugal, ordinairement de 36 pour ce dernier pays. Ils sont éprouvés en présence d'un officier d'artillerie du roi, qui les marque, à la bouche, des armes de Suède (celles des Puissances à qui elles sont destinées, sont gravées sur la culasse), et d'une bombe s'il est officier de terre, ou d'un ancre s'il l'est de marine. Le certificat de l'officier est indispensable pour que les pièces passent à la douane et soient embarquées. On éprouve les canons de 12 avec 10 à 11 livres de poudre, d'abord à un boulet, puis à deux : les autres calibres à proportion. Les canons coûtent, tous frais compris jusqu'à l'embarquement, 7 écus 1 tiers, banque d'Hambourg. (On peut l'évaluer de 51 à 54 sch.) Le Portugal les paye plus cher, parce qu'on attend le payement. Les boulets coûtent 5 écus 2 tiers, il s'en fait très-peu à Oker; c'est seulement de ce qu'il y a de trop de matière en fusion dans chaque fonte, la grande fabrique de M. Vahrendorf étant près d'Œurebro. Les mortiers coûtent 3 ou 4 écus de plus que les canons, parce qu'il y en a souvent de fendus et par conséquent de perdus : les bombes coûtent quelque chose de plus que les canons, et devroient coûter moins, n'y ayant presque pas

de perte de fer. Tous les boulets de Suède pèsent fort au-delà du poids déterminé ; environ un cinquième. Le boulet de Naples et de Portugal a cinq pouces et demi de diamètre, et l'épaisseur du canon, à la bouche, a trois pouces 9 lignes. Le poids de Hollande est un peu au-dessus de celui de Suède, presque rien. Le boulet de 48 de Suède a 7 pouces 1 ligne et demie; de 36, 6 pouces et demi ; de 24, 5 pouces 8 lignes ; de 18, 5 pouces une ligne ; de 12, 4 pouces 4 lignes et demie ; de 6, 3 pouces 7 lignes et demie : les pièces de 6 en bronze, pèsent 5 sch. 13 lignes 8 marcs ; de 12, 11 sch. 3 lisp. (pièces longues); de 24, 24 sch. 13 lisp. 13 marcs. : la marque de la fonderie est sur un des bras. Les pièces de marine ont de 16 à 17 calibres (on les trouve trop courtes et repoussant trop : on les voudroit de 20); de forteresse, de 22 à 24. Une pièce de 12 pour la marine, pèse 8 schipp. et a 6 pieds et demi de long ; pour les forteresses, 12, et à 9 pieds de long, et deux pouces 2 lignes d'épaisseur à la bouche ; de 24 pour la marine, 16 à 17 schip. ; pour les forts, 24 ; de 36 pour la marine, 23 à 24. On n'en fond pas pour les forteresses : le massif de la culasse des pièces de 24 de la marine est de 7 pouces et demi.

Oker appartenoit, il y a cinquante ans, à

la couronne, qui l'a vendue, et s'est engagée à fournir une certaine quantité de bois, à un prix très-modéré. M. Vahrendorf fait vivre, en y comprenant les femmes et les enfans, près de huit mille personnes, ce qui devient très-probable, quand on considère l'étendue de ses possessions, en forges, mines, fabriques, en Sudermanie, Néricie, Dalécarlie, etc. Voici ce qu'il en retire annuellement : 10 à 11 mille schipp. de fer en barres, à 6 à 7 rixd. environ ; 4300 à 4400 de canons, à sept un tiers; 2000 de boulets à cinq et demi ; 800 à 1000 de laiton, à 50 rixd.; 300 de cuivre, à 45 écus; 2 à 3 quintaux d'aciers, à 3 rixd. 3 quart ou 4. Le tout vaut au moins 180 mille rixdales, et plusieurs objets, comme la brasserie ci-dessus, n'y sont point compris. C'est ici le moment de remarquer que M. Vahrendorf, ni aucun fabricant de laiton, n'avoient encore rien envoyé en France, en 1791, et ce déficit a dû être très-sensible à la ville de Laigle et aux environs, qui ne vivent que de la fabrication des épingles, et qui ont toujours tiré, si ce n'est tout leur laiton, au moins la plus grande partie de ce pays-ci. M. Vahrendorf a fait de jolis jardins dans des endroits qui étoient auparavant incultes ; et à force de travaux, il a vaincu, en fort peu de

temps, les difficultés que lui prescrivent le terrein.

D'Oker à *Strengnæs*, petite ville de mille habitans, qu'on laisse sur la droite après Malmby, un mille. Le pays est assez joli et bien cultivé; de-là, par *Ekesog*, *Tiulstad*, on arrive à *Eskilstuna*. Cette ville est fort intéressante, par la quantité d'ouvriers en fer de toute espèce. On logera à la poste; mais si c'est la même hôtesse qu'en 1791, on aura soin de faire son marché d'avance, parce qu'il est dans ses principes d'écorcher les étrangers, vu qu'ils ne font que passer, et qu'on ne les voit plus. On se précautionnera de lettres pour M. *Rynmann*, qui a écrit un ouvrage estimé sur le fer, ou pour M. *Nourdwal*: le premier est âgé et infirme; mais le second est fort complaisant, et parle français.

Eskilstuna. Cette ville est divisée en deux parties, et située précisément à l'endroit où est la communication des lacs *Mœler* et *Hielmer*. Cette position est fort agréable; on y compte en tout deux mille ames, dont six à sept cents (dont trois cents ouvriers, y compris cent maîtres) dans la partie appelée *ville libre*, qui est séparée de l'autre par un pont. C'est là que sont tous les ouvriers qui veulent jouir du privilége que le roi accorde à ceux qui s'y établissent.

Charles X est le fondateur de cet établissement ; et la rue des Serruriers, bâtie par lui, se nomme encore *Rademacher*, du nom d'un Allemand que ce roi fit venir, et qui en fut le premier directeur : tout le reste est de Gustave III. Quand un ouvrier se présente, il est d'abord examiné, après quoi, le roi lui donne une maison et un petit coin de terre de soixante-quinze aunes sur cinquante. Dès ce moment, il est propriétaire, et travaille à ce qu'il veut : s'il a envie d'acheter une maison, il l'a à moitié de sa valeur, et il en paye six pour cent, par an, pendant vingt ans ; alors elle lui appartient en toute propriété.

M. Chrétien *Johansen* peint sur l'acier de fort jolies choses, ce qui, dit-il, ne se fait pas en Angleterre : cela est douteux ; car on en voit en France, qui ne vient pas d'Eskilstuna. Ce qui l'occupe le plus, est le damasquinage des épées pour les officiers, qui coûte 2 rixdal. 8 schellings ; il a des boutons peints en paysages, qui coûtent 16 schellings la pièce ; des ciseaux de 40 schellings à 2 rixdales, et d'autres objets d'assez peu d'importance. Il ne vend absolument qu'en Suède, et n'a qu'un ouvrier. Il y a une fabrique de lames d'épées et de sabres pour les troupes. Le fer transformé en acier (il faut du meilleur) vient de *Graningen* en Angermanie. Les lames des sabres des cuirassiers ont trois

pieds de long, et coûtent 1 r. 6 sch.; des hussards, 34 pouces, 1 r. 16 sch.; des dragons, 33 p. 9 lig., 1 r., 16 sch.; des cuirassiers du prince Charles, 36 p. 10 l., 1 r. 16; du régim. de cavalerie d'Ostrogothie, 35 p., 1 r. 16; sabres pour la flotille, 26 p., 1 r. 8 sch.; pour l'infanterie, 23 p., 20 sch.; pour les mineurs, 25 p. 3 l., 1 r.; régim. d'infanterie de Savolax, 25 p. 10 lig., 1 r. 8.; pour les dragons, épée longue de 31 p. 8 l., plate et droite, 1 r. 8 s.: tous les ouvriers de cette fabrique sont de *Solingen*. Les lames d'épée à 3 carres, 1 r., et celles de fleuret, 16 sch. Ces ouvriers sont ceux qui gagnent le plus, jusqu'à 32 sch. par jour, et même au-delà: les serruriers et couteliers gagnent au moins 8 à 10 sch.

Il y a sept ateliers à deux marteaux, dont un gros pour l'acier et un petit pour les grands clous, dont on ne fait guères que deux par minute. (Il faut trois hommes pour les grands clous, un seul pour les petits.) Le fer fondu qu'on emploie est acheté à Vesteros. On travaille en tout annuellement 2000 schip, dont moitié fondu et moitié forgé. Le premier coûte trois r., et l'autre six à six et demi. Il y a quatre fourneaux pour l'acier (on n'y fait que des ouvrages grossiers); ils sont d'argile de France, les murs principaux en briques: deux plaques

de cuivre au fond principal : le feu doit durer à peu près dix jours pour faire l'acier, et pour les dix jours, il faut par fourneau, quarante lasts de charbon de bois, de douze tonneaux chacun : il coûte trente-deux sch. le last. On trouve toujours deux ou trois schip d'acier de plus qu'on n'a mis de fer, parce que le phlogistique du charbon entre dans le fer : si on trouvoit précisément le même poids que l'on a mis, le travail seroit mauvais. (Voyez M. Jars.) On met du charbon de six en six heures : l'acier est vingt jours à refroidir, et moins l'hiver. La longueur du fourneau où on met les barres dont on fait l'acier, est de quatre pieds dix pouces. Il se fabrique tous les dix jours quatre-vingt schip. par fourneau : cependant on n'en fait pas au-delà de deux mille par an, et souvent moins, selon les demandes. La plus grande partie va à Lisbonne. Il a deux fourneaux et un gros marteau pour forger des barres de fer ; on en fait sept à huit cents schip., et on pourroit aller à mille. Six ouvriers pour les deux fourneaux, dont deux maîtres. Le maître reçoit douze sch. par schip. de fer forgé, et il paye ses deux ouvriers : il peut en forger trois par jour : on travaille à l'allemande : les différences entre la manière allemande et la valonne, sont, 1°. que, dans la première manière, on fond

fond où on travaille dans les deux fourneaux à la fois; et à la manière valonne, on fond dans l'un et on travaille dans l'autre. 2°. Le charbon est mesuré aux Allemands, et il se donne à discrétion aux Valons. 3°. Les premiers fondent le fer en petites gueuses, et les seconds mettent toute la fonte en une seule : les Valons travaillent moins le fer que les Allemands, aussi en font-ils davantage, jusqu'à cinq schip. par fourneau par jour, et les Allemands trois. D'après cela, on voit que la manière valonne est plus chère. Il y a de plus trois ateliers où sont deux meules en pierre et quatre en bois, pour polir et aiguiser les instrumens tranchans. Un petit marteau pour donner aux faulx leur première forme.

D'un autre côté de la ville on travaille le cuivre en planches, environ sept cents schip. : il se paye à l'ouvrier un r. pour ouvrage ordinaire; douze sch. de plus pour les ouvrages de quatre pieds de long, sur un et demi de large : il y a trois ouvriers pour le cuivre, et on pourroit en travailler jusqu'à mille et douze cents schip : il y a de plus dans le même endroit un marteau pour les barres de fer, un petit pour les clous, et d'autres petits établissemens comme dans la ville libre. On consomme en tout annuellement six mille lasts de charbon. C'est ici

le lieu de parler des différentes espèces de fer; et de la manière de les connoître. Le bon fer est difficile à casser, et casse toujours tout d'une pièce; il est au dedans d'un blanc mat: il est plus léger que les autres, le meilleur à faire l'acier et à être poli; mais dans cette qualité on préfère le plus pesant, ainsi que dans l'acier fondu. Le fer gris en dedans se casse plus aisément. Le fer qui casse à chaud se reconnoît aux rainures en travers: quand elles sont en long, il est bon: celui qui casse à froid est luisant, et à grains quand il casse. Il est le meilleur pour résister à l'air. En mettant le poids de l'eau à un, le fer le plus léger est à sept et demie, le pesant va à huit, et même huit et quart. L'eau ne manque jamais à Eskilstuna, et les travaux n'y sont jamais interrompus, même en hiver.

D'Eskilstuna à *Kolbeck*, par *Smedby*, trois milles et demi. Quelques plaines dans la première poste: des blocs de granit des deux côtés du chemin. Demi-mille après Smedby on arrive au bord du lac *Mæler*, qu'on traverse sur un radeau jusqu'à la petite île *Nickel*, d'environ un tiers de mille, appartenante au comte de Creutz: de ce passage on a une vue charmante du lac. On traverse pour en sortir un petit bras du lac, et on est en Vestmanie. Cette île est

sablonneuse et nous a paru sauvage. On traverse quelque temps après un troisième passage, fort court, ainsi que les deux autres, et d'un prix aussi modique : c'est une anse formée par le lac, dans laquelle aboutit le canal de Stromsholm : il n'y auroit rien de si facile que d'y construire des ponts, au moins aux deux derniers passages (1), en laissant le premier libre pour les bâtimens : le dernier bras traversé, on voit l'antique château royal de *Stromsholm*. Peu après le chemin passe à côté des écuries, qui sont trois corps de logis en bois, de la plus grande simplicité. Laissant le château à droite et ensuite une église, on traverse sur un pont la rivière qui sert de continuation au canal dont nous parlerons tout à l'heure, et se jette dans le lac. Pour voir ce canal, nous avons été obligés d'aller de *Kolbeck* à *Skantzen*, à trois quarts de mille : quand il sera achevé, on ne sera plus obligé de faire autant de chemin : mais cet endroit sera toujours intéressant à visiter par le rapprochement des objets curieux qu'on y trouve, ce dont on jugera par les détails dans lesquels nous allons entrer. Comme il n'y a pas de poste à *Skantzen*, il faudra absolument

(1) Il reste même encore au second des poutres qui indiquent qu'il y en a eu un.

faire son marché avec celui qui aura mené de *Kolbeck*, que l'on aille à Skultuna ou à Vesteros : s'il s'y refuse, il faudra de nécessité revenir prendre des chevaux à *Kolbeck*.

Le canal de *Stromsholm* commence à Norberg en Vestmanie, et finit à Stromsholm, au Mæler : il a dix milles. Dans quelques parties la rivière s'est trouvée navigable, mais presque par-tout il a fallu la creuser, ou faire le canal à plein. La première écluse est à *Semla*, à six milles et demie au-dessus de *Skantzen*, et la dernière à Stromsholm : il y en aura vingt-cinq. Ce canal a été commencé en 1777, et peut être fini en 1794, en forçant le travail ; il a par-tout six pieds de profondeur d'eau, dix brasses de large au fond, et quinze au bord : les plus gros bâtimens qui puissent y passer ont quarante-sept pieds de Suède de long, prennent au plus cinq pieds, et portent cent cinquante schipp. Lorsque nous l'avons vu, les bâtimens n'alloient que jusqu'à la seizième écluse : il en passoit annuellement vingt-neuf : ce nombre augmentera considérablement lorsque le canal sera tout-à-fait terminé : le passage finit en novembre, et reprend dans le courant du mois de mai. Au dessus de l'écluse, numero 14, il y a six cents brasses travaillées en maçonnerie, à cause de la qua-

lité du terrein. Trois cents brasses au-dessous est l'écluse, le numéro 15; et cent brasses plus bas, le numéro 16: à quinze cents brasses, les numéros 17 et 18, taillés dans le roc, après lesquels le canal tourne tout court à gauche dans le roc vif. Le premier plan a été changé dans cet endroit. A cinq cents brasses du numéro 18, les numéros 19, 20 et 21, qui sont ensemble: une écluse simple coûte cent mille dalers k^{mt}.: les doubles et les triples à proportion. Chaque écluse a environ seize pieds de Suède de chûte (c'est la différence de la hauteur de l'eau); par conséquent vingt-deux en tout, en comptant la profondeur de l'eau. La chûte totale du canal est de cent quatre-vingt-douze brasses: dans moins d'une demi-heure de chemin, on voit huit écluses de quatorze à vingt-un (il y a de l'une à l'autre soixante-quatre brasses de chûte): près du numéro 16, est un fourneau d'acier; et près du 21, un petit martinet pour le fer. Les mâts des bâtimens doivent se baisser à volonté, y ayant sur plusieurs écluses des ponts de pierre qui sont des chemins, ou des communications. Au-dessus de la seizième écluse est un petit pont fort joli, avec des parapets et des bornes de granit, et cette inscription en suédois: « Sous le règne de Gustave III, ce pont fut bâti le premier de granit de

» Suède, taillé par les ordres du sénateur ba-
» ron Charles de Sparre. Ce travail fut dirigé
» par Jean *Ulfstræum* : les paysans ont taillé
» les pierres en 1787. » Il y a en tout à peu près cinq cents travailleurs : le travail se paye de 16 à 48 schellings par trois quarts de brasse cubique, selon la qualité du terrein. Les bateaux payent en tout 14 schellings 8 runds. par schip., dont 6 schell. 8 runds. pour les écluses. Ce canal sera d'une tres-grande utilité pour transporter à peu de frais les produits des mines qui sont en grand nombre dans la partie où il commence : une fois au lac Mæler, il sera extrêmement facile et peu coûteux de les transporter à Stockholm. Il faudra se munir d'une lettre pour le directeur du canal, M. *Berger*. De Skantzen à Skultuna, deux milles un quart; on passe d'abord la rivière sur un pont de bois : on suit pendant un mille la route de Vesteros, qu'on laisse alors à droite ; dans cette poste, le pays est peuplé et cultivé ; mais le chemin extrêmement pierreux et fatigant. Si l'on ne va pas à Skultuna, on pourra se faire conduire directement de Skantzen à Vesteros, un mille trois quarts. En arrivant à Skultuna, on passe la rivière *Svartz* : il n'y a pas d'auberge, et l'on n'y a d'autre ressource que le propriétaire de la fabrique.

Skultuna, fabrique de laiton. M. Galon, dans son ouvrage sur l'art de transformer le cuivre en laiton, faisant partie des arts et métiers, a fort bien détaillé ce travail : il a pris pour exemple la fabrique établie à Norkœuping, et toutes celles de Suède sont pareilles. Il y a à celle de Skultuna trois grands fours, dont la cheminée, en brique, s'élève à une très-grande hauteur : dans l'un de ces fours, il y a cinq fourneaux, quatre dans le second, et trois dans le troisième, en tout douze ; mais neuf seulement servent. Quand le cuivre est cassé et réduit en petits morceaux avec des marteaux à bras, on le met dans des cruches d'argile de France : la cherté de cette argile a donné l'idée d'en chercher dans le pays : on en a trouvé en Scanie, et tout porte à croire qu'avec le temps, elle sera aussi bonne que celle de France, dont conséquemment on pourra se passer. Pour faire des plaques, on coule le laiton sur une table de granit, avec une autre pareille dessus : elles ont treize pieds sur cinq, et une épaisseur de huit à dix pouces : ces tables viennent de Saint-Malo, et coûtent deux cents plottes la paire ; ordinairement, sur un envoi, il n'y en a que la moitié de bonnes. Il paroît étonnant que la Suède, qui regorge par-tout de granit, soit obligée d'en tirer de

l'étranger ; mais on préfère celui de Saint-Malo, parce que le mica et la blende sont distribués plus également, et plus abondans. On se sert pour couper les planches destinées à faire du fil de laiton, de la même machine qu'en Angleterre : quand le laiton a été coupé et filé, on le met dans un four, où il y reste une demi-heure : on le tire ordinairement cinq fois, et jusqu'à huit fois, si on le demande. Les paquets de laiton filé pèsent quarante livres ; il y a vingt filières placées dans un même endroit ; elles agissent par des cylindres à cran que l'eau met en mouvement. (C'est la rivière Svartz (noire) qui se jette dans le lac à Vesteros ; l'eau ne manque jamais). On fait dans les neuf fourneaux mentionnés ci-dessus, deux fontes par jour, de douze en douze heures ; chacune donne deux cents quarante livres de laiton. On ne fait guères par an que 6 à 700 schipp. ; on pourroit aller jusqu'à 1000. Les planches de laiton sont mises en tout cinq fois en cuisson, et autant au cylindre, qui est comme celui d'Afvestadt. Elles ont, en sortant, 10 aunes de long sur trois pieds huit pouces de large : la largeur ne change pas. Le cuivre gagne, en devenant laiton, environ vingt-cinq pour cent, ce qui dépend de la bonté de la calamine. Il y en a de deux espèces en Hongrie ;

rousse et blanche, et une seule espèce en Pologne, rouge et grise : celle de Hongrie est la meilleure ; elle coûte 1 rix. 43 schellings le quintal (à trois et demi au schip). Celle de Pologne coûte 25 rixdales le tonneau de 5 et demi à 6 schippunds, ce qui revient à peu près à 1 rixdale 12 scheil. le quintal ; il s'en consomme annuellement 1200 schip., et 3000 lasts de charbon de bois. Petit fourneau pour couler de petits ustensiles qu'on polit ensuite : la limaille est refondue avec une perte de 50 pour cent. Il y a en tout soixante à soixante-deux ouvriers. Toute cette fabrique a été brûlée il y a dix ou douze ans : ç'a été une perte énorme pour le propriétaire M. Adlervall, pour qui on fera bien de se munir d'une lettre. A présent tout est assuré, même le charbon et le bois : on paye 2 pour cent pour les bâtimens tout en bois, et 1 ou 1 et demi, selon qu'il entre plus ou moins de pierres ou de briques dans le bâtiment.

De Skultuna nous sommes allés à Vesteros ; la distance est d'un mille et demi. Le chemin est pierreux et fort cahotant. Comme ordinairement on ne passe que quelques heures à Skultuna, on gardera ses chevaux.

Westeros, ville très-ancienne, où il n'y a rien à voir. Le tombeau d'Eric XIV, dans la ca-

thédrale, n'est absolument rien. La flèche de cette église, sur une tour carrée, passe pour la plus haute de Suède, sans l'être extrêmement pour cela. Au bout d'une longue jetée, bordée de magasins, est le port, où on embarque beaucoup de fer pour Stockholm. Le côté gauche de cette jetée est fort marécageux; avant d'y être, on voit sur sa droite le gouvernement, qui est un beau bâtiment. Westeros est la capitale de la province de Vestmanie, une des meilleures de la Suède; elle a des prairies, des terres labourables, et des mines de tout genre. Sa position, près du lac Mæler, lui donne beaucoup de facilité pour le transport de ses productions, principalement du fer, dont il se fait une exportation considérable. Il s'est tenu à Vesteros deux diètes fameuses, en 1527 et 1544; la première enleva au clergé ses biens, et la seconde assura le trône, jusqu'alors électif, aux descendans de Gustave-Vasa.

De Vesteros à Upsal, par *Niqvarn*, *Enkæuping* (ville) *Listena*, *Sefva*, en tout sept milles trois huitiemes: après la première poste, on passe, sur un pont, la rivière *Serva* ou *Sagan* (c'est la même qui passe à Salha), et on est en Uplande. Cette route est belle; le pont qui sépare les deux provinces est fait en dos-

d'âne, parce que dans les fontes de neiges, l'eau le couvre ordinairement. — Enkœuping est une ville qui, ailleurs, passeroit pour un gros village; sa situation, au fond d'une anse du lac Mæler, est assez avantageuse.

CHAPITRE XXII.

Route d'Upsal à Obo, par Dannemora, Œusterby, Læfia, Forsmarck, Grisleham et l'île d'Aland.

COMME nous avons déjà parlé de la ville d'Upsal, nous allons passer tout de suite aux objets qu'offre notre route jusqu'à Obo en Finlande: cette tournée est fort intéressante, en ce que l'on y voit la mine la plus riche, et les plus belles forges de toute la Suède.

d'Upsal à Husby, un mille et demi; à Andersby deux un quart; le chemin n'est jamais mauvais, mais souvent extrêmement étroit. A un demi-mille d'Husby, est Vatholma, belle forge au comte Brahé; et un peu plus loin, son château, qui a de l'apparence (1). Dans

(1) Il en a un autre entre Upsal et Stockholm, où sont beaucoup de manuscrits, sur-tout des polonais.

ces deux postes, on traverse plusieurs plaines. D'Andersby à Dannemora, trois quarts de mille; à Œusterby, de même, quoique ce soit plus près. Le chemin d'Œusterby est à droite, et celui de la mine à gauche; on passe sous les corps des pompes, qui sont assez bas pour qu'on doive y faire attention, si l'on a une voiture élevée.

Dannemora : c'est ici la mine qu'on peut appeler à juste titre le Pérou de la Suède : elle donne le meilleur fer, et fournit à elle seule au moins la dixième partie de ce que produit le royaume entier : elle est située dans la terre d'Œusterby. Comme mine, elle est extrêmement peu curieuse, n'ayant ni galeries, ni voûtes, ni travaux intérieurs : c'est tout uniment une carrière ouverte par le haut. Nous parlons seulement du grand trou dans lequel on descend ordinairement, et qui donne à lui seul 20 mille schip. partagés ainsi : deux cinquièmes à Lœfsta, deux cinquièmes à Œusterby, un cinquième à Gimo. C'est le meilleur fer de la mine, celui que les Anglais retiennent en totalité pour faire l'acier; il coûte environ une rixd. de plus que les autres fers. M. de Vergennes avoit trouvé moyen, pendant son ambassade en Suède, de faire passer de ce fer en France pour les fabriques d'acier; mais

cela n'a pas duré. Il y a mille aunes de distance du premier travail au dernier, dans la direction du grand trou : il y a eu jusqu'à soixante treize ouvertures, mais une grande partie est fermée, soit qu'il n'y ait pas de minérai, soit que l'eau, ayant inondé les travaux, ait empêché de les continuer.

On a commencé à exploiter cette mine dans le treizième siècle; mais les premiers monumens authentiques datent du commencement du quinzième : sa plus grande profondeur est de 80 toises (de Suède); elle fournit à 17 forges, et appartient à 13 actionnaires : chacune des grandes forges, dans les 17 qui se partagent le minérai, a un homme sur les lieux chargé de veiller à la distribution. La mine pourroit fournir 60 mille schip.; mais on n'en exploite pas au-delà de 40 à 42 mille. Le minérai donne 60 à 72 pour cent, le travail de la mine est excessivement facile; c'est un bloc métallique : elle a été inondée en 1693, et ce n'est qu'au bout de 20 ans qu'on l'a vidée et exploitée de nouveau : on a même été obligé de faire un travail considérable à côté du lac qui fait agir les pompes, pour éviter le même accident; c'est ce qui a permis de commencer un nouveau travail où l'on a trouvé le minérai à une très-petite profondeur. Il y a,

en tout, 400 ouvriers, en y comprenant les femmes, qui sont en assez grand nombre, dans le grand trou : on se servoit autrefois de bois pour brûler la mine, ce qui en consommoit beaucoup : on se sert aujourd'hui de poudre, depuis 27 ans ; il en faut 210 à 215 quintaux : elle coûte 10 à 11 rixd. Le tribut que reçoit la couronne est le dixième ; il se paye sur le fer brut. On fait sauter tous les jours à des heures fixes (à midi nommément). Le grand trou est toujours plein de fumée, à moins qu'un vent très-fort ne la chasse ; c'est alors seulement qu'on peut voir le fond d'en haut. Il y a bien un escalier, mais dangereux, et dont on ne se sert pas ; on ne descend que dans des tonneaux : nous avons mis 5 minutes et 40 secondes : la profondeur est de 78 toises : on y voit le jour par-tout ; nous y avons trouvé de la glace en juillet, et il y faisoit froid. Dans un coin, une forge pour les outils des travailleurs ; il n'y a pas de chevaux dans la mine, mais 80 dehors pour le service journalier : tous les tonneaux vont par les chevaux ; la roue des pompes a 24 aunes de diamètre : c'est la plus grande qu'il y ait en Suède ; elle va avec une très-petite chûte d'eau.

Il se passe peu d'années qu'il n'arrive des

accidens par des pierres qui tombent d'en haut ou qui se détachent ; car la corde n'a jamais cassé : on cite l'aventure d'une fille qui étant dans le tonneau, fut rencontrée par une pointe de rocher ; le tonneau fut retourné, et cette fille eut le bonheur de s'accrocher, par ses jupes, au rocher : là, elle attendit, dans la position la plus affreuse, qu'un autre tonneau vint la chercher et la dégageât : ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette fille eut le courage de descendre le même jour comme à son ordinaire. Depuis qu'on se sert de la poudre dans la mine, les ouvriers y ont gagné, parce qu'ils font plus d'ouvrage : il y en a qui sont devenus riches et qui ont acheté de petites maisons. Le blé ayant renchéri en 1791, les ouvriers de la mine ont voulu ne le payer que le quart de sa valeur, au lieu de la moitié, selon l'usage : les actionnaires qui avoient une année de minérai devant eux, ont mis le marché à la main des ouvriers, qui ont fini par céder.

On peut se procurer, à cette mine, les minéraux suivans : mine de fer noire et bleuâtre à grains d'acier, quelquefois polie à la surface par la nature ; plusieurs variétés d'amianthe ; cuir et liége de montagne ; cristaux de spath calcaire, pyramidaux et hexagones en

druses ; améthystes pâles ; topazes fumées ; cristaux de quartz blancs, tous en druses, presque sans prismes ; roche de grenats, quelquefois crystallisée; cailloux de roche de plusieurs couleurs, quelquefois en bandes ; poix minérale ; pyrite martiale en cubes. Le fer de cette mine est le plus cher de la Suède : il est embarqué à Stockholm et non à Oregrund, dont il a conservé le nom chez l'étranger, parce qu'il y étoit embarqué autrefois. — A côté de la mine sont les eaux minérales de *Harvick*, dont le goût et les propriétés tiennent beaucoup de celles de Balaruc.

Œusterby est à un quart de lieue de Dannemora : on peut loger à l'auberge, qui est passable et pas chère. Cette terre appartient à MM. Grill et Pyhl ; elle a appartenu à Gustave-Adolphe qui l'a habitée ; elle fut donnée, avec plusieurs autres, à la famille de Geer, qui avoit rendu de grands services au roi : elle a été achetée par les possesseurs actuels, en 1757, pour 140,000 rixd. : d'après l'augmentation de la valeur des monnoies, elle en vaut aujourd'hui environ 300,000 : le château est joli et bien bâti en pierres et briques (quoique le voyageur hollandois le dise de bois) ; intérieurement c'est peu de chose : les environs sont jolis, surtout pour une terre si au Nord. On fera bien de

visiter

visiter cette forge, parce qu'elle réunit toutes les différentes opérations, au lieu qu'à Lœfta et Forsmarck, on ne coule pas les gueuses. Il y a dans cette forge, trois martinets, sans compter un pour l'acier et un pour les clous; chaque martinet peut forger 40 à 50 sch. par semaine: ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un des trois fait toujours 6 à 7 sch. de plus que les deux autres: on a changé les ouvriers, et le résultat a toujours été le même, sans qu'on en sache la raison. On travaille à la valonne, parce qu'on fait plus d'ouvrage et que le fer est moins travaillé; c'est ce qu'il faut pour cette forge, ainsi que pour celles de Loefta et de Gimo où se forge tout le fer, dont les Anglais font l'acier. On forge 5000 schip; et il y a eu telle année où on n'en a forgé que 3000, faute d'eau: le charbon manque aussi quelquefois: il y a du minérai pour 8 et jusqu'à 10 mille schip. On consomme 17 à 18 mille lasts de charbon: celui qu'on achète coûte 32 sch.; si les paysans l'apportent, il ne coûte que 6 à 7 dalers: il en faut 4 lasts par schip. de fer en barres, dont 2 pour le fer brut. Le charbon pour les âtres est beaucoup plus brûlé que celui pour la fonte. On travaille l'acier avec le charbon de terre à la manière anglaise et avec des soufflets artificiels: on en a envoyé des essais en France, mais il n'a pu soutenir la concurrence

avec les Anglais. Le prix des clous est, de ceux au-dessous de 5 pouces, depuis 1 jusqu'à 6 dalers le millier. Les grands se vendent au schip. de 10 à 15 rixd., selon que les têtes en sont plus ou moins travaillées.

L'eau vient d'un lac, de trois quarts de mille de long, qui étoit autrefois un marais : on a pratiqué des canaux dans les forêts voisines pour y rassembler toute l'eau de pluie : il y a fort peu d'eau dans les années de sécheresse, notamment en 1790. Elle est souvent plus haute que le terrein à côté : il a fallu la retenir par une digue très-forte : si elle se rompoit, non-seulement la forge, mais la plaine jusqu'à Upsal, et une partie de la ville seroient inondées. En 1751 ou 52, il ne s'en fallut que de quatre pouces : le gouverneur d'Upsal, voyant subitement croître les eaux, vint en personne à Œusterby, savoir si la digue n'étoit pas emportée. A côté du lac est un second réservoir et deux autres toujours en descendant : il y a douze à treize aunes de pente du premier au dernier : ce sont ces mêmes eaux qui fournissent Lœufta en grande partie.

Il y a ici tous les ouvriers nécessaires à une colonie : le village est composé de soixante-dix maisons, formant quatre rues à la manière hollandaise : dans chaque maison deux ménages

et un petit jardin ; cent cinquante ouvriers : sept cents personnes en tout. La colonie valonne d'Œusterby a conservé beaucoup de choses de ses anciennes mœurs : ils ne se marient qu'entre eux et méprisent souverainement les paysans. En 1790, ils ont voulu imiter les Liégeois ; mais cette espèce de révolte n'a pas eu de suite : ils ont dans leur contrat un article pour le vin, et on le leur paye en argent : il faut six à sept mille tonneaux de blé par an ; la terre n'en fournissant que neuf cents à mille, le reste doit être acheté, ce qui fait une dépense fort considérable. Les travaux cessent dans cette forge le samedi à huit heures du matin, jusqu'au dimanche à quatre heures du soir. Le directeur a de cinq à six cents rixdales ; il est de plus logé, et a le charbon et le blé à moitié de leur valeur, ainsi que les ouvriers. On tire du fer des scories comme à Suderfors : de même on en fait des briques pour bâtir. On sèche le blé par un tuyau de chaleur qui fait passer la fumée sous le blé posé sur des plaques trouées imperceptiblement, et mises en plan incliné comme un toit ; il sèche par cette seule chaleur de la fumée des deux fourneaux du martinet à côté : il y a deux machines dans ce genre qui sèchent chacune vingt tonneaux en vingt-quatre heures. Elles sont de l'invention de

M. Vestrœum, et ont été adoptées généralement.

D'Œusterby à *Bru* un demi mille (il faudra prévenir un des officiers de la forge de l'heure où on désirera partir, parce qu'il n'y a pas de chevaux à Œusterby). A *Hokansbo* un mille et demi. Cette poste est hors du grand chemin à droite, et même assez loin. Au quart de cette poste on trouve à droite la route de *Forsmarck*, qui est à la même distance. A *Læfta* trois quarts : du moment qu'on a laissé la route de Forsmarck, on est toujours dans des bois : on se décidera sur celle de ces deux forges qu'on voudra visiter la première, selon qu'on dirigera sa route au nord vers Gefle, ou qu'on voudra regagner Stockholm ou le grand chemin de Finlande.

Læfta. L'auberge est à l'extrémité d'une longue rue bordée d'arbres ; d'un côté sont les maisons des ouvriers et employés, de l'autre des dépendances du château, qui est à un étage et assez joli : mais nous préférons celui d'Œusterby : en entrant par la cour on trouve à gauche deux petites pièces : sur les jardins cinq pièces en enfilade, dont le salon et la salle à manger : des ameublemens fort ordinaires, des portraits de famille, quelques tableaux de monumens d'Italie. Une Cléopatre en tapisserie, fort vantée, que nous n'avons point admirée,

et qui n'a de prix que par la personne dont la tient le possesseur. Parmi les portraits, on distingue celui de Charles de *Geer*, le premier qui vint d'Hollande en Suède en 1652. Il possédoit les terres de *Finspongs*, *Lœfta*, *Gimo*, *Œusterby*, *Godegord* et *Skilberg*. Au premier étage quelques appartemens fort simples. Les jardins sont jolis, sur-tout pour être au-delà du soixantième degré. La bibliothèque est hors du château : il n'y a pas au-delà de sept mille volumes. Rien de précieux qu'un *in-folio* d'insectes et d'oiseaux très-bien peints en couleur. C'est la description du cabinet qui a été donné par Ch. de Geer, maréchal de cour, à l'académie des sciences, où il est sous la direction de M. Sparmann. Le manuscrit des mémoires pour servir à l'histoire de son siècle, en sept volumes *in-4°.*, écrit de la main de Charles de Geer, avec les planches dessinées par lui-même, très-bel ouvrage. Autour du château plusieurs pavillons pour les écuries (64 chevaux), les cuisines et autres dépendances. Une volière, deux serres chaudes où sont des orangers, l'aloës, l'arbre à café, etc. Magasin de fusil de chasse (cent au moins). Grand nombre de pistolets, plusieurs bâtons rhuniques et des meubles lapons. Dans une fort petite pièce, un cabinet d'histoire naturelle.

La forge est très-considérable; elle a quatre

martinets, dont chacun peut faire cinquante sch. par semaine, en travaillant toujours : en tout neuf à dix mille par an, au plus. On y consomme quinze mille lasts de charbon de bois, ce qui porte à croire qu'on ne forge pas au-delà de 8000 sch. Les gueuses se coulent dans d'autres forges des environs, appartenantes aussi au baron de Geer. C'est pour ménager le charbon, qui est rare à Lœfta. On n'y fait que des barres. On travaille à la valonne. Les marteaux finissent le samedi à huit heures du matin et reprennent le dimanche à minuit. On y sèche le blé comme à Œusterby. Le village forme de même une colonie.

Si l'on ne s'arrête que quelques heures à Lœfta, on fera bien de garder ses chevaux pour aller à la première poste, vu qu'il n'y en a pas à Lœfta, et qu'on attendroit davantage à en faire venir. De Lœfta à Rethibo, trois quarts ; à Forsmarck, un mille un quart : quoiqu'il n'y ait réellement en tout que sept quarts, il est d'usage, on ne sait pourquoi, de payer un quart de plus. A la première poste le chemin devient fort étroit, et l'on est toujours dans des forêts. On peut loger à l'auberge à Forsmarck.

Forsmark. Le château de Forsmark a plus d'apparence que les deux précédens : il est à deux étages ; onze croisées sur six : une jolie cour :

les jardins sont agréables; ce qui frappe d'autant plus, que les approches de Forsmark sont très-sauvages, et qu'on ne voit que bois et rochers. On ne coule point ici de gueuses, à cause de la rareté du charbon : il y a deux martinets : on forge environ 3000 sch. Le minérai vient de Danemora ; les gueuses, des forges voisines et d'une en Finlande, appartenantes à M. Uggla. Il y a un très-petit fourneau dans le genre de ceux où l'on coule la gueuse : on y fond les scories qui tombent des gueuses sous les marteaux : lorsqu'il est en train, on fait huit fontes par semaine, qui donnent chacune trois à quatre lispunds de fer : on travaille à la valonne, et il y a encore plusieurs Valons, tous les ouvriers nécessaires à une colonie, ainsi que dans les autres forges, et une école pour les enfans. Le travail des forges finit le samedi au soir et reprend le dimanche au soir. Il y a une machine à sécher le blé comme à Œusterby et à Lœfta : les magasins sont beaux et bien bâtis. Forsmark a été vendu par M. Jennings à M. Uggla, il y a douze ans, cent mille rixd.; il en vaut aujourd'hui près de deux cents mille. On prétend que la mère de Gustave-Adolphe l'a habité. A trois huitième de mille est *Joannefors* : il y a un marteau pour l'acier et un pour les clous ; on y fait des essieux et des ressorts de

voitures. (Les cercles des roues se font à Forsmark.) On s'y sert, pour l'acier, du charbon de terre d'Angleterre, qui coûte une rixdale le tonneau. C'est là que s'embarque, par le moyen d'un canal, le minérai que M. Ugglâ envoit en Finlande pour y être fondu, et que débarque la gueuse qui en revient : il est très-près de la mer, qui y forme une petite baye, et a plutôt l'air d'un lac. Il y a des moulins à blé et à scie : au-dessus du magasin à blé est un petit belvedère d'où l'on découvre la mer et où on écrit son nom sur un livre à cet effet.

DeForsmark à *Norrsicdicka*, un m. un quart. (Il a un et demi.) A un mille on trouve à gauche le chemin d'Œuregrund, petite ville et port de mer. A *Marka* un mille, chemin de sables, beaucoup de bois : on voit sur la gauche la petite ville d'Osthammar, et peu après, à côté d'une église, on laisse à droite le chemin d'Upsal : avant la poste on cotoye quelques momens un lac. A *Sanda* un et demi, bois, sables et rochers. A un demi mille à côté de l'église, on trouve à droite, sur le bord du chemin, un monument élevé par le baron Oxenstierna, à la mémoire de sa femme, morte en 1786 : c'est une petite colonne en fer, surmontée d'une urne, avec une inscription ; ensuite est le village, composé d'une seule allée, avec des maisons seulement du côté

droit : il est petit, mais très-bien bâti : à gauche on voit le château du baron Oxenstierna, dans une jolie position près de la mer : cette terre, qui s'appelle *Hargs*, a une forge considérable à deux martinets.—A Harmarby un et demi, sables, bois et rochers.—A Trosta un et demi ; au commencement de la poste, on trouve un chemin de Stockholm à Grisleham, et à la fin on entre dans un autre plus direct : cette poste n'est point bonne : il y a beaucoup de montées et de descentes ; des sables, des bois et des rochers.—A Grisleham trois quarts : en sortant de la poste on passe, en bac, un bras de mer très-étroit, qui s'enfonce dans les terres (prix extrêmement modique.) Grisleham est mal placé sur la carte des postes ; il doit être plus au nord.

C'est ici qu'on s'embarque pour l'île d'Aland : ce sont des soldats de marine classés qui passent les voyageurs ; mais comme ils habitent chez eux, et souvent à d'assez grandes distances, il faut envoyer plusieurs heures d'avance pour les faire avertir, si l'on ne veut pas attendre. On paye en s'embarquant un droit de quatre sch. par personne. Le passage jusqu'à *Ekereu*, dans l'île d'Aland est, dit-on, de sept milles ; mais nous ne croyons pas qu'il y en ait six. Nous avons mis cinq heures moins dix minutes :

on nous a assuré qu'on étoit venu en deux heures : cela doit être extrêmement rare : les bateaux ne sont pas pontés : si l'on en prend un petit, il coûte deux rixd. ; un plus grand, trois. (On fera bien d'en prendre un grand.) L'hiver (du 14 octobre au 14 avril), ils coûtent le double. On donne une demi-rixd. pour boire. Si l'on s'embarque avec le courier, les mercredi et samedi matin, on passe à très-bon marché ; le tarif étant écrit et affiché dans la maison de poste, on ne peut être trompé. La mauvaise saison pour ce passage est le commencement de l'automne, et sur-tout du printemps. L'île d'Aland, ainsi que celles qu'on rencontre auparavant, dépendent du gouvernement de Finlande. Les billets de *Fadenhielm* (du nom de celui par qui ils sont signés), y ont cours : ce sont des billets créés pendant la guerre en 1788 ; ils n'ont cours qu'en Finlande, et ils y sont forcés : ils perdoient douze à treize pour cent contre les billets de Riksens, par conséquent vingt-cinq ou environ contre les billets de banque ; mais, comme de raison, ces billets sont reçus dans les coffres du roi, et les Finnois payent les impôts dans cette monnoie. Il étoit question de les éteindre absolument, ce qui seroit fort à désirer (1).

---

(1) En 1793, le régent a donné ordre de les

D'Ekereu à Marby sept huitièmes. Ici on laisse les chevaux et on traverse un bras de mer d'un quart de mille, dans un bâteau à rames : si l'on a une voiture très-légère, comme celles du pays, on n'ôte pas les roues, sinon on doit les ôter, et même prendre deux bateaux, si la voiture est grande et chargée : la traversée est de 20 à 25 min. On paye trois dalers à pied, à cheval ou en voiture légère; quatre pour une voiture à quatre roues, et huit pour deux bateaux. La petite île qu'on vient de traverser est fort sablonneuse : il y a des bois et des rochers : quelques champs de blé : elle nous a paru assez peuplée. L'île d'Aland, où l'on débarque; a environ trois milles de largeur, de l'est à l'ouest, sur une longueur un peu plus considérable. Elle est passablement peuplée, quoiqu'il n'y ait point de villes; beaucoup de bois et de rochers, moins de sables que dans la précédente. On y rencontre par-tout des blocs de granit rouge : elle est coupée par quantité de bras de mer qui forment plusieurs golfes, et doivent rendre la communication directe

---

rembourser. M. le comte M. . . en avoit répandu beaucoup de faux ; mais ses biens ont été séquestrés pour les payer : il a été dégradé de noblesse, et banni du royaume.

fort difficile dans certains temps de l'année. En débarquant dans l'île d'Aland, on trouve la poste de Frebenby : jusqu'à Enkarby, un un quart; à Haraldby, un un quart : presque à la fin de cette poste on passe un petit bras de mer en bac : il en coûte un sch. par cheval : on ne démonte pas les voitures. A Bomarsund, un trois huitième; au tiers de la poste on trouve à droite, après un pont de bois, le château ruiné de Castelholm, où fut enfermé, en 1571, le malheureux Eric XIV. A côté est un petit bâtiment servant de prison. A Bomarsund on s'embarque pour la Finlande : si le vent est bon, on fera bien de prendre une barque pour aller en droiture à Obo; on évitera les désagrémens d'embarquemens et de débarquemens continuels qui font perdre beaucoup de temps. Alors, en passant au village de Finby, à un demi-mille avant Bomarsund, on s'arrangera avec quelque batelier, pour n'être pas obligé d'attendre : une barque coute cinq r., au plus six, pour Obo : il y a seize milles et demi environ. Nous les avons faits en quinze heures; et si le vent n'eût pas changé sur la fin du trajet, nous les eussions faits en moins de onze, étant déjà à près de quatorze milles en huit heures : à l'exception du passage appellé *Delet*, de trois milles environ, on est toujours entouré d'îles, et à portée de

s'y refugier, si le vent devenoit trop contraire. De ces îles, les unes ne sont que des rochers, les autres sont couvertes de bois, et habitées. Il y en a quelques-unes qui ont jusqu'à une lieue et demie et plus de largeur, telles que celles de Vardo, Kumlinge et plusieurs autres, en approchant des côtes de Finlande. Cette variété d'objets, qui se renouvelle sans cesse, forme un coup-d'œil singulier : avant d'être à Obo, on voit sur la gauche la petite ville de Nodendal. Si l'on préfère de suivre la route ordinaire, on consultera le livre de poste : mais on fera beaucoup mieux de suivre l'avis que nous donnons; on économisera sa bourse et son temps.

Obo, capitale de la Filande, est sur une petite rivière, à un demi-mille de la mer : elle a plusieurs maisons en pierres, et environ dix mille habitans. On croit que la dernière guerre a pu diminuer ce nombre de quelque chose. A l'entrée du canal ou de la rivière d'Obo, est à gauche le vieux château où l'infortuné Eric XIV a été enfermé quelque temps, de même que Jean III, en 1563. En 1791 on réparoit ce château pour y loger des troupes : le plan étoit arrêté d'y établir un troisième département de la flotille, composé d'une douzaine de bombardes et d'une soixantaine de chaloupes canonnières. Elles seront sous des han-

gards : quand l'établissement au château sera fini, il y aura de quoi loger 180 hommes de marine.

La cathédrale est un assez grand bâtiment, fort ancien : il y a beaucoup de tombeaux de familles nobles, et celui de Catherine Mansdotter, reine de Suède, épouse d'Eric XIV, morte en Finlande, en 1612. Dans la même chapelle, celui du comte de Tott son gendre, et de sa fille Sigrida. Les orgues sont un présent d'un bourgeois d'Obo, qui a cru devoir transmettre sa figure à la postérité, en se faisant peindre en pied au milieu du buffet.

L'université a été fondée, en 1640, sous la minorité de Christine : il y avoit, en 1791, 350 étudians : les réglemens en sont les mêmes qu'à Upsal. La bibliothèque a 10,000 volumes, et seulement 120 rixdales de revenu : elle a été fondée par le comte Brahé, en même temps que l'université : cette bibliothèque ne renferme rien de bien curieux ; on nous y a montré un manuscrit in-folio de 1341 pages, intitulé : *Procès-verbal d'une commission nommée en* 1676, *et sentences qui ont été prononcées sur des maléfices et des magiciennes, écrit en suédois, de la main d'André Engman, notaire de ladite commission* : il manque quelques feuilles au commencement. *Missale Obense*. Lubeck, 1588, avec des plan-

ches en bois : il n'en existe que deux exemplaires ; l'autre est à la bibliothèque d'Upsal, et n'est pas complet. *Dialogus creaturarum moralizatus.* L'histoire de la bibliothèque a été écrite par Henri-Gabriel Porthan, professeur d'éloquence.

CHAPITRE XXIII.

D'Obo à Pétersbourg par Helsingfors, Frederichshamn et Vibourg.

D'OBO à *Pikie*, landes, bruyères, collines, quelques prairies peu étendues. — A *Vista* de même : beaucoup de moulins à vent. — A *Handelæ*, pays coupé, chemins sablonneux, montées et descentes, bois. La poste est à gauche sur une hauteur hors du grand chemin. — A *Hakestaro*, même pays, montées et descentes, dont plusieurs mauvaises : *Hasla* ; dans le premier mille, sables, bois et rochers, montées et descentes très-rapides ; le reste moins mauvais, des valons et des prairies. A Svandby (on paye un quart de plus qu'il n'y a), sables, rochers, montées et descentes ; beaucoup de bois avant et après un pont ; passé le milieu

de la poste, on trouve deux chemins qui sont les mêmes ; habitations extrêmement rares. — A *Biorsby*, sables, rochers, bois, montées et descentes. A près de trois quarts de mille, on laisse à droite un chemin qui mène à un fort, nouvellement construit, et l'on suit le bois. — A *Miollbolstad*, même chemin, plusieurs vues de la mer et celle d'un château sur la droite, appartenant à M. Aminoff : on cotoye une rivière sur laquelle sont plusieurs martinets pour le fer ; les bords en sont très-peuplés : on la passe ensuite ; et après le pont, on laisse à droite le chemin *d'Ekenæs*. — A *Kockis*, sables et presque toujours des bois : cette poste est excessivement cahotante : la poste est à droite hors du grand chemin. — A *Bolstad*, chemin meilleur, pays peuplé et cultivé : poste hors du grand chemin. — A *Quis*, beaucoup moins beau ; souvent des rochers, des bois et des montées. A *Bombæule*, montées, sables, pays cultivé et assez peuplé. — A *Helsingfors*, sables et montagnes. Si l'on ne passe pas à *Helsingfors* qui est hors de la grande route sur la droite, on ira de *Bombœule* à *Hacksbæule*. Dans presque toutes les postes depuis Obo, on peut loger, tant bien que mal : il y a plusieurs auberges à Helsingfors ; celle tenue par une Allemande est la meilleure.

Helsingfors,

Helsingfors. Quoique la résidence du commandant en chef de Finlande (1), c'est une petite ville horriblement pavée, où l'on ne compte pas au-delà de 1000 habitans ; nous pouvons dire, avec toute vérité, que nous avons vu dans les rues au moins autant de vaches que de passans; elle ne mériteroit pas qu'on s'y arrêtat, sans la forteresse de Svéaborg, qui en est à un grand demi-mille en mer, et qu'un voyageur curieux ne peut manquer de visiter avec grand soin. Il faudra être muni d'une lettre ministérielle de Stockholm, ou d'un ordre du commandant de la Finlande : cela est indispensable.

Il y a à côté de la ville un magasin pour l'artillerie de terre, de 120 pièces de canon, dont beaucoup en fonte, et de 8000 fusils. Il y en a d'autres dans plusieurs parties de la Finlande. L'officier qui nous conduisoit nous a dit qu'il y avoit près de quatre cents pièces de canon dans l'armée de terre pendant la guerre dernière, ce qui paroît bien extraordinaire quand on connoit le pays et les chemins. On attèle

(1) la maison occupée en 1791 par le général Klinsporre, est précisément celle où se tenoit la loge de Francs-Maçons dont nous avons parlé en traitant de la conspiration contre Gustave III; elle étoit alors occupée par le général Posse.

24 chevaux à une pièce de 24 en fonte, 6 à une de 6, etc.

Svéaborg. Cette forteresse est un composé de sept petites îles ou plutôt rochers, dont trois communiquent ensemble par des ponts. Il faut une demi-heure en bateau pour se rendre d'Helsingfors à l'île principale (Gustafholm), où est la maison du commandant. Par un vent fort de sud-ouest, la communication de la ville à la forteresse est impraticable. Elle a été commencée en 1748; et quoiqu'elle ne soit pas achevée, elle est fort en état de défense; mais il faudroit au moins 6000 hommes pour la garder. La garnison étoit composée, en juillet 1791, de trois bataillons d'infanterie (troupes levées), et de deux de marine; en tout 2000 hommes environ. Il y a de plus une compagnie d'artillerie, mais elle est dans une autre île, où sont aussi l'arsenal et le magasin seulement pour les troupes de terre. On laisse cette île à gauche en venant d'Helsingfors. Indépendamment de la garnison, il y a encore quelques habitans, ce qui, avec les femmes et enfans des soldats, peut porter la totalité à près de 4000 ames. Il n'y a ni source ni puits, mais seulement un grand réservoir pour y garder l'eau douce. Les établissemens sont considérables et bien bâtis; des casemates

pour 5 à 6000 hommes ; plusieurs magasins à poudre, dont seulement trois en briques. (Elle revient au roi à 10 rixdales le quintal.) Il y a un état-major complet, et toutes les espèces d'ouvriers nécessaires à une colonie. Il y a aussi dans cette forteresse des prisons civiles. La rade est excellente, pouvant contenir en sûreté plus de soixante vaisseaux de ligne : les gros vaisseaux ne peuvent y entrer qu'en passant sous le canon de la forteresse, par un passage extrêmement étroit ; nous avons vu environ 150 pièces de canon (sans les mortiers) qui donnent sur ce passage; et près de 1000, en comptant toutes les batteries de terre qui sont dans les différens forts. Beaucoup d'ouvrages sont taillés dans le roc. On travaille à un très-beau dock, qui, lorsqu'il sera achevé, pourra contenir quinze bâtimens à couvert, dont douze pour les conserver, et trois à l'extrémité du dock, pour le radoub, qui sont entre deux écluses. Ce dock a 372 pieds (de Suède) de long, sur 150 de large, et douze pieds d'eau lorsqu'il est plein. On en construit un nouveau qui peut être bientôt fini, et contiendra les plus gros vaisseaux de ligne de la marine.

C'est ici qu'est le premier département de la flotille. Il y a des chébecs, des frégates,

des prames, des batteries flottantes, des chaloupes canonnières et des yoles, qui sont à sec sous des hangards : point de galères. Le nombre de tous ces bâtimens est fort considérable : plusieurs frégates de 36 canons, et des bâtimens appelés *Tourma*, qui portent 24 canons de 36 en batterie ; ce qui est d'autant plus à craindre, que la batterie est à quatre pieds de l'eau. On peut dire que ces bâtimens ont fort contribué au gain de la bataille de Svenksund. Nous avons vu des bâtimens ayant l'air de chébecs portant 10 canons, qui sont placés au milieu, et qu'on tourne du côté qu'on veut. On embarque cent coups sur les galères, yoles et chaloupes canonnières ; 60 à 64 hommes sur ces dernières ; et dans ce dernier cas, 50 soldats de terre, 8 matelots et 6 artilleurs. Les yoles ont en tout 18 hommes d'équipage, commandés par un bas-officier : un seul canon de dix-huit ou de vingt-quatre, fixé de manière que c'est le bâtiment qui recule et non la pièce ; sur le devant, une espèce d'éperon avec une plate-forme où l'on charge le canon, après quoi l'homme rentre. La division est ordinairement composée de dix chaloupes canonnières, et de six yoles, quelquefois plus. M. de *Kiercker*, colonel commandant à Svéaborg (des honnêtetés duquel

nous ne pouvons trop nous louer), a imaginé une espèce de bombarde dont on ne s'est pas encore servi. On prend un bâtiment fort large, dont le mât puisse se baisser à volonté : l'établissement du mortier est près du grand mât, au milieu du bâtiment; il pose sur un parquet de fortes planches sous lequel sont des écorces de bouleau, à une assez grande profondeur pour que la violence du coup soit diminuée par l'élasticité du bouleau. Ce mortier est de quatre-vingt livres; on pourroit en mettre un autre de quarante. M. de Kiercher est chargé de dresser les cartes de la Finlande (1)

Il y a dans les trois départemens de la flotille, Svéaborg, Stockholm et Obo, 133 chaloupes canonnières, 63 yoles, 40 galères et demi-galères, près de 40 bâtimens carrés; comme frégates, chébecs, cutters, etc. On doit établir à Landscron un quatrième département comme celui d'Obo. 1275 hommes

(1) On peut se procurer au comptoir des cartes, à Stockholm, de très-belles cartes marines de la Baltique et du golfe de Finlande, dressées par le vice-amiral Nordenanker. Il y en avoit sept en 1791, et il devoit y en avoir dix : elles passent pour exactes, et ne coûtent que 24 schellings chacune : il y en a aussi trois du lac Vener.

sont classés pour la flotille, dont 825 en Finlande, et 450 en Suède : les 825 font quatorze compagnies, dont deux de 100 hommes pour les deux colonels qui sont à Svéaborg et à Obo; trois de 75, pour le lieutenant-colonel et les deux majors qui sont a Svéaborg; et 8 de 50 pour des capitaines. Les 450 en Suède, forment sept compagnies, dont quatre de 75 hommes, et trois de 50. Les compagnies sont les mêmes en temps de guerre : ils sont engagés pour six ans; ils ont 5 plottes par mois, et deux livres de pain par jour. Tous les trois ans un habit-veste, un gilet et trois culottes de drap bleu, qui coûte 36 sch. l'aune; deux habits et deux culottes de grosse toile grise, et deux gilets de grosse toile écrue; trois longues culottes et trois blaudes de toile à voile, qui coute de 5 à 8 sch. l'aune ; trois paires de souliers (1 rix. 8 sch.), et trois paires de semelles; quatre chemises et quatre paires de bas de laine (l'une et l'autre de 16 à 20 sch.); deux paires de charivades ou longs bas à étrier montans au haut de la cuisse ; deux dessus de brodequins en cuir; un chapeau (nud 32 sch. ; le cordon et la houpette, 24 — 1 rix. 8); un col de crin (16 sch.) — Le manteau pour neuf ans, la buffleterie pour six ans, le fusil et la baïonnette de même (6 rixd.).

Nous avons vu à Svéaborg quelques pièces de 6, qui ont jusqu'à 40 calibres. On a essayé des canons à pivot, qui n'ont pas réussi. On nous a fait remarquer des pièces russes presque aussi longues que des canons, dont la bouche a 10 pouces de diamètre, et où l'on met 30 boulets de 3 : elles portent de 5 à 600 toises : les Russes en placent deux en avant du bâtiment.

Il y a une huitième île, très-voisine de celle où est la forteresse (puisqu'elle forme l'autre côté du passage), d'où on pourroit l'attaquer avec succès, si l'on parvenoit à s'y établir : on pense, nous a-t-on dit, à la fortifier, et nous croyons qu'on fera fort bien ; car il seroit très-possible de bombarder de là, et à couvert derrière les rochers, non seulement la forteresse, mais même la flotille dans le port. Si la bataille du 9 juillet eût eu une issue différente, le projet étoit d'attaquer Svéaborg, et c'eût été dans cette île qu'on se seroit établi pour la bombarder. Les Russes ont des plans fort exacts de cette forteresse, qui leur ont été donnés par le traître Sprengporten (1).

(1) On nous a même assuré, à Pétersbourg, qu'on y avoit des intelligences sûres ; mais nous n'avons pu nous le persuader.

La cour principale de la forteresse e strégulière et assez jolie : au fond est la maison du commandant, bien meublée, et mieux qu'on ne s'attend à la trouver sur un rocher au milieu de la mer. Dans la cour est un tombeau élevé de quelques marches : c'est celui de M. Ehrensvard, commandant de cette place, qui a donné le plan de la forteresse. Dans la maison du commandant, qui servoit auparavant d'hôpital, M. Sjœustiernal, officier suédois, blessé à la bataille d'Hogland, l'a fort bien dessinée sur une toile, au crayon : cet officier a servi en France pendant la guerre d'Amérique. (Il y en avoit alors sur notre marine près de cinquante : vingt-huit en sont revenus chez eux : tous ont eu la croix du mérite.) Cette forteresse, de la plus grande importance, mérite toute l'attêntion des voyageurs.

D'Helsingfors à *Hacksbœule*, assez beaux chemins, peu de montagnes, quelques sables. En sortant de la ville, on passe deux petits bras de mer sur des ponts. Au milieu de la poste on laisse à gauche le chemin qui mène à la grande route directe qu'on a quitté pour venir à Helsingfors. Cette même route conduit à Tavastehus et dans le Savolax. On trouve sur la gauche une grande plaine ; souvent des rochers et quelques bois. A Sibbo, assez belle poste ;

beaucoup de bois, toujours des rochers, quelquefois des sables, pays assez cultivé. A un demi-mille de la poste, à droite sur le chemin, une verrerie peu considérable; il n'y a que cinq ouvriers, un four à cinq ouvertures : on tire la terre première de Stralsund ; elle coûte douze sch. les neuf liv. de Suède : on y fait du verre de toute espèce, et des vîtres, dont les plus grandes ont environ quarante-six pouces de France, sur vingt-quatre à vingt-cinq. Nous n'avons pas trouvé le verre très-blanc. Cette verrerie se nomme *Mariendalh* : il y en a trois autres en Finlande ; à Biorneborg, à Uleaborg, et près de Tavastehus : cette dernière est la plus considérable. La poste de Sibbo est à gauche, hors du grand chemin : on peut y loger. — A *Vokoski*, quelques montées courtes, très-rapides, bois et rochers. En sortant de la poste, on laisse à gauche une route qui mène à St.-Michel. La poste de Vokoski est à gauche hors du chemin. Avant d'y être, on passe une petite rivière sur un pont. — A *Borgo*, montées et descentes, bois. A l'entrée de Borgo, on passe la rivière sur un pont. Cette ville est fort vilaine et fort mal pavée. C'est ici qu'on nous a demandé, pour la première fois, notre passe-port, et encor est-ce un aubergiste, qui s'est dit juge. A *Louisa*, on nous l'a demandé à la sortie. — A *Ilbi*, cette

poste est comme les précédentes. Jusqu'à *Perno*, beaucoup à monter et à descendre : des rochers et des bois par-tout : entre *Forbi* et *Perno*, une chaussée fort élevée, dans un bois entre deux précipices : si l'on y passe de nuit, il faudra faire grande attention. – A Forsby, un fourneau de fer et deux martinets. — A Louisa, dans cette poste, des blocs de granit d'un bout à l'autre, des deux côtés du chemin.

Louisa n'a point de portes : c'est une ville affreuse, située dans un petit espace, entre des montagnes et la mer : la garnison étoit d'un bataillon d'infanterie du régiment de Stakelberg, et d'une compagnie d'artillerie. Ce que cette ville a de mieux, c'est qu'elle n'est point pavée, et qu'au moins on peut la traverser sans être horriblement cahoté : il y a un petit fort en mer, à un mille de la ville. : c'est peu de chose ; mais nous l'aurions cependant vu, sans la malhonnêteté du général Stakelberg, commandant de Louisa, pour qui nous avions pourtant une lettre : il est heureux que la première impolitesse que nous ayons éprouvée en Suède de la part des gens en place nous ait attendu à la frontière du royaume. — A Tesjœu, poste comme la précédente, rochers, bois et blocs de granit. — A Pyttis, à demi-mille on trouve la douane suédoise, puis un corps-de-garde

d'un officier et de trente hommes qu'on relève de quatre en quatre mois : ici l'on montre son passe-port ; ensuite est un pont sur un bras du Kymen, et peu après une verste à gauche, qui indique qu'on est à cinquante de Fredericshamn. C'est-là qu'est la séparation des deux Etats. Peu auparavant est un petit passage sur le roc, très-court, mais très-mauvais. Avant la fin de la poste, au bout d'un pont, on trouve des chevaux de frise : c'est où est la douane russe : on montre encore son passe-port suédois : avec un billet de douze sch. on évite d'être fouillé, lorsqu'on n'a pas l'air d'être chargé : dans ce dernier cas la visite est quelquefois rigoureuse : le chemin est comme celui de la poste précédente.

Ici on compte par verste : on paye deux kop. par cheval par verste ; elles sont marquées sur des poteaux où l'on voit ce qu'on a fait et ce qui reste à faire : la poste se paye d'avance : on n'est obligé à rien envers le postillon. Si on lui donne, que ce soit à lui-même et non sur un reste de compte avec le bas-officier de la poste, car il n'auroit rien. Avec une pièce de cinq kop., on le rend très-content. A *Suttola*, au milieu de la poste, un mauvais pont de bois et deux autres vers la fin. A *Fredericshamn*, à quatre verstes, un pont sur le Kymen, où est

une belle chûte d'eau ; on fera bien de s'arrêter pour la voir. L'endroit le plus favorable est sur le chemin même, à deux ou trois cents pas au-delà du pont. Ces deux postes sont extrêmement fatigantes : chemins tortueux, presque toujours sur des rochers ; beaucoup à monter et à descendre ; des bois et des blocs de granit à droite et à gauche (1). Après Suttola nous avons passé au travers d'un camp de deux régimens. Le prince de Nassau habitoit une maison assez près du grand chemin. Une partie de la flotille étoit à Svenksund pour protéger les travaux qu'on y faisoit.

Fredericshamn, petite ville point pavée, assez régulière, peu considérable pour la population, dont les fortifications en terre sont très-peu de

(1) Nous avons trouvé les blocs de granit, en Finlande, beaucoup moins durs, beaucoup plus friables que dans l'intérieur de la Suède ; ce qui vient, selon plusieurs naturalistes, de ce que ce sont deux granits différens. Cela ne pourroit-il pas venir aussi de ce que les bords de la mer baltique ayant été abandonnés par les eaux plus tard que l'intérieur des terres, ces blocs sont nécessairement moins endurcis, et pour ainsi dire moins formés ? ce qui reviendroit au sentiment de plusieurs auteurs suédois, qui prétendent que la Baltique diminue de 45 pouces par siècle.

chose, et où il n'y a absolument rien qui mérite attention : on logera chez la veuve Suédoise ; mais il faudra faire son marché, ou s'attendre à être écorché. A l'entrée et à la sortie de cette ville, on demande le passe-port : on pourra commencer ici à exhiber, au lieu du passe-port du gouvernement de Suède, celui dont on aura eu soin de se munir de la part du ministre de Russie à Stockholm.

De Fredericshamn à Vibourg, 110. v. — A *Kokena*, rochers et bois. — A *Peterlax*, *Hurpolava*, *Wilajok*, *Serviok*, chemin dans le même genre, excepté cette dernière poste, qui est sablonneuse et mauvaise. — A Vibourg, assez mauvaise : on est obligé, à cause de plusieurs golfes, de faire un grand circuit pour arriver à Vibourg : peu avant, on passe deux bras de mer sur des ponts assez longs et excessivement fatigans : ils sont faits de troncs d'arbres, ronds ou non, placés sans choix à côté les uns des autres : très-près de la ville, on passe un troisième pont, ensuite une jetée extrêmement longue, qui termine la troisième enceinte.

VIBOURG, capitale du gouvernement qui comprend toute la partie de Finlande appartenante aux Russes, brûlée en 1793. Il y avoit beaucoup de maisons de briques blanchies : le commerce y est dans une assez grande activité ; on y charge beaucoup de planches : les

fortifications sont en bon état; on peut les visiter avec un officier, en demandant la permission du gouverneur : il y a toujours une garnison assez considérable. Nous avons essuyé de grandes formalités avant de pouvoir nous rendre à notre auberge : on nous a demandé notre passe-port en entrant et en sortant.

De Vibourg à Pétersbourg, 140 v. — A *Kamarie*, peu de montées, mais seulement des rochers et des arbres en travers, formant le chemin. — A *Rosvoja*, beaucoup de sables : le chemin a l'air de n'être pas fait; presque toutes les verstes de cette poste sont ôtées. — A *Pampola*, très-pierreuse ; à 5 verstes, un village après lequel on a sur la gauche, pendant quelque temps, une vue assez agréable d'un lac. — — A *Lindova*, de même. — A *Bellostrova*, de même, et plus mauvaise encore: dans cette poste, on passe la petite rivière *Sestra* sur un pont, à côté duquel est un poteau qui indique qu'on entre dans le gouvernement de Pétersbourg. Le maître de poste de *Bieloïostrow* nous a obligé de prendre un cheval de plus, sans autre motif que sa volonté. La poste est sur la droite hors du grand chemin; la maison est beaucoup plus propre que toutes les autres postes. — A *Dranitzuikoski*, très-mauvaise, chemin dégradé; des trous, des racines et des troncs d'arbres : il faut faire au pas des verstes entières, si l'on

ne veut pas mettre sa voiture en pièces. — A Pétersbourg, moins mauvaise, sans être bonne; on paye cette poste double en entier.

Le pays, après Vibourg, est plus cultivé que celui qu'on traverse pour s'y rendre ; entre Fredericshamn et Vibourg, on trouve beaucoup de redoutes, qui ont été construites pendant la dernière guerre : on traverse depuis avant Borgo, une partie du théâtre de la guerre. Le pays est peu dévasté, beaucoup moins en Russie qu'en Suède, ce qui vient de la manière différente dont les deux peuples font la guerre. Dès qu'on entre dans la Finlande russe, on trouve un grand changement : le pays est moins peuplé, moins cultivé ; les villages deviennent d'une rareté extrême, et la misère perce partout : excepté Fredericshamn et Vibourg, on ne trouve pas une maison de poste où l'on puisse s'arrêter ; pas un lit, pas un meuble, rien à manger absolument ; souvent une écurie seule où les chevaux sont à peine à l'abri. Dans beaucoup de maisons, nous n'avons vu qu'un lit nud, comme ceux des corps-de-garde, une table et quelques mauvaises chaises. Les habitans paroissent être dans un dénuement absolu; les paysans sont vêtus de haillons; c'est bien alors qu'on aperçoit les effets d'un gouvernement si différent de celui de Suède.

ITINÉRAIRE DE LA SUÈDE.

D'HELSINBOURG A CARLSCRON.

	POSTES.	Mill. suéd.
SCANIE.	D'Helsinbourg à Astorp . .	1 $\frac{3}{4}$
	à Obu	1 $\frac{1}{4}$
	à Blekmasa	1 $\frac{1}{4}$
	à Tyringue	2
	à Vœnigue	1 $\frac{1}{2}$
	à Vanberga	1 $\frac{3}{4}$
	à Christianstad, ville. . . .	1 $\frac{3}{4}$
	à Felkingue.	1
	à Gœudderid.	1 $\frac{1}{2}$
BLEK.	à Norye	1 $\frac{1}{2}$
	à Carlsham, ville.	2
	à Hogbu	2
	à Rounebu	1 $\frac{1}{2}$
	à Skilingue	1 $\frac{1}{2}$
	à Carlscron, ville.	1 $\frac{1}{2}$
		23 $\frac{3}{4}$

ROUTE DE CARLSCRON à GOTHENBOURG

BLEKINGUE.	à Skillingue.	1 $\frac{1}{2}$
	à Rounebu	1 $\frac{1}{2}$
	à Skiœurgue.	1 $\frac{3}{4}$
SMOLANDE.	à Diuramole.	1 $\frac{1}{4}$
	à Quarnamola	1 $\frac{1}{2}$

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

Helsinbourg a tout au plus 1200 habitans : ailleurs, ce seroit un village : il n'y a ni fortifications ni port : une mauvaise jetée en pierres ; montagne assez escarpée, en sortant. Beaux chemins jusqu'à Christianstadt. Avant cette ville, on traverse la rivière Helgea sur plusieurs ponts. *Cristianstadt*, bâtie en bois, assez régulièrement, mal pavée, peu considérable, fortifiée, célèbre depuis la révolution de 1772 : le regiment du roi y est en garnison. Les gants de peaux qu'on y fabrique sont renommés. Entre *Gæudderid* et *Norye*, on sort de la Scanie pour entrer dans le Blekingue. Entre *Norye* et *Caslsham*, petite cascade assez jolie. *Carlsham*, petite ville mal pavée : grandes rues assez régulièrement bâties en bois. Dans le village même de *Runneby*, cascade, et autre plus considérable à un demi-mille.

Carlscron. Ville de 15000 ames avant l'incendie de 1790, qui en a détruit au-delà des trois quarts. On la rebâtit à force : une grande partie est sur le roc ; l'établissement de la marine royale n'a pas souffert, étant séparé de la ville par un mur très-épais. Il faut voir le nouveau dok : c'est un ouvrage admirable ; mais on peut assurer que, vu l'état des finances de la Suède, et l'utilité non encore reconnue de ce travail, il ne sera jamais achevé. Le port est bien défendu : les fortifications du côté de terre sont nulles : mais la nature du terrein, entouré de la mer presque par-tout, en rend les approches très-difficiles.

On revient sur ses pas jusqu'à Runneby : un demi-mille après, on prend la route à droite : il y en a une autre par *Killerid*, mais elle est plus longue et moins belle. Entre Skiœurgue et Diuramola, on quitte le Blekingue, et on entre dans

DE CARLSCRON A GOTHENBOURG.

	POSTES.	Mill. suéd.
SMOL.	à Vrosa	1 1/4
	à Inguelstad.	3/4
	à Vexiœu (1) (v.)	1 1/2
		11 1/2

(1) A la poste : mais comme il y a trois maîtres, qui ont chacun leur semaine, si c'est le tour de M. *Grahme*, on fera bien de prendre ses précautions pour n'être pas sa dupe.

SMOLANDE.	à Œurs	1 1/2
	à Hœsiœu.	1
	à Torp ou Nedeslet	1 3/4
	à Bor	2
	à Vernamo	1
	à Brearud	2 1/4
	à Olmestad	1
	à Gislaved	1 5/8
	à Gronhoult	1 1/3
	à Tosstorp	1 5/8
	à Svenliounga	1 1/2
	à Hounarud.	1 3/4
	à Skone	1 5/8
	à Biœurlanda	1 3/4
VES.	à Landvetter.	2 3/8
	à Gothenbourg (1). (v.)	1 1/2
		25 3/4

(1) A la poste, assez mal ; chez les demoiselles Muller, mieux et plus chèrement.

OBSERVATIONS.

la Smolande, province sauvage et montagneuse: des lacs, beaucoup de sapins: de fort beaux chemins.

A *Quarnamola*, on peut s'arranger avec les postillons pour qu'ils mènent par la traverse jusqu'à *Vexiœu*. On gagne deux relais, et beaucoup de temps: les postillons d'*Urosa* ne s'arrêtent pas à *Inguelstad*, si l'on veut. *Vexiœu* est la capitale de la Smolande, et la seule ville que l'on trouve de Carlscron à Gothenbourg: quoique résidence du gouverneur et de l'évêque, c'est très-peu de chose: elle est auprès d'un lac; il y a une rue bordée de quelques arbres, mais toutes ne le sont pas, comme quelques voyageurs l'ont écrit, sans doute sur parole.

Après Vexiœu, encore des bois et des montagnes; à Œurs, on peut prendre la route de Jonkœuping, quoiqu'un peu plus longue; elle est plus belle, et on trouve quelques villes. Après *Hœusiœu*, plusieurs descentes dangereuses avec une voiture pesante. La poste de *Bor* est hors du grand chemin: cela arrive souvent. En sortant de *Vernamo*, on passe un pont pour lequel on paye 2 sous par roue: on traverse ensuite le grand chemin d'Helsinbourg à Stockholm. Cette poste n'est que bruyères et sables. La foire de Vernamo est célèbre dans le pays; les baraques en sont toujours sur pied, selon l'usage de la Suède. Après *Gronhult*, de grandes forêts. En sortant de *Svenljunga*, il faut prendre le chemin à gauche: celui à droite mène à *Boros*: peu ou point de culture. Les quatre dernières postes sont les plus mauvaises de la route: à la dernière, une grande montée: le chemin est taillé dans le roc: il faut enrayer souvent. Nous avons fait toute cette

ROUTE DE GOTHENBOURG A STOCKHOLM.

	POSTES.	Mill. suéd.		
VESTROGOTHIE.	à Kunghelf (à la poste.) .	1	[illegible]	
	à Kiufhill	1	[illegible]	
	à Marstrand (v.) (chez Fyrber.)	1	[illegible]	*p. mer.*
	à Kiufhill.	1	[illegible]	*id.*
	à Kunghelf	1	[illegible]	
	à Hé	1	[illegible]	
	à Beck			
	à Holm.	1	[illegible]	
	à Salm.			
	à Strœum.	1	[illegible]	
	à Venersborg (v.) (à la poste.)	1	[illegible]	
		13	¾	

OBSERVATIONS.

route du 25 au 30 décembre, avec nos roues, et une voiture très-lourde, et extrêmement chargée ; mais nous ne conseillons à personne de nous imiter : nous regardons comme un miracle de n'avoir pas été brisés dans les descentes rapides et tournantes dont cette route est remplie, et dans un temps de gelée. Avant *Landvetter*, on entre dans le gouvernement de Gothenbourg, ou la Vestrogothie.

Gothenbourg. Avant la ville, on trouve une douane ; mais il est aisé d'obtenir qu'on vienne visiter chez vous ; et avec le moyen ordinaire (20 ou 24 schelings), on ne visite rien. La ville est fort jolie, et ressemble beaucoup aux villes hollandaises : elle a 15 à 16 mille habitans : c'est la seconde du royaume. Il s'y fait un commerce considérable : peu de maisons en briques : le gouverneur et l'évêque y résident.

Cette route n'est pas la plus courte, mais nous l'avons prise pour voir Marstrand et les cataractes de Trolhœtta. Avant *Kunghelf*, on passe à côté du château de *Bohus*, fort par sa position sur un rocher. A côté, on passe deux bras de la rivière *Gæutha*, sans dételer et à fort bon marché. *Kunghelf* étoit autrefois considérable, mais ce n'est plus rien. Nous y avons laissé notre voiture, et pris un traîneau, puisque nous étions obligés d'y revenir. De Kiulhill, nous nous sommes rendus à pied au travers des pierres et des rochers, au bord de la mer : nous y avons trouvé une maison isolée où on vise le passe-port (il est indispensable pour aller à Marstrand), ainsi qu'au retour; on donne chaque fois 8 schelings au commis. Marstrand n'est remarquable que par la pêche des

ROUTE DE GOTHENBOURG A STOCKHOLM.

	POSTES.	Mill. suéd.
SKARABORG.	à Borsted	1 $\frac{1}{2}$
	à Grestorp	1 $\frac{5}{8}$
	à Tang	1 $\frac{1}{8}$
	à Melbu	1 $\frac{1}{2}$
	à Kalangen	2 $\frac{1}{4}$
	à Enbaka	1 $\frac{3}{8}$
	à Biœursetter	1 $\frac{1}{2}$
	à Hasselrœur	2
	à Hofva.	2 $\frac{1}{8}$
NÉRICIE.	à Bodarné	2 $\frac{1}{4}$
	à Verstorp	2
	à Blackstadt	2
	à Moses	1
	à Œurebro (v.)	1
	à Glandsham.	1 $\frac{1}{2}$
	à Fellingsbro	1 $\frac{3}{4}$
VESTM.	à Arboga (v)	1 $\frac{1}{4}$
	à Kondsœur.	1 $\frac{1}{2}$
SUDERMANIE.	à Smedbu	1 $\frac{1}{2}$
	à Lund	1 $\frac{3}{8}$
	à Tiulstad	1
	à Ekesog	1
	à Malmbu.	1 $\frac{3}{8}$
	à Lagatrock	1 $\frac{3}{8}$
GOUV. DE STOCK.	à Kumla	1 $\frac{1}{2}$
	à Sœudertelje. (v)	1 $\frac{1}{2}$
	à Fitia	2
	à Stockholm	1 $\frac{1}{2}$
		43 $\frac{5}{8}$

OBSERVATIONS.

harengs : le port est franc, mais peu fréquenté par la difficulté de ses approches : il y a un château fort qui sert de prison, en même temps que de défense. Revenus à *Kunghelf*, par le même chemin, nous avons continué notre route : un bateau, pour aller à Marstrand, rester un jour, et revenir, coûte 2 à 3 rixdales : on fait son marché d'avance à *Kiufhill*. A *Strom*, on laisse sa voiture, et on en prend une du pays, ou un traîneau, selon la saison, pour aller voir les cataractes de *Trolhætta*, extrêmement curieuses, et peut-être les plus pittoresques qui existent. *Venersborg*, sur le lac *Wener*, le plus grand de la Suède : c'est-là que se tient la foire pour la vente des fers de la province de Vermelande, et qu'ils y sont taxés par un commissaire de la couronne; après quoi ils sont embarqués pour Gothenbourg, d'où on les exporte.

Après Borsted, on entre dans la province de *Skaraborg*.

Entre *Melby* et *Kalangen*, on traverse la petite ville de *Lidkœuping*, sur le lac *Wener*, et la grande place — Entre Biœursetter et Hasselrœur, la petite ville de *Mariestadt*, sur le même lac; il n'y a pas de relais à ces deux villes. Après *Hofva*, on entre en *Néricie* : douane point sévère. *Œurebro* et *Arboga*, quoique capitales, sont très-peu de chose : avant cette dernière ville, on entre en Vestmanie : cette route est pleine de forges et de mines, depuis *Mariestad* ; auprès d'Arboga, est un canal que le grand chemin traverse. — *Kongsœur*, à l'extrémité du lac Mœler : les haras du roi y sont : c'est peu de chose. A *Torshalla*, petite ville après *Smedby*, on ne relaye

ROUT. DE STOCKHOLM A FAHLUN ET RET. PAR UPSAL.

	POSTES.	Mill. suéd.
UPLANDE.	à Barkarbu	V. le livre des Postes.
	à Tible	
	à Gran	
	à Tunalund	
VESTMANIE.	à Vonsiœu	
	à Carlbu	
	à Torna	
	à Sahla (v.) (à la poste.)	
		12
VESTM.	à Brodbo	1 1/4
	à Vigarnè	1
DALÉC.	à Afvestad (v.) (à la postè)	2 1/4
		4 1/2
DALÉC.	à Grodæu	1 1/2
	à Sœter (v.) (à la poste.)	2
		3 1/2
DALÉCARLIE.	à Naglarby	1 1/2
	à Fahlun (v.) (sur la grande place.)	2 1/4
		3 3/4

OBSERVATIONS.

pas : il y a de jolies petites cascades qu'on verra de dessus le pont.

A Kumla, on entre dans le gouvernement de Stockholm. Toute cette route est belle, et très-curieuse, si on veut se détourner de temps en temps : voyez l'ouvrage, où nous entrons dans de grands détails. Ni les environs, ni les fauxbourgs de Stockholm n'annoncent une capitale : on traverse le faubourg du Sud, très-long, et extrêmement fatigant. La douane est assez sévère : on n'a pas voulu venir visiter dans notre logement.

Il faudra voir à Stockholm le château, l'arsenal, le port, la bourse, la salle d'opéra, la maison des nobles, l'église de Ridderholm, etc. Voyez le corps de l'ouvrage. Il n'y a pas de bonnes auberges à Stockholm : on fera bien de loger en chambre garnie ; avec 2 rixdales, ou 3 au plus, par semaine, on sera très-passablement, et dans un beau quartier.

Un demi-mille avant *Tiblé*, on passe dans un bac très-commode, et pour un prix très-modique, la rivière, qui sépare le gouvernement de Stockholm de celui d'Upsal; elle est large, et se jette peu après dans un lac communiquant au Mœler. Dans cette poste, on a plusieurs points de vue très-agréables. Jusqu'à *Gran*, beaucoup à monter et à descendre. A *Tunalund*, on ne trouve plus aux postes de chariots à quatre roues. Avant *Vonsiœu*, on passe la rivière qui sépare l'Uplande de la Vestmanie. Quelques parties de cette route ne nous ont pas paru aussi soignées qu'à l'ordinaire ; mais il faut dire que nous l'avons faite dans le moment du dégel : il n'y a cependant rien

R. DE FAHLUN A STOCK, PAR GEFLE, SUDERFORS.

Province	POSTES.	Mill. suéd.
DALÉG.	à Strand	2
	à Upbo	1 $\frac{1}{4}$
	à Smedbu	1
	à Rorshyttan	1 $\frac{1}{4}$
GESTRICIE.	à Sarstad (à la poste.)	2 $\frac{1}{4}$
	à Asen	1 $\frac{1}{2}$
	à Hogbo	1 $\frac{3}{8}$
	à Beck	1 $\frac{1}{4}$
	à Gefle (v.) (sur la place de l'église, chez un négociant.)	$\frac{7}{8}$
		12 $\frac{3}{4}$
UPLAN.	à Efscarleby	2 $\frac{1}{2}$
	à Méhédé	1 $\frac{1}{2}$
	à Suderfors	1 $\frac{1}{2}$
		5 $\frac{1}{2}$
UPLANDE.	à Yfre	2 $\frac{3}{4}$
	à Lobu	2
	à Hogsta	1 $\frac{1}{4}$
	à Upsal (v.) (chez Flodberg, mauvaise.)	1 $\frac{1}{4}$
		7 $\frac{1}{4}$
UPLANDE.	à Malma	1 $\frac{1}{2}$
	à Osbu	1 $\frac{1}{2}$
	à Hausbu	1 $\frac{1}{4}$
	à Rotebro	1 $\frac{1}{2}$
	à Stockholm	2
		7 $\frac{3}{4}$

OBSERVATIONS.

de dangereux, ni même de réellement mauvais, et dans tout autre pays, nous n'aurions pas fait cette remarque. *Sahla*, petite ville : célèbre mine d'argent, dont les travaux sont admirables.

La troisième poste, assez mauvaise : vers le milieu, on entre en Dalécarlie. *Afvestad* mérite qu'on s'y arrête pour y voir l'affinage du cuivre, et toutes les opérations qui en dépendent. Auprès, est la fabrique de laiton de *Biurfors*. En sortant d'*Afvestad*, on passe la Dahl sur un pont flottant ; et après *Grodæu*, dans un bac, à un prix très-modique, sans dételer. C'est la rivière la plus considérable de la Suède.

Sæter, très-petite ville ; une mine de fer. Dans cette poste, on passe à côté de la petite ville d'*Hedemora*. Moulin à poudre.

Un demi-mille après *Naglarby*, on passe encore la Dahl dans un bac à rames ; prix très-modique. on trouve peu après, sur la droite, le chemin qui conduit à la maison où s'est caché Gustave Vasa. Le dernier mille, en approchant de Fahlun, est plein de montées et de descentes, dont plusieurs très-rapides.

Fahlun, capitale de la Dalécarlie. La fameuse mine de cuivre, et tout ce qui y tient.

Il y a une route plus courte ; mais elle n'est praticable que dans la belle saison, ou en traîneau.

En partant de Fahlun, on revient sur ses pas : le relais d'*Upbo* n'est qu'à un demi-mille de Sœter, de l'autre côté de la rivière. A la troisième poste, on passe deux fois la Dahl sur des ponts flottans. On trouve dans cette route beaucoup de

ROUTE DE STOCKHOLM A UPSAL, PAR GRIPSHOLM, ESKISTUNA ET VESTEROS.

	POSTES.	Mill. suéd.
SUDERMANIE.	à Fitia	1 1/2
	à Sœudertelje (v.)	2
	à Kumla	1 1/2
	à Gripsholm	1 7/8
	à Oker. (Il n'y a pas d'auberge).	1
	à Malmbu	1
	à Ekesog	1 3/8
	à Tiulstad	1
	à Eskislstuna (v.) (à la poste)	1
		12 1/4
VESTMANIE.	à Smedbu	1 1/2
	à Kolbeck	2
	à Skantzen.	3/4
	à Skultuna	2 1/4
	à Vesteros (v.)	1 1/2
	à Niqvarn	2 1/8
UPLAND.	à Enkoping (v.)	1
	à Lislena	1
	à Sefva	1 1/2
	à Upsal (v.)	1 3/4
		27 5/8

OBSERVATIONS.

forêts et de forges. Entre Rorshytan et Sarstad, on entre en Gestricie.

Gèfle, petite ville, dont le commerce d'exportation est considérable; sa situation, sur le golfe de Bothnie, est très-avantageuse. La cascade d'Elfscarleby mérite d'être vue. Elle est à trois quarts de mille de la poste: on laissera sa voiture sur le grand chemin, pour se rendre à pied au bord du fleuve. *Suderfors* est une forge d'ancres très-considérable, appartenant à M. Grill: on fera bien de s'y arrêter: elle en vaut la peine. Après un demi-mille, on reprend la grande route qu'on a quittée pour aller à Suderfors. Excepté la traverse, toute cette route est belle. *Upsal*, ville très-peu considérable, mais où plusieurs objets méritent l'attention du voyageur. Il faut se détourner de la grande route pour visiter *Morastein*, à un mille d'Upsal: c'est où l'on couronnoit anciennement les rois. Quoique ce soit bien peu de chose, comme cela n'allonge que de trois quarts de mille au plus, on fera bien de voir ce monument historique du pays.

De Stockholm à Upsal, par Gripsholm, Eskilstuna et Vesteros; on paye, en sortant de Stockholm, un daler de plus par cheval. A Sœudertelje, on trouve la grande route d'Helsinbourg par Norkiœuping.

Le château de *Gripsholm*, et la fabrique d'eau-de-vie, méritent d'être vus. *Oker*, belle fonderie de canons. Auprès d'*Oker*, est la petite ville de *Strengnæs*, rien à voir. *Eskilstuna*, ville agréablement située; curieuse pour la quantité d'ouvriers en fer, et dans tous les genres. A la seconde poste, on traverse le lac Mœler, et l'on entre

ROUTE D'UPSAL A OBO, PAR DANNEMORA, LŒFTA, FORSMARCK ET L'ISLE D'ALAND.

	POSTES.	Mill. suéd.	
UPLANDE.	à Husby	1	$\frac{1}{2}$
	à Andersbu	2	$\frac{1}{4}$
	à Dannemora } à Osterbu }		$\frac{3}{4}$
	à Bru		$\frac{1}{2}$
	à Hokansbo	1	$\frac{1}{2}$
	à Lœfta		$\frac{3}{4}$
	à Retnibo		$\frac{1}{4}$
	à Forsmarck	1	$\frac{1}{4}$
	à Norsiedicka (il y a 1 $\frac{1}{2}$)	1	$\frac{1}{4}$
	à Marka	1	$\frac{1}{2}$
	à Sanda	1	
	à Harmasbu	1	$\frac{1}{2}$
	à Trosta		$\frac{3}{4}$
	à Grislehamm		$\frac{3}{4}$
ILE D'ALAND.	à Ekerœu (par mer) (il n'y en a pas 6)	7	
	à Marbu		$\frac{7}{8}$
	à Fredenbu (par mer)		$\frac{1}{4}$
	à Enkarbu	1	$\frac{1}{4}$
	à Haraldsbu	1	$\frac{1}{4}$
	à Bomarsund	1	$\frac{3}{8}$
	à Obo (par mer) (près de la grande place)	16	$\frac{1}{2}$
		45	$\frac{1}{2}$

OBSERVATIONS.

en Vestmanie, On passe à côté de l'antique château royal de *Stromsholm*, qui n'a rien de curieux. A *Skantzen*, on verra le canal de Stromsholm, bel ouvrage. *Skultuna*, fabrique de laiton. *Vesteros*, ville ancienne, d'où il s'exporte beaucoup de fer pour le lac Mœler. *Enkiœuping*, ville petite et laide. Toute cette route est belle, à l'exception des deux postes avant Vesteros, qui sont pierreuses et cahotantes. beaucoup de barrières fort incommodes.

Dannemora, la plus riche mine de fer de la Suède, mais peu curieuse pour les travaux. *Œusterby*, très-belle forge, qui dispense d'en voir d'autre, si l'on est pressé, parce qu'elle réunit tout. L'*Œfta*, forge très-considérable : on n'y coule pas de gueuses : les jardins du baron de Geer, propriétaire, sont beaux, pour être au delà du 60e. degré. *Forsmarck*, belle forge, joli château. La poste d'*Harmasby* n'est point belle : beaucoup à monter et à descendre; des bois, des rochers. Si l'on ne veut pas attendre à Grislehamm, il faut faire avertir d'avance les mariniers. les prix des bateaux sont taxés pour chaque saison. On traverse en entier l'isle d'Aland, dépendant du gouvernement de Finlande ; elle est assez peuplée, quoique sans villes. Si l'on veut suivre la route ordinaire de Bomarsund à Obo, on consultera le livre de poste : mais si le temps est beau, on fera bien de gagner Obo en droiture.

Obo, capitale de la Finlande : dix mille ames : rien d'intéressant à y voir : l'université est peu de chose.

Jusqu'à *Bolstad*, pays coupé de bois, rochers,

ROUTE D'OBO AUX FRONTIERES DE LA SUEDE.

	POSTES.	Mill. suéd.
FINLANDE S.	à Pikie	1 $\frac{1}{2}$
	à Vista	1 $\frac{1}{2}$
	à Handela	1 $\frac{3}{4}$
	à Hakestaro	1
	à Harla	2
	à Svandbu	1 $\frac{3}{4}$
	à Biorsbu	2
	à Miolbolstadt	2
	à Kackis	1 $\frac{3}{4}$
	à Bolstad	1 $\frac{1}{4}$
	à Quis	2
	à Bombœnle	1 $\frac{5}{8}$
	à Helsingfors (v.) (à l'auberge allemaude)	2
	à Hacsbœule	1 $\frac{3}{4}$
	à Sibbo	1 $\frac{1}{2}$
	à Vokoski	1 $\frac{1}{4}$
	à Borgo (v.)	1 $\frac{1}{4}$
	à Isbu	1
	à Forsbu	1 $\frac{1}{4}$
	à Perno	1
	à Louisa (v.)	1 $\frac{1}{4}$
	à Tessiœu	1
	à Pyttis	1 $\frac{1}{4}$
		34 $\frac{5}{8}$

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

sables, bruyères, chemins, souvent pierreux et fatigans. Avant d'être à *Kackis*, quelques échappées de vue sur la mer. A *Bolstad*, le chemin devient meilleur : le pays plus peuplé, et mieux cultivé. La poste de *Quis* moins belle.

Helsingfors, ville misérable, mais qui mérite qu'on se détourne, pour aller voir la forteresse de *Sveaborg*, à une petite lieue en mer.

Borgo, très-petite ville, extrêmement laide.

Louisa, ville comme les précédentes : la dernière de la Suède. Elle n'a ni pavé, ni portes. Il y a un bataillon de garnison, et de l'artillerie : sa position entre la mer et une montagne, est fort désagréable. Jusqu'ici, on peut loger, tant bien que mal, dans toutes les postes. Entre *Tessiau* et *Pyttis*, on quitte la Suède pour entrer dans l'empire russe ; il faut montrer son passe-port. Toute la Finlande est pierreuse, et les chemins plus ou moins fatigans.

En Russie, on compte par verstes : les chevaux se payent 2 kopeks par verste : il n'est rien dû au postillon : la poste se paye d'avance. Il faut de toute nécessité avoir de la monnoie de cuivre, ou s'attendre à perdre sur les ducats, qui sont la seule monnoie qu'on puisse faire entrer en Russie, ou au moins la seule qui soit connue aux postes.

Frederickshamm, petite ville ; rien à voir. *Vibourg*, assez jolie ville, capitale du gouvernement, passablement fortifiée: il s'y fait un bon commerce : la garnison est considérable : on demande les passe-ports à l'entrée et à la sortie. Jusqu'à Vibourg, la route traverse beaucoup de

Route de Pyttis à Pétersbourg.

	Postes.	Mill. suéd.
Finlande R.	à Suttola	22
	à Frederickshamm (v.) (chez une suédoise)	23
	à Kokena	16
	à Peterlax	18
	à Hurpolava	16
	à Vilajok	23
	à Serviok	17
	à Vibourg (v.) (chez un polonais).	20
	à Kamaré	22
	à Rosvoïa	20
	à Pampola	19
	à Lindova	20
	à Bellostrow	18
	à Dranitznikoski	16
	à Petersbourg (à l'hôtel de Londres, près l'Amirauté) (à l'hôtel d'Espagne, *idem*)	25
		295

OBSERVATIONS.

bois et de rochers; le pays est fort misérable et bien différent de la Finlande suédoise : nous n'avons trouvé depuis la frontière que la misère la plus affreuse.

Les quatre dernières postes sont détestables, les chemins totalement dégradés, il faut aller au pas, ou se résoudre à tous les événemens possibles : il n'y a que *Bellostrow* où l'on puisse loger. on ne trouve *rien* absolument dans les autres postes : nous engageons même les curieux à entrer dans quelques-unes de ces habitations, pour juger par eux-mêmes de l'état de ce pays.

La dernière poste se paye double en entier. Il n'y a pas de douane à l'entrée de Pétersbourg.

VOCABULAIRE

Des mots les plus nécessaires à un Voyageur, traduits en suédois, et écrits comme ils doivent être prononcés.

Nota. *Ge* se prononcera *Gué* : les *U*, à la française : *En*, comme dans *Singe*.

Français.	Suédois.
Adieu	Farvel
Avant	Fœur
Après	Efter
Avec	Med
A	Til
Aujourd'hui	I dag
Allons, Aller, Allez	Go
Assez	Nog
Arrêtés	Holl
A droite	Til hœuger
A gauche	Til venster
Argent	Penningar
Auberge	Vœrdhous
Assiette	Talrik
Bon jour	God dag
Bon soir	God afton
Bien (adv.)	Vel *ou* Bra
Blanc	Houit
Bouillir	Kokat kot
Bouillon	Soppa

Français.	Suédois.
Boire	Dricka
Bon	Godt
Beurre	Smœur
Bierre	Tricka
Bas (vêtem.)	Stroumpar
Cependant	Andock
Combien	Hourou mucket
Car	Tu
Corde	Tœg *ou* Cable
C'est vrai	Det er sant
Ce n'est pas vrai	Det er icke sant
Court	Kort
Chemin	Veg
Cheval	Hœst
Café	Caffée
Couteau	Knif
Cueiller	Sked
Couverture	Seng tecke
Chambre	Kammar
Clé	Nuckel

Français.	Suédois.
Cheminée	Spis
Chandelle	Liöus
Chapeau	Hott
Cordonnier	Skomakar
Dans	Outi
Devant	Frankfœur
Derrière	Backfœur
Demain	I morgon
Dormir	Sofva
Draps	Lakan
Elle	Honn
Eux	Se
Entrez	Kom inn
En avant	Framot
Eau	Vatn
Français	Fransozer
Fer	Iern
Fort	Stark
Foible	Svag
Fruits	Frouckter
Fromage	Ost
Fourchette	Gaffel
Feu	Eld
Gare	Ackta
Gobelet	Begar
Grand	Stor
Heure (une)	Klockan ett
Heures(deux)	Klockan tvo
Habit	Kledning
Hier	I gor
Huile	Oliä
Ici	Her
Jour (le)	Dagen
Il pleut	Det regnar
Il gèle	Det fruser
Il faut	Mann bœur
Je viens de	Iag kommer der ifron

Français.	Suédois.
Je vais à	Iag gor til
Je suis	Iag er
Je dis	Iag seger
Je veux	Iag will
Je comprends	Iag fœurstor
Je ne comprends pas	Iag fœurstor icke
J'ai froid	Iag fruser
J'ai chaud	Iag er varm
Jai l'honneur de vous saluer	Iag har hedern helsa po eder
Je vous remercie	Iag takar eder
Jusques	Tils
Lit	Seng
Loin	Longt
Long	Long
Légumes	Trad gords saker
Là (adverbe)	Der
Lui	Hann
Lettre	Bref
Lentement	Sakta
Mal (adv.)	Illa
Mais	Menn
Ma, Mon	Minn
Matin (ce)	I dag bettida
Monsieur	Herr
Madame	Frou
Manger	Eta
Mauvais	Clackt
Maison	Hous
Montagne	Berg
Midi	Middag *ou* Klockan tolf
Minuit	Natten *ou* Klockan tolf

FRANÇAIS.	SUÉDOIS.	FRANÇAIS.	SUÉDOIS.
Mémoire (d'auberge)	Zagning	Quand ?	Ner ?
		Rouge	Rod
Maître d'auberge	Vords hous hollar	Rotir	Stek
		Rester	Blifva kouar
Mouchettes	Lious sax	Rue	Gata
Mains (les)	Henderna	Rivière	Strœum
Moi	Iag	Souliers	Skor
Non	Neï	Servante	Piga
Noir	Svarts	Serviette	Sarvet
Nuit (la)	Notten	Soupe	Soppa
Oui	Ia	Sel	Salt
Où ?	Var ?	Second	Andra
Perruquier	Horfriseur	Son	Hans
Pelle	Skuffel	Sa	Hennes
Pincette	Tong	Ses	Sissa
Près	Nera	Sale	Oren
Pain	Brœud	Sortez	Go out
Poivre	Peppar	Sur	Po
Poisson	Fisk	Si	Om
Pistolet	Pistoler	Sans	Outann
Place	Torg *ou* Stall	Trop	Fœur mucket
Porte	Dœur		
Pont	Bro	Tournez	Venda
Premier	Fœursta	Troisième	Tredge
Partir	Fara	Table	Bord
Prenez cela	Tag detta	Tout à l'heure	Po stunden
Passe-port	Res pass	Tailleur	Skreddar
Poste aux lettres	Bref contoir	Vin	Vinn
		Viande	Kœutt
Poste aux chevaux	Gest gifvar gord	Vinaigre	Attecka
		Venez ici	Kom hit
Papier	Paper	Voiture	Vagn
Propre	Renn	Venir	Komma
Petit	Liten	Voyageur	Resande
Pourquoi	Houar fœur	Vîte	For
Parce que	Skul	Vous	I
Quoi?	Houad ?	Votre	Eder
Qui est là?	Houemerder	Un	Enn

FRANÇAIS.	SUÉDOIS.	FRANÇAIS.	SUÉDOIS.
Deux	Tvo	Trente	Trettio
Trois	Tré	Quarante etc.	Furatio etc.
Quatre	Fura	Quatre-vingt-dix	Nittio
Cinq	Fem	Cent	Houndrade
Six	Sex	Deux cents etc.	Tvo houndrade etc.
Sept	Chou	Mille	Tousęnd
Huit	Otta	Deux mille etc.	Tvo tousend
Neuf	Nïo	Dix mille	Tio tousend
Dix	Tio	Cent mille	Hundra tousend
Onze	Ellova	Un million	En millionn
Douze	Tolf		
Treize etc.	Tretton etc.		
Vingt	Tiougou		
Vingt-un	Tiougou-en		
Vingt-deux etc.	Tiougou-tvo etc.		

Fin du Tome second.

TABLE DES CHAPITRES

Du Tome second.

CHAPITRE I[er]. *Entrée en Suède : avis à ceux qui voyagent dans ce royaume. Helsinbourg. Province de Scanie. Carlscron : arsenal de la marine. Docks. Route de Carlscron à Gothenbourg, par la Smolande. Gothenbourg : hôpital ; commerce ; pêche des harengs. Usages. Descente des Danois. Marstrand.* Page 1

CHAP. II. *Cataractes de Trolhætta. Route de Stockholm par la Néricie et la Vestmanie. Objets intéressans pour un naturaliste sur cette route et aux environs.* 26

CHAP. III. *Arrivée à Stockholm. Détails généraux sur cette ville. Cour de Suède. Château royal. Spectacles.* 39

CHAP. IV. *État des sciences et des arts. Académies. Bibliothèque du roi. Cabinet d'histoire naturelle. Cabinet des modèles. Gymnases. Écoles publiques. Académie de peinture. Société patriotique.* 71

CHAP. V. *Savans, Artistes. Cabinets particuliers.* 109

CHAP. VI. *Églises. Édifices publics. Statues des souverains. Arsenal. Parc d'artillerie. Prisons.* 137

CHAP. VII. *Hôpitaux et Maisons de force.* 148

CHAP. VIII. *Fabriques et manufactures. Marchands. Ouvriers.* 158

CHAP. IX. *Ordres de Suède. Cérémonie du 13 février 1791.* 171.

CHAP. X. *Châteaux du roi. Drottningholm. Environs de Stockholm.* 183

CHAP. XI. *État des troupes suédoises. Esprit des soldats. Abus dans le militaire.* 203

CHAP. XII. *Voyage aux mines. Sahla. Afvestad. Sœter. Ornœs. Fahlun. Mora. Elfdal. Carrières de porphyre. Dalécarliens. Gefle. Cataracte d'Elfscarleby. Suderfors.* 211

CHAP. XIII. *Upsal. Cathédrale. Université. Cabinets. Instruction pour traverser les Alpes de la Laponie.* 280

CHAP. XIV. *Précis de l'histoire de Suède, depuis Gustave Vasa jusqu'à l'avènement de Gustave III.* 300

CHAP. XV. *Gustave III. Le roi actuel. Le duc Charles, régent.* 337

CHAP. XVI. *Assassinat de Gustave III ; sa mort. Jugement des coupables. Clémence du roi.* 371
CHAP. XVII. *Sur la mort de Charles XII.* 399
CHAP. XVIII. *Mœurs des Suédois. Religion. Lois. Gouvernement. Impôts.* 421
CHAP. XIX. *Population. Commerce.* 431
CHAP. XX. *Commerce des fers, acier, cuivre, laiton, etc. Monnoies, poids et mesures de Suède.* 445
CHAP. XXI. *Route de Stockholm à Upsal, par Gripsholm, Oker, Elskiltuna, Skultuna et Vesteros.* 462
CHAP. XXII. *Route d'Upsal à Obo, par Dannemora, Œsterby, Læfta, Forsmarck, Grislehamn et l'île d'Aland.* 491
CHAP. XXIII. *D'Obo à Pétersbourg, par Helsingfors, Frédéricksham et Vibourg.* 511

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA

Du Tome second.

PAGE 14	lig. 2	joul : *lisez* ioul.
Idem.	25	à la porte : *lisez* à la poste.
21	9	du vin : *lisez* de vin.
25	17	du hat : *lisez* du haut.
30	16	noire : *lisez* noir.
33	21	Garhpyttann : *lisez* Garphyttann.
37	4	pièce : *lisez* pièces.
39	18	son : *lisez* sont.
47	20	dîné : *lisez* dînoit.
64	13	parti : *lisez* partie.
87	1	ils ont : *lisez* ils sont.
151	24	l'enfanticide : *lisez* l'infanticide.
153	16	soient : *lisez* soit.
156	17	5000 : *lisez* 1000.
159	11	sait : *lisez* fait.
173	8	devoit : *lisez* devroit.
181	1	*effacez* qui.
182	14	Dixon : *lisez* Wilson.
221	10	s'augmentent : *lisez* augmentent.
273	25	huit : *lisez* deux.
293	15	*ajoutez* : et en français en 1794.

Page 297	lig. 5	Lulleo : *lisez* Luleo.
306	15	*effacez* un.
315	17	1658 : *lisez* 1648.
327	15	et raison : *lisez* et de raison.
331	22	et : *lisez* et à.
362	22	peut : *lisez* pouvoit.
368	25	guide : *lisez* guides.
401	24	boule : *lisez* balle.
406	18, 21 et 24	boule : *lisez* balle.
414	7	la : *lisez* le.
430	12	fond : *lisez* fonds.
433	2, dern. col.	566 : *lisez* 656.
	3	*ôtez* $\frac{3}{10}$.
	7	2633 : *lisez* 2623.
	11	549 : *lisez* 945.
434	6, 5e. col.	5179 : *baissez* d'une ligne.
	11	700 : *baissez* d'une ligne.
	12	1195 : *baissez* d'une ligne.
	13	*effacez* 715 $\frac{2}{3}$.
476	14	daciers : *lisez* d'acier.
477	1	prescrivent : *lisez* présentoit.
481	19	un : *lisez* une.
485	2	*ôtez* le.
501	24	fusil : *lisez* fusils.
504	13	il a : *lisez* il y a.
509	15	Filande : *lisez* Finlande.

Digitized by Google

Digitized by Google